



Le Faiseur d'Histoire

Fry, Stephen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Stephen
Fry

Le faiseur d'histoire



folio
SF

Stephen Fry

Le faiseur d'histoire

Traduit de l'américain par Patrick Marcel



FOLIO SF

« Making History » © 1996 Stephen Fry.

© 2011, Gallimard

« La bibliothèque voltaïque »

© 2009 *les moutons électriques*,
pour la traduction française.

Illustration de Sam Van Olffen

Traduction de Patrick Marcel.

Postface d'Axel Orgeret Dechaume.

ISBN 978-2-07-043996-6

L'auteur et l'éditeur remercient les personnes suivantes pour leur permission de reproduire les paroles des chansons suivantes qui apparaissent dans ce livre :

Yesterday – paroles & musique de John Lennon & Paul McCartney ©
1965 Northern Songs

Utilisé avec la permission de Music Sales Limited. Tous droits réservés.
Copyright international déposé.

She Loves You – paroles & musique de John Lennon & Paul McCartney
© 1963 Northern Songs

Utilisé avec la permission de Music Sales Limited. Tous droits réservés.
Copyright international déposé.

Imagine – paroles & musique de John Lennon © 1971 Lenono Music
Administré par BMG Music Publishing Ltd pour le Royaume-Uni et
l'Irlande du Sud, utilisé par aimable permission, tous droits réservés.

Cabaret – (tiré de la comédie musicale *Cabaret*) Paroles de Fred Ebb/
Musique de John Kander © 1966 par Alley Music Co Inc et Trio Music
Co Inc

Reproduction des paroles avec l'aimable permission de Carlin Music
Corp. Administrateur UK.

You've Gotta Roll With It – paroles de Noel Gallagher © Oasis Music/
Creation Songs Ltd/Sony Music Publishing.

Three Lions – paroles de Frank Skinner & David Baddiel/musique d'Ian
Broudie

© 1996 Chrysalis Music Limited

Utilisé avec l'aimable permission de Chrysalis Music Limited.

À Ben, William, George, Charlie, Bill et Rebecca, et au présent.

Livre 1

Faire le café

Cela débute par un rêve...

Elle débute par un rêve. Cette histoire, qui peut commencer partout et nulle part, comme un cercle, débute pour moi – et, après tout, cette histoire est la mienne, et celle de personne d'autre, ne pourrait jamais être l'histoire d'un autre que moi – elle débute par un rêve que j'ai fait une nuit, en mai.

Un de ces rêves extravagants. Jane y figurait, raide et amidonnée comme une serviette de table d'hôtel. Il se trouvait là, lui aussi. Je ne l'ai pas reconnu, bien entendu. À l'époque je le connaissais à peine. Tout juste un petit vieux qu'on salue d'un signe de tête dans la rue, ou à qui on sourit en franchissant une porte de bibliothèque obligeamment retenue. Le rêve le rajeunissait, le transformait, d'un vieux mollusque barbu marqué de taches de vieillesse en barman à la Mack Sennett avec des moustaches noires en croc, pendant sur un visage rendu lugubre, long et blême par la malnutrition.

Son vrai visage, d'ailleurs. Ce que j'ignorais, à l'époque.

Dans ce rêve, il se trouvait au labo avec Jane : le labo de Jane, bien entendu – le rêve n'était pas assez prophétique pour prédire les dimensions du sien, que j'ai seulement connu par la suite – enfin, en supposant le rêve prophétique, ce que rien ne prouve. Si vous me suivez.

Ça ne va pas être facile.

Enfin, bref, elle regardait dans un microscope et il la pelotait par derrière. Il la caressait entre les cuisses sous la longue blouse blanche. Elle n'y prêtait aucun attention, mais j'ai été scandalisé, scandalisé quand le doux *ziip* des mains frottant contre le nylon s'est arrêté, que j'ai su que ses doigts avaient atteint tout en haut des longues cuisses l'endroit où s'arrêtait le bas et où commençait la chair chaude et intime – une chair chaude et intime qui m'appartenait.

« Laissez-la tranquille ! » ai-je lancé depuis un poste invisible de metteur en scène, derrière, pour ainsi dire, la caméra du rêve.

Il a levé la tête vers moi avec des yeux tristes, qui m'ont retenu, comme ils le font toujours, dans leur faisceau bleu. Ou comme ils l'ont toujours fait *par la suite*, parce que, dans ma vie réelle et éveillée, je n'avais pas jusque-là échangé un seul mot avec lui.

« *Wachet auf* », dit-il.

Et j'obéis.

La lumière puissante d'un matin de mai blanchissant le crème sale de rideaux moches que nous projetions depuis des mois de changer.

« Bonjour, mon bébé, murmure-je. Ma mère parlait toujours de *rêves de fromage*. Je viens de faire un Double Gloucester... »

Mais elle n'est pas là. Jane, je veux dire ; pas ma mère. Ma mère non plus n'est pas là, ceci dit. Certainement pas. Ce n'est absolument pas une histoire de ce genre.

La moitié du lit de Jane est froide. Je tends l'oreille pour capter le chuintement de la douche ou le choc des tasses de thé qu'on cogne par maladresse sur l'égouttoir. En dehors de son travail, dans tous ses gestes, Jane est maladroite. Elle a coutume de détourner la tête de ses mains, comme une élève infirmière impressionnable qui retire un appendice à nu. La main qui tient une cigarette allumée, par exemple, peut très bien se tendre à gauche vers un cendrier tandis que Jane regarde à droite, pour écraser son mégot contre une soucoupe, un livre, une nappe, une assiette de nourriture. J'ai toujours éprouvé une puissante attirance pour les femmes mal coordonnées, les femmes myopes, longues, gauches et embarrassées.

Voilà, je commence à me réveiller. Les dernières particules du rêve se dissipent et je suis prêt pour le mystère de la réinvention matinale de ma personne. Je fixe le plafond et me remémore ce que je dois me remémorer.

Pour l'instant, nous allons me laisser étendu là, en train de me ré-assembler. Je ne sais pas vraiment si je raconte cette histoire par le bon bout. Je l'ai déjà dit, elle ressemble à un cercle qu'on peut aborder par tous les points. Comme un cercle, également, on ne peut l'aborder par aucun.

L'histoire est mon métier.

Quelle entrée en matière... L'histoire n'est pas du tout mon *métier*. J'ai quand même réussi à ne pas décrire l'histoire comme mon gagne-pain et pour ça, j'estime, je peux me décerner quelques bons points. J'éprouve vis-à-vis de l'histoire de la passion, une vocation. Ou, pour faire preuve d'une candeur plus douloureuse, elle représente mon champ de moindre incompétence. C'est ce que je fais, à l'heure actuelle. Avec de la patience et de la discipline, j'aurais choisi la

littérature. Mais si je peux lire *Middlemarch* et *La Dunciade* ou, je ne sais pas, moi, Julian Barnes ou Jay McInnerney, avec autant de plaisir que n'importe qui, il me manque également une petite zone du cerveau, ce lobe supplémentaire que les étudiants en littérature possèdent naturellement, cette bosse qui les dote du détachement et du cran nécessaires pour parler de livres (de *textes*, diraient-ils) comme d'autres débattent de la composition d'un traité ou de la structure d'une cellule. Je me souviens comment en classe nous lisions ensemble une ode de Keats, un sonnet shakespearien ou un chapitre de *La Ferme des animaux*. Je sentais un fourmillement dans mon corps ; j'en aurais fondu en larmes, rien qu'à cause des mots, du simple enchaînement des sons. Mais dès qu'il s'agissait de rédiger cette chose qu'on appelle *un essai*, je pataugeais et je bredouillais. Je n'ai jamais découvert par où l'on devait *commencer*. Où trouve-t-on assez de recul et de froideur pour parler dans un style approuvé par les institutions académiques de choses qui vous font tourner la tête, vaciller et pleurer ?

Je me souviens de cette enfant dans un roman de Dickens, *Les Temps difficiles*, je crois, la fillette qui avait grandi parmi des forains, en passant son temps auprès des chevaux, à les soigner, les nourrir, les dresser et les aimer. Dans une scène, Gradring (il s'agit bien des *Temps difficiles*, je viens de vérifier) fait visiter son école à quelqu'un et demande à la fillette la définition de *cheval* et, bien sûr, la pauvre sèche totalement, elle reste plantée là à bafouiller, à chercher et à regarder en vain devant elle comme une neuneu.

« Écolière numéro vingt, incapable de définir un cheval », déclare Gradring en se tournant avec un grand sourire dédaigneux vers la petite fouine qui sait tout, Bitzer, un gamin des rues sûr de lui qui, de toute sa vie, n'a sans doute jamais osé flatter un cheval et adore leur jeter des pierres, ça ne m'étonnerait pas. Ce petit avorton se lève avec un sourire comblé et déclare tout de go : « Quadrupède granivore. Quarante dents... », et ainsi de suite, sous de folles acclamations et l'admiration générale.

« Maintenant, écolière numéro vingt, vous saurez ce qu'est un cheval », conclut Gradring.

Hé bien, à chaque fois qu'on m'a demandé à l'école d'écrire un essai avec un titre comme : « Le *Prélude* de Wordsworth : l'égotisme sans le sublime. Discutez », j'avais l'impression, en récupérant ma copie notée d'un 3, d'un 4 ou je ne sais quoi, d'être moi-même cet amoureux des chevaux qui bredouille, tandis que le reste de la classe, avec des 12 et des 15, réunissait les avortons de perroquets, les je-sais-tout qui avaient perdu leur âme. Pour écrire sur les livres, les poèmes

et les pièces on devait ne pas s'y intéresser, pas réellement. Branlette d'écolier hystérique, évidemment, une attitude uniquement composée d'égoïsme, de vanité et de lâcheté. Mais ô combien profondément ressentie. Durant tout le temps que j'ai passé à l'école, j'ai eu cette conviction, que les « études littéraires » se résumaient à une série d'autopsies exécutées par des techniciens sans âme ; pire que des autopsies : *des biopsies*. De la vivisection. Aux films aussi, que j'adore plus que tout au monde, plus que la vie même ; on inflige ça aux films, de nos jours. Actuellement, on ne peut plus parler de films sans *méthodologie*. Dès qu'ils commencent à donner des cours, vous savez que le domaine est mort. L'histoire, ai-je découvert, m'offrait un terrain plus sûr : je n'aimais pas Raspoutine ou Talleyrand, Charles-Quint ou le Kaiser Guillaume. Qui le pourrait ? Un historien a l'agréable luxe de pouvoir indiquer, de la sécurité de son bureau, à quel endroit Napoléon a déconné, comment on aurait pu éviter telle révolution, renverser tel dictateur ou remporter telles batailles. J'ai découvert que je pouvais être merveilleusement dépassionné sur l'histoire, où, par définition, tout le monde est vraiment mort. Jusqu'à un certain point. Ce qui nous ramène à la narration de cette histoire.

En tant qu'historien, je devrais pouvoir proposer un compte-rendu propre et net des événements qui se sont déroulés le... Ah, quand se sont-ils déroulés, exactement ? Tout cela est hautement sujet à débat. Quand vous connaîtrez mieux mon histoire, vous comprendrez les énormes difficultés que j'affronte. L'historien, a dit quelqu'un – Burke, je crois ; si pas Burke, alors Carlyle – est un prophète qui regarde en arrière. Je ne peux pas aborder ma propre histoire de cette façon. L'énigme que j'affronte peut se définir par les déclarations suivantes :

A : Rien de ce qui va suivre n'est jamais arrivé.

B : Tout ce qui va suivre est entièrement vrai.

Essayez de vous accoutumer à ces idées. Cela signifie que ma tâche consiste à vous raconter l'histoire vraie de ce qui n'est jamais arrivé. Voilà peut-être une façon de définir la fiction.

Je l'admets, ce préambule paraît assez compliqué. Je m'impatiente autant que n'importe qui lorsque les auteurs attirent l'attention sur leurs techniques littéraires, et cette phrase plonge elle-même encore plus profondément que la plupart dans l'élastique crasseux de son propre rectum narratif, mais je n'y peux rien.

J'ai vu une pièce, l'autre semaine (les pièces n'arrivent pas à la cheville des films, jamais. Le théâtre est mort, mais je ressens parfois le besoin d'aller regarder le cadavre se décomposer) dans laquelle un

des personnages disait un truc de ce genre, il déclarait que la vérité des choses ressemble à un bol d'hameçons : on essaie d'examiner un petit bout de vérité et tout le tas vous saute à la figure en un paquet noir et hargneux. Je ne peux pas permettre que cela se produise ici. Je dois procéder à des décrochages et des démêlages, afin que, si les hameçons jaillissent de concert, ils émergent au moins en enfilade soignée, comme une guirlande de trombones.

Il me semble pouvoir aborder avec une confiance suffisante cette petite série de liens : sans une serrure pourrie, un voisinage alphabétique et les gueules de bois, forcément immondes et altérantes, auxquelles Alois était sujet, je n'aurais rien à vous raconter. Donc, nous pouvons bien commencer au point dont j'ai déjà affirmé (et nié) qu'il constituait le début.

Je suis là, étendu, à m'interroger comme Keats. Était-ce une vision, était-ce un rêve ? La musique s'est envolée, suis-je endormi, suis-je éveillé ? Me demandant également pourquoi Jane n'est pas douillettement lovée à côté de moi, nom de Dieu.

La pendule m'en apprend la raison.

Il est neuf heures moins le quart.

Elle ne m'a encore jamais fait ce coup. Jamais.

Je déboule en trombe dans la salle de bains et j'en ressors en trombe, le dentifrice écumant aux commissures de mes lèvres.

« Jane ! gargouille-je, Jane, c'est quoi, ce bordel, bon sang ? Il est neuf heures et demie ! »

Dans la cuisine, je branche d'un coup la bouilloire et je me déchaîne en quête de café, suçant dans ma panique mes lèvres fluor menthe. Un paquet de Kenco vide, et des boîtes de thé, des boîtes et encore des boîtes.

Rendez-vous à la mûre, nom de Dieu. Rendez-vous ! Éclat à l'orange. Rêverie banane et réglisse. Délices du coucher.

Bon Dieu, mais c'est quoi, son problème ? Toutes les variétés de thé, sauf le thé au thé. Et pas un grain ni un paquet de café en vue.

Au fond du placard... triomphe et gloire. Smack ! Un grand baiser à l'Aquafresh pour toi, ma chérie.

« Café de Colombie Safeway, moulu fin pour filtres. »

Hé ben, voilà !

Retour dans la chambre, pour sauter dans un short en jeans. Pas le temps de passer un caleçon, pas le temps d'enfiler des chaussettes. Pieds nus fourrés dans des baskets, les lacets remis à plus tard.

Retour dans la cuisine, juste au moment où la bouilloire tressaute, un petit sifflement pour si peu d'eau, mais assez pour une tasse, largement assez pour une tasse.

Non !

Oh, putain, non !

Non, non, non, non et non !

La garce. La truie. La vache. Mon ange. La salope. Ma douceur. Sale chienne.

« Jane ! »

Café de Colombie Safeway, moulu fin pour filtres. Naturellement décaféiné.

« Crotte ! »

Du calme, Michael, du calme. *Bleib ruhig, mein Sohn.*

Je peux tenir le coup. Je suis un doctorant. Doctorant *et bientôt docteur*. Pas question de me laisser vaincre par ça. Pas par une petite brouille de ce genre.

Ah ! J'ai trouvé ! Un Euréka, façon ampoule qui s'allume au-dessus du crâne, claquement de doigts, il est malin le bougre ! *Oui...*

Les pilules, les remontants. Prosomnil ? Insomnil ? Un truc comme ça.

Entrée sur dérapage dans la salle de bains, mon cerveau enregistrant à demi un élément. Un détail capital. Une anomalie. Mise de côté. On aura le temps après.

Où on les range ? Où on les *range* ?

Aah, vous voilà, petites saloperies... Oui, c'est ça, venez voir papa...

Insomnil. Restez lucide. Idéal pour les révisions d'examen, soirées prolongées, conduite tardive etc. Chaque pilule contient 50 mg de caféine.

Face au placard de la cuisine tel un sniffeur de coke londonien dans des toilettes de boîte de nuit. J'écrase, je broie, je pulvérise.

Les miettes blanches tombent et disparaissent dans le magma de café quand je verse l'eau bouillante.

Café de Colombie Safeway, moulu fin pour filtres : anti naturellement re-caféiné !

Ah... Ça, c'est du café ! Un chouïa amer, peut-être, mais du vrai café, pas du *Réconfort à la Fraise* ni de la *Tisane orties & camomille*. Toi qui prétends que je n'ai aucune énergie, Jane, hein ? Ha ! Attends que je te raconte ça, ce soir. J'ai fait mieux que Paul Newman dans *Détective privé*. Lui, il recyclait simplement un filtre usagé, non ?

Dix heures moins le quart. Cours à onze. Pas de panique. J'entre avec aisance, maintenant, tasse à la main, urbain, totalement aux commandes. Je te lui ai montré, moi !

L'Apple est froid. Fini, la chieuse avec son bourdonnement de nounou. Qui peut dire quand je daignerai te rallumer, Mackie Thatcher ?

Et là, sur le bureau, en une pile bien carrée, magnifiquement épais, obscène. *Das Meisterwerk* en personne.

Je garde mes distances, me bornant à me pencher en avant ; nous ne saurions laisser une infime gouttelette de re-caf souiller la gloire de la page de titre.

De Braunau à Vienne :
Les racines du pouvoir

Michael Young, L, M Lett.

You-hou ! Quatre ans. Quatre ans et deux cent mille mots. Regardez-le-moi, ce salopard de clavier, bête comme du plastique, vide à en paraître comique.

AZERTYUIOPQSDFGHJKLMWXCVCBN1234567890

Aucune autre option. Rien que ces dix chiffres et ces vingt-six lettres permutés en deux cent mille mots, une virgule par ci, un point-virgule par là. Et pourtant, pendant un sixième de ma vie, le sixième entier de ma vie, par Bouddha, grand et beau, ce clavier m'a croché comme un cancer.

Ahhhh-yahhhh-hou ! On s'étire un peu, ce sera notre gym du matin.

Je pousse un soupir de satisfaction et je pars à la dérive vers la cuisine. Les 150 mg de caféine ont bondi à l'attaque et franchi la barrière du sang encéphalique, bras levés. Je suis désormais réveillé. Réveillé, au taquet.

Oui, je suis réveillé, désormais. Réveillé pour tout.

Réveillé pour L'Anomalie Dans La Cuisine.

Réveillé pour un bout de papier dressé entre un rognon de fromage de la veille et la bouteille de vin vide au centre de la table de la cuisine.

Réveillé pour la raison qui explique qu'à huit heures pétantes, je n'étais pas réveillé comme je l'aurais dû.

Voyons les choses en face, P'tit Chiot. Ça ne marche pas. Je repasserai plus tard dans la journée prendre le reste de mes affaires. Nous calculerons combien je te dois pour la voiture. Félicitations pour ta thèse. Réfléchis un moment, et tu verras que j'ai raison. J.

Alors même que je me sens passer par l'état de choc, la fureur et les hurlements qui s'imposent, une partie de moi éprouve du soulagement, un soulagement immédiat, ou, sinon du soulagement,

assurément la perception que cet élégant petit billet affecte une proportion de mes émotions moindre et moins significative que ne l'ont fait un peu plus tôt l'absence de café, la possibilité que j'aie pu dormir trop tard ou, en ce moment avant tout, sa conviction négligente, arrogante, que ma voiture doit lui échoir.

L'explosion de fureur, par conséquent, se produit surtout pour le respect des convenances, un genre de compliment envers Jane, en fait. Le lancement de la bouteille de vin – la bouteille de vin que j'avais sélectionnée hier au soir avec tant de soin chez Oddbins, ce Chateauneuf-du-Pape en direction duquel j'avais œuvré durant un sixième de toute mon existence – constitue en définitive un geste, la confirmation théâtrale et nécessaire que le terme de nos trois années passées ensemble mérite au moins un peu de fracas et de spectacle.

En revenant prendre ses « affaires », elle notera la traînée élégamment incurvée de sédiments couleur rouille le long du mur de la cuisine, ses grands pieds feront craquer le verre, elle en tirera la satisfaction de croire que j'avais « des sentiments », et ce sera tout. Jane&Michael a cessé d'être et il y a désormais Jane, et il y a Michael, et Michael est, finalement, Quelqu'un. Un homme au singulier, comme aurait dit Isherwood.

Bon.

De passage dans le bureau pour prendre le *Meisterwerk*, le soupesant entre mes mains, prêt à l'insérer avec délicatesse dans mon cartable, j'exorbite soudain les yeux, des yeux pédonculés à la Roger Rabbit avec bruyante fanfare de klaxons, devant une petite tache sur la page de titre : elle a jailli de nulle part comme un mélanome sur un vieux surfeur, pendant le court laps de temps précis où j'étais en train de loper des bouteilles de vin dans la cuisine. Ce n'est pas une tache de café, j'en suis certain, peut-être un vulgaire défaut du papier que seule la vive lumière de mai met en évidence. Pas le temps d'allumer l'ordinateur pour effectuer un nouveau tirage, alors j'empoigne une bouteille de correcteur, j'applique le bout du pinceau sur cette vilaine petite éphélide et je souffle avec délicatesse.

Tenant la page par les bords, je sors et je la brandis face au soleil. La réparation est suffisante, elle peut compter.

Là, près du poteau télégraphique s'étend l'espace où devrait stationner la Renault.

« La salope ! »

Oups. Mauvaise idée.

« Pardon ! »

La petite livreuse exécute un écart et s'éloigne à pleine vitesse, penchée sur le guidon, en se remémorant toutes les histoires d'horreur

qu'elle a pu entr'apercevoir à la une des journaux qu'elle parachute chaque jour sur les paillassons. Je vais le dire à ma maman.

Ah, misère. Mieux vaut lui laisser prendre du champ, sinon elle va croire que je me lance à sa poursuite, et il vaudrait mieux éviter ça. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi nous avons besoin qu'on nous livre les journaux. Jane est accro aux quotidiens, voilà la seule raison. Nous recevons même le *Cambridge Evening News*. Chaque après-midi. Non, mais je vous demande un peu.

Je tourne les talons et je pousse le vélo pour sortir de l'allée. Le cliquetis de ses roues me comble. Bon Dieu, je suis jeune. Je suis libre. J'ai les dents propres. Dans mon noble et ancien cartable, gîte un avenir. Gîte l'avenir. Le soleil brille. Au diable tout le reste.

Faire le petit Déjeuner

Une odeur de rats

Alois grimpa en selle, fit basculer la musette sur ses épaules et se mit à pédaler en cadence pour gravir la colline, les rayures vertes de son pantalon d'uniforme et l'aigle doré sur son casque scintillant au soleil. Klara, en le regardant s'éloigner, se demanda pourquoi il ne se dressait jamais sur les pédales pour prendre de l'élan, comme font les enfants. Toujours, chez lui, cette même action absolument mécanique, affreusement régulière, délibérément retenue.

Elle s'était levée à cinq heures pour allumer le fourneau et nettoyer la table de la cuisine avant le réveil de la bonne. Elle éprouvait toujours le besoin de purger la table des taches de vin, des flaques collantes de schnaps et des éclats de verre cassé. Comme avec l'espoir, peut-être, que la vue d'une table propre pourrait faire oublier à Alois combien il avait bu la nuit d'avant. Comme si elle ne voulait pas, non plus, que les enfants découvrent un jour les vestiges des « petites soirées à la maison » de leur père.

À six heures, quand Anna la bonne se leva, elle renifla, comme toujours, devant le spectacle de la table propre, et son front plissé semblait dire à Klara, dans le dos d'Alois, tandis qu'il lustrait ses chaussures devant la cuisinière : « Je t'ai démasquée. Nous sommes semblables. Tu as été une bonne, toi aussi, autrefois. Pas même une gouvernante. Une simple fille de cuisine ; et à l'intérieur, voilà encore tout ce que tu es, et que tu seras jamais. »

Klara, comme toujours, avait regardé son mari cirer, enviant l'amour, la méticulosité et l'orgueil qu'il investissait dans son uniforme. Bercée par le balancement cadencé de la brosse contre le cuir, elle avait, comme toujours, souhaité revenir à Spital, avec ses champs, ses seaux de lait et son odeur d'ensilage, revenir auprès de ses frères, de ses sœurs et de leurs enfants, loin de la respectabilité, de la raideur, de la brutalité de l'oncle Alois, des uniformes et des gens dont elle ne comprenait ni les conventions ni les conversations.

L'oncle Alois ! Il lui avait interdit de l'appeler de cette façon.

« Je ne suis pas ton oncle, ma fille. Cousin par alliance, tout au plus. Ne m'appelle plus *mon oncle*. Compris ? » Mais quand elle se parlait à elle-même, elle ne pouvait s'en empêcher. *L'oncle Alois* il avait toujours été, et *l'oncle Alois* il resterait à jamais.

La veille au soir, il n'avait pas été plus soulé que d'habitude, pas plus violent, pas plus agressif, pas plus insultant. Toujours, chez lui, ce même comportement absolument mécanique, affreusement régulier, délibérément retenu.

Lorsqu'il la brutalisait, elle ne faisait jamais assez de bruit pour réveiller Angela et le petit Alois, car elle ne pouvait supporter l'idée qu'ils sachent ce que leur père lui faisait subir. Klara n'était pas une femme intelligente, mais elle avait de la sensibilité, et comprenait que ses beaux-enfants ne ressentiraient pour elle aucun chagrin, juste du mépris, s'ils apprenaient qu'elle se soumettait avec si peu de révolte aux coups de leur père. Elle avait après tout, et quelle situation ridicule ! un âge plus proche de celui des enfants que d'Alois. Voilà pourquoi, supposait-elle, il tenait tant à avoir des enfants d'elle. Pour la vieillir, transformer la paysanne empotée en Mère. La débarrasser de son odeur de purin. Lui faire prendre des rondeurs, de la substance, de la respectabilité. Oh, il aimait la respectabilité. C'était la seule chose qu'elle possédait et qu'il n'avait pas. Sotte paysanne, certes, mais elle au moins connaissait son père. Pas l'oncle Alois, ce bâtard. Pourtant, elle aussi voulait avoir des enfants de lui. Avec quel désespoir elle les voulait.

Trois ans plus tôt, leur fils Gustav était mort au bout d'une semaine d'une existence bleue passée à tousser. L'année suivante, une petite fille était mort-née et il y avait un an exactement, le petit Josef avait lutté un mois, déterminé comme un coq de combat, avant d'être emporté à son tour. C'est alors que les rossées avaient commencé. L'oncle bâtard avait acheté un fouet en hippopotame et l'avait accroché au mur avec un sourire terrible.

« Voici Pnina, avait-il dit. *Pnina die Pietsche*. Pnina le fouet, notre nouvel enfant. »

Klara, debout à présent près de la porte, regardait la silhouette toute droite dans son uniforme atteindre le sommet de la colline. Seul Alois pouvait conférer de la dignité à une machine aussi ridicule que la bicyclette. Et comme il l'aimait. Chaque nouveau progrès des pneus, des pédales ou des chaînes l'enthousiasmait. Hier, il avait lu le journal avec exaltation au petit Alois. À Mannheim, un ingénieur, un certain Benz, avait construit une machine à trois roues qui circulait à quinze kilomètre-heure sans effort humain, sans chevaux, sans vapeur.

« Tu imagines, mon garçon ! Comme un petit train personnel qui n'aurait pas besoin de rails ! Un jour, nous aurons un tel engin autopropulsé et nous voyagerons ensemble jusqu'à Linz ou à Vienne, comme des princes. »

Klara rentra à la maison et regarda Anna préparer des œufs au plat pour les enfants.

« Laissez-moi faire », avait-elle envie de dire. Elle savait se retenir, désormais, aussi se dirigea-t-elle avec un bref sentiment de culpabilité vers le seau vide près de la porte du fond, sentant Anna, plus qu'elle ne la voyait, se tourner au grincement de l'anse du seau.

« Laissez-moi... » commença Anna, mais Klara était sortie, et la porte de la cuisine se ferma avant que la phrase geignarde ait pu s'achever.

Klara constata avec amusement qu'elle avait, comme si souvent, calculé sa visite à la pompe pour qu'elle coïncide avec le passage du train d'Innsbruck. Elle se représenta son trajet jusqu'ici à travers fermes et prés, et vit, dans sa tête, ses neveux et nièces à Spital sauter sur place et lancer des saluts au machiniste. Elle abaissa plus rapidement le bras de la pompe et força l'eau à plonger dans le seau, exactement au rythme de la locomotive tandis que celle-ci projetait d'impériales moustaches blanches dans le ciel.

Et subitement, l'odeur. Oh, quelle odeur, mon Dieu.

Klara plaqua la main sur sa bouche et son nez. Mais sans résultat. Le vomi filtra entre ses doigts alors que son corps essayait de chasser ce remugle, cette abominable puanteur, abominable. La mort et la corruption emplirent l'air.

Faire le beau

Les parcs

Négliger les chaussettes avait représenté une énorme erreur. Le temps de longer le Moulin, j'avais les pieds suants et meurtris. Et, tout bien considéré, je me trouvais dans le même état.

Tandis que je pédalais avec lassitude pour passer le pont en suivant Silver Street, des premières années babillaient gaiement, zigzagant pour éviter la circulation et manifestant ce mélange de désintérêt pour les choses de ce monde et de démarche arrogante qui est leur sot héritage. Je n'avais jamais agi comme ça quand j'étais étudiant. Trop emprunté. Cette façon qu'a le corps estudiantin de se héler par leur nom d'un côté de la rue à l'autre.

« Lucius ! Tu y es allé, à cette soirée, finalement ?

— Kate !

— Dave !

— Mark, on s'voit 'tâl'heure, vieux !

— Bridget, rhôôoo, t'es mortelle ! »

Si je n'avais pas fait partie intégrante de tout cela, j'en aurais vomi.

Je me souvins d'un énorme graffiti sur Downing Street, appliqué aux environs de la chute du Communisme et toujours visible, effronté et braillard, sur le mur de briques du Musée d'Archéologie et d'Anthropologie.

LE MUR NE TOMBERA PAS ICI.

KILLAGRAD 85

On ne pouvait vraiment pas reprocher à un gamin qui avait grandi à Cambridge de se réinventer en guerrier de la lutte des classes. Imaginez-vous cerné toute votre vie par ces Fabiens^[1] aux cheveux longs et ces Brian en casquette de base-ball, avec de l'argent et une jolie peau, de l'argent et une haute taille, de l'argent et une belle

gueule, de l'argent et des livres, et de l'argent et de l'argent. Bande de branlous.

Branle-nous ! vous criaient les guerriers de la lutte des classes dans les chœurs de supporters pendant les matches de football. Branle-nouuuus ! Avec les gestes des mains qui allaient bien.

Killagrad 85. Le Musée d'Archéologie et d'Anthropologie devrait restaurer ces lettres en train de s'effacer et les chérir comme leur objet le plus précieux, une exposition en plein air qui en dit plus long que toutes leurs collections d'amulettes celtiques sur piédestaux, leurs vases incas ou leurs os de nez de Bornéo éclairés par des spots.

Un collègue à Oxford (quelle merveille d'être diplômé, en dernière année de doctorat et de pouvoir employer des mots tels que *collègue*) un collègue, oui, un *collègue*, un Historien comme moi, m'a parlé d'une photographie qu'il a vue exposée dans une galerie, ici. Il y en avait deux, en fait, côte à côte, de deux containers de bouteilles pour le recyclage du verre. La photo de gauche avait été prise à Cowley, en banlieue de la ville, près de l'usine d'automobiles. Ce container-ci se composait, comme la plupart d'entre eux, je suppose, de trois bacs, avec un code coloré pour représenter les trois variétés de verres destinées à chaque bac. Il y avait une section peinte en blanc pour le verre transparent, une section verte pour le vert et, trois fois plus large que les deux autres, une section marron. La photo voisine, qu'au premier coup d'œil vous auriez crue identique, présentait un autre container de bouteilles, mais pris cette fois-ci dans le centre d'Oxford, dans le quartier de l'université. Après un regard interloqué, la différence vous frappait. Une section blanche, une section marron et, tenez-vous bien, trois fois plus large que les deux autres, une section *verte*. Qu'avez-vous encore besoin d'apprendre sur le monde ? On devrait diffuser la photographie de ces deux containers de bouteille à la fin des émissions, pendant qu'on joue l'hymne national.

Non que je sois d'une génération révoltée par l'injustice sociale. Tout le monde le sait, notre groupe s'en fout. Je veux dire, merde, on est à la Foire aux Jobs, ici, et au diable les fines bouches. D'ailleurs, je suis historien. Moi, historien. *Un* historien, s'il vous plaît.

Je me redressai sur ma selle, croisai les bras et passai en roue libre devant University Press en fredonnant un tube d'Oily-Moily.

*Jamais je ne serai femme
Jamais je ne serai toi*

J'ai dû perdre le compte du nombre de bicyclettes qui se sont succédées au cours des sept dernières années. Ce modèle-ci, se

trouvait-il, était assez équilibré pour me permettre de lâcher les mains du guidon, ce qui est un truc hachte cool que j'aime bien faire.

Le vol de bicyclette à Cambridge s'apparente au vol d'autoradio à Londres ou de sac à main à Florence : une activité endémique, quoi, merde.

Chaque vélo porte, peint sur son garde-boue arrière, un élégant matricule inutile. Il y a même eu le temps, qui aurait dû symboliser une humiliation pour la ville, où on a adopté un Plan. Dieu nous garde de tous les Plans, pas vrai ? Les édiles municipaux ont acheté des milliers de vélos, les ont barbouillés de peinture verte et laissés dans de petits parcs à vélos disséminés à travers la ville. L'idée voulait qu'on saute sur l'un d'eux, qu'on se rende où l'on voulait aller et qu'on le laisse dans la rue pour l'usager suivant. Oh, la mignonne petite idée, tellement William Morris, tellement utopique, tellement crétine.

Lecteur, tu seras *étonné* d'entendre, que dis-je ? *stupéfait, médusé* d'apprendre qu'en une semaine, tous les vélos verts avaient disparu. Jusqu'au dernier. Il y avait tant de charme, de confiance, d'espoir, de noblesse et de *Aaah !* dans ce Plan que la ville a fini non pas plus humble, mais plus fière d'elle de l'avoir appliqué. Nous avons pouffé. Et lorsque le conseil municipal a annoncé un nouveau Plan, amélioré, nous nous sommes roulés par terre en hurlant de rire, en les suppliant d'arrêter, entre deux hoquets.

Le problème, c'est que le skate n'a aucune chance à Cambridge : trop de pavés. Il existe une misérable petite Assoce de rollers en ligne et une Assoce de la Pelouse qui essaie de maquiller le pré de la Saint-Jean en Central Park, mais ça ne trompe personne, les petits gars. Il ne reste que le vélo, et les VTT – dans la région la plus plate de Grande-Bretagne, où une crotte de chien suscite l'intérêt de l'Assoce d'Alpinisme – ça ne trompe personne non plus.

Les conseillers municipaux de Cambridge raffolent du mot *parc*. Comme parquer sa voiture est la seule chose qu'on ne peut vraiment pas faire en ville, ils emploient le mot *parc* à tout bout de champ. Cambridge a été à peu près le premier endroit à proposer des parcs relais voiture/bus. Elle s'enorgueillit d'un parc des sciences, de parcs industriels et bien entendu, les chers et défunts parcs à vélos. Je ne serais pas étonné qu'on ait droit avant la fin du siècle à des parcs de sexe, des parcs Internet, des parcs commerciaux et peut-être, une idée folle, au hasard, des parcs de parcs, avec balançoires et toboggans.

À Cambridge, on ne trouve pas de place où se garer pour maintes raisons. Il s'agit d'une ville médiévale, dont la largeur des rues est délimitée par les alignements de facultés qui se font face, déterminés et immuables comme une chaîne de montagnes. Durant les mois de

vacances, subitement, elle *grouille* de touristes, d'étudiants étrangers et de festivaliers. Par-dessus tout, c'est la capitale de la région des Fens, le seul centre commercial conséquent pour des centaines de milliers d'habitants du Cambridgeshire, du Huntingdonshire, du Hertfordshire, du Suffolk et du Norfolk, pauvres bougres. Mais en mai, en revanche, en mai, Cambridge appartient aux étudiants, à tous les jeunes gars avec leurs petites barbiches hirsutes et leurs rouflaquettes bien taillées. Les collèges ferment leurs portes et un mot monte au-dessus du centre-ville, et enfle jusqu'à crever, comme un énorme ballon rempli d'eau.

Révisions.

Cambridge en mai est un parc de Révisions. La rivière et les pelouses, les bibliothèques, les cours et les couloirs éclosent de jeunes bourgeons qui se prennent la tête sur des livres. La panique, la vraie panique, d'un genre qu'on n'avait jamais connu avant les années 1980, s'abat sur les troisièmes années comme une marée. Les examens comptent. Le type de diplôme *compte*.

À moins que, comme moi, vous n'ayez passé votre examen final il y a quelques années, bûché comme un malade pour décrocher une mention, que vous ayez achevé votre thèse de doctorat et que vous soyez désormais libre.

Libre ! me criai-je à moi-même.

Li-breuuuuu ! répondit la bicyclette en roue libre et les bâtiments qui filaient en panoramique rapide.

Mon Dieu, que je m'aimais, ce jour-là.

Savoure les démangeaisons et la douleur de tes pieds sur les pédales. Qu'est-ce que tu as à faire la gueule, bon sang ? Combien, comme toi, peuvent-ils tenir droit et se déclarer libres ?

Libre de Jane également. Pas encore tout à fait sûr de mon sentiment sur ce sujet. Je veux dire, je dois bien admettre, c'est tombé comme ça, que c'était ma toute première véritable petite amie. Étudiant, je n'ai jamais été un des grands beaux gosses de ce monde, parce que... bon, faut voir les choses en face... je suis timide. J'ai du mal à regarder les gens dans les yeux. Comme ma mère avait coutume de le dire en parlant de moi (et devant moi) : « Il rougit quand y a du monde, vous savez ». Ça m'aidait beaucoup, évidemment.

J'avais seulement dix-sept ans en arrivant en fac, et comme j'avais une tête de bébé, que je rougissais et que je ne me sentais en confiance avec *personne*, surtout pas avec les filles, je suis resté un peu solitaire. Je n'avais pas de copains de classe déjà établis, parce que je venais d'une école publique qui n'avait encore jamais expédié personne à Cambridge, et j'étais nul en sport, en journalisme, en

théâtre, toutes les activités qui vous font remarquer. Nul en ces domaines précisément parce qu'ils vous font remarquer, je présume. Non, soyons honnête : nul en ces domaines parce que j'étais nul en ces domaines. Si bien que Jane était... hé bien, Jane était ma vie.

Mais maintenant, ya-houu ! Si j'étais capable de boucler un doctorat en quatre ans et de re-caféiner tout seul un décaféiné naturel de chez Safeway, je n'avais besoin de personne.

Toutes les Fiona et les Frances concentrées sur leur Flaubert apparaissaient sous un jour nouveau à ce moi tout neuf et libre, qui déboula en roue libre pour mettre librement pied à terre au portail de St-Matthew et pousser, avec un sentiment de liberté, la 4857M qui cliqueta librement dans le bâtiment.

Faire l'actualité

Nous, les Allemands

Alois poussa sa bicyclette par les portes pour entrer dans le chalet.

« *Griß Gott !* »

La bonne humeur de Klingermann durant ces visites d'inspection l'agaçait toujours. Ce type aurait dû se sentir inquiet.

« *Gott* », marmonna-t-il, quelque part entre un salut et un juron.

« C'est calme, ce matin. Herr Sammer a envoyé un message par la machine téléphonique pour dire qu'il ne viendrait pas aujourd'hui. Un rhume d'été.

— Ma foi, au mois de juillet, ça ne pouvait pas être un rhume d'hiver, mon garçon, non ?

— Non, monsieur ! » s'amusa Klingermann, prenant la remarque pour une bonne plaisanterie, ce qui accrut encore l'agacement d'Alois. Et cette peur du téléphone, appeler ça *Das Telefon Ding*, comme s'il ne s'agissait pas de l'Avenir, mais d'un engin diabolique envoyé pour mystifier les gens. Mentalité de paysan. Les mentalités de paysan, voilà ce qui empêchait ce pays d'avancer.

Alois passa avec froideur devant Klingermann, s'assit au bureau, sortit de sa musette un quotidien et une bouteille de schnaps, et s'installa pour lire.

« Je vous demande pardon, monsieur ? » intervint Klingermann.

Alois l'ignora et rejeta le journal. Il avait simplement aboyé le seul mot *scheiße* ! Il avala un bon trait de schnaps et regarda par la fenêtre, au-delà des piquets de la frontière, en Bavière, pardon : en *Allemagne*, bordel. L'Allemagne, où, en ce moment même, on perfectionnait à Mannheim les transports sans chevaux. Où on construisait des réseaux téléphoniques qui traverseraient toute la nation, et où ce gros porc de Bismarck allait récolter ce qu'il méritait.

« Nous les Allemands, nous ne craignons que Dieu, en ce monde », s'était vanté le Vieux Porc au Reichstag, en s'attendant à ce

que Russes et Français se pissent aux culottes devant la puissance de sa Triple Alliance chérie. « Nous les Allemands ! » Qu'est-ce que ça voulait dire, bordel ? Salopard de vieux filou, avec ses guerres danoises et sa langue tirée vers l'Autriche, histoire de dire : *on ne veut pas de vous*. Seul le Vieux Porc décidait qui faisait partie de « Nous les Allemands ». Les Prussiens. Ces poivrots de junkers.

Eux, oui, ils décidaient. Les Westphaliens avaient le droit d'être allemands, oh oui. Les Hessiens, les Hambourgeois, les Thuringiens, les Saxons avaient le droit d'être allemands. Même les Bavarois en avaient le droit, bon Dieu. Mais les Autrichiens, non. Pas question. Qu'ils aillent croupir avec les Tchèques, les Slaves, les Magyars et les Serbes. Je veux dire, ça se voyait, non ? Même pour un *Arschloch* comme Bismarck, il était clair qu'Autrichiens et Allemands avaient... oh, et puis à quoi bon ? Peu importait, désormais, le Vieux Porc récolterait ce qu'il avait semé.

Guillaume, avec sa gueule de raie, avait crevé depuis des semaines. Maintenant, le deuil fini, Frédéric-Guillaume occupait le trône. Frédéric-Guillaume et Bismarck se détestaient, ha ha ! Adieu, Chancelier de fer ! Et bon débarras, Vieux Porc de merde. Tes jours sont comptés.

Une carriole avançait vers eux. Alois se leva et rectifia sa tunique. Il espérait que ce serait un Bavarois, et pas un Autrichien de retour. Un *Allemand*. Chaque fois qu'il venait inspecter un poste frontière, il adorait faire passer un sale quart d'heure aux *Allemands*.

Faire les préparatifs

La niche

Bill le Portier leva les yeux de son guichet quand je m'évertuai à entrer avec le vélo. Je le soupçonnais depuis longtemps d'avoir des réserves à mon égard.

« Bonjour, Mr Young.

— Plus pour longtemps, Bill. »

Il parut interloqué. « Les prévisions sont bonnes.

— Plus *Mister* pour longtemps », développai-je avec un petit sourire rougissant, et je brandis le cartable qui contenait le *Meisterwerk*. « J'ai achevé ma thèse.

— Oh », fit Bill, et il ramena le regard vers son comptoir.

Se réjouir de mon triomphe, ce serait trop lui demander. Qui sondera jamais le malaise des relations maître/serviteur de la fin du XX^e siècle ? Et on pousse même un peu loin en qualifiant ça de relation maître/serviteur. Les portiers avaient leurs *Monsieur*, leurs *M'dame* et leurs chapeaux melon, et nous avions nos sourires idiots, sincères et serviles pour essayer de compenser tout cela. Nous ne saurions jamais de quels noms ils nous traitaient quand nous avions le dos tourné. Eux, sans doute, ne sauraient jamais ce que nous trafiquions toute la sainte journée. Était-ce des fils et des filles de portiers qui inscrivaient *Killagrad 85* sur les murs ? Bill savait que certains étudiants restaient ici, rédigeaient des thèses de doctorat et devenaient membres du collège, tout comme il savait que d'autres rataient leurs examens ou partaient dans le vaste monde pour devenir riches, célèbres ou oubliés. Peut-être s'en souciait-il, peut-être pas. Cependant, j'aurais apprécié un peu plus de Denholm Elliott dans *Un fauteuil pour deux* et un peu moins de Judith Anderson dans *Rebecca*. Je veux dire, vous voyez, hein ? Exactement.

« Bien sûr », dis-je en soupesant à deux mains le cartable avec ce qui devait ressembler, je l'espérais, à une modestie pleine de regret, « on doit d'abord l'examiner... »

Un bougonnement, je ne tirai de lui rien de plus, aussi me détournai-je pour aller voir ce que le courrier m'avait apporté. Un épais paquet jaune dépassait de ma niche. Cool ! Je l'en dégageai avec tendresse.

Imprimé sur l'étiquette d'adresse figurait le logo d'une maison d'édition allemande spécialisée dans les textes universitaires et historiques. Seligmanns Verlag. Je connaissais bien leur nom par mes recherches, mais comment diable pouvaient-ils connaître le mien ? Je ne leur avais pas écrit. Très bizarre. Jamais je ne leur avais commandé de livres... à moins, bien sûr, qu'ils aient je ne sais comment entendu parler de moi de réputation, et qu'ils écrivent pour me demander si je consentirais à ce qu'ils publient mon *Meisterwerk*. Gééé-nii-aaaal !

Voir ma thèse publiée, c'était naturellement mon vœu le plus grand, le plus cher, celui qui me tenait le plus à cœur. Seligmanns Verlag, ouah, la journée s'annonçait épatante.

Des rêves entiers, des visions et des constructions fantasmées de l'avenir s'édifiaient dans ma tête comme dans un film en accéléré dépeignant la construction des gratte-ciel. Madriers et piliers de soutènement, poutrelles et joints s'assemblant en frétilant, sur un accompagnement guilleret de xylophone. J'étais déjà là-bas, dans la Tour Michael Young, entièrement meublée et louée, en train d'accepter récompenses et postes de professeur, et de signer des exemplaires élégamment maquettés de ma thèse chez Seligmanns Verlag (je voyais même la couleur du livre, la police de caractères, l'illustration de couverture, la photo pleine de dignité de l'auteur et l'accroche) dans l'infinitésimale fraction de temps qui sépara la première vision de l'étiquette sur le colis de la compréhension ultérieure, dans un crissement de freins, un couinement de pneus et un déploiement d'airbags, du nom du véritable destinataire. C'est un peu la merde, tout ça, côté métaphore, mais vous voyez ce que je veux dire.

« Professeur L. H. Zuckermann » lisait-on. « Collège St-Matthew, Cambridge, CB3 9BX. »

Oh. Pas *Michael Young MA*^[2], donc.

Je regardai la niche située immédiatement au-dessous de la mienne. Elle était bourrée jusqu'à l'engorgement de lettres, de prospectus et de notes. Dernier de l'alphabet, plus bas encore que « Young, Mr M. D », venait « Zuckermann, Prof ». Cuisant sous la déception, je fixai l'étiquette Dymo.

« Merde, dis-je en essayant de caler le colis dans son réceptacle correct.

— Monsieur ?

— Non, rien. C'est simplement qu'il y a un truc pour le professeur Zuckermann dans ma niche, et que la sienne va exploser.

— Si vous me le donnez, monsieur, je veillerai à le lui remettre.

— Laissez, je vais le lui apporter. Il pourra peut-être m'aider à... à me présenter à certains éditeurs. Où est-ce qu'il loge ?

— Hawthorn Tree Court, monsieur, le 2A.

— Mais qui est-ce, au juste ? » demandai-je en glissant le colis dans mon cartable. « Jamais croisé son chemin.

— Le professeur Zuckermann », répondit-il d'un air pincé. L'administration. Pff.

Faire des Difficultés

Diabolo

« Mais je suis allemand !

— Non, vous n'êtes rien. Ces papiers me révèlent que vous n'êtes rien. Rien du tout. Vous n'existez pas.

— Une journée ! Ils sont périmés depuis *une journée*, c'est tout.

— Monsieur, ce monsieur passe sans arrêt. » Klingermann jeta à Alois un coup d'œil gêné. « Il est... je le connais bien. Je peux répondre de lui.

— Oh. Vous pouvez *répondre* de lui, vraiment, Klingermann ? Et pourquoi croyez-vous que le Gouvernement impérial à Vienne dépense une fortune chaque mois en papiers, en tampons, en passeports et en *affidavits* ? Pour le plaisir ? Est-ce que vous savez seulement ce qu'est un *affidavit* ? C'est un document tamponné, qu'on doit porter tout le temps sur soi, et qui légitime le porteur. À moins que ce citoyen inexistant de nulle part ne se figure qu'il va vous transporter partout, en guise d'affidavit ?

— Mais en tant qu'allemand, j'ai le droit d'entrer librement en Autriche !

— Seulement, vous n'êtes pas allemand. Sans doute, selon ces papiers, étiez-vous allemand hier. Mais aujourd'hui, aujourd'hui, vous n'êtes ni rien ni personne.

— Il faut que je gagne ma vie, que je nourrisse ma famille !

— Il faut que je gagne ma vie, que je nourrisse ma famille...?

— Il faut que je gagne ma vie, que je nourrisse ma famille, *monsieur*.

— Les ébénistes autrichiens doivent gagner leur vie et nourrir leur famille, eux aussi, monsieur ! Chaque misérable article de camelote allemande qu'on achète ici retire le pain de la bouche d'un ébéniste autrichien.

— Monsieur, sauf votre respect, ce n'est pas de la camelote, ce sont des jouets fabriqués à la main avec amour et attention et, pour

autant que je sache, personne n'en fabrique en Autriche, si bien qu'on ne peut pas vraiment m'accuser de retirer le pain de la bouche de qui que ce soit.

— Mais l'argent dépensé par de pauvres parents autrichiens respectables sur ces babioles allemandes corruptrices pourrait sinon être dépensé en nourritures saines, cultivées par des fermiers d'Autriche. Je ne vois aucune raison, en tant qu'agent accrédité de l'Empereur, de tolérer un tel état de fait. Et vous ?

— Corruptrices ? Monsieur, ce sont les plus innocents...

— Comment les appelle-t-on ? Hein ? Répondez-moi. Comment appelle-t-on ça ?

— Monsieur ?

— Le *nom* qu'ils portent ?

— Des diabolos, monsieur. Vous avez déjà dû en voir...

— Des diabolos, précisément. *Diabolos* est le mot italien pour Diable. Satan. Le Corrupteur. Et vous les prétendez innocents ?

— Mais, *Herr Zollbeamter*, on les appelle diabolos parce qu'ils sont... ils sont diablement compliqués. À maîtriser. Un défi, une mise à l'épreuve de la coordination et de l'équilibre ! Une distraction !

— Une distraction, *Herr Tischlermeister* ? Vous trouvez *distrayant* que la jeunesse autrichienne gaspille avec un satanique jouet allemand, un temps qu'elle pourrait consacrer avec profit à l'étude ou aux exercices virils ?

— Monsieur, peut-être... aimeriez-vous en essayer un par vous-même ? Tenez... un cadeau. Je crois que vous constaterez qu'ils sont inoffensifs et distrayants.

— Oh, misère. » Alois se purlécha. « Oh, misère, misère, misère. Un pot-de-vin. Voilà qui est bien regrettable. Un pot-de-vin. Miséricorde. Klingermann ? Le formulaire KI 171, un stock de cire à cacheter et un cachet impérial ! »

Faire connaissance

La muse de l'histoire

L'Idée Diabolique Numéro Un me vint en allant chez Zuckermann.

J'avais passé la loge du Portier et je contournais Old Court en direction de l'arche qui donnait sur Hawthorn Tree. J'avais peut-être le droit absolu de couper à travers la pelouse, plutôt que de faire le tour, mais je n'étais pas précisément certain d'être habilité à fouler la pelouse. La pancarte disait « Réservé aux Professeurs » et je n'avais jamais réuni le courage de demander si cela comprenait les doctorants. Je veux dire, ça paraît tellement niais de poser la question. Vous savez, comme si vous étiez nommé chef de classe à l'école et que vous vouliez savoir si ça signifie que vous pourrez porter des baskets ou appeler les professeurs par leur prénom. Ça craint, non ?

Impose-toi, Michael, voilà ce qu'il faut faire. Je veux dire, que doit-il encore t'arriver avant que tu aies l'assurance que tu as autant de droits que quiconque à vivre sur Terre ? Il faut adopter une nouvelle attitude : un peu plus digne, posée, un style qui s'accorde avec ton nouveau statut dans la vie...

Ces aimables pensées furent interrompues par un brouhaha, un fracas et des éclats de voix au moment où je passais devant la porte ouverte de l'escalier F au coin de la cour. Une silhouette en déboula, une forme floue et stridente, pour fouler d'un pas lourd la pelouse. Elle était chargée d'une pile de CD, d'un buste en plâtre, de trois coussins et d'un poster roulé. Je reconnus Edward Edwards, Double Eddie, quelqu'un qui avait encore moins le droit que moi de marcher sur la pelouse. Il partageait un appartement et sa vie avec un autre deuxième année, James McDonell. Ils prenaient un malin plaisir à m'embarrasser en poussant sur mon passage des feulements de matous et en s'écriant : « Mate-moi ce petit cul ! » ou « Mignooon ! », ce genre de conneries. Très gentil couple, au fond, mais susceptible de basculer dans des scènes d'hystérie et de proclamer haut et fort les vertus soi-

disant supérieures de leur sexualité.

Double Eddie semait ses CD sur la pelouse à une cadence soutenue.

« Hé ho ! lui ai-je crié. Tu en fais tomber ! »

Double Eddie ne se retourna pas, n'arrêta pas de marcher. Son dos furieux tourné vers moi, il se borna à me répondre : « M'en fous ! », et renifla.

Oh misère, me dis-je. Encore une dispute. Je lui emboîtai le pas, m'engageant sur l'herbe d'un pas prudent, comme un père responsable qui teste la glace pour voir si elle soutiendra le poids de ses enfants.

Derrière nous, une voix hurla sur un ton clair et aigu, qui se répercuta contre les murailles et les fenêtres de la cour. Je me retournai pour voir James encadré par la porte de l'escalier F, les yeux qui fulminaient et les bras ballants.

« *Reviens ici tout de suite !* » hurla-t-il.

Mais Double Eddie continua de s'éloigner à grands pas. « Jamais ! riposta-t-il sans un regard en arrière. Jamais, jamais, jamais, jamais, jamais. »

— *Hé, là-bas !* »

Bill le Portier, à présent, avait émergé de sa loge avec un air rogue. « *Pas sur l'herbe, messieurs, s'il vous plaît.* »

Comme Double Eddie avait déjà atteint l'autre bord de la pelouse et que Bill avait usé d'un pluriel sans ambiguïté, j'avais désormais la réponse à ma question sur les doctorants et les pelouses. *Verboten.*

Tandis que Double Eddie traversait la loge comme une furie en essayant sans succès de siffloter d'un air guilleret, j'entrepris de ramasser les CD tombés par terre, rougissant furieusement sous le regard du portier.

« Désolé ! marmonnai-je. Je ramasse ça, c'est tout, et... »

Bill hocha la tête avec sévérité et observa mes tâtonnements trop désordonnés et pas assez rapides. « *Festina lente. Eile mit Weile* », bredouillai-je pour moi-même. Quand un universitaire se retrouve sous pression, il jacasse en devises latines et en langues étrangères pour se remettre sa supériorité en tête. Ça n'a jamais aucun effet.

Je rassemblai maladroitement *Cabaret*, *Gypsy*, *Carousel*, *Sweeney Todd* et le reste, et repartis en toute hâte vers James qui était appuyé contre le chambranle, les yeux mouillés de larmes.

« Euh, tiens, ben, voilà. »

Sa main les repoussa. « Je n'en veux pas, moi, de ces horreurs ! Tu peux les brûler, pour ce que j'en ai à faire ! »

Je posai une main sur son épaule qui tressautait. « Bon, alors, je vais vous les garder. Écoute, je suis vraiment désolé, lui dis-je. Je veux

dire, c'est moche. De se faire plaquer. » Il ne dit rien, aussi continuai-je, en lui offrant cette fois-ci tout le bénéfice de mon expérience récente. « Je suis bien placé pour le savoir, vieux. Je viens d'être largué, moi aussi, tu vois ? »

Il me regarda comme si j'étais cinglé. Je me dis qu'il allait peut-être me rétorquer que, dans mon cas, ça n'avait absolument rien à voir. Mais non, il brailla que ce n'était pas juste. Puis il tourna les talons et gravit l'escalier d'un pas lourd, m'abandonnant avec les CD.

En effet, oui, me dis-je en traînant lamentablement mes lacets sous l'arche en coupant à travers le parking, ce n'était absolument pas juste. Se faire plaquer est vraiment la plus vache des vacheries. On avait surtout du mal à distinguer entre l'humiliation et la perte. On ne peut jamais savoir vraiment si l'on est torturé par la douleur de se trouver séparé de la personne aimée, ou par l'embarras d'admettre qu'on a été rejeté. J'avais déjà envisagé de convaincre Jane de revenir, afin de pouvoir être celui qui plaquait, rien que pour égaliser le score.

Et dans le parking, *elle souffle !* Quatre mille livres de Renault Clio. Avec *mes* Ray-Bans sur le tableau de bord, notai-je. Alors, elles, j'allais les récupérer. Je laissai choir le cartable par terre à côté de la voiture, extirpai mon trousseau de clefs, ouvris la portière et les chaussai. S'affirme-t-on moins ou plus, quand on porte des lunettes noires ? On se cache les yeux, on devrait donc paraître faible ou timoré, mais en réalité on devient froid et hyper indéchiffrable. En revanche, on ne voit pas très clair à l'intérieur d'une voiture, avec. J'arrivai à distinguer un rouleau de bonbons à la menthe dans le renfoncement entre les sièges ; à moi, pas d'hésitation. Je me souvenais de les avoir achetés dans une station-service. Maintenant que j'y réfléchissais, la moitié de ces cassettes m'appartenaient aussi. J'empoignai tout ce que ma main pouvait tenir. Assortiment divers : un peu de Pulp, de Portishead, des Kinks, de Verdi, de Tchaïk, de Blur, les compils de Morricone et d'Alfred Newman et bien entendu, tous mes Oily-Moily adorés. Qu'elle conserve les Mariah Carey, les K. D. Lang, les Wagner et les Bach, estimai-je. Nombre de liaisons sans enfant à notre époque tournent autour de la garde de la collection de disques, aussi est-il essentiel d'établir le premier ses revendications.

L'Idée Diabolique Numéro Un me frappa en fait à ce moment-là. Je me penchai plus avant dans la voiture et j'arrachai l'autorisation de parking du collège collée sur la face interne du pare-brise pour la déchirer en tous petits morceaux. Hé hé hé.

L'Idée Diabolique Numéro Deux frappa au moment où les cassettes venaient rejoindre dans mon cartable les CD d'opéra de Double Eddie, et où je tombai sur ma petite fiole de Blanco.

Pour un homme de la génération clavier, je dois avouer que j'ai une écriture superbe. Ma marraine m'avait offert un coffret de calligraphie *Osmiroid* pour Noël quand j'avais environ quatorze ans et c'est vraiment devenu une passion, pendant un temps. Vous savez, former correctement les lettres, deux traits pour le o, les petits sérifs vers le haut sur les ascendantes et les descendantes des italiques, épais fin, épais fin, tout cela joliment proportionné, la totale. Vous auriez dû voir mes lettres de remerciements, cette année-là. Du tonnerre.

Je m'inclinai vers le capot de la Renault comme un suspect se plaçant en position pour un motard de la police des autoroutes US, tirai la langue sur un côté de la bouche et me mis à l'ouvrage. Il me parut vraisemblable que les solvants du Blanco auraient une action fabuleusement corrosive sur la peinture, compliquant de façon redoutable l'effacement de mon petit mot d'amour sans recourir à une peinture intégrale, ennuyeuse, très longue et extrêmement coûteuse. Cool. Voilà sans aucun doute le Michael Young volontaire que nous cherchions. Mon cœur fit doum-ba-doum-ba-doum tandis que je reculais pour juger pleinement de l'effet. Je n'avais vraiment jamais rien commis de ce genre jusque-là. J'avais l'impression de piquer dans un grand magasin, ou d'acheter une revue porno.

Les lettres n'étaient pas aussi énormes que je l'aurais souhaité, mais une petite bouteille de Blanco ne va pas très loin, même sur le capot compact d'une Clio. Cependant, le blanc tranchait de façon étonnante sur le rouge Dubonnet, et la formulation, à mon avis, frappait à peu près juste.

J'ai été volée par une garce cinglée

Je demeurai un petit moment en contemplation en me demandant si je ne devrais pas tenter par la même occasion de retirer cet autocollant débile, mais vraiment débile, sur la vitre arrière : *LES GÉNÉTICIENS FONT ÇA IN VITRO*, grosse poilade, ha ha ha, quand je m'aperçus qu'il ne devait pas être loin de onze heures. Je devais encore livrer son foutu colis à Zuckermann, larguer le *Meisterwerk* dans la salle de Fraser-Stuart et aller dans la mienne où une première année devait attendre qu'on la supervise. Si je me souvenais bien, elle était en retard pour un essai sur Castlereagh et Canning, sur la remise duquel j'avais déjà obligeamment accordé deux prolongations. Elle pouvait s'attendre de ma part au plus froid des accueils glaciaux en cas de retard supplémentaire. Moi qui venais d'achever une thèse en deux cent mille mots de débat historique argumenté avec finesse, documenté avec intensité, présenté avec originalité et exprimé avec

élégance, je n'allais pas supporter des feignants d'étudiants sournois, bonne humeur ou pas. Fini la bonne poire. Je vous présente le Dr Sale Type.

Je m'étais arrêté pour reprendre mon cartable lorsque ÇA se produisit. La pire chose qui pouvait arriver arriva. Un incident merdique en lui-même, mais qui déclencha ce qui était sans doute l'événement (ou non-événement) le plus merdique de l'histoire de l'humanité. Bien entendu, sur l'instant, je n'en avais aucune idée. Sur l'instant, seule m'absorba la catastrophe personnelle que cet incident merdique représentait. Croyez-moi, la calamité se suffisait déjà à elle-même, sans savoir que le destin de millions de gens se trouvait dans la balance, sans même avoir la plus vague idée que je mettais en marche l'explosion de tout ce que je connaissais.

Voici ce qui se produisit. Alors que j'attrapais mon cartable par sa poignée, la fermeture, usée par des années de manipulations, de déplacements, de tiraillements, de soulèvements, de traînements, de coups de pied, de chutes et de mauvais traitements, choisit cet instant-là pour céder. Peut-être était-ce le fardeau inaccoutumé des CD de Double Eddie, de mes cassettes de musique, du *Meisterwerk* et de ce paquet de chez Seligmanns Verlag, posté à tort dans ma niche. Peu importe. La plaque en laiton en trois parties qui accueillait la languette de la fermeture s'arracha à ses amarres agrafées et pourries, ouvrant en grand la gueule défunte du cartable pour expédier quatre cents pages non reliées de débat historique argumenté avec finesse, documenté avec intensité, présenté avec originalité et exprimé avec élégance, dans les remous désordonnés d'une brise de mi-mai qui tourniquait autour du parking.

« Oh, *non* ! hurlai-je. Par pitié, non ! Non, non, non, non, non, non ! », tout en courant d'un coin à l'autre en cherchant à happer le tourbillon de pages emportées par le vent, comme un chaton giflant des flocons de neige.

Il existe à la télé une émission où des célébrités agissent de même avec de l'argent. Mille billets de banque sont projetés en l'air par une soufflerie, et un couillon doit en récupérer le plus possible. *Attrapez une brique*, ça s'appelle. Présenté par le type, là, qui ressemble à Kenneth Branagh quand il porte la barbe façon Shakespeare. Edmunds. Noel Edmunds. Ou Edmonds, peut-être bien.

L'essentiel de la table des matières avait atterri sous les roues de ma Renault/celle de Jane en un tas qui ne craignait rien. Le reste, le corps puissant de ce noble ouvrage, y compris l'appendice, les tables, la bibliographie, l'index et les remerciements, voletaient en toute liberté.

Me courbant en deux pour retenir contre mon torse les pages sauvées, je titubai d'un tourbillon de papiers au suivant, les saisissant et les crochant comme une mouette pêchant des harengs. Bon, d'accord, je ne pouvais pas être à la fois un chaton giflant des flocons de neige et une mouette pêchant les harengs.

« Bon Dieu d'enfer de merde, *non* ! Revenez, saloperies ! hurlai-je. *Par pitié !* »

Mais je n'étais pas seul.

« Mon Dieu, mon Dieu ! Quel malheur. » Je me retournai pour découvrir un vieillard qui traversait lentement le parking, en ramassant calmement une page après l'autre.

Il me parut, dans ma fièvre et mon affolement et malgré ma gratitude pour l'assistance qu'il m'apportait, que c'était très facile pour lui, car partout où il passait les courants d'air semblaient s'évanouir et les pages voleter sans vie jusqu'au sol, ravies qu'il les ramasse. Ce n'était pas possible. Mais je m'arrêtai, j'écarquillai les yeux et je vis que c'était possible. Vraiment. Réellement. Partout où il allait, le vent tombait devant lui. Comme le sorcier qui dompte les balais et les seaux dans la séquence de « L'apprenti sorcier » de *Fantasia*. Ce qui me laissait, bien entendu, le rôle de Mickey Mouse.

Le vieil homme se tourna vers moi. « Il vaut mieux approcher dans le sens du vent », dit-il en prononçant les V en F, à l'allemande, « votre corps protège les feuilles.

— Oh, dis-je. Merci. Ouais. Merci bien.

— Et vous devriez peut-être lacer vos chaussures ? »

Il y a toujours un gros malin, non ? Quelqu'un pour vous donner l'impression que vous n'avez pas un gramme de bon sens. Mon père était comme ça jusqu'à ce qu'il apprenne que mieux valait ne pas essayer de m'enseigner les plus modestes rudiments d'ébénisterie ou de voile. Et puis il est mort avant que j'aie pu le remercier en manifestant le moindre intérêt. Le gros malin ici présent portait la barbe, préférant le modèle Tolstoï au Branagh-Shakespeare, et il continuait à avancer sereinement à travers le parking en ramassant les feuilles volantes qui se couchaient et faisaient les mortes à son ordre.

La technique « tans le fent » se révéla plus ou moins efficace avec moi aussi et nous naviguâmes tous deux entre les pages à terre et le poisson échoué de mon cartable mort et hébété.

Une fois toutes les feuilles visibles rassemblées, je vérifiai sous chaque voiture, harmonisant ma saleté, mes écorchures et mes accrocs extérieurs avec ceux que j'éprouvais à l'intérieur. La dernière page récupérée gisait, le recto contre le capot de la Clio, collée au Blanco en train de sécher. Je la détachai avec délicatesse.

Cette catastrophe ne me retardait que d'un jour, bien entendu. Je veux dire, tout se trouvait là-bas, sur le disque dur, dans notre maison au village de Newnham, mais ce n'était pas, vous comprenez, ce n'était pas bon signe. Cela signifiait l'achat d'une nouvelle ramette de cinq cents pages de papier pour photocopie et... Hé bien, en quelque sorte, cela sortait la dorure du pain d'épice, voilà mon sentiment. Les festivités de la nuit dernière, le Chateaufort-du-Pape à soixante-deux livres, ce sentiment de liberté en arrivant en ville sur mon vélo... Prématuré, tout cela.

Un nuage passa sur le soleil, et je frissonnai. Le Vieil Homme se tenait parfaitement immobile en fixant une des pages du *Meisterwerk*.

« Je vous remercie infiniment », dis-je, tout rose et essoufflé.
« C'est vraiment idiot. Faut que j'achète un cartable neuf. »

Il leva les yeux et il y avait quelque chose dans ce regard, quelque chose de monumental ; même à l'époque, je m'en aperçus clairement. Une chose absolument éternelle et inexprimable.

Il me rendit le morceau de papier qu'il lisait en exécutant une petite courbette raide. Je vis que c'était la page 49 de la première section du *Meisterwerk*, celle qui couvrait la reconnaissance par Alois jusqu'au mariage avec Klara Pölzl.

« Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît ? s'enquit-il.

— C'est, euh... ma thèse de doctorat.

— Vous êtes diplômé ? »

J'avais l'habitude de cette surprise dans la voix. Je paraissais trop jeune pour être diplômé. Franchement, je paraissais trop jeune pour être étudiant, parfois. Je devrais peut-être essayer à nouveau de me laisser pousser la barbe. Si j'avais assez de testostérone pour ça, en fait. J'avais fait une tentative l'année précédente et les risées m'avaient presque poussé à l'auto-immolation. Je rosis derechef et hochai la tête.

« Pourquoi ? me demanda-t-il avec un signe de tête vers le papier dans sa main.

— Pardon ?

— Pourquoi ce sujet ? Pourquoi ?

— *Pourquoi ?*

— Oui. Pourquoi ?

— Hé bien... »

Je veux dire, tout le monde sait comment se choisit un sujet de thèse de doctorat, en histoire. On fait fiévreusement le tour des bibliothèques, à la recherche d'un sujet que personne d'autre n'a couvert depuis, disons, vingt ans, et ensuite, on l'annexe. On fait valoir ses droits sur ce filon unique. Tout le monde sait ça. Mais le

regard que me jeta le vieil homme exprimait une gravité si insondable que je ne trouvai pas même un commencement de réponse, aussi exécutai-je un haussement d'épaules désesparé, en adressant au sol un sourire idiot. Jane me houspillait constamment pour cette piteuse tactique, mais je n'arrivais jamais à me retenir.

« Comment vous *appelez-vous* ? » demanda-t-il, sans la dureté de quelqu'un qui aurait bien envie de vous dénoncer aux autorités, mais avec un genre d'incrédulité, avec une inflexion aiguë vers le haut, comme s'il était abasourdi et légèrement horrifié de ne pas avoir été prévenu plus tôt.

« Michael Young.

— Michael Young », répéta-t-il, étonné encore une fois. « Et vous êtes diplômé ? Ici ? Dans ce collège ? » J'opinaï et il leva les yeux vers les nuages qui couvraient le soleil derrière moi. « Je ne vois pas bien votre figure, dit-il.

— Oh, dis-je. Pardon. » Je me déplaçai pour qu'il puisse mieux me voir.

Absolument surréaliste. Mais qui était-ce donc ? Un chirurgien esthétique ? Un portraitiste ? Qu'est-ce que ma figure avait à voir là-dedans ?

« Non, non. Les lunettes de soleil. » En infléchissant la fin des mots, « *soleil* », allemand sans aucun doute, peut-être un peu du sud ou de l'est.

Je retirai les Ray-Bans, ce qui me rendit encore plus timide et nous restâmes là à nous dévisager. Enfin, lui, il regardait et moi, je lui jetais de petits coups d'œil par-dessous mes cils, comme une jeune Lady Di.

Il portait une barbe et était vieux, comme je l'ai dit. Un visage ridé et usé, mais difficile à dater avec exactitude. Les universitaires ne vieillissent pas de la même façon que le reste des gens. Certains conservent une peau surnaturellement lisse et juvénile même en étant septuagénaires, le type d'Alan Bennett, jeune et blond, celui, je le supposai, selon lequel je mûrirais. D'autres décatissent prématurément et se mettent à regarder par-dessus leurs lunettes, à cligner des yeux et à se voûter comme de petites taupes bien avant quarante ans. Cet homme m'évoquait la photo de... du chef Joseph, c'est ça ? Ou de Geronimo ? Un de ces deux-là. Une tête de W. H. Auden sexagénaire, en tout cas. Ce qui me rappela à son tour ce qu'avait déclaré David Hockney en apercevant pour la première fois Auden vieux : « Bon sang, si son visage ressemble à ça, comment a-t-il le scrotum ? » Le vieil homme devant moi, à en juger par les crevasses et fissures de son front, devait avoir un genre de chou-fleur en suspension dans le

pantalon. La barbe, blanche aux racines, se graduait, si on peut ainsi employer ce mot, vers un gris moyen aux bouts raides et fourchus.

Je ne sais pas bien ce qu'il a vu en me regardant : vingt-quatre ans, tous mes cheveux et pas un poil sur la figure, et oui, merde, d'accord, une casquette de base-ball. Ce qu'il a vu a suffi, en tout cas, pour pousser sa main droite à émerger pour serrer la mienne.

« Leo Zuckermann, dit-il.

— Le *professeur* Zuckermann ? » J'y crois *pas*. Lui, en chair et en os.

« Je suis professeur, oui.

— Oh. Bon. J'ai quelque chose pour vous, en fait. » Le colis de Seligmanns Verlag gisait à terre, retourné. J'époussetai un peu de saleté et le lui tendis. « Ça se trouvait dans ma boîte aux lettres, qui est placée au-dessus de la vôtre. La vôtre débordait, alors je...

— Ah, oui. Xenakis, Young, Zuckermann. X, Y, Z. » Il prononça *zi* au lieu de *zéde*, ce qui cadrait avec le balancement légèrement américanisé de son accent. « Je vous demande vraiment pardon. Je néglige de façon lamentable l'entretien de ma boîte à lettres.

— Ne vous inquiétez pas. Très bien.

— Pas votre unique exemplaire, j'espère ? dit-il en désignant d'un geste le fatras dans mon cartable. Tout sauvegardé sur ordinateur, certainement ?

— Oui. Mais c'est quand même contrariant.

— Le châtiment de Dieu.

— Pardon ?

— Pour prendre avec si mauvaise grâce le rejet. » Il tendit le doigt, en souriant, vers le capot de la Clio et son message d'amour.

« Ouais, lui dis-je. Puéril. »

Il me considéra avec un regard intense. « Vous, je le suppose, vous êtes un homme de café.

— Un homme de café ?

— À votre façon de danser et de sauter en l'air quand vous êtes énervé. Un homme de café. Je suis un homme de chocolat chaud. Aimeriez-vous venir visiter mon appartement bientôt ? Pour prendre un café ?

— Un café ? D'accord. Heu... Ouais. Pourquoi pas ? Bien sûr. Merci. Certainement. Parfait. » Ne réussissant à éviter qu'*Excellent* et *Volontiers* dans l'absurde litanie des politesses anglaises de Grande-Bretagne.

« Quel jour ? Quelle heure ? Je suis libre tout l'après-midi aujourd'hui.

— Euh... Oh, cet après-midi ? Aujourd'hui ? Certainement ! Oui.

Volontiers. Ce serait parfait. Je... Il faut que j'aie imprimé tout ça de nouveau, mais...

— Alors, nous disons quoi ? Vers quatre heures trente ?

— Ça me paraît très bien, merci. Et merci pour m'avoir aidé avec le... vous savez. Merci.

— Je crois que vous m'avez sans doute assez remercié.

— Quoi ? Oh... Oui. Pardon.

— Tshish ! » dit-il.

Enfin, le bruit ressemblait à *tshish*, et voulait indiquer, je suppose, l'amusement d'un étranger face à cette maladie anglaise de ne plus pouvoir, une fois lancé, arrêter remerciements et excuses.

Nous nous éloignâmes à reculons l'un de l'autre, comme font les universitaires.

« Quatre heures et demie, alors, lui dis-je.

— Hawthorn Tree Court, indiqua-t-il. 2A.

— D'accord, dis-je. Merci. Je veux dire, pardon. Excellent. Cool. »

Faire l'amour

Des plumes, des pattes et de la fourrure

Klara, couchée sous lui, pensait à des pâquerettes. À des pâquerettes, des campanules, des perce-neige, du foin, au chœur de Mondsee à la messe de Pâques, à n'importe quoi, n'importe quoi sauf à la puanteur, au poids et aux éructations du Bâtard qui se vautrait sur elle.

Ses deux épouses précédentes avaient dû arriver à supporter ça, tout comme elles avaient réussi à lui donner des bébés qui avaient vécu. Peut-être que ce sera la bonne, pensa-t-elle. Cette fois-ci. Pas comme cette pauvre Frieda Braun qui avait fait une fausse-couche cet après-midi même, après avoir tiré de l'eau à la pompe de la citerne, reniflé cette abominable puanteur et vu un torrent d'asticots se déverser dans son seau. Pauvre Frieda. Et maintenant, on avait vidé la citerne et ils devaient emprunter de l'eau aux gens de l'autre côté de la rue, comme des paysans. Pauvre Frieda. Elle aurait tellement voulu avoir un enfant, elle aussi.

Une petite fille, pria Klara. Une gentille petite fille, Lilli, à qui elle enseignerait en secret à aimer les montagnes et les champs et à détester les villes haïssables et étouffantes. Le Bâtard avait annoncé ce soir qu'il avait l'intention d'installer sous peu la famille à Linz. Linz, une ville énorme en comparaison avec Braunau. Linz, qui évoquait pour Klara l'idée de plumes, de pattes et de fourrure. Les plumes sur les chapeaux des femmes, les plumes d'autruche bleu vif dans des vases, dans les couloirs au carrelage coloré, les plumes en éventail sur des vitraux au-dessus des portes d'entrée et les plumes des oiseaux empaillés sous des globes transparents sur les buffets de chêne noir dans les salles à manger. Des plumes, des pattes et de la fourrure. Des pattes de daim serties de pierres précieuses en guise de broches. Des fourrures de renard autour du cou de femmes bossues comme des douairières ; pas seulement *la fourrure* du renard, mais l'animal au complet, la bête entière : les pattes, la tête, les yeux, les dents, la

mâchoire en V exposée en un sourire, la totalité de la bête aplatie et séchée comme de la morue salée, comme du papier qu'on ne pourrait déchirer.

Ils déplacent la campagne à la ville, songea-t-elle. Ils tuent les animaux pour les porter en vêtements, les conserver sous des globes de verre ou les écorcher pour les transformer en escarpins vernis et en valises brunes. Aux chevaux, ils font tracter des autobus toute leur vie à travers les villes avant de les faire bouillir pour fabriquer de la colle ou de les écorcher pour en tirer du rembourrage de canapés et des archets de violons. On jette les arbres dans des hauts-fourneaux pour actionner les machines et surchauffer les maisons ou on les sculpte en bouquets de feuilles de chêne, avec glands, noix et ronces, pour tout teindre ensuite, sombre, lugubre et mort. On dessèche et on teint les fleurs pour les arranger sur les pianos en bouquets, sur des carrés de soie frangée. La clarté même de la vaste campagne est plaquée à l'huile sur des toiles, sous forme de sombres montagnes d'orage, de caverneux ravins dans la brume et de lourds tumultes de nuages, pour les accrocher ensuite aux murs de corridors sinistres, éclairés par de tristes becs de gaz chuintants pour infliger aux enfants la terreur permanente du monde extérieur à la ville. Comment peut-on supporter la ville ? Du sang, du fer et du gaz. Des pâquerettes. Pense aux pâquerettes. Mais on donne des pâquerettes aux oies. Aux oies, aux poules, chair de poule. La chair qui frissonne et se hérisse au contact moite de l'homme.

Elle avait su que ce soir serait une nuit d'amour, comme il les appelait. *Liebesnacht*. Elle l'avait su parce qu'il ne l'avait pas battue, n'avait pas donné l'impression de le vouloir, même lorsqu'elle avait lui renversé de la soupe dans le giron au repas. Pas un regard vers Pnina sur le mur, juste un sourire atroce et une tape badine sur la main, accompagnée du mot : « Vilaine ! », moqueur, avec la voix de fausset d'une gouvernante. Ignoble, sa grimace comme s'il savait qu'elle trouvait son amour infiniment plus affreux que ses poings de brute.

Qu'il mettait du temps ! Klara se souvint de sa sœur, plaisantant de son époux Hermann, de sa précipitation impossible qui la laissait parfaitement insatisfaite.

« Sorti avant d'être entré ! »

À l'époque, Hermann était un petit campagnard qui ne buvait qu'aux fêtes religieuses et aux jours fériés, pas un homme de cinquante – Dieu du ciel ! De cinquante et *un* an. Alois avait eu cinquante et un ans le mois dernier – dont la grande plaisanterie voulait qu'il ne boive que les mercredis et les jours en *G. Montag, Dienstag, Mittwoch, Donnerstag, Freitag, Samstag, Sonntag*.

Klara tendit le cou en arrière et contempla avec envie la Sainte Vierge sur le mur au-dessus de la tête du lit. Alois, après être sorti sept ou huit fois sur une embardée, jurant comme un charretier, parut, enfin, toucher au but. Elle reconnut ces cadences plus frénétiques et attendit les ultimes soubresauts animaux.

Le ciel, songea-t-elle. Le ciel, des lacs, des forêts, des lapins et des aigles. Oui, un aigle immense qui fondrait de son aire dans les montagnes pour emporter ce porc couinant. Un grand aigle en plein essor, qui pouvait tout, qui voyait tout, qui conquerrait tout, ses yeux perçants et ses ailes puissantes, et des serres qui dégoulinèrent du sang du porc !

Faire la paix

De petites pilules orange

Un liquide rouge perlait goutte à goutte dans un de ces machins entortillés en spirale qu'ils aiment tant, et je le contemplai, fasciné. Le travail de Jane demeurait pour moi un mystère impénétrable, et elle préférait qu'il en aille ainsi, mais on ne pouvait nier l'attachante joliesse des ustensiles employés. Des mètres et des mètres de rangées de cornues, de capillaires et de tubes en plastique transparent qui tournaient, viraient, montaient, descendaient, entraient, sortaient dans un sens et dans l'autre, de zig et de zag. Et, plus sexy que tout, il y avait des centrifugeuses. J'avais souvent observé Jane prendre une petite tache sale d'un truc coloré et visqueux pour décharger un pistolet à injection avec un *plip* délicat à l'intérieur de petites éprouvettes nichées comme des oisillons affamés dans un tambour compact et rond. Une fois la becquée donnée à toutes les gueules de verre, on lançait la rotation du tambour. La précision chromée et le bourdonnement grave de l'ensemble étaient hyper géniaux. Fabrication bien plus solide qu'un lave-vaisselle ou un sèche-linge. Aucune vibration, du solide, du lisse et du scientifique comme Jane elle-même. Et sur une autre paillasse, j'aimais admirer les lamelles de gel colorées d'élégantes marbrures d'une autre pigmentation qui couraient en leur centre, comme un truc tiré d'un garde-manger de confiseur ou peut-être comme les filaments de sang torsadés qu'on trouve dans un jaune d'œuf. Jane appelait son labo la Cuisine ; la rencontre entre l'acier inoxydable et le verre, et la gelée organique colorée et les liquides criards ravivaient le petit garçon en moi, le fils serviable et guilleret qui aimait regarder sa mère battre les œufs et étaler la pâte.

Grosse affaire, bien entendu, le marquage génétique. On raconte au monde qu'on travaille sur un plan énorme baptisé Projet Génome Humain, de la Bonne Science, du Progrès de l'Humanité, des Frontières de la Connaissance, du louable et du noble – voire du

Nobel –, tout ça, mais en fait, on essaie de découvrir un nouveau gène pour lui coller dessus un maximum de brevets avant qu'un autre le repère à son tour. Rien qu'à Cambridge, on trouve des dizaines de compagnies « biotechniques » privées. Dieu sait dans quel genre de pots-de-vin et de saletés ils sont impliqués. Pas Jane, elle ne serait pas corruptible, évidemment. Jamais.

Parfois, je l'attaquais sur la nature de son travail.

Que ferais-tu si tu découvrais qu'il existe réellement un gène de l'homosexualité ? Ou que les Noirs ont moins d'intelligence verbale que les Blancs ? Ou que les Asiatiques sont plus doués pour les chiffres que les Blancs ? Ou que les Juifs sont congénitalement méchants ? Ou que les femmes sont plus bêtes que les hommes ? Ou les hommes plus bêtes que les femmes ? Ou que la religion tient à une prédisposition génétique ? Ou que tel gène détermine des tendances criminelles et tel autre prédispose à l'Alzheimer ? Tu sais bien, les conséquences pour les assurances, les munitions que cela fournirait aux racistes ? Tout ça ?

Elle répondait qu'elle verrait ça le moment venu et que, de toute façon, son travail se situait dans un domaine différent. Et d'ailleurs, si toi, en tant qu'historien, tu découvrais que Churchill s'était tapé la Reine durant toute la Guerre, est-ce que ce serait *ton* problème ? Tu exposes des faits. Au commun de l'humanité la tâche de les interpréter. Il en va de même avec la science. Que Dieu n'ait pas créé Adam et Ève n'était pas le problème de Darwin, mais celui des évêques. Ne t'en prends pas au messenger, expliquait-elle avec calme, grandis un peu et pose-toi plutôt des questions.

De l'ongle, je flanquai une chiquenaude contre la paroi du goutte-à-goutte. Donald, l'assistant de recherches de Jane, s'était éclipsé avec embarras dix minutes plus tôt pour aller la chercher. J'entendis une porte claquer au bout du couloir et je me redressai. Elle n'aimait pas qu'on touche à ses affaires.

« Hé bien, merde. La bête est là, en effet. Elle a le front de se présenter devant nous.

— Salut, mon bébé...

— À quoi as-tu touché ? Montre à maman ce que tu as tripoté et salopé, pour nous éviter de devoir le découvrir plus tard.

— Rien du tout ! Je n'ai rien touché... Enfin, j'ai simplement tapoté le tuyau, là. Le liquide restait coincé, alors je l'ai aidé à avancer. C'est tout. »

Jane me fixa avec horreur. « C'est tout ? *C'est tout ?* » Elle hurla à la porte : « Donald ! *Donald ?* Venez ici ! Il faut tout recommencer. Dix semaines foutues en l'air. *Bon Dieu !* »

Donald accourut. « Quoi ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce qu'il a fait ? »

— Jane, j'ai donné une toute petite tape, je jure...

— Ce connard a simplement secoué le réactif méthyle orange dans le tuyau de tartration.

— Mais bon Dieu, Jane, me lamentai-je, ça n'a quand même pas changé les choses à ce point, si ? »

Donald fixa la tuyauterie. « Oh, bon Dieu, dit-il. Non ! *Non !* » Il s'effondra sur la paille et enfouit son visage entre ses mains.

Je poussai un soupir de soulagement et je me retournai pour faire face à Jane. « C'était une sale blague, c'était cruel, en fait. Si Donald n'était pas un menteur aussi minable, ça m'aurait vraiment perturbé. »

Les sourcils de Jane remontèrent vivement. « Oh, dit-elle, alors, comme ça, c'était cruel ? Je vois. Ça t'aurait perturbé.

— Écoute, je sais ce que tu vas dire...

— Vandaliser ma voiture, la faire enlever par la fourrière pour parking illicite. Ça, ce n'étaient pas des blagues cruelles qui m'auraient perturbée ? C'étaient les tendres réflexes d'une âme aimante et torturée. Des jeux romantiques nés d'un bel esprit complexe. Pas du tout puérils : adultes. Un commentaire plein d'ironie sur l'amour et l'échange. Un compliment tout à fait merveilleux. Je devrais te remercier. »

Je déteste *vraiment* quand elle se met dans ces états-là. Et Donald en train de ricaner, comme s'il savait de quoi elle parlait.

« Ouais, ouais, ouais, dis-je en levant une main. C'est bon.

— Laissez-nous, Donald, dit Jane en s'installant sur un tabouret. J'ai besoin d'avoir une conversation avec ce phénomène. »

Donald, comme moi un rapide du rougissement, sortit de la pièce à reculons, tout pataud. « Ho. Oui. D'accord, bien sûr. Je vais... Oui. K. »

J'attendis que le battement des portes s'apaise avant d'oser lever les yeux vers ce regard moqueur.

« Désolé », dis-je.

Les mots tombèrent avec un bruit mat dans un silence d'une longueur douloureuse.

Elle n'avait pas vraiment le regard moqueur. Je n'aurais pu lui attacher aucune qualité. J'aurais pu le qualifier de froid, ou d'ironique. Ou de calculateur. C'était le regard de Jane et pour n'importe qui d'autre, il aurait pu paraître a) amical, b) gentil, c) amusé, d) provocant, e) sexy, f) impérieux, g) sceptique, h) admiratif, i) passionné, j) racoleur, k) terne, l) intellectuel, m) méprisant, n) embarrassé, o) apeuré, p) faux, q) désespéré,

r) ennuyé, s) satisfait, t) plein d'espoir, u) inquisiteur, v) inflexible, w) furieux, v) attentif, x) déçu, y) pénétrant ou z) soulagé.

Il était tout cela. Je veux dire, il s'agissait d'une paire d'yeux humains, le miroir de l'âme. Pas le miroir de *la sienne*, mais de la mienne. J'y plongeais le regard avec le sentiment d'avoir agi en immense couillon et donc, naturellement, j'en retirais un regard moqueur.

Soudain, à ma surprise, elle sourit, se pencha en avant et me caressa la nuque.

« Oh, Pup, dit-elle. Qu'est-ce que je vais faire de toi ? »

Un mot sur cette histoire de Pup.

Les gens m'appellent Pup. P'tit Chiot.

Voilà l'histoire.

Vous êtes sur le point d'entrer dans une grosse université, vêtu d'un veston, d'une cravate et d'un pantalon chic, ceux que Maman a achetés spécialement pour le grand événement. Vous vous appelez Michael. Vous avez deux ans de moins que tout le monde, et c'est pratiquement la première fois que vous vous retrouvez loin de chez vous. Que faire ? Un voyage en train de Winchester à Cambridge nécessite de traverser Londres pour changer de gare. Donc, vous débarquez dans le West End, pour en revenir avec une sérieuse coupe de cheveux, un pantalon hyper flottant, un T-shirt qui beugle « Suce-moi l'âme », une doudoune kaki et le nom Puck. Vous remontez à bord du train pour Cambridge, réincarné en mec à la coule. On tolérât plus ou moins l'emploi de *mec* et de *à la coule*, il y a huit ans. De nos jours, évidemment, seuls les publicitaires et les journalistes parlent encore comme ça. Ce qu'on dit vraiment dans la rue aujourd'hui, j'en sais moins que rien. J'ai laissé tomber ces préoccupations peu de temps après avoir été latté deux fois et m'être entendu dire de dégager, connard.

J'ai choisi Puck, parce que j'avais joué le rôle à l'école dans une représentation du *Songe d'une nuit d'été*, et j'avais trouvé que ça m'allait pas mal. Spike, Yash, Blast, Spit, Fizzer, Jog, Streak, Flick, Boiler, Zug, Klute, Rogne – j'ai passé toute la liste en revue. Puck me paraissait cool sans sombrer dans l'agressivité. Malheureusement, à mon premier repas au réfectoire, il y avait eu une confusion.

« Salut, me dit un type totalement nul en veston et cravate en s'asseyant à côté de moi. Je m'appelle Mark Taylor. Tu dois être un bizuth, non ? »

Je lui donnai mon nouveau nom cool, mais j'avais la bouche pleine et, je ne sais comment, il intégra dans sa petite tête que je m'étais présenté en disant Puppy Young.

— Pup ? Ah, ouais, je vois. P'tit Chiot. D'accord. » Aucune de mes protestations postillonnées n'aboutit à rien, et je devins Pup ou Puppy, le Chiot ou P'tit Chiot. De ce coup-là, je me suis jamais remis, en termes du genre de racaille dans la place, beeyatch, street, gangsta, trop cool que j'avais aspiré à devenir. Peut-être que Snoop Doggy Dog de South Central, Los Angeles, Californie, aurait bien encaissé qu'on l'appelle Snoop Puppy Pup, mais Michael Young, d'East Dene, Andover dans le Hampshire, n'avait pas l'ombre d'une chance, ce petit con.

Jane a adoré, bien entendu. Adoré m'appeler P'tit Chiot, Toutou et Choupinet. Ce qui expliquait en partie le petit pétage de plombs qui m'avait conduit à graphiter le capot de sa Renault.

Sa Renault ? *Notre* Renault, voulais-je dire. Vous voyez ? Elle était déjà en train de gagner.

Tout ça pour dire que... oui, j'ai adoré sortir avec une femme plus âgée. Deux ans de différence ne comptent peut-être pas réellement comme Une Femme Plus Âgée, mais je tirais quand même satisfaction de cette petite différence. Oui, j'aimais bien me faire mater un peu. Oui, j'appréciais tout à fait la gifle salée de ses moqueries modérées, mais NON, je ne suis ni un eunuque ni un masochiste. Une partie de moi aime simplement être un Homme, une fois de temps en temps. Et je ressentais, franchement, je ressentais...

« Je sais ce que tu as ressenti hier au soir, me dit-elle. Tu as pensé que j'étais jalouse. Tu as cru que l'idée que tu aies terminé ta thèse me déplaisait. Nous allions nous retrouver tous les deux Docteurs, tous les deux à égalité. Tu as cru que ça m'irritait.

— Rien ne pourrait être plus loin de la vérité », répliquai-je, et rien n'aurait pu être plus loin de la vérité.

« Et peut-être as-tu cru que je ne prenais pas l'Histoire très au sérieux, comparée à mon travail.

— Certainement pas ! mentis-je de nouveau.

— Oh. » Jane leva les sourcils avec une surprise sincère. « Vraiment ? Parce que c'était vrai. Tout ça. C'est vrai, ça m'ennuyait que tu sois sur le point de décrocher ton doctorat. Et de devoir te regarder te pavaner à la maison comme un petit coq. Je veux dire, vois les choses en face, mon chéri, une femme moins solide aurait vomi.

— J'étais heureux, c'est tout.

— Et c'est vrai, je me suis dit, qu'est-ce qu'un doctorat d'histoire ? N'importe qui avec une demi-cerveille est capable de grignoter les fruits de la bibliothèque quelques mois et de chier une longue thèse luisante. Ça ne met pas en jeu de la réflexion, des calculs ou du

travail. Pas du vrai travail. Juste des postures de dilettante prétentieux.

— Ah, merci ! Merci vraiment beaucoup.

— Je sais, P'tit Chiot, je sais. Ça n'a pas duré. J'étais jalouse. Je t'en ai voulu.

— Oh.

— Désolée. Je suis ravie que tu aies achevé ta thèse. Je suis fière de toi. »

Un véritable *génie* en matière de feinte, d'esquive et de finasserie, Jane. Elle vous présente tous les arguments à sa charge avant que vous en ayez l'occasion, et ensuite, elle demande pardon avec tant de douceur et de courage, qu'elle ne laisse que la bonne volonté comme dernière option.

« À propos de la voiture, dis-je en baissant les yeux. Je me suis conduis de façon puérile.

— Laisse tomber la voiture. Qu'est-ce qu'on en a à foutre, de la voiture ? C'est une voiture, pas un petit chat ou une déclaration des droits de l'homme. Rien à foutre au carré. Et, au risque d'éveiller de nouveau ton viril courroux, tu dois reconnaître que ça a été un des rares actes courageux, amusants et indépendants que tu aies jamais commis. D'ailleurs, j'ai menti en disant que la fourrière l'avait embarquée et il se trouve que les graffiti sont partis avec un coup de fréon, alors, quel mal y a-t-il eu ?

— Alors, ça veut dire... euh... que nous sommes toujours ensemble ?

— Viens par ici, toi », dit-elle en attirant ma tête vers la sienne.

Nous nous sommes embrassés, longuement, avec force, et, en reprenant mon souffle, j'ai bredouillé mes remerciements. À l'intérieur... ma foi, je n'avais peut-être pas les mêmes certitudes. Je m'étais fait à l'idée d'avoir été manipulé, trahi et recraché. Les blessures de la douleur et de la manipulation possèdent une sorte de réconfort. Mais après tout, voyez-vous, je l'aimais. Je l'aimais vraiment. *Je frissonne toujours/Quand tu me tou-tou-tou tou-touches.* C'était vrai. Oily-Moily ne se trompait jamais. Chaque fois que la chair de Jane touchait la mienne, je ressentais une montée de sève. Alors, bon, on s'est embrassés et j'ai dit adieu à ma liberté.

Elle est plus grande que moi : ça ne veut pas dire grand-chose, la plupart des gens sont plus grands que moi. Elle est brune, alors que je suis blond. Pas mal de gens la croient italienne ou espagnole. Je l'appelle ma bohémienne d'amour aux cheveux aile de corbeau, ce qui lui fait lever les yeux au ciel avec amusement. Elle est très propre. L'expression semble incongrue, mais c'est vrai. Pas simplement *presque*

propre, comme disent les publicités, mais *vraiment* propre. Elle a toujours des mains fraîches, immaculées, et sa blouse de laboratoire, ses vêtements, ne sont jamais froissés ni avachis. Il y a juste cette maladresse charmante et attendrissante, une vague gaucherie, la raideur de son manque de coordination ; comme avec l'infime strabisme d'Ingrid Bergman, c'est le défaut minuscule, presque imperceptible, qui magnifie la beauté.

« Écoute, lui annonçai-je. Je vais passer chez Sainsbury, et ce soir, nous allons mitonner un bon petit gueuleton. Tout se passera comme il faut, cette fois-ci. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Elle baissa les yeux vers moi. « Tu sais, P'tit Chiot, dit-elle. Si tu étais encore un peu plus mignon, il faudrait que je te conserve dans le formol.

— Oh, allez », fis-je, en prenant sur la paillasse la petite coupelle en perspex contenant les pilules orange, pour les secouer sur un rythme sud-américain très emprunté. « Hum, commentai-je en en prenant une que je tins entre le pouce et l'index. Et elles apportent quoi, comme trip, celles-là ?

— Mais tu vas poser ça, *merde* ? » Soudain folle de rage, elle voulut s'emparer de la coupelle et manqua son coup, projetant les pilules sur toute la paillasse et par terre.

Je ne l'avais jamais vue ainsi. Une furie, une vraie furie.

« Hé ! » m'écriai-je en protestant, tandis qu'elle m'écartait sans douceur de la paillasse.

« *Pourquoi* est-ce tu ne pourras jamais comprendre qu'il ne faut toucher à *rien* ? »

Elle sauta du tabouret et se mit à ramasser les pilules éparpillées, tout en maudissant, elle, moi, la vie et Dieu.

Ça dépassait tout. Je la rejoignis par terre pour me lancer à la chasse aux pilules.

« Écoute-moi, ma puce, je voulais...

— Ferme-la et cherche. Je ne te parle pas. »

Pour la troisième fois en autant d'heures, je ramassai des objets par terre. Les CD, les feuilles de papier, et maintenant les pilules. Il y a des jours comme ça. Des journées à thème.

Lorsque toutes les pilules eurent réintégré la coupelle, à bonne distance de mes petites menottes, Jane se tourna vers moi, la poitrine frémissante d'indignation, je regrette de devoir le dire.

« Bon Dieu, P'tit Chiot, mais tu as vraiment un problème !

— Un problème ? Quel problème ? Putain, mais j'ai juste pris une pilule...

— Est-ce que tu sais de quoi il s'agit ? Est-ce que tu en as la

moindre idée ? Non, bien sûr, pas la moindre. Ça pourrait contenir de l'anthrax, la polio ou Dieu sait quoi. On pourrait les absorber par la peau. Ça pourrait être du cyanure, tu n'en sais rien.

— Bon, alors, qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des contraceptifs.

— Ah oui ? » Je leur jetai un coup d'œil, intéressé.

« Un contraceptif masculin.

— Une pilule pour homme. Cool.

— Non, pas *une* pilule pour homme, *la* pilule pour homme.

— Mais pas dangereuse ?

— Ça dépend, tête de nœud, de ce que tu entends par dangereux.

On ne les a pas testées sur les humains, pour commencer.

— Hé ben, je peux te servir de cobaye, alors, non ?

— Non, tu ne peux pas me servir de cobaye, bordel, rugit-elle.

Elles ont un effet irréversible.

— Répète un coup ?

— Voilà précisément ce que tu ne pourras plus faire : répéter un coup, pas dans un sens productif, en tout cas. Elles stérilisent de façon permanente. »

Je déglutis. « Oh.

— Oui. Oh.

— Pas passé loin, dis donc.

— Non que ton héritage génétique fasse partie de ceux qu'un monde rationnel souhaiterait jamais voir se propager.

— Tu devrais les mettre sous clef.

— C'est toi que je devrais mettre sous clef. On va décider d'une règle, P'tit Chiot. Tu n'interviens pas dans mon travail, et je n'interviendrai pas dans le tien. De cette façon, nous pouvons éviter les catastrophes, d'accord ?

— Oui, bon, dis-je en m'éloignant. Faut que, genre, je me tire, d'ac' ? »

Elle me considéra, un sourire s'élargissant sur son visage. « Tu crois qu'il pourrait y avoir une chance, une fois que ta thèse sera lue, pour que tu te mettes à parler un anglais correct ?

— Comment ça ?

— Tous ces *cool* et *d'enfer*, ces *ouah...* d'où ça sort ? Tu seras sans doute professeur au collège, l'an prochain. Tu crois que Trevor Roper se baladait dans l'établissement en disant *Ouah, mec... genre, cool !* Franchement, mon chéri, ça sonne tellement bizarre. Tellement incongru.

— Hé bien, dis-je en me rasant. La chose, vois-tu, c'est que l'Histoire, gros problème d'image. » C'était une de mes théories

personnelles, que je ne lui avais encore jamais exposée. Je lissai de mes paumes la surface de la paillasse, comme si je séparais deux monticules de sel. « Il existe deux genres d'historiens, d'accord ? De ce côté, tu as A, la jeune baderne – les Hayek, Peterhouse, Cowling, le genre lecteurs du *Spectator*, Thatcher-était-ma-déesse, *je rêve de devenir secrétaire particulier d'un membre conservateur du Parlement*, d'accord ? Et puis, de l'autre côté, on a B, le genre poids lourds sérieux, Christopher Hill, Althusser, E.P. Thompson, poststructuralistes, dans ta gueule, aux chiottes l'individu, j'encule l'histoire.

— Et à quel genre appartiens-tu, P'tit Chiot ?

— À aucun des deux.

— Aucun des deux. Hum. Donc, ma formation scientifique me conduit à postuler l'existence de plus de deux genres. Il y a un genre C.

— Oui, oui, oui. Très drôle. Ce que je voulais dire, étant donné cette histoire d'image, que veux-tu faire ? Tu vois, le type baderne appartient stylistiquement aux années quarante et cinquante, le genre poids lourd aux années soixante et soixante-dix. Donc, tous les deux sont, disons, dépassés, et l'histoire n'est plus un feeling actuel. Ma théorie, d'accord ? C'est que l'historien devrait appartenir plus complètement à son époque que n'importe qui d'autre. Comment peut-on historifier une période révolue si on ne s'identifie pas totalement à la sienne, OK ? Faut venir de sa propre époque. Alors, moi, j'appartiens à maintenant.

— *J'appartiens à maintenant ? J'appartiens à maintenant ??* Je n'arrive pas à croire que tu as dit ça. Et *historifier* ?

— Oui, bon, de toute évidence, il faut un peu de temps pour s'habituer au jargon.

— Hum. Donc, ce que tu as fait, c'est que tu as inventé un troisième genre, le C, l'historien surfeur. Sur la déferlante du point break du passé, courant le tube à travers les déferlantes d'hier. Dr Keanu Young, Mec diplômé en philosophie.

— Voilà. C'est triste, non ?

— À peine, mon chéri. Mais du moment que tu en as conscience, ce n'est pas trop grave. Il y a plein de hippies fanés dans les facultés et les salles des professeurs de ce monde, je ne vois donc pas pourquoi il n'y aurait pas également des surfeurs fanés.

— Ouais, hypra cool, ma garce. »

Nous nous embrassâmes à nouveau et je sortis en trébuchant du labo, avant de réussir à la fâcher encore contre moi.

En route vers le garage à vélo, je fis un petit détour. Ouaip, elle était bien là. Notre Clio. Pas une trace sur le capot ne demeurerait de

mes efforts calligraphiques. Salopards de savants. C'était quoi, cette connerie de fréon, d'abord ? Je me penchai pour renouer mes lacets. Toute la journée, ils étaient restés défaits – vous savez comment ça se passe, avec les baskets blanches – les montants deviennent tellement mous et avachis que les bouts des lacets peuvent entrer se loger sous la plante des pieds pour vous donner l'irritation permanente d'être la princesse sur un pois.

Tiens donc ? Les lacets de la basket droite se trouvaient à l'extérieur, sans aucun bout qui se faufile en dessous. J'avais dû embarquer un gravillon, parce que, sans le moindre doute, quelque chose me travaillait la plante du pied.

Holà ! Une des pilules orange de Jane. La vengeance de Germaine. Il fallait que je fasse demi-tour et...

Et merde. Je fourrai le petit cachet dans mon portefeuille. Et si je le laissais choir dans le terrier du lapin d'à-côté ? Ricanement.

Lacets noués, désormais, je descends à vélo Madingley Road, composant des listes de courses dans ma tête. À manger, à boire, *du vrai café*, du papier pour imprimante laser, retour à la maison, réimpression du *Meisterwerk*, retour en ville pour déposer un exemplaire net à Fraser-Stuart et ensuite, ah oui, passer voir ce Zuckermann, mon gars Zuckermann...

faire venir

L'aigle s'est envolé

« Poussez donc, madame ! Poussez ! Vous dites que c'est son quatrième ? »

Alois hocha la tête et baissa les yeux d'un air dégoûté.

« Écoute-moi, Klara... Mais écoute-moi ! »

Klara ne pouvait pas entendre.

« Klara ! » Alois se pencha sur elle et parla de son ton le plus sévère.

Mais elle se trouvait à des kilomètres de là. Dévalant les collines, s'élevant au-dessus des lacs et des villages, se perchait sur le clocher des églises, serrant un moment dans ses serres les dômes dorés en oignon avant de se jeter à nouveau dans le vent, pour monter toujours plus haut.

Le médecin vint se placer à côté d'Alois. « Si elle a déjà été trois fois en travail, il ne devrait pas y avoir de souffrance, même sans une dose aussi copieuse de laudanum. »

La remarque pénétra dans l'esprit de Klara, embrumé par l'opiacé. La souffrance ? Il n'y a pas de souffrance, rit-elle à part elle. Aucune souffrance, rien que l'extase ! La joie ! La joie pure d'un libre essor.

Une nouvelle contraction formidable l'envoya tourner plus haut que les plus hautes montagnes. L'Europe entière s'étendait sous elle. Sans poteaux de douane, ni limites ou frontières ; avec tous les animaux qui couraient librement. Si haut qu'elle fût, les mouvements de la plus petite musaraigne ou d'un papillon lui apparaissaient clairement, elle entendait gratter la terre quand un lapin quittait son terrier vingt kilomètres plus bas, se concentrait sur une unique goutte de rosée tremblant sur un minuscule brin d'herbe. Maîtresse du temps et de l'espace, seigneur de tout. Elle poussa un cri de joie, perçant, aigu, en voltant de l'est vers l'ouest, du nord au sud, les terres filant sous ses vastes ailes en une liberté pure et sans entraves.

« Mon Dieu, Schenck, tout ce sang ! Elle n'avait jamais encore

autant saigné ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, monsieur. Rien, je vous assure. La tête est grosse, une légère déchirure du muscle hyménal, rien de plus. »

Le bec de l'aiglon qui picore avec une volonté farouche les parois de son œuf. Celle-ci vivra ! Je perçois sa force. Sa volonté de fer. Ma fille l'aigle, que j'élèverai pour qu'elle me libère.

« Klara ! Au nom du ciel ! Tout ce bruit ! Vous êtes sûr de lui en avoir donné suffisamment ?

— C'était d'emblée une dose énorme. Un peu plus, monsieur, et elle serait endormie. Ah, le voilà. Oui, voilà l'enfant ! Encore une poussée, Klara. »

Elle est libre ! Elle est venue au monde ! Libre ! Écoutez la vigueur de ses cris ! Quelle force ! Quelle volonté ! La volonté de vivre, la soif de vivre. Elle vivra et sera forte, et je l'aimerai plus qu'aucun être vivant n'a jamais aimé sa fille.

« Ha ha ! » Alois en train de rire. *Jamais* il ne riait, mais voilà qu'il s'esclaffait. Lui aussi se sentait bien. Il percevait la grandeur de ce moment.

La main du docteur Schenck lissa les cheveux trempés de sueur de Klara, étalant sur son front une ligne de sang de la largeur d'un pouce.

« Félicitations, ma chère. Votre enfant. Solide comme un chêne.

— Liebling ! Klara ! *Mein Schatz* !

— Elle dort, à présent, monsieur.

— Elle dort ?

— À franchement parler, c'était une dose énorme. Elle était plongée dans un rêve. À son réveil, elle se sentira plus fraîche. Elle n'aura aucun souvenir de la douleur. Sur ce point, la Nature est bonne. »

Alois se pencha pour embrasser le front maculé de sang. « Regarde-le, habile femme. Regarde-le ! Le voilà ! Mon garçon ! Mon magnifique garçon ! »

Faire la causette

Café et chocolat

« Mon garçon ! Et si ponctuel ! C'est en train de passer, il y en a pour une minute à peine. Entrez, entrez ! L'ordre ne règne pas autant qu'il le devrait, mais vous devriez trouver un endroit où vous asseoir. Là, peut-être ? Parfait. Je reviens en un *Augenblick*. Vous parlez allemand ? Mais bien sûr. Je vais chercher des tasses. Pour vous, Michael Young, des tasses ! »

Je m'assois, les mains sur les genoux et j'examine mon environnement tandis qu'il s'affaire dans la kitchenette pour préparer le café.

« Enfin, je ne le parle pas vraiment, lance-je. J'arrive plus ou moins à le lire. J'ai un ami qui m'aide pour les... vous savez, les expressions compliquées. » Je ne sais pas bien s'il m'entend par-dessus le fracas des tasses.

Bel appartement, qu'il a pour lui, j'observe. Double baie vitrée sur Hawthorn Tree Court, vue sur la rivière et le pont Sonnet au-delà. Deux murs tapissés de bibliothèques. Je me lève pour mieux voir.

Ouah !

Primo Levi, Ernst Klee, George Steiner, Baruch Fiedler, Lev Bronstein, Willi Dressen, Marthe Wencke, Volker Riess, Elie Wiesel, Gyorgy Konrad, Hannah Arendt, Daniel Jonah Goldhagen et ainsi de suite et cætera. Des rangées et des rangées, chacun des livres dont j'ai jamais entendu parler sur le sujet, et des dizaines, des vingtaines, *des centaines* même, dont je n'ai pas entendu parler.

Si Zuckermann se spécialise en histoire contemporaine, comment se fait-il que nos chemins ne se sont jamais croisés jusqu'ici ? À quelques étagères de là, les livres deviennent plus généraux. En voici un que je connais bien. *Les racines du nationalisme allemand* de Snyder, Presses universitaires de l'Indiana. Je pourrais presque citer son numéro d'ISBN, que j'ai bien entendu inclus dans la bibliographie du *Meisterwerk*, compilée il y a deux soirs à peine. Je le prends, obéissant

à cette étrange compulsion qui pousse les gens à examiner, chez les autres, les biens qu'ils ont en commun. Je me souviens, j'ai lu ça quelque part, les publicitaires des firmes automobiles ont découvert que les gens sont beaucoup plus susceptibles de lire des publicités sur la voiture qu'ils viennent d'acheter que sur n'importe quelle autre marque. Le même syndrome, je présume. Ou peut-être estimons-nous que regarder le double d'un objet que nous possédons nous-mêmes représente une violation moindre de l'intimité d'autrui que de fourrer le nez dans l'inconnu. Peu importe.

« *Le nationalisme politique est devenu pour les Européens de notre époque, cite Zuckermann en arrivant avec un plateau qui tangué, la considération la plus importante au monde, plus importante que l'humanité, la correction, la bonté, la piété, plus importante même que la vie. C'est bien ça ?*

— Mot pour mot, lui dis-je, impressionné.

— Et quand a-t-il dit cela, Norman Angell ? Un peu avant la Première Guerre mondiale, je pense. Prophétique.

— Allons, donnez-moi ça.

— Ça va. Je le pose ici. Et maintenant ! Du lait ? Du sucre ?

— Du lait, mais pas de sucre, *man*, plaisante-je.

— Sucre, *man*. *Zucker Mann* ! Très amusant ! »

Il rit, me semble-t-il, davantage de la rougeur furieuse qui suit cet effort lamentable, que de l'humour de la plaisanterie proprement dite. Pourquoi est-ce que je fais des efforts ?

« Ah, je vois que vous avez attaché votre bagage, maintenant. Très sage. »

Je baisse les yeux vers le vieux cartable ligoté par un sandow que j'ai déposé par terre à côté de moi. « Oui. Je suppose que je vais devoir finir par m'en payer un neuf. Je trimballe ce vieux machin depuis l'école primaire.

— Tenez. Maintenant, excusez-moi une seconde. » Il me tend une tasse de café et emporte un pot d'autre chose, du chocolat chaud, je suppose, jusqu'à un ordinateur portable sur son bureau. « Je m'amuse », dit-il, regardant l'écran en clignant des paupières et en laissant glisser son doigt sur le trackpad, « à un jeu avec un collègue en Amérique. »

Je vois par-dessus son épaule qu'il a commencé à télécharger du courrier. Je distingue un message long de trois ou quatre caractères seulement. Il le lit avec un petit rire et va à une table à la fenêtre où une partie d'échecs se déploie devant la banquette.

« Siss ! s'exclame-t-il en déplaçant un cavalier noir. Je n'aurais pas pensé à ça. Vous jouez, Michael ?

— Non... euh, non, je ne joue pas. Je veux dire, je connais les mouvements, mais je ne vous poserais guère de défi, je le crains.

— Oh, je crois que si. Je suis très mauvais aux échecs. Très mauvais. Mes amis se moquent de moi pour ça. D'accord, une bonne chose de faite. » Il revient se rasseoir face à moi. « Alors. Comment trouvez-vous le café ? »

Je lève la tasse vers lui. « C'est cool. Merci.

— Cool ? Ah oui. Vous voulez dire que ça va ? Cool. Il me fait toujours rire, ce mot. À la mode et démodé, comme les patins à roulettes dans le passé je ne sais pas combien de fois. Je me souviens quand *West Side Story* a débuté à New York. *Play it cool, Johnny, Johnny cool !* C'est quand ? Voyons... oui, bien sûr, 1957, il y a presque quarante ans, ma première année à l'université de Columbia. Et vous dites encore *cool* ici ! Mais on ne dit plus *cool*, *Raoul*, hein ? Maintenant, c'est *cool* tout court. »

Je me tortille sur mon siège. « Franchement, je n'en sais rien, Professeur. J'ai vingt-quatre ans, j'ai dépassé tout ça.

— Appelez-moi Leo. Oh, certainement, dépassé, bien sûr. Vingt-quatre ans ! Bientôt, vous devrez changer de nom, de *Young* à *Old*. Oui, vous avez eu vingt-quatre ans en avril, je pense. »

Je le dévisage. « Comment le savez-vous ?

— J'ai fait des recherches, bien sûr. Votre site sur le Vor-r-ld Vide Vep ! » Il accompagne son accent exagéré pour un effet comique d'un ample geste des mains, digne d'un magicien. « Michael Duncan Young, né à Herford, avril 1972. »

Tout le monde, dans toutes les facultés, a son site Internet de nos jours. Le mien est vaguement ennuyeux, établi pour moi par Jane qui comprend tous ces machins informatiques, les cadres, le Hot Java, les applets, le VRML, tout ça. La page consiste en une section biographique étique, une photographie de nous deux près de la rivière qu'elle avait je ne sais comment scannée ou numérisée, enfin, ce qu'on fait dans ce but, et de quelques liens vers la faculté d'histoire et ses propres pages, qui sont beaucoup plus frappantes que la mienne et comprennent une vidéo d'ADN en train de tourner, et d'autres trucs sérieusement balaises.

« Et en quel jour exact d'avril est-ce donc, je me demande ? poursuit Zuckermann. Laissez-moi deviner...

— Je ne vois pas...

— Disons... disons, je ne sais pas... le 20 ? Le 20 avril ? Qu'est-ce que vous en dites ? »

Je m'essuie les paumes contre les cuisses, et j'opine.

« Pas mal, non ? Dans le mille ! À vingt-neuf chances contre une,

je mets dans le mille du premier coup ! Et le lieu de naissance ? J'ai cru au premier regard que c'était une faute de frappe, et que vous étiez né dans la ville de Hertford en Angleterre. Mais non, peut-être votre père était dans l'armée. Peut-être vous êtes né à Herford, en Allemagne, où se trouvait, il y a encore quelques années, un camp militaire britannique ? »

Encore une fois, j'opine.

« Bien. Vous êtes né à Herford, en Allemagne, le 20 avril 1972. »

Il me regarde avec malice. Pendant une horrible seconde, il est le double de ce vieillard absurde avec des bretelles qui chantait avec les Schtroumpfs, le menton sur la table, les yeux allant de gauche et de droite tandis qu'ils dansaient devant lui.

« Et vous ? » je lui demande, pressé de changer de sujet. « Vous n'êtes pas historien. Que faites-vous, exactement ? »

Ses yeux suivent les miens jusqu'aux rayonnages. « Très ennuyeux, j'en ai peur. Un savant, c'est tout. Mon domaine est la Physique, mais j'ai, comme vous voyez... d'autres centres d'intérêt.

— La Shoah ?

— Ah, vous pensez que vous me flattez peut-être en employant le mot hébreu. Oui, la Shoah très spécialement. » Ses yeux reviennent sur moi. « Dites-moi, Michael, êtes-vous juif ?

— Euh, non. Non, pas du tout, comme ça se trouve.

— Comme ça se trouve. Vous êtes sûr ?

— Ben, oui, enfin, je veux dire, ça ne me dérange pas dans un sens ou dans l'autre, mais je ne suis pas un... je ne suis pas juif.

— Forster, vous savez, dans les années trente, il a écrit un essai sur ce qu'il appelait "La conscience juive". Comment savons-nous, a-t-il dit, que nous ne sommes pas juifs ? Est-ce qu'un seul d'entre nous pourrait nommer nos huit arrière-grands-parents avec la certitude qu'ils étaient tous aryens ? Et pourtant, qu'un seul d'entre eux soit juif, alors nos vies deviennent absolument contingentes de ce Juif, comme elles le sont de la lignée de mâles qui nous a donné notre nom de famille et notre identité. Une remarque intéressante, je trouve. Je doute que même le Prince de Galles puisse citer ses huit arrière-grands-parents, non ?

— Ah, c'est certain que je ne pourrais pas nommer les miens, dis-je. À la réflexion, je ne peux même pas citer précisément mes quatre grands-parents non plus. Mais, pour autant que je sache, je ne suis pas juif.

— Non que ça vous importe dans un sens ou dans l'autre ?

— Non », lui réponds-je en m'efforçant de réprimer une note d'agacement dans ma voix. Il y a vraiment quelque chose de très zarb

dans toute cette histoire, toutes ses questions. Zuckermann me dévisage avec intensité comme s'il prenait une décision – mais dans quel sens, cette décision, je ne saurais dire.

J'avais découvert au cours de mes recherches que mon domaine regorge de gens très bizarres, et certains considèrent comme une évidence que vous partagiez leur bizarrerie. Un groupe à Londres avait appris je ne sais comment mon sujet de thèse et m'a envoyé des échantillons de leur « littérature » qui nous ont fait bondir, Jane et moi, sur le téléphone pour appeler la police.

Zuckermann éclate de rire devant l'expression de mon visage. « Je vois que vous êtes irrité que je vous taquine de cette façon.

— En fait, je ne vois absolument pas où...

— Okay ! Fini de taquiner, je promets. Droit au but. » Il se penche en avant dans son fauteuil. « Vous, Michael Duncan Young, vous avez écrit une thèse sur un sujet qui m'intéresse beaucoup. Vraiment beaucoup. Donc. Deux choses. Alpha, j'aimerais la lire. Beta, j'aimerais savoir pour quelle raison vous l'avez écrite. Voilà. Rien de plus simple. » Il se renfonce dans son fauteuil pour attendre ma réponse.

Je déglutis avec difficulté. Nous nageons en eaux profondes, Watson. Avancez avec prudence. Beaucoup de prudence. « La première chose que vous devez savoir », lui dis-je lentement, en essayant sans succès de soutenir le bleu perçant de son regard, « c'est que je ne suis pas un... vous savez. Je ne suis pas un de ces cinglés, du genre de... Je ne suis pas un gars style David Irving^[3], si c'est ce que vous pensez. Je ne collectionne pas les Croix de fer ou les croix gammées, les Luger ou les uniformes SS, je ne soutiens pas qu'il y a eu seulement vingt mille morts au cours de l'Holocauste, ce genre de conneries. »

Il hoche la tête, les yeux clos comme quelqu'un qui écoute de la musique, et me fait signe de poursuivre.

« Et vous avez raison, mon anniversaire tombe bien le 20 avril. Je suppose que, depuis que j'ai découvert que le 20 avril était, vous savez, ce qu'on pourrait appeler un jour spécial, je suis fasciné ou je ne sais pas, coupable. » J'avale une gorgée de café pour humecter une gorge qui se dessèche rapidement.

« Coupable ? Voilà qui est intéressant. Vous croyez à l'astrologie, peut-être ?

— Non, non. C'est pas ça. Je ne sais pas. Comme je disais. Vous savez.

— Hum. Et puis, bien sûr, c'est un sujet que les biographies couvrent en très peu de détails, aussi convient-il tout à fait à une thèse de doctorat, où l'on se doit de revendiquer un territoire vierge, non ?

— Y a de ça aussi, ouaip. »

Il ouvre les yeux. « Nous n'avons pas prononcé le Mot, n'est-ce pas ?

— Heu, pardon ?

— Le Nom. Nous avons évité le Nom. Comme si c'était un juron.

— Oh, vous voulez dire, euh... Hitler ? Ben...

— Oui, je veux dire : *euh, Hitler*. Adolf Hitler. Hitler, Hitler, Hitler, répète-t-il à un volume croissant. Vous avez peur de lui ? *Hitler* ? Ou peut-être vous pensez que je ne permets pas le nom *Hitler* dans mon logement, que c'est comme de dire *cancer* dans un boudoir de dame ?

— Non, simplement...

— Bien sûr. »

Nous sombrons dans le silence jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il attend que je continue.

« Heu... Pour ce qui est de la lire. Ma thèse, je veux dire. Elle se trouve chez mon superviseur, pour l'instant. Le docteur Frasier-Stuart et, évidemment, il doit tout lire, tout vérifier, vous savez, avant de l'envoyer au professeur Bishop. Ensuite, elle part à Bristol, je crois. Le professeur Ward. Emily Ward. Je vois que vous avez un de ses ouvrages, là-bas... Enfin, bref, à midi, j'ai dû en imprimer un nouvel exemplaire pour le Dr Fraser-Stuart, après... vous savez bien, ce qui s'est passé dans le parking, tout ça. Mais je pourrais vous en tirer un autre si vous voulez. Heu... Évidemment.

— Hé bien, je vous dis la vérité, Michael. Vous avez toujours les pages que j'ai vues ?

— Oui, mais elles sont toutes mélangées, et assez abîmées.

— Je suis si impatient de lire votre travail que je prends tout ce que vous avez et je mets de l'ordre moi-même. J'imagine que les pages sont numérotées ?

— Bien sûr, dis-je en tendant la main vers le cartable, servez-vous. »

Il prend possession du copieux paquet de feuilles marquées de traces de pneus, déchirées, froissées et criblées de trous par le gravier, et les place avec soin sur la table, lissant avec douceur la page du dessus pendant qu'il parle. « Alors, Michael Young. Diriez-vous que vous en savez davantage sur le jeune Adolf Hitler que n'importe qui de vivant ? »

Je cligne des yeux, et j'essaie d'y réfléchir le plus honnêtement possible. « Ce serait aller un peu loin, je crois, dis-je enfin. J'ai visité l'Autriche l'an dernier et j'ai consulté autant d'archives que j'ai pu trouver, et je ne crois pas avoir découvert quoi que ce soit de

nouveau. Je m'intéresse à un créneau de temps très étroit, voyez-vous. Je crois pouvoir dire que j'en ai appris plus long sur sa mère, Klara Pözl, qu'on n'en savait avant, et des choses sur leur maison à Braunau, où il est né, mais c'est très tôt et ça n'a pas eu d'influence sur sa vie. Voyez-vous, ils ont déménagé à Gross-Schonau alors qu'il n'avait qu'un an, et ensuite à Passau un ou deux ans après, et quand il avait cinq ans ils ont quitté Fischhalm pour un village près de Linz, et tout ce qu'on peut savoir sur sa scolarité là-bas est connu, je dirais. Les historiens de la fin des années quarante et des années cinquante avaient l'avantage de pouvoir parler à des gens qui l'avaient connu enfant. Évidemment, je ne disposais que de vieilles archives sur lesquelles me baser. Alors...

— Et vous continuez à éviter le nom.

— Ah oui ? Heu, ce n'est pas délibéré, je vous assure », lui dis-je, nettement décontenancé, désormais. Ce que je viens de dire représente un assez long discours, pour moi. « Pour répondre à votre question, je crois que j'en sais autant sur l'enfance d'ADOLF HITLER que n'importe qui et dans certains domaines, oui, davantage.

— Tiens, tiens.

— Pourquoi ?

— Heu, pardon ?

— Pourquoi voulez-vous savoir, exactement ?

— Hé bien, je vais commencer par lire votre travail, si vous permettez. » Il va vers la porte, signalant la fin de l'entrevue. « Et ensuite, peut-être, vous me ferez la faveur de revenir me rendre visite ?

— Bien sûr. Absolument. D'accord.

— Parfait.

— Je voulais dire. » Je regarde de nouveau sa bibliothèque. « Vous êtes visiblement un peu un expert, vous aussi, alors votre opinion aurait beaucoup de valeur. »

Je reste planté gauchement près de la porte, sans savoir comment prendre congé.

« En fait, finis-je par bredouiller, ma petite amie est juive. »

Pas rose, cette fois-ci : écarlate. Je sens la pleine rougeur se propager sur mon dos et mon torse, envahir ma gorge et submerger tout mon visage, jusqu'à devenir un grand fanal clignotant de malaise et d'embarras. Quel connard ! Pourquoi est-ce que j'ai dit ça ? Mais pourquoi est-ce que j'ai été dire ça ?

Il me surprend en me passant un bras autour du cou et en me tapotant doucement l'épaule. « Merci, Michael, dit-il.

— Elle travaille en biochimie. Cette université. Vous la

connaissez, peut-être ?

— Peut-être. Et elle est toujours votre amie ? Après ce que vous avez fait à sa voiture ?

— Oh... Ben... Elle est très indulgente. En fait, ça l'a amusée.

— Ça m'a amusé aussi. Un compliment si chevaleresque, à vrai dire. Alors, vous reviendrez me rendre visite ? Et peut-être, la prochaine fois, vous voudrez voir mon laboratoire, hein ?

— Hem, dis-je, ce serait passionnant. »

Il rejette sa tête en arrière et éclate de rire. « En fait, mon garçon, je crois, et vous en serez surpris, que ce sera vraiment passionnant.

— Bon, très bien. Et merci pour le café. Oh, je ne l'ai pas fini...

— Inutile. Je ne sais pas comment il était avant, mais il est cool, maintenant. »

Faires des menaces

Rapport scolaire n°1

Klara toucha malgré elle le bras d'Alois, pour une pressante intercession.

« Vous serez gentil ? Vous ne vous mettrez pas en colère ?

— Lâche-moi, toi ! Contente-toi de le faire entrer. »

Elle baissa la tête avec abattement et quitta la pièce. En refermant les doubles portes sur Alois, elle le vit prendre sa pipe. Klara se mordit la lèvre avec tristesse : il réservait la pipe aux moments de sévérité paternelle.

Dans le couloir, Anna époussetait un globe de verre sous lequel, ailes figés en un déploiement triomphal, deux chardonnerets lançaient un regard vif. Klara lui adressa un timide signe de tête et gravit l'escalier, le chêne tendu, noir et brillant, craquetant comme une sorcière sous ses pas.

Il était étendu à plat ventre sur le lit, en train de lire, les mains collées sur les oreilles. Malgré le grincement des planches, il ne l'avait pas entendue, aussi l'observa-t-elle un moment avec amour. Il lisait à une vitesse prodigieuse, tournant les pages et parlant tout seul ce faisant, de petits rires, des hoquets et des grognements dégoûtés accompagnant chaque paragraphe. Encore un livre d'histoire, supposait-elle. Récemment, à la fête d'anniversaire d'un camarade de classe, il avait impressionné le bibliothécaire de Linz en discutant de l'Empire romain avec un savoir consommé, tandis que les autres enfants dansaient et cabriolaient les uns sur les autres au son d'un piano. « Gibbon se trompe totalement », l'avait-elle entendu déclarer sur un ton de reproche. Ce qui avait fait rire le bibliothécaire, qui lui avait tapoté l'épaule. Il s'était déhanché et avait fulminé sous ce traitement et s'en était amèrement plaint pendant leur retour à pied à la maison. « Pourquoi faut-il qu'ils me traitent comme un enfant ?

— Hé bien, mon chéri, ils te voient comme un enfant. Les gens estiment que les enfants devraient se conduire comme des enfants, et

les adultes comme des adultes.

— Quelle bêtise ! La vérité reste la vérité, qu'elle sorte de la bouche d'un petit campagnard de dix ans ou d'un vieux professeur viennois. Quelle différence ça peut-il bien faire, l'âge que j'ai ? »

Il avait parfaitement raison. Après tout, Notre Seigneur, enfant, n'avait-Il pas débattu au Temple avec les prêtres ? Et n'avait-Il pas déclaré : *Laissez venir à moi les petits enfants* ? Elle ne lui en fit pas part, toutefois. Cela n'aboutirait qu'à encourager des déclarations arrogantes qui fâchaient Alois.

Pour l'heure, sous les yeux de Klara, il cessa subitement de tourner les pages et leva la tête.

« Mutti », dit-il sur un ton tranquille, sans regarder derrière lui.

Elle se mit à rire. « Comment l'as-tu su ? »

Il se retourna pour lui faire face. « Les violettes. Tu viens à moi par les airs, tu sais. » Il lui adressa un clin d'œil et s'assit sur le lit.

« Oh, Dolfi, lui dit-elle sur un ton de reproche en remarquant un accroc à ses culottes de peau et des égratignures sur son genou. Tu t'es battu.

— Ce n'était rien, Mutti. En plus, j'ai gagné. Un garçon plus grand et plus fort, d'ailleurs.

— Hé bien, il faut te débarbouiller. Ton père désirerait te voir. »

Elle prépara pour lui un des vieux costumes d'Alois junior tandis qu'il faisait sa toilette dans la salle de bains. Un petit peu trop grand pour lui, peut-être, mais il avait l'air très chic et sérieux là-dedans. Elle ramassa le livre qu'il lisait et eut la surprise de découvrir *L'Île au trésor*, un roman pour enfants qui ne parlait que de pirates, de perroquets et de rhum.

Il revint de la salle de bains, une serviette autour de la taille. Il se rembrunit en voyant qu'elle tenait son livre à la main. « Je dois me changer, maintenant », annonça-t-il sans bouger. Elle poussa un soupir et se retira. Un an plus tôt, il l'aurait laissée le baigner ; désormais, il refusait même de s'habiller en sa présence. Sa voix changeait, également, et il devenait chaque jour plus secret et plus réservé ; c'était le problème, avec les garçons, ils s'éloignaient de vous en grandissant. Elle descendit lentement et alla dans la cuisine. Anna s'y trouvait, en train de préparer le thé de la petite Paula. Klara décida de sortir s'occuper du jardin. De façon commode, une platebande devant le bureau d'Alois avait besoin qu'on y arrache les mauvaises herbes.

« Entre, s'il te plaît ! » Alois avait adopté son ton de douanier, d'une politesse glaciale. Klara s'agenouilla sous la fenêtre ouverte, la main autour d'une tige de liseron, et entendit la porte du bureau s'ouvrir et se refermer.

Un long silence suivit. Cette habitude puérile de faire semblant de lire pendant que le pauvre Dolfi restait là, abandonné sur le tapis.

« Tu a des chaussures sales ?

— Non, monsieur.

— Alors, pourquoi les frottes-tu contre ton pantalon ? Tiens-toi sur tes deux jambes, mon garçon ! Tu n'es pas une cigogne, que je sache ?

— Non, monsieur, pas une cigogne.

— Et je te prie de quitter sur-le-champ ce ton impertinent dans ta voix ! »

De nouveau le silence, rompu cette fois par un froissement de feuilles théâtral et un raclement de gorge sec tandis qu'Alois se mettait à lire.

« De la cervelle, mais manque de discipline... capricieux, indiscipliné, arrogant et acariâtre. Il éprouve de nettes difficultés à s'intégrer à l'école. Il cède à des enthousiasmes avec une énergie zélée qui s'évapore à l'instant où il discerne que la réflexion, l'application et l'étude seront nécessaires. De plus, il accueille tout conseil ou reproche avec une hostilité mal dissimulée. Un trimestre de travail tout à fait insatisfaisant. Hé bien ? Qu'as-tu à répondre à ça ?

— Le docteur Humer. C'est l'appréciation du docteur Humer, non ? Il me déteste.

— Peu importe de qui vient cette appréciation ! As-tu la moindre idée de la somme que la *Realschule* me demande de déboursier pour le douteux honneur de t'instruire ? Et voilà comment tu me remercies ? *On ne peut pas non plus dire qu'il a une influence saine sur le reste des élèves. Il semble exiger d'eux une docilité sans bornes, se réservant un rôle de meneur.* Un meneur ? Tu ne saurais pas mener une maternelle sur un jeu de piste, mon garçon !

— Et le docteur Potsch ? Que dit-il ?

— Potsch ? Il dit que tu as du talent et de l'enthousiasme.

— Voilà !

— Mais il t'accuse aussi d'indiscipline et de paresse.

— Je ne vous crois pas ! Il ne dirait pas de telles choses. Le docteur Potsch me comprend. Vous inventez.

— Comment oses-tu ! Viens ici. Viens ici ! »

Les yeux de Klara se remplirent de larmes quand elle entendit le fouet siffler dans l'air et claquer à plat contre le tissu tendu du vieux costume d'Alois junior. Et Dolfi qui criait, criait, criait : « Je vous déteste, je vous déteste, je vous déteste ! » Pourquoi ne pouvait-il pas apprendre à se soumettre, comme elle ? Ne comprenait-il pas que plus il protestait et plus cela plaisait au Bâtard ?

« Va dans ta chambre et restes-y jusqu'à ce que tu aies appris à faire des excuses !

— Très bien. » La voix de Dolfi, mi-enfant, mi-homme, ne fléchit pas. Seul le bruit du liquide qui faisait des bulles dans ses narines, reniflé avec défi, trahissait sa fureur et sa douleur. « Alors, je resterai là-haut jusqu'à votre mort !

— Non, non, mon chéri ! » chuchota Klara, serrant ses bras autour d'elle dans son angoisse, terrifiée qu'Alois puisse lever de nouveau Pnina.

Mais elle fut surprise de l'entendre pousser un drôle de petit rire. « Ta mère peut bien te gâter et flatter ta sale petite vanité, mais crois-moi, Adolf, je finirai par te briser. Je te tuerai. Je te *tuerai* ! » Des sanglots qui ne se cachaient plus, à présent.

Alois rit de nouveau. « Oh, allez, décampe, petit garçon, avant que ta morve coule sur le tapis ! »

Faire des erreurs

Rapport scolaire n°2

La sueur coula de mon nez et tomba sur le plancher. Au diable ces conneries, me dis-je en aparté.

Le docteur Angus Alexander Hugh Fraser-Stuart aimait réunir ses longs cheveux blancs dans une résille. Il affectionnait les kimonos en soie, les *happis*, ces vestes japonaises en coton blanc, et les pantalons bouffants de satin noir. Ses appartements, une série de pièces spacieuses qui occupaient le coin du bâtiment Franklin dominant la rivière Cam, laissaient entrer la lumière à profusion : le soleil direct éblouissait par les fenêtres, la lumière reflétée sur la rivière ondulait au plafond et les spotlights blancs sur des tringles modernes se braquaient vers des peintures et des gravures arrangées méticuleusement le long des murs blancs et nus. Tout autour de la pièce, sur les encadrements, les rebords, les tables et les tapis de coprah, des cactus s'ordonnaient en lignes strictes. Un énorme spécimen venu d'Arizona, qui semblait sorti d'un dessin humoristique de Gary Larson, dominait un coin de la pièce, tendant deux bras asymétriques comme un agent de la circulation difforme. Au-dessus de la cheminée, un portrait baveux par Bacon ricanait avec une joie débauchée en lorgnant une paire de sabres de cavalerie turcs contre le mur d'en face. Sur l'ensemble une énorme chaleur pesait comme un étouffant brouillard. Dehors, la journée était torride, le ciel d'un bleu de science-fiction, sinistre et sans nuages et, à l'intérieur de la pièce, des radiateurs à convection jetaient sur les cactus de l'air sec et bouillant. La sueur continuait de couler sous mes aisselles et dans l'interstice séparant mon caleçon de mes hanches. Je vis alors, frémissant d'horreur, que la situation allait considérablement s'aggraver.

Fraser-Stuart, assis au sol en tailleur, sans lever les yeux du *Meisterwerk* déposé dans son giron, tendit la main vers sa boîte à cigares. La première fois que je m'étais assis dans cette pièce, cinq ans

plus tôt, par une journée de chaleur exactement aussi violente, j'avais demandé, noyé dans un océan de fumée de Havane, si on pouvait ouvrir une fenêtre. Le vieil homme avait regardé d'un œil triste sa collection de cactus et m'avait demandé, en soufflant un nuage de déception, si je me consacrais totalement à mon confort personnel. Je l'avais considéré à l'époque comme un fils de pute, et je le considérais en ce moment comme un fils de pute.

Je vis la fumée transmuier des volutes douces, arrondies et bleues, en ellipses étirées et jaunes comme le sommet des cèdres et s'installer en hauteur, près du plafond, tandis qu'il continuait à lire.

« J'ai seulement besoin de me rafraîchir la mémoire, m'avait-il annoncé à mon entrée. Soyez assis. »

Et donc, voilà ce que j'étais : assis. J'étais aussi en nage, étouffé, dévoré de démangeaisons et de picotements.

Vous savez peut-être comment fonctionne une thèse de doctorat. Vous la remettez à votre superviseur et il la transmet à un examinateur qui à son tour la communique à un assesseur, extérieur à votre université. Les deux examinateurs se concertent pour décider si le travail a atteint le niveau requis et, lors d'une investiture simple mais émouvante dans la Maison du Sénat, vous êtes nommé Docteur par le Chancelier ou son bienveillant représentant. Après avoir avalé quelques couleuvres et léché quelques postérieurs dans la bonne direction, vous devenez professeur de votre collège, chargé de cours dans votre propre faculté et universitaire doté d'un poste permanent. Votre thèse est publiée à grandes acclamations ; vous laissez entendre auprès des producteurs de radio et des journalistes télé à travers le monde anglophone que vous êtes disponible pour des avis d'expert lorsque quelque chose proche de votre domaine se manifeste dans l'actualité ; une série bien jaugée de manuels destinés au lucratif marché des établissements scolaires vous libère de soucis financiers ; vous épousez votre petite amie dans la splendeur médiévale de la chapelle de votre collège ; vos enfants se révèlent profondément blonds, intelligents, amusants et plus doués que la moyenne pour le ski ; vos anciens élèves accèdent au poste de Premier Ministre et ont la bonté de se rappeler leur *Don* d'histoire préféré lorsqu'ils dispensent les présidences de commissions, les titres de chevaliers et les directions d'université qui sont du ressort de la royauté ; bref, la vie est belle.

Je regardais le premier maillon de cette chaîne se forger. Fraser-Stuart aurait dû transmettre depuis une semaine le *Meisterwerk* au professeur Bishop, de Trinity Hall, mais après tout, Fraser-Stuart était feignant comme un chat. Ancien soldat doté d'un « esprit brillant » –

Dieu seul sait ce que ça veut dire –, il était de ces farfelus qui se spécialisent dans l'histoire militaire. Comme, avant lui, Parton, Orde Wingate et bien d'autres militaristes imbus de leur personne, il estimait présenter un aspect frappant en mêlant comme il le faisait l'amour des armes et de la guerre à des lambeaux de philosophie et des arcanes suspects. Tracez une ligne entre le Colonel Jack Ripper de Sterling Hayden et le M. Kurtz de Marlon Brando. Un général tonitruant et éructant est déjà assez catastrophique, mais celui qui s'enorgueillit de sa science du taoïsme, de la musique baroque française et des écrits de Duns Scotus représente la vraie menace contre l'ordre établi du monde. Si l'on doit m'envoyer un jour au combat, qu'on me donne le colonel Blimp, une vieille ganache brave et fière à la moustache en bataille qui lit John Buchan et croit que Kierkegaard est le principal aéroport de Suède, et pas un couillon fier de lui qui joue nu au polo et rédige en latin classique des commentaires sur les *Cantos pisans* d'Ezra Pound.

Finalement, juste au moment où je me disais qu'il n'en finirait jamais, il leva les yeux et cracha un jet de fumée dans ma direction, comme un poisson archer embrochant sa proie, un petit pet tendu partant de ses lèvres.

« Hé bien, mon jeune Young, avez-vous cherché assistance ?

— Pardon ?

— Pour votre problème de drogue.

— Mon quoi ?

— Vous êtes tout défoncé aux joints d'héroïne, mon vieux ! On ne me la fait pas. En train de planer, avec de l'Euphorie ou une autre drogue à la mode. Je sais que c'est un problème chez tous les gens de votre âge. Je pense que vous devriez y remédier. Et de façon vraiment urgente.

— Euh... Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre, sans doute, monsieur ?

— Oh, ça m'étonnerait. Pas du tout. Quelle autre explication pourrait-il y avoir ?

— À quoi ?

— À ceci, mon garçon. À ceci ! » Il agita le *Meisterwerk* avec un grognement.

Mon monde commença à se désintégrer. « Vous voulez dire... que ça ne vous *plaît* pas ?

— Me plaire ? Me *plaire* ? C'est n'importe quoi. Bon pour la poubelle. Ce n'est pas une thèse, ce sont des excréments ! C'est de la sanie, de la glaire morale, de l'ordure.

— Mais... mais... Je croyais que nous avions établi que je

travaillais dans la bonne direction.

— À ma connaissance, vous travailliez dans la bonne direction, oui. C'était avant que vous vous mettiez à sniffer du sel de jazz ou à vous injecter de la beeyatch ou à vous adonner à je ne sais quoi. C'est à cause de ce film, *Trainspotting*, non ? Ne vous figurez pas que je n'en ai pas entendu parler. Bon Dieu, ça me rend malade ! J'en ai la nausée. Toute une génération d'ignares fauchée par la lame des drogues de danse et les poudres de récréation.

— Écoutez, je peux vous assurer que je ne prends aucune drogue. Pas même de l'herbe.

— Alors, c'est quoi ? Comment ? Hum ? » Il s'était provoqué une énorme toux saccadée. Je l'observai avec alarme tandis que, les yeux ruisselant de larmes, il agitait de façon répétitive une main vers moi pour indiquer qu'il se remettait et que c'était toujours à lui de parler. « Nous... nous discutons de votre travail », reprit-il, avec des hoquets essoufflés, « et vous donnez tous les signes d'avoir le sujet bien en main, et puis, ce... ce *rebut*. Ce n'est pas un argumentaire universitaire, c'est un *roman*, et un roman parfaitement nauséabond, qui plus est. Quoi ? Quoi !

— Vous êtes sûr de lire le bon travail ? » Je me penchai en avant, plus par espoir que par anticipation. Non, aucun doute, il empoignait bien le *Meisterwerk*.

« Pour qui me prenez-vous ? Évidemment que j'ai lu le bon travail ! Donc, si vous n'êtes pas accro au crack en phase finale en train d'halluciner sur des champignons comiques, alors où est le problème ? Oh... ha ! Mais bien sûr ! » Son visage s'illumina, et il m'exposa ses dents jaunes en un rictus jovial. « C'est une *blague*, n'est-ce pas ? Vous avez planqué la véritable thèse ailleurs ! C'est un genre de canular de la Semaine de Mai^[4]. Tsk ! Franchement !

— Mais je ne comprends pas ce qui ne va pas, là-dedans, monsieur ! » faillis-je gémir avec désespoir. Mon dernier et meilleur espoir avait été que ce soit *lui* qui me monte un canular.

Il me dévisagea avec incrédulité pendant ce qui dut être six bonnes secondes. Six secondes. Comptez. Un laps douloureusement long en pareilles circonstances. *Un-Mississippi-deux-Mississippi-trois-Mississippi-quatre-Mississippi-cinq-Mississippi-six*. Je lui rendis son regard, bouche bée comme un poisson rouge, en essayant de retenir les larmes de contrariété dans mes yeux.

« Oh, bon Dieu, chuchota-t-il. Il est sérieux. Il est vraiment sérieux. »

Je le regardai en face, en pensant exactement la même chose. « Je reconnais... dis-je, je reconnais que certaines parties sont...

inhabituelles, mais...

— *Inhabituelles ?* » Il prit une page et se mit à lire. « *Un grand aigle en plein essor, qui pouvait tout, qui voyait tout, qui conquerrait tout, ses yeux perçants et ses ailes puissantes, et des serres qui dégouлинаient du sang du porc ! Et vous soutenez que vous ne vous injectez pas de la résine de cannabis ? Une nouvelle contraction formidable l'envoya tourner plus haut que les plus hautes montagnes. L'Europe entière s'étendait sous elle. Sans poteaux de douane, ni limites ou frontières ; avec tous les animaux qui couraient librement.* Vous avez procédé à des recherches tellement exhaustives que vous vous êtes procuré des informations sur les plus infimes détails de l'accouchement de cette Pözl et des images qu'elle avait à l'esprit sur le moment ? Elle tenait un journal ? Elle dictait ses pensées au magnétophone ? Et, je note, vous prétendez que son mari a effectué la démarche très fin de vingtième siècle de suivre son accouchement ? Si tel est bien le cas, c'est fascinant ! Mais où sont les références ? Où sont les sources ?

— Non, en fait, ce sont de simples transitions. Je suis d'accord, elles ne sont pas orthodoxes, mais j'ai pensé qu'elles conféraient, vous savez, de la couleur, du drame.

— De la couleur ? Du drame ? Dans une thèse universitaire ? Courez vous réfugier dans un centre de désintoxication avant qu'il ne soit trop tard, mon petit ! » Il tourna quelques pages d'un air ahuri, ses sourcils menaçant de se catapulter directement dans l'espace. « Vous ne daignez pas davantage expliquer au lecteur abasourdi de quelle façon vous êtes tombé sur les carnets de notes du jeune Hitler, je remarque.

— C'est vrai, j'ai pris quelques libertés, je l'admets. Mais le professeur d'Adolf, Eduard Hümer, a réellement dit qu'Adolf était indiscipliné et qu'il se voyait comme un meneur.

— Oh, on dit *Adolf*, maintenant ? Nous voilà très intimes, non ?

— Hé bien, si l'on parle d'un petit garçon de douze ans, on ne peut pas continuer à l'appeler par son nom de famille, quand même ?

— Et la maman d'Adolf qui va chercher l'eau au puits pendant que le train fait tchou tchou en *projetant d'impériales moustaches blanches* ? La maman d'Adolf qui empoigne une tige de liseron ? La maman d'Adolf qui embaume la violette ? Quoi ?

— J'ai juste pensé que cela rendait le tout plus lisible, vous savez, pour quand ce sera publié...

— *Publié ?* » Je jure devant Dieu que j'ai cru qu'il allait exploser. « *Publié ?* Bon Dieu de merde, mon petit, même la collection Arlequin rougirait à cette idée.

— Je ne le leur ai pas soumis, dis-je en essayant de ne pas perdre

le contrôle. Mais Seligmanns Verlag a manifesté son intérêt.

— Pour leur collection de psychopathologie, sans doute. Non, non, non, non, non, non, non, non, *non*. C'est absolument intolérable.

— Bon, je pourrais retirer ces passages », concédai-je, aux abois. « Je veux dire, ils ne représentent qu'un vingtième de l'ensemble. Au grand maximum.

— Les retirer ? Hem... » Il y réfléchit un moment.

« Je veux dire, comment est le reste ?

— Le reste ? Oh, c'est compétent, je suppose. Ennuyeux, mais compétent. Simplement, je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous avez lâché toute cette merde incompréhensible, au départ. Même si on la retranchait, je serais incapable de lire l'ensemble du même œil. Le travail est contaminé. On peut repêcher un étron dans un réservoir d'eau, mais tous ceux qui connaissaient la présence de l'étron refuseront d'y boire, non, hein ? Hum ? Quoi ? N'est-ce pas ? Hé ? Hem ?

— Mais personne ne le saura, si ? » J'encaisse la vision démente d'un Fraser-Stuart, saisi par un excès d'intégrité et de zèle fanatique, en train de rédiger des lettres de déploration à mes deux autres examinateurs pour les tenir à l'écart de mon *Meisterwerk* pollué.

« Je me demande simplement si vous êtes tout à fait sûr d'être taillé pour une carrière universitaire, voyez-vous. Vous ne croyez pas que vous seriez plus heureux dans une autre ambiance ? Les médias, par exemple ? La publicité ? La presse ? La Biii Biii Si ?

— Mon ambiance se trouve ici, répondis-je avec toute la fermeté dont j'étais capable. Je le sais.

— Très bien, très bien. Alors, retournez dans vos appartements et retapez-moi tout ça, en omettant cette fois-ci toutes vos fictions et spéculations impertinentes. Il se peut qu'on parvienne à tirer quelque chose des décombres. Je suis absolument stupéfait que vous ayez pu imaginer que je transmettrais de pareilles insanités à mes collègues. » Soudain il rota et se claqua la cuisse, tanguant d'avant en arrière : « Franchement, bon sang, ils m'auraient cru fou à lier, mon garçon, hein ? »

Je me levai pour prendre congé. « Grand Dieu, dis-je en le considérant de ses cheveux dans leur résille à ses espadrilles à semelle de corde, il ne faudrait surtout pas, certes. »

Libéré de la chaleur suffocante de son appartement, je me penchai sur la rambarde du pont de Sonnet, laissant la brise éventuelle dégager la chaleur moite retenue dans les recoins intimes de mon corps et l'indignation bouillonnante qui tourbillonnait dans les recoins

intimes de ma tête. Au-dessous de moi, des barques glissaient en descendant et en remontant la rivière, retentissant des éclats de rire de ces heureux salopards fraîchement libérés des salles d'examen. Bon Dieu, pensais-je. Flûte et crotte et supermerde. Quelle garce, la vie.

« Couuu-couu ! »

Sur la berge nichaient Jamie McDonell et Double Eddie, culottés de maillots de bain, réconciliés et heureux. Je leur adressai un timide salut de la main.

« Vas-y, P'tit Chiot ! Plonge, tu sais que tu en meurs d'envie !

— J'ai, euh, j'ai toujours vos CD, répondis-je. Je vous apporte tout le paquet, un de ces quatre ? »

Ils s'esclaffèrent, se tenant tous les deux par la taille. « Oh, oui ! Vas-y. Apporte-nous ton paquet ! S'il te plaît ! Le paquet, le paquet ! Apporte-nous ça ! »

Tout près, dans mon dos, une voix me fit sursauter. « Le bonheur de la jeunesse a quelque chose de très mélancolique, vous n'êtes pas d'accord ? » Leo Zuckermann, un improbable panama perché sur sa tête, regardait vers le bas en direction de Jamie et de Double Eddie qui se tortillaient sur la berge. « Si l'été arrive, dit-il, l'automne peut-il encore tarder ?

— C'est facile, pour eux, dis-je avec une satisfaction morose. Ce sont des secondes années. Pas d'examen final, pas d'examen blanc. Ils n'ont que la Semaine de Mai et le vin.

— Et bien entendu, c'est tellement à la mode d'être gay, comme ils aiment à appeler ça, de nos jours.

— Euh, oui, je suppose...

— Le triangle rose est une marque de fierté. Vous savez quoi, Michael ? Vous savez, dans les camps, il y avait un triangle mauve, également.

— Vraiment ? Pour qui ?

— Devinez ?

— Un triangle mauve ?

— Mauve. »

Je réfléchis un moment. C'était le genre de choses que j'aurais dû savoir. « Ce n'étaient pas les Tziganes ?

— Non.

— Euh... les criminels, alors ?

— Non.

— Les lesbiennes ?

— Non.

— Les Communistes ?

— Non, non.

— Fichtre. Attendez voir...

— Oui, un drôle de jeu, non ? Se placer dans l'état d'esprit d'un Nazi. Vous devez imaginer une toute nouvelle collection d'humains à haïr. Essayez encore.

— Les décorateurs d'intérieur ?

— Non.

— Les malades mentaux ?

— Non.

— Les Slaves ?

— Non.

— Les Polonais ?

— Non.

— Euh... les Musulmans ?

— Non.

— Les Cosaques ?

— Non.

— Les anarchistes ?

— Non.

— Les objecteurs de conscience ?

— Non.

— Les déserteurs ?

— Non.

— Les journalistes ?

— Non.

— Ah, bon Dieu, j'abandonne.

— Vous abandonnez ? Personne ne vous vient à l'idée ?

— Les voleurs à l'étalage ? Non, pas les criminels, vous avez dit. Euh, un groupe racial ?

— Le triangle mauve ? Non, pas un groupe racial.

— Politique.

— Pas politique.

— Alors quoi ?

— Très bien, je vous dis pour qui était le triangle mauve. Je vous le dis quand vous venez me rendre visite dans mon laboratoire. Quand viendrez-vous ?

— Oh. Hé bien. J'ai encore du travail à faire sur ma...

— Peut-être vous pouvez venir demain matin ? Ça me plairait beaucoup. Nous pourrions parler de votre thèse, aussi.

— Parce que vous l'avez lue ?

— Certainement. »

J'attendis des compliments, mais il n'ajouta rien de plus. Nous autres écrivains, nous détestons ça. Enfin, je veux dire, vous

comprenez, c'était mon bébé, bon sang. Imaginez-vous étendu là, dans la chambre de la maternité, et tous vos amis qui déboulent pour inspecter le nouveau-né. « Ah, alors, le voilà ?

— Oui », hoquetez-vous, rose de fierté maternelle. Silence.

Enfin, franchement... Ce n'est pas tolérable, je ne vous demande pas une gémulation d'émotion respectueuse, l'offrande de bols d'encens et d'amphores de myrrhe, mais un simple petit « Aaaaah ! »... quelque chose, n'importe quoi.

« D'accord », ai-je dit lorsqu'il est devenu clair qu'aucun gloussement de plaisir et d'admiration n'allait émerger, rougissant un peu à l'idée qu'il trouvait aussi mes envolées d'imagination fantasques, insupportables et gênantes. « Bon, je passe à votre labo demain matin, alors ?

— Au premier étage. New Rutherford. On vous indiquera le chemin à partir de là.

— Les francs-maçons ? lui demandai-je.

— Je vous demande pardon ?

— Est-ce que c'étaient les francs-maçons ? Le triangle mauve.

— Pas les francs-maçons. Je vous le dis demain. Au revoir. »

Il me laissa affalé sur le pont sous le soleil ardent. Au-dessous de moi, Jamie et Double Eddie se penchèrent en avant sur la berge, tirèrent sur un fil de pêche et halèrent hors des flots une bouteille de vin blanc. Quoi qu'il puisse leur arriver, me dis-je, ils auraient la possibilité de se remémorer ce genre de journée. Dans d'humides bibliothèques provinciales en février, quand, chauves et amers, ils se démèneraient avec leur tasse d'Earl Grey ; dans des bureaux de production des informations locales, s'évertuant pour obtenir un budget ; dans des salles de classe, à se débattre dans le chaos des racailles méprisantes ; dans le *Crush Bar* à Covent Garden, à piapiater sur la tessiture d'une diva – où qu'ils échouent, toujours ils conserveraient le souvenir d'avoir eu dix-neuf ans, le ventre plat, une chevelure éblouissante et des bouteilles de Sancerre gardées au frais dans la rivière. Ces lieux, songeai-je avec tristesse, leur appartenaient beaucoup plus qu'à moi ; et pourtant, je resterais ici à jamais. Pour eux, ce serait toujours une île dans le temps, une oasis dans le désert de leurs ans, tandis que pour moi, cela deviendrait un lieu de travail, plein de ragots et suffocant comme n'importe quel autre.

Oh, ta gueule, Michael. Une oasis dans le désert de leurs ans ? Pfff ! Les pensées vraiment connes que j'ai, par moments. Pour ce que j'en sais, si l'on doit souffrir dans la vie, il vaut beaucoup mieux ne jamais avoir connu le moindre bonheur. Pour ce que j'en sais, la douleur torture bien plus cruellement celui dont l'enfance et la

jeunesse n'ont été que confiance, amour et joie. Je veux dire, puisqu'on parle de déserts et d'oasis, il serait bien pire de se retrouver au Sahara pour un habitant de Verte-vallée dans le Vermont, que pour un Targui qui n'a jamais rien connu d'autre. Les souvenirs de verres de thé glacé jamais terminés en des temps plus heureux n'offrent aucun réconfort à l'homme assoiffé, non ? Plutôt un supplice corrosif. Mieux vaut, sans doute, avoir une enfance misérable, connaître la faim et les mauvais traitements. Ça permet de vraiment apprécier les choses. Ça force à savourer pleinement chaque goutte de bonheur quand elle tombe. Non, attendez, ça ne peut pas marcher comme ça : il y a le problème du traumatisme qui joue. Tout le monde n'arrête pas d'en parler, de nos jours. La souffrance traumatise et prive de la capacité à prendre plaisir à quoi que ce soit. Anesthésie, insensibilise, dissocie. Ce genre de truc. Jamie et Double Eddie s'amusaient, carpaient le diem, cueillaient les roses de la vie, vivaient intensément l'instant présent dans sa pulsation, pleinement sensibilisés, totalement associés. Tant mieux pour eux, quoi que l'avenir leur réserve.

Et le mien, d'avenir ? Peut-être Fraser-Stuart avait-il raison, peut-être n'étais-je pas taillé pour une carrière universitaire. Merde, je veux dire. Je savais, au plus profond de moi, je savais que j'avais déconné en lui présentant toutes ces foutaises. Bon Dieu, je le savais bien. Néanmoins, un démon en moi m'avait laissé inclure ces passages et les lui présenter. Peut-être avais-je voulu le pousser à me disqualifier.

Peut-on connaître la crise de la quarantaine à vingt-quatre ans ? Ou s'agit-il simplement de la crise habituelle de passage à l'âge adulte, un état auquel j'allais devoir m'accoutumer jusqu'à ce que je m'enfonce en gâtisant dans le néant ? Au cours de l'année écoulée, pris-je conscience, j'avais éprouvé une *douleur*, un suintement de plomb fondu dans mon ventre. Chaque matin en m'éveillant, en contemplant le plafond et en écoutant le léger ronflement de Jane, elle envahissait mes entrailles, une noire vague de conscience que débutait un nouveau jour de merde que j'allais devoir vivre en tant que moi. Comment savoir si c'est atypique ou courant ? Personne ne parle jamais de ça. Les Sociétés Chrétiennes toujours plus présentes à l'université vous diraient y voir le signe que vous aviez besoin de faire une place au Christ dans votre vie. Que votre douleur provenait d'un vide de l'âme. Ouais, c'est ça. Bien sûr. Le même vide que celui que remplissent les drogues, je supposais. J'avais également pensé que Jane servait à ça. Non, pas *Jane*, mais l'Amour, l'Amour servait à ça. En ce cas, soit je n'aimais pas Jane autant que j'aurais dû, soit une nouvelle théorie sombrait. Les appels d'un esprit créatif, alors ? Peut-être mon âme souhaitait-elle s'exprimer à travers l'Art ? Problème : ne

sait pas dessiner, ne sait pas écrire, ne sait pas chanter, ne sait pas jouer la comédie. Super. Je fais quoi, moi ? Un plan à la Salieri, peut-être. La malédiction d'un feu divin suffisant pour le reconnaître chez les autres, mais insuffisant pour accomplir moi-même quoi que ce soit. Aah, la barbe...

Alors, il ne s'agissait peut-être que de crainte face à l'arrivée d'une période de transition dans ma vie. Le moment où le néant s'ouvre devant vous.

Où l'on se tient au bord des précipices, sur les seuils. Le néant est la porte qu'on a toujours voulu franchir, mais, en approchant, on ne peut se retenir de regarder derrière soi en se demandant si on va oser.

Trop conscience de moi, voilà la réponse. Toujours mon vice suprême. Je me vois sans cesse. Je suis là. Me voilà, qui marche dans la rue, que voient les autres ? Me voilà, sur le point de devenir le Docteur Young. Me voilà, avec une fille à mon bras. Me voilà, en train d'arborer une casquette – couillon ou branché ? Me voilà, des livres sous le bras, avançant avec l'assurance de l'historien branché, l'universitaire cool à deux pattes, quel type ! Donc, c'est le syndrome de Prufrock. Vais-je oser manger une pêche ? Est-ce qu'ils rient sous cape ? Ou pas. Moi, en train de m'imaginer qu'ils rient sous cape. Moi, en train de m'observer en train d'observer les autres qui m'observent. Comment se défait-on de ça ? Quel est le secret ? Le rougissement en marque le signe au dehors. Et si je m'entraînais à ne pas rougir à l'extérieur, la conscience de moi disparaîtrait peut-être aussi à l'intérieur ? Naaan.

Les éléments constitutifs et subséquents d'une crise, explique le dictionnaire, sont critiques. Ma vie se situe donc à une étape critique. Un pivot, voilà. Ma thèse forme le gond de la porte sur mon avenir. Ainsi donc, de façon délibérée mais inconsciente, je n'huile pas le gond. Je le laisse grincer bruyamment, au cas où je voudrais rebrousser chemin en toute hâte pour choisir une autre porte. On vient de m'enjoindre de revenir huiler le gond. La porte va s'ouvrir sans bruit et tout se passera bien, en douceur. Est-ce cela que je veux ?

Finalement, Jamie et Double Eddie finissent leur vin, rassemblent leurs affaires et se lèvent pour partir, saluant pour dire au revoir et s'avançant avec des pas exagérément prudents et minaudiers pour remonter la berge, comme des enfants de l'ère edwardienne enjambant des flaques dans les rochers au bord de la mer. Une larme coule du bout de mon menton et se joint à l'eau de la rivière dans son voyage vers l'océan.

Faire des vagues

Une fenêtre sur le monde

La physique est hyper branchée. Si vous voyez deux étudiants en littérature discuter, ces temps-ci, il y a des chances qu'ils parlent du chaton de Schrödinger ou du Chaos et de la Catastrophe. Il y a vingt-cinq ans, les mecs les plus branchés du campus étaient E. M. Forster et F. R. Leavis ; ensuite vinrent les Structuralistes, Stephen Heath, ses affidés et groupies avec la tournée Différence et Déconstruction ; de nos jours, les touristes américains traînent en t-shirts Niels Bohr en espérant toucher les pneus du fauteuil roulant de Stephen Hawking et être foudroyés par les secrets de l'univers.

L'Alpha et l'Omega de la science, c'est les nombres. Je veux dire, on va pas quelque part sans eux.

Les deux phrases ci-dessus, par exemple, ne fonctionnent pas au point de vue chiffres. L'Alpha et l'Omega de la science, *ce sont* les nombres, et on ne va *nulle* part sans eux.

La partie de mon cerveau qui gère les nombres dépasse à peine dans son développement celle qui traite de la politique en Nouvelle-Zélande et de l'issue du tournoi des Masters PGA. Je parle un français d'école primaire et j'ai un niveau de maths d'école primaire. Juste ce qu'il faut pour se débrouiller dans les boutiques et les restaurants. Si je paie un journal de trente pence avec une pièce d'une livre, je suis assez intelligent pour attendre soixante-dix pence de monnaie. Si je parie cinq livres sur un gagnant du Derby à trois contre un, je ferai la gueule en ne terminant pas plus riche de quinze livres. En revanche, estimez le cheval à sept contre deux et la sueur commence à me perler au front. Les chiffres craignent.

Comme il se doit, à l'instar de la plupart des gens de ma génération, j'ai lu, ou essayé de lire, des histoires vulgarisées de la relativité, de la mécanique quantique, des théories du champ unifié, de la Théorie du Tout et de tout le reste. On peut sans doute affirmer qu'on m'a gentiment expliqué plus de vingt fois sur papier et en

personne ce qu'est un électron, et pourtant, à ce jour, je ne me souviens plus vraiment si c'est un machin de charge positive ou négative. Négative, il me semble, parce que le proton a une tête à être positif (mais pas tout à fait aussi positif que le positron, et je n'ai aucune idée de ce que ça peut être, ces bidules), mais ce que cette négativité implique, j'en ai moins de zéro idée. Toutes les petites particules qui composent un atome doivent s'additionner et se lier d'une certaine façon. J'en suis pratiquement sûr. Mais comment une particule peut-elle avoir une qualité négative ou une charge négative ? Je reste complètement largué. Et si c'était une charge négative pour équilibrer les comptes de l'atome ?

J'ai lu des ouvrages conçus précisément, pour autant que je puisse dire, afin de permettre aux pseudo-intellectuels non savants de mon genre de faire illusion dans les soirées sur les accélérateurs de particules, la Force Forte et le charme des bosons, rédigés dans un style clair avec de grands schémas, des mots simples et un minimum d'algèbre. Pourtant, j'ai été totalement infichu, une fois ma tête sortie des pages, de conserver en mémoire un seul fait utile – et ne parlons même pas des principes mis en jeu. Dites-moi une seule fois, par contre, à voix basse par un après-midi bruyant, que la bataille de Bannockburn a été livrée en l'an 1314 et je m'en souviendrai jusqu'au jour de ma mort. Franchement, qu'est-ce qu'il se passe, là ? 1314 est aussi un chiffre, non ?

Je me souviens d'avoir lu un jour quelque chose sur la querelle entre Robert Hooke et Isaac Newton. Selon Hooke, Newton lui avait volé l'idée que les corps s'attirent entre eux avec une force qui varie inversement selon le carré de leur distance. Il ne le lui a jamais pardonné. Bon, je me souviens nettement d'avoir appris la phrase à l'école en me disant qu'elle ferait bel effet dans un essai sur le dix-septième siècle (les historiens aiment saluer les savants au passage, les Darwin, les Newton, ce genre de types), quelques remarques sur « les univers mécanistes » et le « bouleversement des certitudes victoriennes » ne présentent pas plus de risques que le vieux cliché sur « la nouvelle émergence des classes moyennes ». Comme chacun sait, il n'y a aucune période de l'histoire où l'on coure un risque à annoncer l'apparition nouvelle, la confiance nouvelle d'une classe moyenne, tout comme il n'existe aucune période de l'histoire après le seizième siècle où l'on ne peut pas évoquer des « anciennes certitudes qui se font balayer ». Bref, j'apprends joyeusement la phrase sur Hooke et Newton et je la consigne dans mes notes. En écrivant, je regarde chacun des mots. Ils sont tellement simples. « Les corps s'attirent entre eux... », aucun problème, là. Facile à retenir, surtout pour un élève

que, voyons les choses en face, les corps attirent à chaque instant de veille et de sommeil de sa vie. Nous savons que *les corps*, pour un savant, désigne d'ordinaire « des objets dans l'espace ». « Les corps s'attirent entre eux avec une force qui varie... » Ça aussi, ça va plus ou moins, la plupart des choses varient, après tout. Donc la lune est attirée par le soleil, mais peut-être pas autant, plus peut-être, qu'elle n'est attirée par la Terre. Ça, je peux faire face. « Les corps s'attirent entre eux avec une force qui varie *inversement*. » Holà... *Inversement*, hein ? Problème en vue. Baissez le périscope. Déclenchez l'alarme. « Une force qui varie inversement *selon le carré de leur distance*. » En plongée, en plongée, en plongée ! Non, je veux dire : d'accord, le carré, je connais. Quatre est le carré de deux. Seize, de quatre et ainsi de suite. J'ai à peu près maîtrisé ça. Mais *inversement* ? Allez, vous devez bien reconnaître que c'est quand même un tantinet merdique. L'inverse d'une force, c'est quoi ? Et tant qu'on y est, l'inverse d'un nombre ? L'inverse du carré désigne-t-il la même chose qu'une racine carrée ? L'inverse du carré de quatre, est-ce moins quatre ? Ou deux, peut-être ? Ou un quart ? Ou moins seize ? Vous voyez le problème. Enfin, non, pas si vous êtes un savant. Vous voyez juste Michael Young, couillon comme un jeune chien.

Les corps s'attirent entre eux avec une force qui varie inversement selon le carré de leur distance... Je suis à peu près convaincu que je pourrais contempler cette phrase jusqu'aux Trompettes du Jugement Dernier sans jamais avancer plus loin avec elle. Un grand vulgarisateur, un type toujours en Planck, si vous voulez, devrait pouvoir me trouver une belle analogie du genre de « quand on jette un caillou dans un seau d'eau, les ondes se propagent vers l'extérieur, non ? » Ou : « Représentez-vous l'univers comme un beignet, bon, en ce cas... » et pendant qu'il parlerait, s'il avait le don des mots et des images, j'arriverais sans doute à appréhender le principe qu'il décrit. Mais ça ne m'aiderait pas quand je tomberais sur une *nouvelle* phrase. « Les corps sont parfois attirés avec une force constante qu'on définit comme la racine réciproque de leur masse », ou je ne sais quoi. Il devrait alors reprendre tout ce labeur éreintant avec un nouveau modèle ou une nouvelle analogie. Un peu comme pour attraper un saumon vivant : plus j'essaie de saisir, plus ça me glisse entre les doigts. Ça craint, les chiffres.

Ne perdue en moi que l'anecdote. Einstein aimait la crème glacée, les voiliers et les violons. Un musicien lui a dit, un jour où ils interprétaient un duo ensemble : « Bon Dieu, Albert, vous ne savez pas compter ? » Einstein lui-même a dit des trucs sur Dieu qui ne joue pas aux dés avec l'univers. Il a dit qu'il ne savait pas avec quelles armes se

livrerait la Troisième Guerre mondiale, mais qu'il savait avec lesquelles on mènerait la Quatrième : des massues et des pierres. Heisenberg a été attaqué par un journal SS qui l'a traité de « juif blanc » et d'« esprit de l'esprit d'Einstein » et il n'a été sauvé que parce que sa mère connaissait la mère d'Himmler. Sous le séchoir, un après-midi à Berlin, elle lui a dit : « Dites à votre Heinrich de ficher la paix à mon Werner », et Mme Himmler a répondu : « Mais Heinrich considère le Principe d'Incertitude comme un mensonge juif. » « Bah, Werner est comme ça, a dit Mme Heisenberg. Il ne pense pas ce qu'il dit. Il fait l'intéressant, comme d'habitude, pour se faire remarquer. » Qu'est-ce que je connais d'autre à la physique ? Ah, oui, Max Planck, le Père de la mécanique quantique, était aussi le père d'Erwin Planck, qui a fait partie de ceux qu'a exécutés la Gestapo en 1944 après l'échec de l'attentat à la bombe. Erwin, bien entendu, était aussi le prénom de Rommel, et Rommel a péri après l'attentat manqué, lui aussi. Le chat de Schrödinger était un siamois. Le mot *quark* sort de *Finnegan's Wake*. Un des Bohr a un jour déclaré que, si l'on n'était pas choqué par la mécanique quantique, c'est qu'on ne l'avait pas bien comprise. Lorsque Crick et Watson ont construit leur maquette d'ADN en forme de pâte torsadée, ils ont été aidés par une femme dont beaucoup estiment qu'elle aurait dû partager le prix Nobel avec eux. Nobel, à propos, a inventé la dynamite, et Friedrich Flick, un sympathisant nazi qui a gagné des millions grâce au travail d'esclaves durant la Deuxième Guerre mondiale, était propriétaire de la compagnie de *Dynamite Nobel*. Flick a laissé un milliard de livres à son playboy de fils en 1972, sans une excuse ni un centime pour les survivants de ses usines d'esclaves. Le petit-fils de Flick a voulu fonder une chaire de « Compréhension européenne » à l'université d'Oxford, mais s'est retiré lorsque des philosophes moraux ont déclaré que son argent était « souillé ». Vous voyez ? Tout ce que je connais sur la physique se résume à de l'histoire. Non, soyons honnête. Tout ce que je connais sur l'histoire se résume à des ragots.

« Newton a eu une dispute terrible avec Leibnitz.

— C'est pas vrai ?

— Aussi vrai que je me tiens devant toi.

— Il prétend qu'il lui a volé sa méthode fluxionnelle.

— Arrête, tu rigoles !

— Non. Il dit qu'il a beau appeler ça algèbre, ou ce qu'il voudra, c'est tout bonnement sa méthode fluxionnelle, affublée d'une perruque, et Isaac l'a trouvée le premier.

— C'est quoi, la méthode fluxionnelle, exactement ? Ou l'algèbre, d'ailleurs ?

— On s'en fiche. L'important, c'est qu'ils ne se parlent plus.

— Ça alors !

— Je sais... En plus, Wolfgang Pauli et Albert Einstein se sont engueulés, eux aussi.

— Pour quel motif ?

— Une histoire de neutrinos, à ce que j'ai entendu dire. Albert n'y croit pas. Wolfgang est furibard.

— Des neutrinos ?

— Un genre d'antiacide pour la digestion, je crois. Je suppose que depuis qu'il vit en Amérique, Albert préfère le Maalox.

— Bonté divine ! »

Et ainsi de suite...

La science, disent les savants, constitue la véritable histoire. Le mélange, fumant et bouillonnant sur la cuisinière du cosmos, qui a donné naissance à la planète Terre il y a x milliards d'années, voilà la *véritable* histoire ; ce qui s'est passé dans l'hypothalamus et le cortex de l'homo sapiens il y a x millions d'années pour nous apporter la conscience, voilà la *véritable* histoire. Les technoprêtres voudraient vous faire gober ça. Les salopards. Ça craint, les chiffres. Ça n'existe pas. Quatre n'existe pas. Pire encore, moins quatre n'existe pas. Je veux dire, pas étonnant que le monde ait cessé de tenir debout après Gresham et Descartes. Laisser des nombres négatifs courir le globe. Mille ans pendant lesquels on a interdit l'usure, à bon droit et – paf ! – débit, crédit, nombres négatifs et d'hypothétiques « moins cent tonnes de café ». Des actions négatives. Du capital à la captivité, de la dette à la prison pour dettes, de l'épargne à l'esclave. Ça craint, les chiffres.

Ce flot de pensées amères était né du basculement de Jane et de moi dans une nouvelle dispute. Je m'étais présenté à Newnham dans l'espoir d'une chaleureuse étreinte, après le choc de la débâcle Fraser-Stuart.

« Mais enfin, bon sang, déclara Jane. À quoi t'attendais-tu ? Tu n'étais pas sérieux en intégrant toutes ces inepties sentimentales, quand même ? Dans une thèse universitaire ? »

Blessé, j'expliquai que je les considérais comme des poèmes en prose.

« C'est ça, P'tit Chiot. Des poèmes en prose. Il va falloir que je m'essaie à la même chose dans mon prochain article. *Il se cabra et se tordit au-dessus d'elle, son esprit exultant dans la liberté de l'acte. Pur ! Stérile ! Libre d'aimer sans conséquences ! Subitement, il était maître du temps et de l'espace ! On aurait dit...*

— J'ai pris des blancs de poulet sans peau chez Sainsbury, interrompis-je d'une voix glacée. Je vais les débiter en petits dés. »

Je fis frire avec éloquence la viande dans l'huile d'olive bouillante pendant qu'elle ouvrait une bouteille de vin méprisante d'une façon plus horripilante que les mots ne sauraient la décrire. En soi-même, ce que nous autres écrivains aimons qualifier de *casus belli*.

« C'est facile, pour les savants. Il suffit de faire une addition. Oui non, vrai faux, blanc noir.

— Connerie, mon chéri.

— C'est toi qui me l'as dit. Toutes les réponses sont enfermées dans de petits paquets semés à travers tout l'univers. Il suffit de les ouvrir. Voilà le gène qui donne la musique à certains, celui qui fait de vous un saint. Là, une particule vous donne le poids de l'univers, là-bas une autre explique comment tout a commencé.

— Oui, c'est exactement ce que j'ai dit. Tout est si simple. Si seulement nous autres, les matheux sans âme, nous étions aussi intelligents que vous, les historiens sensibles, nous aurions tout réglé depuis des siècles.

— Je n'ai pas dit ça ! » J'abattis bruyamment la poêle. « Ce n'est pas ce que je voulais dire, et tu le sais. Tu ne peux pas t'empêcher de comprendre de travers, pas vrai ?

— Je vais regarder la télé. Ton verre de vin est sur la table. »

Tandis que je mélangeais la pâte de curry vert et que je rinçais le riz, les arguments montaient, s'agitaient et bouillonnaient en moi. Quelle *arrogance*, me disais-je, l'arrogance de ces gens-là. Je claquais les cuillères en bois et j'abattais le couvercle du wok au rythme de chaque argument victorieux que je passais en revue dans ma tête. On dirait que les savants consacrent chaque atome de volonté qu'ils possèdent à trouver délibérément les problèmes les plus insignifiants du monde pour les expliquer. L'art compte. Le *bonheur* compte. L'*amour* compte. Le *bien* compte. Le *mal* compte. Et que je te claque la porte du frigo. Voilà les seules choses qui importent et, bien entendu, ce sont précisément celles que la science s'évertue à *ignorer*. Encore cinq minutes pour absorber l'eau et le bouillon, je suppose. Vous autres, vous traitez l'art comme une *maladie* – oh putain, que c'est chaud – ou un mécanisme évolutionnaire, le plaisir comme si c'était – merde, je l'ai cassé – *jamais* on ne vous entend dire : « Ooh, on a découvert que ces électrons-ci sont méchants, et que ceux-là sont bons », pas vrai ? Tout est moralement neutre, dans votre univers ; pourtant, un enfant de deux ans saurait que *rien* n'est moralement neutre. Salopards. Enfoirés. Prétentieux de prétentiards bourrés de prétentions.

« C'est prêt !

— Un instant ! »

J'enveloppai le pain chaud dans des serviettes en papier et me versai un autre verre. Et le mépris, ce mépris ahurissant, confit d'arrogance, pour ceux qui pataugent dans la tourbière fangeuse des répugnantes motivations et désirs véritables des êtres humains. Parce que notre méthode n'est « pas scientifique » – mais bien sûr que notre méthode n'est pas scientifique, ma chérie. Les vrais problèmes ne se présentent pas sous forme de nombres, mais sous forme de gens.

— Hum, ça sent bon !

— Je sais ce que tu penses », dis-je en supposant que pendant tout le temps qu'elle avait passé assise devant la télé, elle avait elle aussi répété ses arguments. « Tu penses que seuls des savants peuvent comprendre la science. Si l'on n'a pas subi la cérémonie d'initiation, on est automatiquement disqualifié pour en parler. Tandis que les savants peuvent gloser sur Napoléon ou Shakespeare avec autant d'autorité que n'importe qui.

— Haa ! C'est chaud ! » Jane se donne le temps de la réflexion en allant à l'évier se verser une tasse d'eau.

« Tout ce que je veux dire, dis-je en poussant mon avantage, c'est que nous vivons soixante-dix ou quatre-vingts ans sur cette planète ; qu'est-ce qui importe le plus, que nous comprenions les principes de physique derrière la bombe atomique ou que nous examinions les motivations humaines pour empêcher qu'on s'en serve ?

— Pourquoi ne tenterait-on pas de faire les deux ?

— Oui. Bien sûr. Ouais. Dans un monde idéal, tout à fait. Mais voyons les choses en face, tu sais. Comprendre quelque chose d'aussi complexe que le fonctionnement d'une bombe atomique exige de se dévouer à une discipline précise qui réclame du temps et de l'engagement...

— Je pourrais t'expliquer ça en moins de quatre minutes. Je serais fascinée d'entendre quiconque m'expliquer les motivations humaines derrière la guerre et la destruction en un temps aussi bref. Tu me passes la bouteille, s'il te plaît ?

— Ah ! Exactement ! *Exactement !* » D'un doigt, je poignarde la table. « La simplicité de la science ressemble à une religion. Elle donne le sentiment d'apporter les réponses, mais...

— P'tit Chiot, tu viens tout juste de dire que comprendre quelque chose d'aussi complexe qu'une bombe nucléaire exigeait du temps et de l'engagement.

— Mais pas du tout.

— Ah bon. Alors, c'est moi qui entends des voix. Pardon.

— Écoute ! » Je m'enfièvre, à présent. « Je n'ai jamais dit qu'on devait reprocher quoi que ce soit à la science...

— Ouf !

— ...mais simplement, elle ne s'occupe jamais des choses qui comptent vraiment.

— Elle s'occupe des choses qui comptent pour la science, en revanche. Je veux dire, c'est pour cela qu'existent des matières différentes, sans doute ?

— Oui, mais on ne vénère pas aveuglément les autres matières, comme si elles devaient contenir la totalité de la vérité.

— Mais la science, si ?

— Tu le sais très bien !

— Pas moi, en tous cas. Et tu n'as pas l'air non plus de la vénérer aveuglément. » Elle commence à saucer le curry avec son nan. « Mais je vais te dire, P'tit Chiot. Il y a des milliers de savants, ici, à Cambridge. Présente-moi à tous ceux qui adorent aveuglément la science parce qu'elle contient la totalité de la vérité, et je les fais renvoyer de l'université pour démente et incompétence. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ils ne le reconnaîtront pas, évidemment ! Vous feignez tous l'humilité, le scepticisme, l'émerveillement, vous *touchez le visage de Dieu* et toutes ces conneries, mais regardons les choses en face. Enfin, je veux dire, quoi !

— Ah ! Très bien exprimé. Il en reste encore ?

— Sur la cuisinière. Ce que je veux dire, ce que je veux dire, c'est que... la science n'a pas toutes les réponses.

— Non. Ça, certes, c'est vrai. Ça ne veut pas dire qu'elle n'en a aucune, toutefois ? Tu en reprendras ?

— Merci.

— Je veux dire, P'tit Chiot : que la science ne puisse pas expliquer pourquoi Mozart pouvait faire ce qu'il faisait ne nous disqualifie pas pour spéculer sur la nature des cellules hépatiques, non ? Ou crois-tu que si ?

— On ne peut vraiment pas discuter avec toi. Tu le sais, ça, non ?

— Non, je l'ignorais. Je te demande bien pardon. Ce n'est pas délibéré. »

Et voilà : Jane résumée à sa plus simple expression. Les savants, résumés à leur plus simple expression. Et que je me tortille, que je me tortille, que je me tortille. Ils craignent.

Elle lisait je ne sais quel romancier sud-américain quand j'éteignis ma lampe de chevet. « 'Ne nuit », marmonna-t-elle.

Je contemplai le plafond. « Ce type, là, Hamilton, dis-je. Tu te souviens de lui ? À Dunblane. Il entre dans un gymnase d'école primaire avec quatre armes de poing. En trois minutes, quinze enfants

de cinq ans et un instituteur sont morts. Un être humain pointe une arme sur un enfant et regarde la balle lui exploser dans le crâne. Tu imagines, les hurlements, le sang, l'incompréhension totale dans les yeux de ces enfants ? Et pourtant, il recommence, encore et encore. Il vise et il presse la détente. »

Elle posa le livre. « Où veux-tu en venir ?

— Je sais pas. Je sais pas. Mais n'est-ce pas ce que nous devrions essayer de comprendre ?

— J'espère que tu n'évoques pas cette affreuse histoire pour prouver que tu as le cœur plus grand que le mien, ou que tes sujets ont plus d'importance.

— Non, je ne parle pas de ça. Pas du tout. Vraiment pas du tout.

— P'tit Chiot, tu pleures !

— C'est rien. »

Pédalant sur Queen's Road le lendemain matin, je m'expliquai toute l'affaire. L'humiliation. Pas plus difficile que ça. Fraser-Stuart m'avait plus profondément blessé que je n'avais voulu l'admettre. Tout cela se résumait à un énorme rougissement de colère. Je m'étais conduit comme un gamin gâté parce que l'idée de passer de l'état d'étudiant au pays des adultes m'effrayait. Bon, cool, quoi. Un petit caprice bien naturel, rien de plus. Comme je l'avais dit à propos des portes, du passage des seuils. Un adieu au long et heureux développement du gentil petit garçon intelligent qui rédige des essais et remporte des félicitations, écrit de nouveaux essais et récolte encore des louanges. À sept ans, j'étais plus intelligent que la plupart des enfants de dix ans ; à quatorze, plus qu'un adolescent de dix-sept ans ; à dix-sept, plus intelligent qu'une personne de vingt ans. À vingt-quatre ans désormais, je n'étais pas plus intelligent que n'importe quel étudiant de vingt-quatre ans sur place et, d'ailleurs, il n'y avait plus de compétition ni de trophée pour me comporter en prodige. Tout le monde m'avait rejoint et je savais, je comprenais, avec une horreur qui me vrillait soudain le ventre, qu'à présent me guettait le danger de rester sur place tandis que tout le monde me dépasserait à toute allure. On pouvait sûrement m'autoriser un petit éclat complaisant et puritain, avant d'entamer la longue ascension vers la discipline et l'application, l'intégrité et la diligence, la prudence et la méticulosité ? Rien qu'une fois, j'avais le droit de flanquer des coups de pieds et de pousser des hurlements, en voyant se ternir l'éclat et l'éblouissement de la jeunesse.

Comme j'ai déjà dit, j'ai vraiment des pensées connes, par moments.

J'ai filé le long de la route de Madingley, couché sur le guidon. Les laboratoires Cavendish se dressaient devant moi, non comme la cathédrale de l'Antéchrist, mais en simple immeuble, une assemblée d'entrepôts en limite de ville. Les gens qui œuvraient ici avaient bon cœur ou mauvais cœur comme tout le monde. Ils ne se considéraient pas comme les dépositaires de la seule clef du savoir humain. Ils se contentaient de courir après leurs particules, leurs gènes, leurs forces et leurs formes ondulatoires, comme des historiens traquent des documents ou des ornithologues guettent un épervier rouge dans le ciel. Jane doit me croire cinglé. Au bord de la crise de nerfs. Non, elle comprend, la brave cocotte. Elle prend exactement la mesure de la situation et elle adore ça. Le petit fardeau à sa maman.

Les laboratoires Cavendish d'origine, où Rutherford a affûté la hache qui a fendu son premier atome, se trouvent au centre de Cambridge, mais le nouveau bâtiment se situe après Churchill College, du côté du Cimetière américain et de Madingley.

*Le couchant est-il encore une mer dorée
De Haslingfield à Madingley P[5].*

Non, mon bon Rupert, plus maintenant. Plutôt une brume d'oxyde de carbone, je le crains. Pas plus que l'église n'indique trois heures moins dix. Quant à savoir s'il reste du miel pour le thé, il faudra demander à Jeffrey Archer, puisque le Vieux Presbytère lui appartient, à présent. Quelqu'un devrait peut-être écrire un nouveau *Grantchester*.

*Dites, les bornes sont-elles encor' alignées,
Gardiennes muettes aux contre-sens opposées ?
Poignarde-t-on toujours, la nuit, les gens,
Et se garer est-il toujours aussi chiant ?*

Dieu bénisse notre siècle. Le laboratoire principal aussi, on dirait un immeuble de bureaux ; tout en verre, en portes à battants et « Ici l'accueil ! Puis-je vous aider ? » Casquettes à visière privatisées, registres d'entrée à parapher, badges de visiteurs plastifiés, la totale.

S'il existe un mot pour décrire notre époque, ce doit être la Sécurité, ou, pour formuler cela autrement, l'Insécurité. De l'insécurité névrotique de Freud, en passant par les insécurités du Kaiser, du Führer, d'Eisenhower et de Staline, tout droit vers les terreurs des citoyens du monde moderne –

Les ennemis. Ils vont fracturer votre voiture, cambrioler votre domicile, molester vos enfants, vous vouer aux feux de l'enfer, vous assassiner pour se procurer l'argent de leurs drogues, vous forcer à vous tourner vers La Mecque, infecter votre sang, mettre vos préférences sexuelles à l'index, dévaloriser votre retraite, polluer vos plages, censurer vos pensées, voler vos idées, empoisonner l'air que vous respirez, mettre vos valeurs en péril, employer un vocabulaire ordurier à la télévision, détruire votre sécurité. Tenez-les à distance ! Enfermez-les dehors ! Cachez-les à votre vue ! Enterrez-les !

La moitié de mes camarades d'école ont – en nette contradiction avec mon propre échec en ce domaine, précédemment exposé – réussi à se rebaptiser Speeder, Bozzle, Volo, Tortue, Grip et Janga, se sont percés tous les replis de chair disponibles pour les agraffer d'or, d'argent et de bronze, et ils ont pris la route. Ils défilent dans les rues principales des petites villes du sud, affublés d'un masque anti-pollution, en brandissant des bannières frappées d'un crâne et de tibias croisés ; ils luttent contre la voiture, la réforme du code pénal, les autoroutes, l'abattage des arbres, la construction de centrales d'énergie... tout. Ils *veulent* être ceux qu'on enferme dehors ; ils *aiment* qu'on les juge dangereux ; ils *se délectent* de leur exil.

Et ils me considèrent comme une tête de nœud.

Je suis allé rendre visite à Janga l'an dernier, à Brighton, un des endroits où elle et ses amis Voyageurs se rassemblent, et je voyais bien, oh oui, je le voyais bien, que ces âmes libres me considéraient *vraiment* comme une tête de nœud. Si j'étais *vraiment* une tête de nœud, remarquez, et une sale tête de nœud, en plus, je vous raconterais ici qu'ils ne voyaient pas la moindre objection à ce que je leur paie tournée après tournée dans les pubs, que cela ne leur posait pas *le moindre* problème moral de m'expédier au mini-marché à huit heures du matin leur acheter du lait, du pain et les journaux. Je dirais aussi qu'on peut être un écoguerrier hyper cool sans puer la clocharde crevée. Je pourrais ajouter que n'importe qui peut être un héros, au chômage. Mais j'ai trop de dignité pour ce genre de commentaires, et je n'en dirai donc rien.

Dans le hall, je me tiens maintenant dans un rayon de soleil et je subis de bonne grâce les moues de ceux qui filent autour de moi. D'accord, je ne porte pas de blouse de labo. Hé ben, allez-y, faites-moi flinguer ! Ah, les gens...

« Michael, Michael, Michael ! Tellement désolé de vous faire attendre. » La blouse blanche de Leo porte les taches appropriées et

fait, de façon cocasse, trois tailles de moins pour ses longs bras. « Venez, venez, venez. »

Petit chiot obéissant, je le suis au long des couloirs, me dressant sur la pointe des pieds au passage pour jeter des coups d'œil sur les labos à travers les hautes vitres des murs du couloir.

Nous arrivons devant une porte. *NC 1.54 (D) Professeur L. Zuckermann.* Leo passe une carte : un voyant vert s'allume, un petit bip bipe, une serrure claque et la porte s'ouvre. Je m'arrête sur le seuil et marmonne d'un air malheureux, comme Michael Hordern dans *Quand les aigles attaquent* : « La sécurité ? Ce mot est devenu une plaisanterie, par ici. » Alarmé, Leo se retourne ; aussi, je chuchote contre le revers de ma veste, en cabotinant : « Nous sommes à l'intérieur ! Laissez-nous trente secondes avant de lancer la diversion. »

Leo pige et je suis récompensé par un gloussement pincé tandis que les néons au plafond se flagellent pour s'allumer. Je comprends que mon envie puérile de prononcer des paroles frivoles vient d'une tension de Leo, une crainte, presque, qui me met mal à l'aise. Elle va et vient avec lui, je décide. Dans son appartement, elle était là pendant qu'il me parlait de ma thèse, puis elle a disparu pour être remplacée par une jovialité bonhomme. Finalement, ce regard traqué est revenu dans ses yeux quand il a mis fin à l'entrevue en m'invitant ici, dans ces lieux.

À quoi est-ce que je m'attendais, je ne sais pas bien. Quelque chose. Je m'attendais à quelque chose. Après tout, pourquoi un homme voudrait-il faire visiter son laboratoire si ce laboratoire se résumait à un bureau ?

Un tableau blanc luisant sans aucune formule ni enfilade de caractères grecs inversés griffonnées dessus. Pas d'oscilloscopes, de générateurs Van de Graff, de longs tubes de verre palpitant d'efflorescences mauve de plasma ionisé, pas d'éviers profonds maculés d'horribles composés, pas de zone d'isolation aux parois de verre avec des bras robots pour transférer de petites pépites de substances hautement radioactives d'un récipient dans un autre, pas de poster d'Einstein en train de tirer la langue, pas de chaude voix d'ordinateur pour nous accueillir avec une personnalité programmée de façon excentrique : « Bonjour, Leo. Encore une journée de merde, hein ? » Bref, rien qu'on ne trouverait pas dans le bureau des ventes de votre concessionnaire Toyota du coin. Moins, en fait, parce que votre concessionnaire Toyota aurait au moins un calculateur de bureau, un ordinateur, une plante en pot, un agenda électronique, un fax, un gadget réducteur de tension pour cadre et un grand calendrier. Non,

attendez. Il y a au moins un ordinateur, ici. Un petit portable, avec une souris qui traîne sur le côté. Il y a aussi, je le concède, des étagères de livres et de magazines, et, à la place du grand calendrier, une table périodique.

Leo note ma déception. « Ce n'est pas un lieu pour ce que nous appelons les sciences molles, j'en ai peur. »

Je me rends à la table périodique et je l'examine avec intelligence, pour montrer un minimum d'intérêt.

« Je l'ai héritée de mon prédécesseur », précise Leo.

Bon. Ben, voilà.

Je regarde autour de moi. La remarque : « Voilà donc où tout se passe », si elle a une riche tradition, paraîtrait assez sottise, aussi me contente-je de hocher la tête avec vigueur, comme si je donnais mon approbation à l'odeur et à l'ambiance des lieux.

« Si j'ai besoin d'équipement, il y a d'autres salles où je peux retenir du temps sur les grosses machines.

— Ah. D'accord. Alors comme ça, vous êtes plutôt dans la physique théorique ?

— Y en a-t-il d'autres sortes ? » Mais dit avec amabilité, sans impatience.

Il va à son portable et l'ouvre. Je constate à présent que l'ordinateur ne ressemble à aucun portable que j'aie jamais vu et je peux déduire au tremblement de ses longs doigts que le moment est important, pour lui. L'appareil possède une partie supérieure assez conventionnelle, un écran rectangulaire. Mais le clavier attire l'œil. Une rangée de boutons carrés court dans la partie la plus haute, à l'endroit où devraient se trouver les touches de fonction, mais ils ne portent aucune attribution marquée dessus. Des nombres, des lettres et des glyphes sont inscrits à la main au crayon gras jaune sous chaque touche. Le corps principal du bloc, que devraient occuper les touches *azerty* et un trackpad ou une trackball, porte de petits carrés en verre noir où se reflètent les néons du plafond au-dessus.

Sous la section de pailleasse où est posée cette boîte de fabrication artisanale – je suppose qu'il est permis d'employer le mot *pailleasse* puisque, en dépit des apparences, nous sommes dans un laboratoire – il y a un placard. Leo en ouvre les portes et, enfin, je vois une machinerie décente. Deux majestueux coffres d'acier équipés de lourdes manettes d'alimentation et, tordue tout autour, une tagliatelle de câbles qui désoriente autant qu'on pourrait le souhaiter. Je note pour la première fois la présence de deux larges rubans de branchement multicolores, comme les anciens câbles Centronix d'impression parallèle, qui jaillissent de l'arrière du portable pour

descendre dans ce placard.

Leo enclenche les manettes d'alimentation sur chacun des coffres. Un bourdonnement grave et satisfaisant monte quand des ventilateurs de refroidissement se mettent en route. Les plaques en verre noir sur le clavier se révèlent être un affichage à diodes, car une rangée de chiffres verts s'allume et clignote, comme sur un magnétoscope dont on n'a pas réglé l'horloge. Leo ploie ses doigts en arrière pour faire craquer les jointures tandis que ses mains survolent le clavier. Il me jette un coup d'œil rapide et appuie sur une suite de touches de fonction, d'un air vaguement coupable, comme un chaland qui ne peut s'empêcher de jouer *Au clair de la lune* sur un synthétiseur de grand magasin. Un par un, alignés graduellement, les huit clignotants affichent des chiffres stables et l'écran s'épanouit à la vie.

Que m'attendais-je à voir ? Une représentation animée de la naissance de l'univers, peut-être. De l'ADN en train de tourniquer. De la géométrie fractale. Des dossiers secrets des Nations Unies sur la propagation d'une nouvelle maladie atroce. Un défilé de chiffres. Des images prises par satellite espion. Teri Hatcher nue. Les dossiers du courrier électronique personnel du président Clinton. Le concept d'une nouvelle arme de destruction. Un gros plan serré sur un seigneur de la guerre cardassien annonçant l'invasion de la Terre.

Qu'ai-je vu ? J'ai vu le ciel empli de nuages. Pas des nuages météorologiques, mais des nuages colorés, comme des gaz. Et pourtant, pas des nuages gazeux. Si je les examinai de plus près, ils ressemblaient peut-être davantage à des courants aériens vus par une caméra thermique. À l'intérieur de ces volutes se mouvaient des zones de couleur plus pure, bordées de corolles irisées qui tourbillonnaient et pétillaient, parcourant le spectre dans leur mouvement. Hypnotique. Magnifique aussi, d'une beauté tout à fait radieuse. Il existait toutefois sur la plupart des PC des économiseurs d'écran qui n'étaient pas moins agréables à l'œil.

« Qu'en pensez-vous, Michael ? » Leo contemple l'écran. Les masses colorées se reflètent sur ses verres de lunettes. Sur son visage, je vois ce regard hanté, avide qui m'a déjà intrigué. Obsession. Pas de Calvin Klein, mais Obsession de Thomas Mann ou Vladimir Nabokov. Le besoin, la colère et le désespoir douloureux d'un vieux pervers coupable calcinant une jeune beauté de son regard. Ou du moins c'est ce que je pense sur le moment. Je devrais avoir l'habitude de taper à côté de la plaque, maintenant.

« C'est magnifique », dis-je en un souffle, comme si je craignais que le son de ma voix ne fasse éclater la beauté douce des coloris. Oui, *éclater*, car voilà à quoi ressemblent ces formes, je le comprends à

présent. Elles ressemblent à des bulles de savon. Les membranes d'arcs-en-ciel huileux en lente rotation apaisent la prunelle et flottent dans les profondeurs de mon âme.

« Magnifique ? » Les yeux de Leo ne quittent jamais l'écran. Il a la main droite sur la souris, et les formes se déplacent. Tandis que la scène change, l'écran me rappelle les cinémas de mon enfance. J'étais assis dans le noir avec vingt minutes d'attente avant les publicités pour Benson & Hedges. Pour faire passer le temps, la direction de l'Odeon proposait de la musique et un spectacle lumineux de roses, de verts et d'oranges psychédéliques qui se tordaient avec fluidité sur l'écran. J'observais, avec une bouche bée où j'enfournais un par un, muet, des chocolats aux raisins secs, tandis que les couleurs évoluaient et que les bulles d'air emprisonnées dans le liquide traversaient l'écran comme des amibes saccadées.

« Oui, magnifique, je répète. Vous ne trouvez pas ?

— Qu'imaginez-vous être en train de voir ?

— Je ne sais pas bien. » Ma voix ne monte pas au-dessus d'un chuchotement révérencieux. « Un genre de gaz ? »

Leo me regarde alors pour la première fois. « Du gaz ? » Il affiche un sourire sans joie. « Du gaz, il dit ! » Secouant la tête, il se tourne de nouveau vers l'écran.

« Alors quoi ?

— Et pourtant, ça pourrait être du gaz » fait-il, plus pour lui-même qu'à mon intention. « Quelle horrible plaisanterie. Oui, ça pourrait être du gaz. » Je remarque qu'il se mâchonne la lèvre inférieure avec une rapidité insistante de rongeur. Il a entamé la peau et du sang coule, mais il ne paraît pas s'en apercevoir. « Je vous dis ce que vous voyez, Michael. Vous n'allez pas me croire, mais je vous le dis quand même.

— Oui ? »

Il pointe un doigt vers l'écran et déclare : « Voyez ! *Anus mundi ! Das Arschloch der Welt !* » Ma perplexité et mon mouvement de recul l'amusent, et il hoche la tête avec énergie. « Vous regardez, dit-il en pointant du menton vers l'écran, Auschwitz. »

Mes yeux vont de Leo à l'écran et reviennent. « Pardon ?

— Auschwitz. Vous avez dû en entendre parler. Un lieu en Pologne. Très célèbre. Le trou du cul du monde.

— Mais de quoi parlez-vous, exactement ? Une photographie ? De l'infrarouge, l'imagerie thermique, quelque chose comme ça ?

— Pas de l'imagerie thermique. De l'imagerie temporelle, on pourrait appeler ça. Oui, ça irait.

— Je ne vous suis toujours pas.

— Vous regardez, dit Leo en indiquant l'écran du doigt, le camp de concentration d'Auschwitz le 9 octobre 1942. »

Je fronce les sourcils, désorienté. Si lent. Que je suis lent.

« Que voulez-vous dire ? »

— Je veux dire ce que je dis. C'est Auschwitz, le 9 octobre. À trois heures de l'après-midi. Vous regardez ce jour-là. »

Je fixe de nouveau les belles formes en volutes dans leurs douces évolutions colorées.

« Vous voulez dire... un *film* ? »

— Vous demandez toujours ce que je veux dire et je dis toujours ce que je dis et vous ne comprenez toujours pas ce que je dis. Je dis que nous regardons à la fois un lieu et un moment. »

Je le fixe.

« Si ce laboratoire avait une fenêtre, dit Leo, et que vous regardiez par elle, vous verriez Cambridge le 5 juin 1996, oui ? »

J'opine.

« Quand vous regardez par cet écran, c'est la même chose, une fenêtre. Toutes ces formes, ces mouvements, ce sont les mouvements d'hommes et de femmes à Auschwitz, en Pologne, le 9 octobre 1942. Vous pourriez appeler ça des signatures d'énergie. Des traces particulières.

— Vous voulez dire... Enfin, ce que vous dites, c'est que cette machine regarde en arrière dans le temps ? »

— Une de ces formes », continue Leo comme si je n'avais rien dit, ses yeux courant en tous sens sur l'écran, « une de ces couleurs », sa main déplace la souris, « l'une de celles-ci. N'importe laquelle, ce pourrait être n'importe laquelle.

— Qu'est-ce qui pourrait être n'importe laquelle ? »

Il se tourne une seconde vers moi. « Quelque part ici se trouve mon père. »

Je le regarde mouvoir la souris avec sauvagerie dans sa quête. Elle semble agir comme une poignée de caméra de télé, lui permettant de cadrer, de tourner et de zoomer dans son monde de formes colorées. Il fait brusquement rouler la souris vers la gauche : toute la scène pivote dans le sens des aiguilles d'une montre.

« Mon père est arrivé à Auschwitz le 8 octobre. Cela, je le sais. Voilà ! Vous croyez que c'est lui ? » Leo pointe un doigt vers une forme basse dont la gaine plumeuse extérieure oscille dans un mauve délicat. « Peut-être que c'est lui. Peut-être que c'est un chien ou un cheval. Ou simplement un arbre. Un cadavre. Plus probablement un cadavre. »

Il y a dans les yeux furieux de Leo des larmes qui coulent sur son

visage pour se mêler au sang qui filtre encore de sa lèvre mordue. « Je ne saurai jamais », dit-il en se penchant sous le bureau pour claquer les manettes d'alimentation. « Jamais je ne le saurai. »

Dans un mélodieux froissement d'électricité statique l'écran se vide. Les chiffres de l'affichage disparaissent. Le bourdonnement grave du ventilateur se tait avec un boum. Je fixe l'écran nu, en silence.

« Et voilà, Michael Young. » De la manchette pointue qui émerge de sa manche de blouse de labo, Leo absorbe une larme avec élégance. « Vous avez vu Auschwitz. Mes félicitations.

— Vous êtes sérieux ?

— Tout à fait sérieux. » La colère et l'intensité de Leo ont disparu et il est redevenu un Grand Schtroumpf calme. Il referme la machine et caresse la souris avec une affection délicate.

« Nous regardions vraiment dans le passé ?

— Chaque fois que vous regardez le ciel nocturne, vous regardez dans le passé. Ce n'est pas grand-chose.

— Mais vous vous concentriez sur un jour précis.

— C'est un autre genre de télescope, certainement. Hélas, il est aussi complètement inutile. Un simple spectacle lumineux, c'est tout. Une singularité quantique artificielle, sans plus d'utilité qu'un taille-crayon. Moins d'utilité.

— Vous ne pouvez pas traduire tous ces tourbillons de couleur en formes reconnaissables ?

— Non.

— Mais un jour ?

— Quand je serai mort depuis longtemps, peut-être. Oui. C'est possible. Tout est possible.

— Qu'avez-vous regardé d'autre ? Des batailles, des tremblements de terre ? Vous savez, Hiroshima, ce genre de choses ?

— J'ai regardé Hiroshima. J'ai aussi observé le front Ouest durant la Grande Guerre. Beaucoup d'époques et de lieux. Toujours, je le crains, je reviens à Auschwitz. La réponse, à propos, est : les Témoins de Jéhovah.

— Euh... vous m'avez largué, là. Les Témoins de Jéhovah est la réponse à quoi ?

— Le triangle mauve ? Vous vous souvenez, vous n'arriviez pas à trouver qui devait le porter ? C'étaient les Témoins de Jéhovah !

— Oh ! » Je ne pouvais vraiment rien trouver à répondre à ça. « Et vous revenez toujours à Auschwitz à cette date ?

— Toujours ce même jour.

— Et vous ne pouvez rien faire, vous ne pouvez pas... interagir ?

— Non. C'est... Comment puis-je bien décrire cela ? C'est comme

une radio. Vous vous réglez, vous écoutez, mais vous ne pouvez pas transmettre.

— Et vous ne savez pas ce que vous regardez ? Je veux dire, vous ne pouvez pas l'interpréter ?

— Les couleurs sont liées aux éléments. L'oxygène est bleu, l'hydrogène rouge, l'azote vert et ainsi de suite. Mais ça ne m'apprend rien.

— À qui d'autre avez-vous montré ça ?

— C'est quoi, le *Jeu des Vingt questions* ? Vous êtes la première personne à voir l'appareil.

— Pourquoi moi ? »

Il me regarde. « Une impression », dit-il.

faire la guerre

Adi et Rudi

Il fait assez sombre à six heures du matin. Impénétrable, dans un tel brouillard. Voilà pourtant le moment que choisit Stower, le commandant du peloton, pour un de ses discours.

« Soldats ! Le front britannique s'étire entre Gheluvelt et Beselare, avec Ypres à huit kilomètres à l'est, seulement. Le Seizième a reçu l'ordre d'écraser les Tommies par le cœur de leurs lignes. Nous n'échouerons pas. Le colonel Von List compte sur nous. L'Allemagne compte sur nous. »

Les soldats Westenkircher et Schmidt scrutaient les ténèbres en direction de la voix de Stower.

« L'Allemagne ignore complètement notre existence, commenta gaiement Ignaz Westenkircher.

— Ne parle pas comme ça », grommela une voix entre eux deux.

Ignaz regarda avec surprise le soldat au teint jaune à sa droite. À un mètre soixante-quinze, Adi – tout le monde l'appelait Adi – avait une taille qui dépassait un peu la moyenne, mais sa fragilité, son teint bilieux et sa carrure frêle le faisaient paraître plus menu et plus petit que les autres.

« Pardon, monsieur », Ignaz inclina la tête en parodiant le salut des Junkers.

Plus que quarante-cinq minutes. Un feu sporadique avait débuté en provenance des lignes britanniques, un bruit de claques gras qui semblait plus cocasse que dangereux, comme les pets d'un bœuf gonflé de gaz.

Ernst Schmidt proposa en silence des cigarettes à la ronde. Adi baissa les yeux vers le paquet et ne dit rien, si bien qu'Ignaz en prit deux.

« Même pas maintenant ? s'étonna-t-il. Si près de l'action ? »

Adi secoua la tête et serra son fusil tout contre lui. Ignaz se souvint de l'avoir observé au cours de leur deuxième journée de

classes, d'avoir vu Adi bercher ce fusil de la même façon, dès l'instant qu'il l'avait reçu. Avec surprise et joie, comme une femme contemple de nouveaux sous-vêtements en soie de Paris.

« Alors, tu n'as jamais fumé ? »

— Une fois, répondit Adi. À l'occasion. En société. »

Ignaz croisa le regard d'Ernst et souleva un sourcil. Difficile d'imaginer Adi dans une autre société que la file pour le mess ou les douches communes. Ernst, comme d'habitude, n'ajouta pas un mot ni un geste à cette offre d'une plaisanterie partagée.

Tout ce qu'il me fallait autour de moi, songea Ignaz : un puritain et une bûche dénuée d'humour.

Comme en réponse à un signal, un sifflement bas jaillit du côté ouest de la tranchée et Gloder leur tomba dessus. À dix-neuf ans, Rudi Gloder semblait plus rempli de vie et plus riche d'années qu'Adi et Ernst, qui avaient déjà traversé la moitié de leur vingtaine. Gai, beau et blond, Rudi, avec ses pétillants yeux bleus et son humour généreux, avait charmé et enchanté tous les hommes de la compagnie. Il avait déjà obtenu le grade de *Gefreiter*, et personne ne lui en voulait de cette promotion. Ceux qui avaient entendu parler de lui, de ses prouesses avec un fusil, de sa façon de composer des chansons, de son souci d'autrui, décidaient souvent de le prendre en grippe. « Mélomane, athlétique, intelligent, drôle, brave, modeste et invraisemblablement séduisant, tu dis ? Je le déteste déjà. » À l'instant où ils le rencontraient, bien entendu, ils succombaient volontiers à son charme, comme tous les autres.

« Je passe parmi vous », annonça Rudi en s'accroupissant devant Adi, Ignaz et Ernst, « avec du café aux figues. Ne demandez pas comment ce miracle s'est produit, contentez-vous de profiter. »

Ignaz prit la gourde tendue avec plaisir. La riche liqueur sucrée coula dans sa gorge et, toute dépourvue d'alcool qu'elle fût, lui grisa les sens comme un cognac. Il abaissa la gourde et regarda Rudi dans ses yeux qui dansaient.

« Rien n'est trop bon pour mes hommes, déclara Rudi en une parfaite imitation de Von List. Et pour vous, cher monsieur ? »

Gloder prit la gourde des mains d'Ignaz et la tendit à Adi. Une seconde, leurs regards se croisèrent. Le bleu sombre de chaton de celui de Rudi, le cobalt pâle et fulgurant de celui d'Adi.

« Merci », dit Adi. Ce *merci* qui signifie *non*. Rudi haussa les épaules et passa le café à Ernst.

« Adi ne boit pas, ne fume pas, ne jure pas, ne va pas avec les femmes, dit Ignaz. Il y a une rumeur qui court : il ne chie pas. »

Rudi posa une main sur l'épaule d'Adi. « Mais je parie qu'il se bat.

Tu te bats, pas vrai, Adi, mon ami ? »

Les yeux d'Adi s'éclairèrent à ce mot. *Kamerad*. Il hocha la tête avec énergie et tira sur sa grosse moustache. « Certainement, je me bats, dit-il. Les Tommies vont entendre parler de moi. »

Rudi garda encore un instant la main sur l'épaule d'Adi, avant de la lâcher.

« Je dois continuer, expliqua-t-il. Mais il m'est venu une idée. » Il indiqua sa tête du doigt. « Nos calots.

— Quoi, nos calots ? » s'enquit Ernst, parlant pour la première fois ce matin.

« Ça ne te frappe pas ? répondit Rudi, surpris. Bah, peut-être que c'est moi, alors. »

Après son départ, ils attendirent encore une demi-heure.

À sept heures, Stower lança un coup de sifflet et l'avance commença. Trop bruyante, trop précipitée, trop chaotique pour laisser place à la peur et à l'hésitation. Un désordre de cris, de jurons et d'escalade, et ils avancèrent en trébuchant vers les lignes britanniques.

Les mitraillettes des Tommies ouvrirent immédiatement le feu. On ne sait comment, dans les premiers instants, Ernst et Adi s'étaient débrouillés pour perdre Ignaz de vue. Ils continuèrent à progresser tous les deux en direction de ce qu'ils savaient être l'origine des tirs, le cœur des tranchées britanniques.

« Stower est mort ! » cria quelqu'un en avant d'eux.

Soudain, derrière eux, à gauche et à droite, de nouveaux coups de feu claquèrent et des hommes tombèrent de chaque côté, frappés dans le dos.

« Schmidt ! Suis-moi », cria Adi.

Ernst Schmidt avait perdu ses repères. Tous ses repères. Ils attaquaient, ils étaient censés attaquer. Une attaque en avant. Contre les Britanniques. Étaient-ils tombés dans un piège ? Les avait-on subitement encerclés ? Ou avaient-ils, dans ce brouillard, décrit un demi-tour, si bien que les Britanniques se retrouvaient à présent dans leur dos ? Ernst s'écroula sous une haie à côté d'Adi et tous deux s'enfoncèrent dans le maigre couvert en ahanant farouchement.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Ernst.

— Silence ! » ordonna Adi.

Ils restèrent couchés là pendant ce qui aurait pu être, pour l'esprit confus d'Ernst, des secondes, des minutes ou des heures, jusqu'à ce que, soudain, confirmant cette irréalité et lui coupant complètement le souffle, un homme s'écroule sur eux en criant. Son poids sur le visage d'Ernst lui écrasa et lui cassa les lunettes. Il hurla contre le ventre de l'homme, sous la douleur de boutons et de piquants de bronze qui lui

entamaient la chair du nez et des joues.

Je vais finir suffoqué sous un mourant, songea-t-il. « Frau Schmidt, nous avons le regret de vous faire part de la mort de votre fils, étouffé par un cadavre. Il est mort comme il avait vécu, dans une confusion totale. »

Alors, c'est ça, la guerre, des morts qui tuent des morts.

Ernst eut le temps de penser tout cela. Le temps de ricaner de la futilité de tout cela. Le temps d'imaginer sa mère et son père en train de lire le télégramme, à Munich. Le temps d'envier son frère qui avait choisi la Marine. Le temps d'éprouver de la colère envers l'état-major qui n'était pas venu à leur secours. Ils devaient bien savoir que cela arriverait. La guerre ne sera jamais gagnée à Noël, annoncerait Ernst avec gravité à ses officiers, si on laisse se produire ce genre de choses.

L'instant d'après, il avalait l'air à grandes gorgées, tirait sur son col et cherchait à tâtons les ruines de ses lunettes.

L'homme au-dessus de lui n'était pas mort. C'était un officier d'un régiment de Saxe, et bien vivant. Il avait roulé sur lui-même et tenait Adi et Ernst en joue avec son Luger. Il les dévisagea, puis ouvrit la bouche, stupéfait, en abaissant son pistolet.

« Bon Dieu ! s'exclama-t-il. Vous êtes allemands !

— Seizième d'infanterie de réserve bavarois, mon lieutenant, répondit Adi.

— Le régiment de List ? Merde, je vous avais pris pour des Britanniques ! »

En réponse, Adi arracha le calot de sa tête et le jeta loin de lui. Puis il saisit celui d'Ernst et lui fit subir le même sort. « Rudi avait raison, dit-il.

— Rudi ? s'enquit l'officier.

— Un Gefreiter de notre peloton, mon lieutenant. Ce sont nos calots. Ils sont pratiquement identiques à ceux des Tommies. »

L'officier les fixa un instant, puis éclata de rire. « Putain de diable ! Bienvenue dans l'Armée impériale de sa Majesté, les gars ! »

Adi et Ernst restèrent bouche bée tandis que l'officier, un homme de presque quarante ans, un engagé, supposèrent-ils à ses manières et son langage rudes, se claquait les cuisses en hurlant de rire.

Adi le secoua par l'épaule. « Mon lieutenant, mon lieutenant ! Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Nous sommes cernés ?

— Ah, ça oui, vous êtes cernés ! Les Tommies face à vous. Des Saxons à gauche et des Wurtembergeois à droite ! Bon Dieu, en vous voyant devant nous, on a cru à une contre-attaque britannique. Nous vous tirons dessus comme des brutes depuis dix minutes. »

Adi et Ernst se regardèrent avec horreur. Ernst vit des larmes

commencer à perler dans les yeux de porcelaine d'Adi.

« Écoutez. » L'officier s'était calmé, à présent. « Je dois rester auprès de mes hommes. Je vais essayer de faire circuler la consigne, mais les communications sont merdiques, ici. Vous voulez vous porter volontaires pour retourner au quartier général, tous les deux ? Il faut que quelqu'un mette un terme à cette folie.

— Bien sûr que nous sommes volontaires », déclara Adi.

L'officier les regarda s'éloigner. « Bonne chance », leur lança-t-il, avant d'ajouter à voix basse : « Recommandez-moi auprès de Saint Pierre. »

Faire de la musique

Gueule de bois

J'occupe dans la Clio le siège du passager, tandis que Jane nous conduit vers Magdalene pour une garden party. *Siegfried Idyll* passe sur Classic FM et je siffle la petite partie de hautbois qui sautille comme un diabolin entre les cordes.

« Je ne comprends absolument pas, dit Jane. Pourquoi Wagner n'y a-t-il pas pensé tout seul ? Le morceau avait absolument besoin d'un mugissement monocorde sans rythme, en ce point.

— Pardon. » Je m'arrête et j'y récolte un radieux sourire d'absolution.

« Ce n'est pas grave, P'tit Chiot, dit-elle en décochant sur ma cuisse deux solides claques. Tu fais de ton mieux.

— C'est drôle, finis-je par déclarer, que tu aimes Wagner.

— Hein ?

— Je veux dire, tu sais, comme tu es juive.

— Ah oui ?

— Le compositeur préféré de Hitler, tout ça.

— Ce n'est pas vraiment la faute de Wagner. Hitler aimait les chiens, aussi. Et je suppose qu'il adorait totalement les gâteaux à la crème.

— Les chiens et les gâteaux à la crème », répliquai-je, prompt comme la foudre, « ne sont pas antisémites.

— À la différence de Wagner ?

— Tu le sais bien. Tout le monde le sait.

— Mais je ne crois pas, P'tit Chiot, qu'il se serait planté à côté des fours pour encourager les assassins, pas toi ? Il parlait d'amour et de pouvoir. On ne peut pas avoir les deux. L'amour est plus fort, l'amour prime. Il l'a si souvent répété.

— Mouais. Mais quand même.

— Quand même, approuve-t-elle. Et je dois reconnaître que mon père détestait que je joue le *Ring* à plein volume dans ma chambre. Ça

le rendait fou. »

Ça ne m'irrite pas *réellement* que Jane ait toujours des goûts artistiques un tout petit peu plus sérieux que les miens, mais ça me surprend toujours. S'il faut choisir un film, elle préfère l'art et essaye aux choix évidents. Je peux regarder n'importe quel film à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et en tirer quelque chose, même quand je trouve que c'est une daube, mais je n'ai jamais vraiment cru Jane quand elle a dit qu'elle n'avait pas aimé *Toy Story*, pas plus que je n'ai la moindre idée de la raison pour laquelle elle n'a pas vomé pendant *La Leçon de piano*. *La Liste de Schindler*, elle a refusé de le voir, ce qui se défend.

« Est-ce que tu as perdu », demande-je, la gorge un peu serrée, parce que je ne lui ai encore jamais posé la question, « beaucoup de membres de ta famille dans les camps ? »

Elle me lance un coup d'œil surpris. « Plusieurs. La plupart des frères et des sœurs de mes grands-parents. Mes grands-oncles et grands-tantes, je suppose. Et des cousins, ce genre de parents.

— Où ça ? Je veux dire, dans quel camp ? Tu le sais ?

— Non. » Sa réponse a l'air de la surprendre quand elle la donne. « Non. Je ne sais pas. La famille de ma mère venait d'Ukraine, je crois. Mon père est originaire de Pologne. Donc, dans cette région, je suppose.

— Tu n'as jamais interrogé tes parents ?

— Ça ne se fait pas. On a tendance à éviter. D'ailleurs, il faudrait plutôt dire qu'eux n'ont pas interrogé les leurs. Mon père est né deux ans après la fin de la guerre.

— Bien sûr.

— Je crois que mon grand-père a écrit quelque chose. Des mémoires, un journal, un truc de ce genre. Pourquoi ?

— Oh, tu sais. Je me demandais, comme ça. Ce n'est pas un sujet dont je t'ai entendue parler.

— Qu'y a-t-il à en dire ?

— C'est vrai. »

Une petite pause de bon aloi.

Siegfried Idyll atteint sa fin en sourdine, et je passe sur One FM où Oasis s'éclate grave, à conseiller au monde de ne pas regarder derrière soi avec colère.

« Suppose, dis-je en surprenant sa grimace et en baissant un chouïa le son, suppose que tu puisses remonter le temps jusqu'à, je ne sais pas, à Dachau, par exemple, Treblinka, Auschwitz, peu importe. Qu'est-ce que tu ferais ?

— Ce que je ferais ? Je serais gazée, j'imagine. Je ne crois pas

qu'on me laisserait beaucoup le choix, en l'occurrence.

— C'est vrai. »

Nouvelle petite pause. Pas d'aussi bon aloi, mais plutôt amicale.

« Crois-tu, lui demande-t-elle, qu'on pourra jamais remonter le temps ?

— Non.

— C'est scientifiquement impossible ?

— Logiquement, juste.

— Que veux-tu dire ?

— Hé bien », dit Jane, en faisant reculer la voiture en un créneau scientifiquement et logiquement impossible, « si c'était possible, alors à un moment donné dans le futur, quelqu'un serait revenu en arrière pour empêcher que se produisent des choses comme l'Holocauste, non ? Et ils auraient empêché l'autre cinglé d'entrer dans le gymnase de l'école, à Dunblane, en faisant feu de toutes ses armes. Et ils auraient prévenu les gens dans cet immeuble fédéral de l'Oklahoma qu'il y avait une bombe sur place. Ils auraient averti l'archiduc Ferdinand d'annuler sa visite à Sarajevo, conseillé à Kennedy de voyager dans une voiture fermée, suggéré à Martin Luther King de rester chez lui ce jour-là. Tu ne crois pas ? Et par-dessus tout, dit-elle en coupant la radio avec un claquement sec, par-dessus tout, ils seraient revenus à Manchester dans les années soixante-dix, séparer les frères Gallagher à la naissance et s'assurer qu'Oasis ne se formerait jamais. »

Tsk ! Y a des gens...

Double Eddie et James assistent à la réception, tout de blanc vêtus, coiffés de couronnes de laurier. Ce sont des mecs de ce genre qui donnent cette réception, et c'est une réception de ce genre.

« Mais c'est Toutou !

— Euh... Salut, tous les deux. Vous connaissez Jane Greenwood ? »

Ils lui prennent tous deux la main avec solennité.

« Bonjour, Jane Greenwood. Je suis Edward Edwards.

— Et moi, James McDonell. Et voilà.

— Vous êtes la *copine* de P'tit Chiot ? »

Jane opine avec gravité.

Double Eddie lui passe un bras autour des épaules. « Dites-moi, est-ce qu'il est *merveilleux*, au lit ?

— J'ai toujours vos CD, dis-je. Il faudra que je vous les rende, un de ces jours.

— C'est le cas, hein ? Oui ! Non ? Je parie que si. Dites-moi que

si. »

Je m'éclipse, rose au-delà du rose, me dirigeant vers une grande fontaine centrale de punch, et je remplis un verre.

Nous partons après quelques verres. Les réceptions sont faites pour les jeunes.

De retour dans la maison d'Onion Row, Jane me soutient au-dessus des waters et observe, détachée et tout juste amusée, tandis que je retourne mes intestins comme une vieille chaussette.

« Je suppose », dis-je en essayant de déloger un filament de bave qui pendouille et danse comme un yoyo au-dessus de la cuvette, « qu'il va me falloir une paire de ciseaux pour me débarrasser de ça. On dirait qu'il est, genre, collé au fond de ma gorge.

— Si tu continues à faire cet horrible bruit de régurgitation pour le chasser, je quitte le pays définitivement, déclara Jane. Tu n'auras même pas une carte postale.

— C'est pas de la bave normale, ça. On dirait un élastique. Tu sais comme pour les sauts. Khkhkhya ! »

Mon imitation d'une machine à cappuccino paraît efficace. Une masse de crachats se dégage de ma lnette et le long filament se colle contre la cuvette. « C'est drôle », dis-je, me redressant en titubant, « je ne me souviens pas d'avoir mangé des peaux de prunes.

— Tu es un horrible petit garçon, déclare Jane. Tu es entré blanc comme un linge, et tu en ressorts violet comme...

— Comme un linge violet.

— Tu as les cheveux trempés et collés au front, le nez et les yeux qui coulent, une odeur épouvantable, la sueur dans ce duvet de fesses sur ta lèvre supérieure...

— Un début de moustache », rectifie-je avec un reniflement qui propulse les acides de mon vomi au tréfonds de mes sinus.

« Du duvet de fesses.

— Enfin, bref », dis-je, avec les yeux qui me piquent. « Ce punch n'était pas normal.

— Bien sûr. Il se composait à 90 % de vodka. Comme tous les ans. Et tous les ans, tu te ridiculises avec ça. Tous les ans, je dois pratiquement te traîner jusqu'à la salle de bains et te regarder vomir.

— C'est donc une tradition. Sympa.

— Et je ne vois pas pourquoi tu te diriges vers la chambre.

— En fait, je me disais que j'allais me coucher tout de suite.

— Tu vas commencer par prendre une douche.

— Oh, pas faux. Bonne idée, sans doute. Une douche. Cool. Ouais. Judicieux. » Je rétrécis les yeux, avec un pétilllement. « Ça va me réveiller et peut-être qu'on pourrait... » J'émetts deux clappements au

fond de ma bouche, comme un cavalier qui encourage sa monture, et je lance une œillade suggestive.

« Bon Dieu, soupire Jane. Tu ne serais pas en train de suggérer que nous fassions l'amour ?

— T'as tout pigé, ma cochonne.

— Plutôt nettoyer la cuvette des WC avec ma langue. »

Je m'éveillai avec un frémissement pour me retrouver au lit, avec Jane en train de ronfler doucement à côté de moi. Un ronflement qui ne manquait pas de charme, je me dois de préciser. Un ronflement léger, élégant. Je l'écoutai et regardai un moment avant de remarquer le réveil à côté d'elle.

Quatre heures dix.

Hum.

Nous étions rentrés tôt de la réception, pas plus de huit heures dix. Que s'était-il passé ensuite ?

J'avais vomi. Œuf corse.

Et après ?

Je supposai que j'avais pris une douche puis que je m'étais écroulé au lit. Pas étonnant que je sois éveillé. J'avais dormi presque huit heures.

Je me rendis compte que j'avais la langue collée au palais et qu'une grande soif me possédait. Voilà peut-être pour quelle raison mon corps m'avait réveillé.

Je glissai hors du lit et me rendis pieds nus à la cuisine, les os de mes pieds craquant sur le plancher.

La fenêtre au-dessus de l'évier donnait sur des champs, mais le ciel était déjà clair, si bien que je baissai pudiquement le store avant de me pencher pour passer par-dessus le bord et pisser dans la bonde. Une sensation délicieusement canaille, que je justifiai à mes yeux en me disant que ce pissou tranquille risquait moins de réveiller Jane qu'une grande cataracte se déversant dans les waters de la salle de bains. D'ailleurs, W. H. Auden pissait toujours dans l'évier. Et souvent, même quand la vaisselle y était empilée.

Je fis couler le robinet jusqu'à ce que l'eau soit glacée et plongeai sous le mélangeur pour boire. J'avalai, avalai, avalai. Jamais eau n'avait eu meilleur goût.

Pas besoin d'aspirine. Pas de mal de crâne, c'est la joie de la vodka.

Et non seulement pas de migraine, ceci dit. Je me sentais formidablement bien. Craquant comme des Frosties. Je vibraais littéralement de bien-être.

Je restai là, le souffle court, l'eau dégoulinant de mon menton sur

mon torse.

Il y avait des éternités que je ne m'étais pas senti aussi seul. C'est quand le monde dort autour de vous que vous vous retrouvez vraiment seul. Il faut se lever tôt, bien sûr. Maintes fois, en travaillant sur ma thèse, j'étais resté debout aussi tard que maintenant et je me sentais misérable, seul ; mais en se levant tôt comme ceci, on se sent alors merveilleusement, positivement seul, la différence se situe là. Bien mieux. Hum.

J'allai à la huche à pain, savourant le claquement de mes pieds sur le carrelage. Ni trop chaud ni trop froid. Trop exactement ce qu'il fallait. Je rompis un quignon de pain et visitai le frigo.

Je ne sais pas pourquoi je trouve intensément érotique de me tenir nu devant un frigo ouvert, mais c'est le cas. Peut-être y a-t-il un rapport avec l'attente d'une faim bientôt satisfaite, peut-être est-ce le flot de lumière sur mon corps qui me donne l'impression d'être un stripteaseur professionnel. Peut-être ai-je vécu un épisode bizarre quand j'étais petit. Une sensation également inquiétante, remarquez, parce que toutes ces victuailles rassemblées vous mettent des idées en tête, quand vous êtes excité. Des suggestions de ce qu'on peut faire avec du beurre non salé, des melons mûrs ou du foie cru, se bousculent dans votre tête quand le sang commence à s'activer.

Je repérai une belle portion de Leicester rouge et en arrachait un morceau avec les doigts. Je restai là un moment à mâcher mon fromage, vibrant de contentement.

C'est alors que l'idée me vint, toute formée.

Sa puissance me laissa bouche bée. Un bout de pain mâché tomba de ma bouche ouverte, et le sang monta immédiatement vers le cerveau, où on avait besoin de lui, ne laissant à l'excitation qui frémissait plus bas que l'option de se ratatiner comme un escargot surpris.

De l'épaule, je refermai le frigo et me retournai en pouffant. Je ressentais un martèlement dans ma tête en gagnant le bureau sur la pointe des pieds. Toutes mes notes s'empilaient sur une étagère au-dessus de l'ordinateur. Je savais ce que je cherchais, et je savais pouvoir le trouver.

Je mentionne l'état d'excitation sexuelle qui a précédé la naissance de mon idée parce que j'ai rétrospectivement conçu la théorie qu'une zone subconsciente de mon cerveau, songeant à un genre de soulagement sexuel, avec ou sans emploi de beurre non salé, d'huile d'olive ou de foie cru, avait dérivé vers une association avec le sperme. L'idée de sperme avait créé une affinité (en rapport avec mon absence de mal de tête pendant que je buvais au robinet, sans doute),

un lien dans ma mémoire qui avait alors provoqué une décharge de synapses en tous sens, jusqu'à ce que l'idée s'éveille en hurlant dans ma conscience. Simple théorie. À vous de juger.

Faire du cinéma

T.I.M.

SCÈNE 1 - ENTRÉE EN FONDU :

COLLEGE ST-MATTHEW - INT. MATIN

UN JARDINIER tond la pelouse de la cour dans Hawthorn Tree Court. Une cloche sonne l'heure.

SCÈNE 2 :

COLLÈGE ST-MATTHEW. DEVANT L'APPARTEMENT DE LEO - INTÉRIEUR MATIN

Michael se tient devant la porte du Professeur, tambourinant avec impatience contre le chêne. Il porte deux grands sacs de supermarché.

LEO
(voix off)

Entrez !

MICHAEL dépose laborieusement les sacs, ouvre la porte en grand, ramasse les sacs et entre, en tirant derrière lui la porte avec le pied pour la fermer.

LEO lève les yeux de son ordinateur, surpris.

LEO
Michael !

MICHAEL
(avec nervosité)
Professeur. Il faut que je vous parle.

LEO

Bien sûr, bien sûr. Entrez, entrez.

COLLÈGE ST-MATTHEW, APPARTEMENT DE LEO - INT. MATIN

MICHAEL rougit, nerveux et essoufflé. Il s'avance au centre de la pièce, mais semble incapable de trouver quoi dire. LEO le fixe avec intensité.

LEO

(suite)

Asseyez-vous. Je vous prépare une tasse de café.

LEO disparaît dans la kitchenette. Plan fixe sur MICHAEL.

Nous entendons, comme auparavant, s'entrechoquer des tasses de café et se remplir une bouilloire, HORS CHAMP.

MICHAEL avance vers les rayonnages et les regarde une fois de plus. Il ne tient pas en place. Il tapote ses dents avec ses ongles, nerveusement. Il parvient à une décision.

MICHAEL

(élevant la voix)

Professeur...

LEO

(sortant de la kitchenette)

Combien de fois faut-il que je le dise à ce garçon ? Je m'appelle Leo.

MICHAEL

Leo, bon, je ne suis pas un savant, vous le savez, mais est-ce qu'il n'est pas vrai que, lorsque Marconi a inventé la TSF, la première chose qu'il a faite a été de diffuser ?

LEO

Que voulez-vous dire ?

MICHAEL

Hé bien, il ne pouvait pas se contenter de recevoir, non ? Je veux dire, il n'y avait aucun signal à recevoir, hein ? Donc, il devait transmettre et recevoir.

LEO hoche lentement la tête.

LEO

C'est logique.

MICHAEL

Cool. Alors, ce que je dis, c'est que la découverte de... comment vous appelez ça... la télégraphie sans fil ?

LEO

La télégraphie sans fil, c'est ça.

MICHAEL

La découverte de la télégraphie sans fil impliquait la capacité de recevoir et d'émettre. Sinon, ça n'aurait eu aucun sens, d'accord ?

LEO

Aucun sens.

MICHAEL

Et vous disiez que votre machine... celle que vous m'avez montrée hier...

(s'interrompt alors qu'une pensée le frappe)
...comment elle s'appelle, à propos ?

LEO

Comment elle s'appelle ? De quoi parlez-vous ?

MICHAEL

Son nom. Quel est son nom ?

LEO

(perplexe)

Son nom ? Elle n'a pas de nom.

MICHAEL

Oh. On devrait peut-être l'appeler...

(réfléchit)

...on devrait l'appeler Tem.

LEO

Tem ?

MICHAEL

Oui, comme pour Temps. Ou... attendez ! Ouais, Tim, ça pourrait vouloir dire... euh, vous avez dit comment, déjà ? Imagerie temporelle... Donc, Tim veut dire *Temporal Imaging Machine* : machine à imagerie temporelle. Cool ! Tim. Tim. Pas mal.

LEO

Tim. D'accord, on l'appelle Tim.

MICHAEL

Qu'est-ce que je disais ?

LEO

(avec un haussement d'épaules)

Quelque chose qui avait un vague rapport avec Marconi.

MICHAEL

Oui, voilà. Vous m'avez dit que Tim ressemblait à un poste de radio qui pouvait juste capter, sans pouvoir transmettre.

LEO

C'est ce que j'ai dit.

MICHAEL

Bon, ce que je veux dire, alors, un ingénieur un tant soit peu compétent pourrait prendre une radio ordinaire, la trifouiller un peu et la transformer en émetteur, d'accord ?

Une radio ordinaire, oui. Mais qui parle de radio ordinaire ?

La bouilloire commence à SIFFLER furieusement en fond.

MICHAEL

C'est la même chose ! Le même principe.

(une pause)

Vous êtes capable de le faire, non ? Vous savez le faire !

LEO soutient le regard pressant de MICHAEL.

LEO

Je vais prendre le café.

MICHAEL

(parlant plus fort pour se faire entendre)

Vous pouvez ! Vous en êtes capable !

MICHAEL suit LEO dans la kitchenette. LEO verse de l'eau bouillante dans une cafetière. MICHAEL observe dans un état d'excitation maîtrisée.

MICHAEL

(suite)

C'est vrai, non ? C'est vrai.

LEO lève un doigt pour lui imposer silence et, avec calme et délibération, réunit sur un plateau un pot de lait, un petit bol de sucre et une tasse pour son propre chocolat chaud. Il prend le plateau et sort : MICHAEL le suit, sur ses talons, bouillonnant toujours d'excitation.

LEO dépose le plateau, observant du coin de l'œil les allées et venues énergiques de MICHAEL.

Je comprends maintenant pourquoi on vous appelle P'tit Chiot. Vous suivez les gens partout, vous avez le souffle court, vous jappez. Si ça se trouve, vous faites pipi sur le plancher.

MICHAEL

Je veux simplement savoir...

LEO

(lui coupant la parole)

Écoutez. Asseyez-vous et écoutez.

MICHAEL se laisse choir sur une chaise, morose.

LEO

(suite)

Pendant que je verse votre café, vous écoutez. Vous ne savez rien de l'appareil que j'ai construit, ce Tim. Vous ne connaissez rien de la physique sur laquelle il se base, ni de la technologie sur laquelle il se base. J'ai dit pour le décrire qu'il ressemblait à une radio parce que j'ai pensé que c'était quelque chose... un modèle, une analogie... que vous pourriez comprendre.

(il lui tend sa tasse de café)

Mais ça ne veut pas dire que cet appareil, ce Tim, fonctionne vraiment comme un poste de radio. Sur beaucoup de points, l'analogie ne s'applique plus.

MICHAEL

(avec une expression de défi)

Mais vous pouvez, non ? Vous pouvez !

LEO prend sa tasse de chocolat et se cale dans son siège. Il ferme les yeux.

LEO

Oui. En théorie, c'est possible.

MICHAEL

(trionphalement)

Je le savais ! Qu'est-ce que je disais ? Nous pouvons y arriver ! Remonter le temps.

LEO

Pas remonter le temps. Je peux, comme vous dites, transmettre. Du moins, je le crois. C'est possible. Dans le principe, c'est possible.

MICHAEL

Alors, nous l'effaçons ! Si nous voulions, nous pourrions liquider Hitler.

LEO

(avec violence)

Non ! Absolument pas !

MICHAEL

Mais...

LEO

Vous croyez que cette pensée ne m'a pas traversé l'esprit ? Vous croyez que la possibilité de débarrasser l'humanité de la malédiction d'Adolf Hitler n'est pas une idée à laquelle je pense à chaque minute de ma vie éveillée ? Mais écoutez-moi, Michael, écoutez-moi. Le jour où on m'a dit pour la première fois ce qui était arrivé à mon père, ce qui s'est passé là-bas, à Auschwitz, ce jour-là, je me suis juré une chose. J'ai juré devant Dieu et l'Univers que jamais, au grand jamais, je ne prendrais part à une guerre, un meurtre, une atteinte contre un autre être humain. Vous me comprenez ?

MICHAEL

Respect.

LEO

Alors, ne me parlez pas de tuer.

MICHAEL

C'est cool. Je vous capte. Mais si tout cela est vrai, alors dites-moi une chose. Pourquoi étiez-vous si excité par l'idée de lire ma thèse ? Et pourquoi m'avez-vous invité dans votre labo pour me montrer Tim ? Quand je vous ai posé la question hier, quand j'ai demandé : *Pourquoi moi ?*, vous vous souvenez de ce que vous m'avez répondu ? *Une impression*, vous avez dit. Vous vous souvenez ? Une impression. Qu'est-ce que vous vouliez dire par *une impression* ?

LEO

Je ne sais pas vraiment. Je... je n'en sais rien.

MICHAEL

Mais si, vous le savez. Vous pensiez que je pourrais vous aider, et je le peux. Oui, je peux vous aider à effacer le souvenir de Hitler de la face de la Terre.

LEO est torturé.

LEO

Je vous ai dit, Michael ! Je vous l'ai dit. Je ne peux pas tuer. J'ai juré.

Mais MICHAEL attendait cet argument. Il répond avec un sourire satisfait.

MICHAEL

Mais qui vous parle de tuer ?

LEO le dévisage. MICHAEL affiche un sourire triomphal et sort son portefeuille. Il fouille à l'intérieur et brandit, entre le pouce et l'index, une PETITE PILULE ORANGE.

GROS PLAN sur la pilule orange.

MICHAEL

(qui poursuit, avec un sourire féroce)

Nous nous assurons simplement que ce salopard ne naîtra jamais. Vous voyez ce que je veux dire ?

SCÈNE 3 :

COLLÈGE ST-MATTHEW - EXT. JOUR

MOUVEMENT ASCENSIONNEL DE GRUE vers la fenêtre de l'appartement de LEO. Au même moment, nous voyons la silhouette de LEO, qui ferme les rideaux.

MUSIQUE : CONCERTO POUR ORGUE DE SAINT-SAËNS.

SCÈNE 4 :

UN MONTAGE de plans en divers lieux à diverses périodes du jour.

APPARTEMENT DE LEO - INT. JOUR

LEO et MICHAEL examinent un vieux plan des rues de la

ville de Braunau-am-Inn en Haute-Autriche. MICHAEL indique du doigt une rue particulière. LEO hoche la tête et prend des notes.

SCÈNE 5 :

NOUVEAUX LABORATOIRES CAVENDISH - EXT. APRÈS-MIDI

PLAN GÉNÉRAL en hauteur, partant de l'Observatoire Royal pour traverser la rue vers l'énorme container d'azote liquide, la forêt de paraboles et le laboratoire de physique.

SCÈNE 5 :

LABO DE LEO - INT. APRÈS-MIDI

MICHAEL tète une bouteille d'un litre de Coca. Juché sur un tabouret, il observe LEO qui teste une partie de « TIM », l'appareil de LEO. La coque de TIM a été retirée, et diverses sondes sont fixées sur les circuits à l'intérieur.

SCÈNE 6 :

MAISON DE MICHAEL à NEWNHAM - INT. MATIN

JANE s'éveille et voit MICHAEL vautre, tout habillé sur le lit à côté d'elle. Elle lui flanque une bourrade. Il roule sur lui-même et, lui tournant le dos, continue de dormir.

JANE fronce les sourcils, perplexe.

SCÈNE 7 :

COLLÈGE ST-MATTHEW, LOGE DU PORTIER - INT. MATIN

MICHAEL, qui bâille, inspecte sa niche. Il en extrait un petit colis jaune. Il le retourne dans sa main et note qu'il porte un cachet postal autrichien. Il l'ouvre en le déchirant avec enthousiasme. Nous voyons qu'il s'agit d'une liasse de schémas, de fac-similés de plans ou quelque chose qui y ressemble. MICHAEL est plein de trépidation.

MICHAEL sort de la loge du portier, la tête plongée dans sa lecture. Il percute de plein fouet le PROFESSEUR FRASER-STUART, qui porte un ravissant kimono. MICHAEL lui adresse des

excuses précipitées et reprend aussitôt sa lecture.

FRASER-STUART se retourne pour le regarder, perplexe.

SCÈNE 8 :

COLLÈGE ST-MATTHEW, APPARTEMENT DE LEO, INT. MATIN

Les meubles ont été poussés sur un côté et les plans que MICHAEL a reçus d'AUTRICHE couvrent le sol.

LEO regarde depuis sa chaise, les doigts en suspens au-dessus du clavier de son ORDINATEUR, tandis que MICHAEL, couché à plat ventre, suit avec soin un réseau de conduites sur les plans avec un surligneur. Il s'arrête, saisit un compas à pointes sèches et reporte un segment sur l'échelle, d'un côté du plan. Il annonce un nombre à LEO qui l'entre dans l'ORDINATEUR.

SCÈNE 9 :

NOUVEAUX LABORATOIRES CAVENDISH - EXT. NUIT

Plan général sur le labo de physique, la nuit. Nous approchons à présent d'une lumière qui brûle au premier étage.

SCÈNE 9 :

SALLE DES SATELLITES DE COMMUNICATION - INT. NUIT

Un palais de la High-tech. Une rangée de moniteurs de télévision portant les appellations « Med.Sat.IV », « Geo.Sat.II » et ainsi de suite. Les écrans montrent des scènes en imagerie thermique, des systèmes météorologiques, des analyses spectrographiques et des images du même acabit. Au-dessous d'eux, des consoles de boutons, de voyants et de claviers. Éblouissant et cher.

MICHAEL est perché sur une paillasse, en train d'extraire une part de pizza de son carton. Un badge de sécurité est épinglé sur son T-shirt.

LEO, équipé lui aussi d'un badge de sécurité, a ouvert TIM sur un tabouret sous une console de communications satellite. Le câblage relie TIM au dispositif de contrôle.

MICHAEL observe, s'ennuyant vaguement. Le moniteur TV au-dessus de TIM affiche une zone d'Europe Centrale au crépuscule. Au-dessous est indiquée l'heure.

Subitement, MICHAEL se redresse avec un sursaut et consulte sa montre. LEO lève les yeux, horrifié.

LA MAISON DE NEWNHAM - INT. SOIR

JANE est assise à la table de la cuisine, élégante dans une belle robe du soir noire. Une bouteille de vin à moitié vide est posée à côté d'elle.

La porte s'ouvre à la volée et MICHAEL, essoufflé, se tient là. JANE lui jette un regard assassin.

SCÈNE 10 :

GRANDE SALLE DES PROFESSEURS DE ST-MATTHEW - INT. NUIT

JANE et MICHAEL entrent en tenue de soirée dans la G.S.P. MICHAEL a le col de travers, il est tout rose, luisant, et a le souffle court, Jane est pâle et furieuse.

La G.S.P. est remplie de PROFESSEURS et d'INVITÉS qui bavardent, en tenue de soirée eux aussi. JANE serre les dents et adresse des excuses au MAÎTRE du collège, qui ne semble pas apprécier.

MICHAEL regarde de l'autre côté de la salle LEO, en tenue impeccable, qui secoue la tête, émettant un bruit de reproche et regardant sa montre de gousset d'un air réprobateur.

SCÈNE 11 :

LE VIEUX RÉFECTOIRE DE ST-MATTHEW - INT. NUIT

Un banquet officiel se tient à la Table Haute. Les APPARITEURS du collège, en gants blancs, versent le vin et servent le potage. JANE et MICHAEL sont assis côte à côte. JANE tourne ostensiblement le dos à MICHAEL.

Un VIEUX PROFESSEUR fixe le nœud papillon calamiteux de MICHAEL. MICHAEL tente de rectifier la situation en ajustant le nœud papillon dans le reflet d'un grand surtout d'argent au centre de la table. Le résultat s'aggrave de façon comique.

MICHAEL se tasse de nouveau sur son siège, contrarié. Il s'ennuie. Il jette un coup d'œil à LEO qui lève les sourcils. D'un regard, MICHAEL lui pose en retour une question.

LEO lui adresse un clin d'œil. MICHAEL sourit quand LEO se lève de table et prend congé des personnes assises à ses côtés, se massant les tempes comme s'il souffrait d'une atroce migraine.

MICHAEL attend qu'il s'en aille, puis se comporte à l'identique : se lève, porte la main à ses tempes et adresse un sourire contrit de petit garçon.

JANE le gifle avec vigueur.

Des cuillères à soupe sont lâchées, des yeux s'écarquillent. MICHAEL quitte la salle.

SCÈNE 12 :

SALLE DES SATELLITES DE COMMUNICATION - INT. NUIT

LEO, veston retiré, nœud papillon défait, sourit à MICHAEL, débarrassé lui aussi de sa veste, se frictionnant la joue d'un air amer.

LEO se tourne vers TIM, se frotte les mains et enclenche quelques manettes.

FONDU SUR SCÈNE 13 :

SALLE DES SATELLITES DE COMMUNICATION - INT. NUIT

GROS PLAN sur MICHAEL qui se réveille en sursaut. LEO, au-dessus de lui, le regarde en le secouant par l'épaule.

MICHAEL

Quelle heure est-il ?

LEO

Six heures. Nous devrions déjà être partis.

MICHAEL se redresse sur son séant. Il était étendu sur une paillasse, sa veste de soirée roulée en oreiller sous sa nuque. Il saute à terre.

LEO

Ah, jeunesse ! Il me faudrait dix minutes pour me redresser après avoir dormi dans cette position. Venez. Petit-déjeuner.

SCÈNE 14 :

KING'S PARADE - EXT. MATIN

Nous descendons par un plan à la grue depuis King's College, dépassons la chapelle et la loge du portier jusqu'à l'extérieur du Copper Kettle, un salon de thé. Par la fenêtre, nous voyons les profils de MICHAEL et de LEO, assis à une table. Nous entendons leur dialogue, en voix off.

MICHAEL

(voix off)

Hé bien ?

LEO

(voix off)

Je préfère mes œufs un peu moins coulants.

MICHAEL

(voix off)

Vous savez très bien de quoi je parle. Est-ce que nous approchons ?

SCÈNE 15 :

LE COPPER KETTLE - INT. MATIN

LEO boit une petite gorgée de chocolat chaud. Par-dessus la tasse, il regarde MICHAEL avec gravité.

MICHAEL

(qui continue)

Une semaine ? Dix jours ? Quoi ?

LEO

Encore quelques tests.

MICHAEL

Quel genre de tests ?

LEO

C'est difficile. Comme pour les anneaux qui ouvrent les cannettes de soda.

MICHAEL

Euh, quoi ?

LEO

La seule façon de tester un de ces anneaux, c'est de le tirer. Mais quand on l'a tiré, il est détruit. Vous voyez le problème ? C'est la même chose avec un parachute plié. Ou une barrière d'arrêt. Impossible à tester.

MICHAEL

Qu'est-ce que vous me dites ?

LEO

Je vous dis que je peux vérifier mes calculs autant que je veux. Je peux vérifier la programmation autant que je veux. Au bout du compte, le seul test véritable reste la pratique.

MICHAEL

(se penchant en avant, dans un chuchotement pressant)
QUAND ?

LEO

La semaine prochaine, je pense. Jeudi. Mais, Michael...

LEO touche la manche de MICHAEL.

LEO

(qui continue)

Vous devez bien comprendre ce que nous essayons de faire, ici.

MICHAEL

Je comprends.

LEO

Je ne crois pas, non. Rien ne sera plus jamais pareil. Rien.

MICHAEL

Mais c'est le but !

(enthousiaste)

Tout ira mieux. Nous allons créer un monde meilleur.

LEO hoche la tête et pique sa fourchette dans un œuf. Le jaune gicle dans toute l'assiette.

LEO

Peut-être.

SCÈNE 16 :

NEWNHAM - INT. MATIN

MICHAEL regagne sa maison à bicyclette. Il croise la LIVREUSE DE JOURNAUX, qui garde ses distances, faisant un écart spectaculaire pour l'éviter. MICHAEL sourit tout seul. Il entre chez lui et referme la porte derrière lui.

SCÈNE 17 :

MAISON DE MICHAEL - INT. MATIN

MICHAEL pousse le vélo en silence dans l'entrée et se dirige sur la pointe des pieds vers la chambre.

Le lit est vide. MICHAEL reste immobile, le regard fixe. Il se dirige vers un placard et l'ouvre. Vide.

Il va dans le bureau. Le bureau de JANE a été nettoyé. Il y a une pile de cartons. Il fixe les étiquettes.

MERCI DE NE PAS TOUCHER ; JE PASSERAI LES PRENDRE.

MICHAEL se précipite dans la cuisine. Sur la table, appuyé à une théière, se trouve un BILLET. Nous approchons du billet rapidement. On y lit, tracé d'une écriture féminine énergique :

CETTE FOIS, C'EST POUR DE BON.

FONDU AU NOIR.

Faire des progrès

Leo capture un pion

Je suis resté assis là un moment, à la table de la cuisine, avec un sérieux ras-le-bol.

J'abandonne le format du scénario hollywoodien pour revenir à une prose toute simple, terne et vieillotte, parce que voilà comment je me sentais. On se sent toujours ainsi, au bout du compte.

Je l'ai déjà dit et je le répète : il n'y a plus de livres, plus de théâtre, plus de poèmes : ne restent que les films. La musique, ça va encore, parce que la musique sert d'*accompagnement*. Il y a dix ou quinze ans, tous les étudiants aux Beaux-arts voulaient être romanciers ou dramaturges. Vous m'étonneriez en en découvrant un seul, de nos jours, qui ambitionne un tel cul-de-sac. Tous veulent tourner des films. Tous, faire des films. Pas *écrire* des films. On n'écrit pas des films. On fait des films. Mais il est difficile de rester au niveau des films.

Quand vous marchez dans la rue, vous êtes dans un film ; quand vous vous disputez, vous êtes dans un film ; quand vous faites l'amour, vous êtes dans un film. Quand vous faites des ricochets sur l'eau avec un galet, achetez un journal, garez votre voiture, attendez dans la file chez McDonald, vous tenez sur un toit pour regarder en bas, rencontrez un ami, faites une plaisanterie dans un pub, vous réveillez en sursaut au milieu de la nuit ou vous endormez ivre mort, vous êtes dans un film.

Mais quand vous êtes seul, totalement seul, sans accessoires ni acteur secondaire, alors vous vous retrouvez dans les chutes, en salle de montage. Ou, pire encore, vous êtes dans un roman ; vous êtes sur scène, coincé dans un monologue ; vous êtes prisonnier d'un poème. Vous êtes en PLAN DE COUPE.

Les films, c'est l'action. Dans les films, il se passe des choses. Vous êtes ce que vous faites. Le contenu de votre tête ne signifie rien tant que vous n'agissez pas. Geste, expression, action. On ne pense pas. On agit. On réagit. À des choses. Des événements. On *provoque* les

événements. On crée son histoire et son avenir. On coupe les fils et on désamorce la bombe, on étend le méchant pour le compte, on sauve la communauté, on jette son insigne dans la poussière et on s'en va, on referme les bras autour de la fille et on disparaît en un lent fondu au noir. On n'a jamais le temps de *penser*. Vos yeux peuvent aller du monstre extraterrestre aux câbles à haute tension qui crépitent tandis qu'un plan vous vient en tête, mais vous n'êtes jamais obligé de penser.

Hamlet représente le parfait héros de théâtre. Lassie résume le parfait héros de cinéma.

Votre histoire – votre « back story », comme on dit à Hollywood – ne compte que dans la limite où elle informe le présent, le maintenant, l'Action du film de votre vie. Et voilà comment nous vivons tous, aujourd'hui. Par scènes. Dieu n'est pas l'Auteur de l'Univers, c'est le scénariste de votre biopic.

Les répliques qu'on entend toujours dans les films :

Arrête de parler, agis.

J'ai un mauvais pressentiment.

Messieurs, nous affrontons une crise.

Je n'ai pas le temps de discuter.

Bouge-toi de là, mec.

Les phrases qu'on lit toujours dans les livres :

Je me demandais ce qu'il voulait dire.

Au fond de son cœur, il savait qu'il avait tort.

Elle aimait, par-dessus tout, la façon dont ses cheveux se hérissaient quand il cédait à l'agitation ou à l'enthousiasme.

Rien n'a plus de sens.

Et donc, j'étais assis là, dans tous mes états, dans un roman, dans une cuisine, à me tirer les cheveux en cadence en contemplant de mes yeux morts un message mort. Aucune action possible, rien que la contemplation.

Cette fois, c'est pour de bon.

J'avais prévu – d'où l'ironie de l'affaire – j'avais prévu de tout raconter à Jane ce matin même. Non, pas de *tout* lui raconter. J'allais éviter d'évoquer sa petite pilule. J'aurais présenté cela comme une expérience que Leo et moi allions effectuer pour ainsi dire *in vitro*. Une enquête sur le temps et les possibilités historiques. Un projet entrepris pour le plaisir et l'érudition. Cela aurait expliqué mes habitudes irrégulières de sommeil, ma distraction, mon air d'enthousiasme à peine maîtrisé, mon expression vague, sans laisser soupçonner le danger ou l'imprudence.

Le plus étrange, c'est que, pas une fois au cours de la semaine

écoulée, Jane ne m'avait demandé ce que je fabriquais. Elle ne s'était pas campée, bras croisés, à la porte de la cuisine, en marquant la cadence de son pied en pantoufle contre le parquet, avec le genre de tête qu'on prend pour dire : *Et tu trouves que c'est une heure décente, peut-être ?* Elle n'avait pas soutenu mon regard avec un féroce « Hé bien ? », évacué un puissant soupir par les narines ou, pour feindre de m'ignorer, fredonné un air guilleret afin de m'agacer, comme le font souvent les amants.

Rien. Tout juste une vague distraction accompagnée de soupirs, une distance attristée.

Et la voilà partie. Pour de bon. Ou de mauvais.

Peut-être, me dis-je, peut-être le destin débarrassait-il le terrain pour moi. Vidait-il ma vie actuelle de tous liens, pour que je puisse m'embarquer dans la nouvelle vie que Leo et moi nous préparions à créer.

C'était une folie, bien sûr. Je le savais. Ça ne pouvait absolument pas marcher. On ne peut pas changer le passé. On ne peut pas réaménager le présent. Bon Dieu, si ça se trouve, on ne peut même pas réaménager l'avenir. Hitler est né, on ne peut pas le rendre non-né. Débile. Mais quelle mise à l'épreuve de mes connaissances. Moi – qui en savais plus long que n'importe qui sur Passau, Braunau, Linz et Spital, et tous les autres détails fastidieux de l'éducation sordide du petit Adolf – on mettait mes connaissances à l'épreuve comme jamais on ne l'avait fait pour personne. L'historien en tant que Dieu. J'en sais si long sur vous, M. Soi-disant Hitler, que je peux vous empêcher de naître. Malgré tous vos petits discours si malins et vos uniformes chic, vos défilés aux flambeaux, vos Panzers de la mort, vos fours assassins et vos grands airs. En dépit de tout cela, vous êtes totalement à la merci d'un étudiant qui s'est documenté sur votre petite enfance. Prends ça dans la gueule, mon grand.

Pour Leo, bien entendu, cette mission avait un sens. La vérité vraie sur cette mission, le choc aveuglant, arrivèrent deux jours après que Jane m'eut quitté.

J'avais essayé de la retrouver, naturellement. Comme la première fois, j'étais allé à son laboratoire quêter une réconciliation. J'exécuterais une danse charmante et ridicule et Jane m'infligerait une petite tape et sa condescendance, et tout irait bien. Plus ou moins.

Donald le rouquin était là. La bosse grotesque de sa pomme d'Adam tressautait de haut en bas sur son cou blanc tandis qu'il déglutissait son embarras.

« Jane a... euh, comment dire, voyez-vous, pris du champ.

— Un riche paysan prend du champ. Un tireur au but prend du

champ. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Princeton. Une bourse de recherche. Alors, elle ne vous a rien dit ?

— Princeton ?

— Dans le New Jersey. »

Super. Putain, génial.

« Aucun numéro de téléphone, je présume ? »

Donald souleva une ou deux fois ses épaules osseuses.

Je le regardai avec haine. « Ça veut dire quoi, ça ? C'est son code international par sémaphore ? »

Il repoussa ses lunettes avec le pouce. « Elle a bien spécifié... »

J'avançai vers lui. Ses yeux s'écarquillèrent de peur et il leva rapidement une main. Mais je connaissais son genre. On ne me trompe pas là-dessus. Maigre, fragile, cérébral, cagneux, faible. Il faut se méfier de ceux-là. On a plus de mal à briser l'entêtement borné des faibles que la détermination des forts.

« *Foutaises !* lui criai-je à la figure. Dites-lui ça : *foutaises*. Si elle demande de mes nouvelles, dites-lui que j'ai dit *foutaises*. »

Il hocha la tête, l'ivoire froid de ses joues anémiques reprisé par des rehauts d'un orange rosé trouble.

Je posai la main sur une rangée de tubes à essai proprement étiquetés.

Il poussa un croassement alarmé.

Ensuite, tout ralentit en moi. Je vis les veines bleues frémir sur la gorge de Donald et sa bouche s'ouvrir d'un élan mouillé. Je sentis les muscles de mon bras préparer une bourrade énorme qui enverrait les éprouvettes valdinguer sur le sol du laboratoire. J'entendis rugir à mes tympans le sang que la tornade de colère dans ma poitrine propulsait vers mon cerveau.

Je retirai subitement le bras comme si je m'étais brûlé. Sur chaque tube à essais un ménisque bleu tangua avec un léger soulagement et la gorge sèche de Donald déglutit avec un soubresaut râpeux.

J'étais peut-être un connard en dedans, mais pas au dehors. Je ne pouvais pas faire ça.

Je sortis de la salle en sifflotant.

Leo affecta une totale absence de surprise.

« Elle vous écrira, dit-il. Vous pouvez le parier. »

Il se concentrait sur ses échecs à distance, se tirant la barbe et fronçant les sourcils devant la position présentée sur la table devant lui. Juste deux rois et deux tours, et un duo de pions.

« Toujours la même partie ? lui ai-je demandé en tripotant les crins qui s'échappaient du bras de mon fauteuil.

— On arrive à un moment de crise. Fin de partie. La musique de chambre des échecs, on appelle ça. Entre mes mains, plutôt le pot de chambre des échecs. Je trouve que c'est si difficile de faire les bons mouvements. »

Tenez-vous-en à la physique, me dis-je en privé, considérant d'un œil hostile son gloussement satisfait, *et laissez l'humour à d'autres*.

« Qui est le type contre qui vous jouez ? demandai-je.

— Kathleen Evans, elle s'appelle.

— Elle est physicienne, aussi ?

— Bien sûr. Sans son travail je n'aurais jamais pu construire Tim.

— Elle connaît l'existence de Tim ?

— Non. Mais je pense que peut-être elle travaille sur quelque chose de semblable avec ses collègues de Princeton.

— De Princeton ?

— L'Institut d'études avancées. Sans lien avec l'Université.

— Quand même. Tout de même. Princeton. Je ne peux pas sacquer cet endroit.

— Einstein est allé à Princeton. Beaucoup d'autres réfugiés, aussi.

— Jane n'est pas une réfugiée, répliquai-je avec froideur. Elle a déserté.

— Vous savez que Hitler a commis là une grosse erreur, dit Leo en m'ignorant. L'Université de Berlin et l'Institut de Gottingen abritaient la plupart des hommes qui ont inventé la physique moderne, et un grand nombre d'entre eux se sont enfuis en Amérique. L'Allemagne aurait pu avoir une bombe atomique en 1939. Peut-être plus tôt. »

Je me remis debout avec impatience et j'inspectai de nouveau les livres. « Qu'est-ce qui attire tant les Juifs, en science, d'ailleurs ? demandai-je.

— Les Asiatiques représentent une moitié des savants ici aujourd'hui. Indiens, pakistanais, chinois, coréens. Le fait d'être un étranger. Pas de racines culturelles, pas de place dans la société. Les chiffres sont universels.

— La nana de Princeton avec laquelle vous jouez aux échecs, cette Kathleen Evans. Elle n'a pas l'air étrangère, d'après son nom.

— Elle est britannique et donc, en Amérique, oui, c'est une étrangère.

— Encore une qui a déserté. »

Leo n'accorda pas à la remarque la dignité d'une réponse.

« Enfin, bref, dis-je. Vous devriez au moins arriver à l'écraser aux

échecs.

— Comment ça ?

— Vous les Juifs, vous excellez aux échecs. Tout le monde sait ça. Fischer, Kasparov, ces gens-là.

— *Vous, les Juifs ?* » Leo leva les yeux de l'échiquier, surpris.

« Vous savez ce que je veux dire. *Vous, les gens de religion juive*, si vous préférez.

— Ah, dit-il tout bas. Vous n'avez pas compris, non. C'est de ma faute, bien sûr. » Il se leva de son fauteuil et vint vers moi, devant la bibliothèque, et plaça une main sur mon épaule. « Michael, dit-il. Je ne suis pas juif. Pas du tout. »

Je le dévisageai. « Mais, vous avez dit...

— Je n'ai jamais dit que j'étais juif, Michael. Quand ai-je un jour prétendu être juif ?

— Votre père, Auschwitz ! Vous avez dit...

— Je sais ce que j'ai dit, Michael. Certes, mon père se trouvait à Auschwitz. Il était dans les SS. C'est avec cela que je dois vivre. »

Faire de la fumée

Le Français et le casque du Colonel 1

« Tu es invivable, Adi », s'esclaffa Hans Mend, haussant les épaules avec une bonne grâce exagérée pour concéder l'argument. « Désormais, tout ce que tu pourras dire fera autorité. Le noir est blanc. Le soleil se lève le soir. Les pommes poussent sur les poteaux télégraphiques. Le Danemark est la capitale de la Grèce. Je promets de ne plus jamais te contredire.

— La vérité n'est jamais la bienvenue », déclara Adi avec superbe, en rangeant le livre et en sautant pour revenir au pas, tandis qu'ils avançaient ensemble sur les caillebotis.

Chaque fois qu'on discute avec lui, songea Hans, il dégaine son maudit Schopenhauer. *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Le Monde comme volonté et représentation. Ça contenait toutes les réponses, apparemment. Et par-dessus tout, ça contenait le mot préféré d'Adi, *Weltanschauung*.

« Le fait demeure, dit Adi, que je lisais les prospectus de propagande que les Britanniques utilisent pour leurs propres hommes.

— Mais tu ne parles pas anglais ! »

Mal à l'aise, Adi se tortilla. Il n'aimait guère s'entendre rappeler qu'il y avait quelque chose qu'il ne savait pas faire. « Rudi m'a traduit, grommela-t-il.

— Ah, bien sûr ! » Rudolf Gloder parlait un anglais absolument irréprochable, comme tout ce qui le concernait.

« Ce que je voulais dire, c'est que les Britanniques dans leurs prospectus nous présentent, nous les Allemands, comme des barbares, des Huns. »

Nous les Allemands. Si *Weltanschauung* constituait le mot préféré d'Adi, voilà quelle était sa tournure favorite. « Nous les Allemands, pensons... » « Nous les Allemands, n'accepterons pas... » Alors qu'Adi était un *Wienerschnitzel*. Mais eux les Autrichiens, ils sont comme ça, songea Hans.

« Évidemment qu'ils disent ça, répondit-il. C'est de la propagande. Tu t'attendais à quoi ? Des compliments à profusion ?

— Le problème n'est pas là. Ils mentent, naturellement, mais leurs mensonges sont psychologiquement solides. Ils préparent le soldat britannique aux horreurs de la guerre, ils le préservent de la déception. Il arrive au Front et découvre un ennemi brutal, en effet, une guerre infernale, c'est certain. Ses chefs disaient vrai. La guerre va exiger une dure lutte. Et donc, notre Tommy s'enterre avec une résolution accrue. Et que raconte notre propre propagande au gamin allemand plein d'espoir que nous avons enrôlé ? Que les Britanniques sont des lâches et qu'on peut les écraser facilement. Que les Français manquent de discipline et sont toujours au bord de la mutinerie. Que Foch, Pétain et Haig sont des imbéciles. Des mensonges, mais sans aucune valeur psychologique. En arrivant sur le front, nos hommes se rendent vite compte que les Français ont en réalité une dangereuse discipline, que les Tommies sont loin d'être des pleutres. Conclusion : Ludendorff ment, l'état-major n'abrite que des crapules et des escrocs. Ils commencent à douter de la grande phrase sur les affiches à Berlin : *Der Sieg wird unser sein*. La pensée qu'il puisse s'agir là aussi d'un mensonge se développe dans leur tête. Peut-être, se disent-ils, que la victoire ne nous reviendra pas. Résultat : la volonté est sapée, le moral baisse. Défaitisme.

— Ça se peut, répondit Hans, sceptique. Mais toi, tu crois en une victoire assurée.

— Justement ! Tout est question de foi ! » Adi se martela la main du poing, les yeux brillant d'excitation. « La volonté crée la victoire ! Le défaitisme est une prophétie qui œuvre à son propre accomplissement. On ne suscite pas la volonté de gagner en racontant de piteux mensonges facilement mis à nu. Nous gagnerons si nous voulons la victoire. Il n'y a rien que nous les Allemands ne puissions accomplir, pour peu que nous le croyions. Pas plus qu'il n'y a de limites aux profondeurs où nous pouvons sombrer quand nous perdons notre foi. Il ne doit pas y avoir de place pour le doute. Un solide rempart de conviction, voilà de quoi nous avons besoin, assez fort pour défendre notre Allemagne contre l'ennemi extérieur et les lâches incursions des pacifistes et des planqués à l'intérieur. L'unité, rien que l'unité. Si notre propre camp ne croit pas à sa propagande, quel espoir avons-nous que l'ennemi y croie ?

— Et c'est pour ça que tu as cassé la gueule au caporal ? »

Quelques jours plus tôt, Adi avait étonné tout le monde en déclenchant une rixe contre un solide maréchal des logis originaire de Nuremberg. « La guerre est une arnaque d'un bout à l'autre, avait

déclaré l'homme. Ce n'est pas notre guerre, c'est celle des Hohenzollern. Une guerre d'aristocrates et de capitalistes.

— De quel droit oses-tu parler ainsi devant les hommes ? avait hurlé Adi en se précipitant sur lui. menteur ! Traître ! Bolchevique ! »

Caporal lui-même, Adi n'avait pourtant aucun respect pour le grade en soi. On lui avait offert une promotion des années plus tôt, mais rien n'avait été prévu pour promouvoir un coursier de régiment au-dessus du grade de Gefreiter, et Gefreiter il était donc resté.

Ce maréchal des logis, cet Obergefreiter, avait flanqué son poing de gorille dans le visage d'Adi, encore et encore, mais sans résultat. Manque de volonté, peut-être. Une *Weltanschauung* inadéquate. Finalement, il s'était effondré dans la boue, saignant du nez et de la bouche, tandis qu'Adi se dressait au-dessus de lui, les flancs soulevés de ahanements, les lèvres couvertes d'une écume de postillons.

L'incident avait nui à sa popularité parmi les hommes les plus récemment arrivés, en dépit de la Croix de Fer de seconde classe d'Adi et de sa réputation de récupérateur de première classe en matière de nourriture et d'équipement. Les anciens, Ignaz Westenkirchner, Ernst Schmidt, Rudi Gloder, Hans lui-même, éprouvaient toujours une grande affection pour l'Autrichien au caractère de cochon. Mais le bonhomme était un compagnon exaspérant, aucun doute là-dessus. On aurait une vie plus confortable sans lui. Plus confortable, mais peut-être plus dangereuse, car il ne connaissait pas la peur.

Ils approchaient à présent de la principale tranchée de communication, surnommée le Kurfürstendamm d'après la principale artère commerçante de Berlin. Adi ralentit.

« Je me souviens de la première fois qu'on m'a épouillé », déclara-t-il, à propos de rien.

« En octobre, il y a quatre ans », lança promptement Hans. Il leva les yeux au-delà du Ku'damm et des tranchées avancées, par-delà le no man's land en direction d'Ypres. « Il y a quatre ans, et quatre kilomètres. Nous avons décrit un tour complet, Adi. Un kilomètre par an. Bel exploit. Belle guerre. » Il leva une main en défense devant son visage, précipitamment. « C'est pas du bolchévisme, je te jure ! Une simple remarque idiote. »

À sa surprise, Adi sourit avec un amusement réel. « Ne t'en fais pas, je ne frappe jamais mes amis. » *Kameraden*. Encore un de ses mots favoris.

« Loué soit le Seigneur. J'y tiens, à ce visage.

— Je ne vois pas pourquoi. »

Bonté divine, songea Hans. C'était presque une boutade.

« Non, en fait, ce n'était pas la première fois, enchaîna Adi. La

première fois que j'ai été épouillé, ça se passait à Vienne, il y a presque dix ans de ça. Ils appelaient ça un *Obdachlosenheim*^[6], mais en fait c'était une prison, ignoble, humiliante. J'avais épuisé l'argent de la pension envoyée par ma famille, personne n'achetait mes toiles. Je n'ai pas eu d'autre choix que de me placer à la merci de l'État. »

Hans frémit légèrement. Adi ne parlait quasiment jamais de chez lui ou de son passé. Lorsqu'il le faisait, une incohérence ou l'emploi exagéré d'un langage mélodramatique conduisait souvent les gens à le prendre pour un affabulateur ou un menteur. *Me placer à la merci de l'État*, tu parles. *M'inscrire dans un foyer*, voilà ce qu'il voulait dire. Sacré Adi.

« Ça a dû être affreux, pour toi. »

Adi balaya cette commisération d'un haussement d'épaules. « Je ne me suis pas plaint. Ni à l'époque, ni maintenant. Mais je te le dis, Hans. Plus jamais. Plus jamais.

— *Plus jamais ? Plus jamais ?* » Une voix enjouée derrière eux. « Ça ne ressemble pas à notre cher Adolf.

Rudi Gloder arriva dans leur dos et leur assena une claque sur l'épaule à chacun.

« *Herr Hauptmann !* » Adi et Hans se raidirent en un salut. La succession régulière des promotions de Gloder sur le champ de bataille, de Gefreiter à Obergefreiter, Stabsgefreiter, puis Unteroffizier, et maintenant Hauptmann, avait été rapide et inévitable. Qu'il ait franchi le Grand Fossé pour devenir Leutnant, Oberleutnant et maintenant Hauptmann, n'avait surpris que ceux qui n'avaient jamais combattu ni vécu à ses côtés. Certains hommes sont nés pour s'élever.

« Arrêtez avec ça, dit Rudi, embarrassé. Ne saluez que lorsque d'autres officiers peuvent nous voir. Alors, dites-moi, c'est quoi, ces histoires de *plus jamais* ?

— Rien, mon capitaine, répondit Adi. Hans et moi, nous discussions des Français et du casque du Colonel. »

L'aisance de ce mensonge stupéfia Hans. Si rapidement, avec tant de naturel. Qu'Adi ne tienne à parler à personne de son passé peu reluisant à Vienne, rien de plus normal. Qu'il fasse preuve de réticence devant Gloder, en particulier, cela aussi, on devait s'y attendre. Adi résistait plus que les autres aux charmes de Rudi. Hugo Gutmann, leur ancien adjutant, lui, avait activement haï Gloder, mais après tout, Gutmann était juif, et Rudi n'avait jamais eu peur de manifester son mépris à son encontre, en fait il l'avait traité un jour en face d'*aufgeblasene Puffmutter*. Adi n'éprouvait aucune affection pour Gutmann non plus, bien que ce dernier ait mis tant d'énergie à faire aboutir sa recommandation pour la Croix de Fer. Une loyauté envers

Gutmann n'avait donc rien à voir avec le fait qu'Adi était moins sensible que d'autres à la radieuse personnalité de Rudi. Toutefois, immunisé ou pas, il était étrange de mentir si facilement et négligemment à un *Kamerad*... Étrange et un peu troublant.

« Les Français et le casque du Colonel ? demanda Rudi. On dirait le titre d'une comédie de bas étage.

— Vous n'en avez pas entendu parler ? » Adi paraissait surpris. « Un des hommes qui surveillait les tranchées ennemies ce matin a vu le *Pickelhaube* du colonel Baligand, son plus beau casque impérial à queue de homard, qu'on agitait triomphalement de long en large au bout d'un fusil. Ils ont dû s'en emparer durant l'attaque contre l'abri de Fleck, la nuit dernière.

— Salopards de Français, fit Rudi. Des ordures et des violeurs de petites filles.

— J'en parlais avec Mend, ici, mon capitaine. Nous devons le récupérer.

— Mais certainement, nous devons le récupérer ! La fierté du régiment est en jeu. Nous devons le reprendre et revenir avec un trophée à nous. Ces gamins du Sixième ont de la pisse dans les veines. Il faut leur montrer comment se battent les hommes, les vrais. »

Se retrouver encombrés du Sixième régiment d'infanterie de Franconie, une excroissance non désirée, suite à leur décimation au bout de quatre ans de combats, avait suscité une certaine rancœur parmi les soldats d'origine du régiment de List. Dans l'esprit des vétérans bavarois, ces nouveaux venus étaient des lavettes malingres et hésitantes qui avaient grand besoin d'un surcroît de discipline et de courage.

« J'ai sollicité la permission du Commandant pour effectuer seul un raid ce soir, déclara Adi. Ça se passe dans le secteur K, au nord de la nouvelle batterie française qui se trouve là-bas. Je connais l'endroit par cœur. Après tout, c'étaient nos tranchées il n'y a pas si longtemps. J'y apportais régulièrement des messages. Mais le commandant a dit... » Ici, Adi se livra à une imitation respectable de l'adjudant actuel du régiment (le Juif Gutmann avait été tué en conduisant un assaut, plus tôt, cette année-là) « ...Il a dit qu'il ne *pouvait pas sacrifier un homme dans un aventurisme aussi téméraire*, si bien que je ne sais pas trop ce qu'on pourrait faire, à présent. » Il jeta à Gloder un coup d'œil d'expectative, et Hans aurait pu jurer que la voix d'Adi contenait une nuance de défi.

« Le commandant Eckert est franconien, bien sûr, déclara Gloder. Hum... Ça mérite réflexion. »

Hans regardait attentivement Adi. Les yeux bleu pâle scrutaient le

visage de Rudi avec une attente exaltée. Hans n'y comprenait rien. Espérait-il une nouvelle permission de partir en raid ? Il devait savoir qu'un Hauptmann ne pouvait pas aller contre les ordres d'un commandant. D'ailleurs, Hans n'arrivait pas à comprendre *quand* Adi avait demandé à Eckert d'approuver une telle action. Ils avaient pratiquement passé toute la journée ensemble.

Peut-être lorsque Hans s'était rendu aux latrines, pour sa corvée du matin. Très bizarre.

« Si je tentais le coup, demanda Adi sur un ton songeur, crois-tu qu'Eckert fermerait les yeux sur mon insubordination ? J'aimerais vraiment... »

— Tu ne peux pas désobéir à un ordre direct, déclara Rudi. Laisse faire papa. Je vais trouver une solution. »

Mend goûtait à son premier quart d'un simili café immonde, le lendemain matin, quand Ernst Schmidt s'approcha dans un état d'agitation peu caractéristique.

« Hans ? Tu as entendu ? Oh, mon Dieu, c'est vraiment trop affreux.

— Entendu quoi ? Je me lève tout juste, bordel.

— Alors, regarde. Jette un coup d'œil ! »

Avec des mains tremblantes, Ernst colla une paire de jumelles sous le nez de l'autre.

Hans prit son casque et s'en alla en bougonnant vers la plus proche échelle de tranchée, passant lentement la tête par-dessus la ligne du parapet. Ernst Schmidt, d'ordinaire taciturne, devait perdre le contrôle, se disait-il.

« À trois heures ! À gauche du trou d'obus inondé. Là-bas !

— Baisse-toi, imbécile ! Tu veux nous faire tous les deux flinguer ?

— Là-bas ! Tu vois ? Oh, bon Dieu, la ruine que c'est... »

Soudain, Hans vit.

Gloder gisait le visage vers le ciel, ses yeux aveugles fixés sur le soleil levant, sa gorge d'ivoire ouverte et des mares écarlates de sang figé étalées sur sa tunique comme des lacs de lave pétrifiée. À un mètre environ de son poing tendu, se trouvait le majestueux *Pickelhaube* de cérémonie à queue de homard du colonel Maximilian Baligand, la pointe dressée, comme si le colonel lui-même, enfoui sous terre, le portait encore. Sur une épaule, à la mode négligente des hussards, était passée une veste de mess à brandebourgs de brigadier français.

Un mouvement à l'avant-plan attira l'attention de Hans.

Lentement, centimètre par centimètre, depuis les lignes allemandes, un homme progressait sur le ventre en direction du corps.

« Mon Dieu ! souffla Hans. C'est Adi !

— Où ça ? »

Hans fit passer les jumelles à Ernst. « Merde, si on ouvre un feu de couverture, les Français vont sûrement le repérer. Baisse-toi, on va employer les périscopes. C'est plus sûr. »

Vingt minutes durant, en silence, ils observèrent en priant Adi qui s'insinuait vers les barbelés.

« Fais attention, Adi ! chuchota Hans à part lui. *Zoll für Zoll, mein Kamerad.* »

Adi se coula le long du rouleau principal de barbelés qui le séparait de Rudi jusqu'à ce qu'il atteigne une section marquée de minuscules bouts de tissu, une porte codée laissée par les groupes de poseurs de barbelés. Une fois cette entrée négociée sans problème, il reprit son périple de reptation vers le cadavre.

Une fois arrivé là...

« Et maintenant ? demanda Ernst.

— De la fumée ! s'exclama Hans. Maintenant qu'il est là-bas, on peut dresser un écran de fumée entre lui et les tranchées avancées ennemies. Vite ! »

Ernst beugla qu'on lui apporte des pistolets fumigènes, tandis que Hans continuait à observer.

Adi, couché sur le ventre, semblait explorer en aveugle la blessure dans le dos de Rudi.

« Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— J'en sais rien.

— Peut-être que Rudi n'est pas mort ?

— Bien sûr que si, il est mort, tu n'as pas vu ses yeux ?

— Alors, qu'est-ce que fout Adi ? »

Hans ne put rien voir, car Adi, se redressant à quatre pattes, lui boucha sa vue sur le cadavre.

« Bon Dieu, mais couche-toi, espèce de cinglé ! » chuchota Hans.

Comme s'il l'avait entendu, Adi s'aplatit brusquement, et demeura sans bouger auprès du cadavre de Gloder.

« Mon Dieu ! Il a été touché ?

— On aurait entendu quelque chose.

— Il est paralysé, alors ! »

Hans prit conscience d'une animation croissante dans sa propre tranchée. Il s'écarta du périscope pour regarder autour de lui. L'alarme d'Ernst avait alerté des dizaines d'hommes. Non, pas d'hommes. De gamins, pour la plupart. Quelques-uns avaient eux-mêmes des

périscopes et transmettaient, avec des commentaires extravagants, chaque détail de la scène. Les autres tournèrent vers Hans leurs gros yeux apeurés.

« Pourquoi est-ce qu'il ne bouge plus ? Il reste immobile. Il a perdu son cran ? »

La vision d'un homme qui se figeait dans le no man's land n'avait rien d'extraordinaire. Une minute, on courait et on zigzaguait, la suivante, on restait pétrifié comme une statue.

« Pas Adi, déclara Hans avec toute la jovialité qu'il put. Il reprend des forces pour le trajet de retour, c'est tout. » Il se tourna de nouveau vers le périscop. Toujours aucun mouvement. « Tous ceux qui ont des pistolets fumigènes, préparez-vous », lança-t-il.

Une demi-douzaine d'hommes se faufila jusqu'au sommet des échelles, pistolets tenus en arrière au-dessus de l'épaule, à la façon des cow-boys.

Hans s'humecta le doigt et vérifia le vent avant de reprendre son observation. Soudain, sans prévenir, Adi se redressa, face à l'ennemi. Il passa les bras sous ceux de Rudi et le hala à reculons vers les lignes allemandes, sautillant en arrière, genoux ployés, comme un danseur cosaque.

« Maintenant ! cria Hans. Feu ! Tirez en hauteur, cinq minutes sur la gauche ! »

Les pistolets fumigènes lancèrent une salve d'applaudissements polis. Hans observa Adi tandis que les cartouches tombaient au-delà de lui et qu'un dense rideau de fumée s'élevait et s'épaississait, dérivant lentement au fil du vent entre lui et les tranchées avancées françaises. Adi continua de progresser péniblement vers ses lignes sans s'arrêter ni regarder en arrière. Peut-être avait-il escompté cet écran de fumée, se dit Hans. Il avait confiance en nous pour savoir quoi faire. Peut-être aurait-il couru le risque quand même. Hans avait toujours su qu'Adi en avait le courage, mais ne lui aurait jamais soupçonné une telle vigueur.

« Mais qu'est-ce que vous foutez, ici ? » Le commandant Eckert fit irruption dans la tranchée, la moustache frémissante. « Qui a donné l'ordre de lancer les fumigènes ? »

Un jeune Franconien exécuta un salut impeccable. « Le Gefreiter Hitler, mon commandant.

— Hitler ? Qui lui a permis de donner un tel ordre ?

— Non, mon commandant. Il n'a pas donné d'ordre, mon commandant. Il est dehors, mon commandant. Dans le *Niemandsland*. Il ramène le corps du Hauptmann Gloder, mon commandant.

— Gloder ? Le Hauptmann Gloder est mort ? Comment ? Quoi ?

— Il est sorti la nuit dernière récupérer le casque du colonel Baligand.

— Le casque du colonel Baligand ? Mais vous avez bu, soldat !

— Non, Herr Major^[7]. Les Français ont dû s'en emparer au cours de l'attaque de jeudi plus loin sur la ligne, mon commandant. Le Hauptmann Gloder est parti le récupérer. Et il l'a fait et il a fauché une veste de mess de brigadier, par-dessus le marché. Mais un tireur a dû l'atteindre, mon commandant.

— Bonté divine !

— Oui, mon commandant. Et le Gefreiter Hitler est sorti récupérer le corps à présent, mon commandant. Le Stabsgefreiter Mend nous a donné ordre de le protéger avec des fumigènes.

— Est-ce vrai, Mend ? »

Mend se mit au garde-à-vous. « Parfaitement exact, mon commandant. J'ai jugé que c'était la meilleure solution.

— Mais bon Dieu, les Français pourraient s'imaginer que nous les attaquons. »

Mend, trop abasourdi et horrifié pour réfléchir clairement, réussit pourtant à répondre. « Sauf votre respect, Herr Major, cela ne peut guère aggraver la situation. Tout ce qui arrivera est que les *Franzmänner* vont gaspiller quelques milliers de précieuses cartouches.

— Ma foi, tout ça n'est pas très orthodoxe. »

Pas autant que toi, connard de petit maître d'école, se dit Mend, avant de céder à des considérations plus inquiètes.

« Et où se trouve Hitler, à présent ? »

Schmidt beugla la réponse, derrière ses jumelles. « Il a atteint les barbelés, caporal ! Caporal, il va bien ! Il a trouvé le passage. Il a le corps. Et le casque, caporal ! Il a même le casque ! »

Un immense rugissement de joie monta des hommes et même le commandant Eckert s'autorisa un sourire.

Hans, dans son effarement, se répétait, encore et encore : Eckert n'en savait rien jusqu'à maintenant. Eckert ne savait *rien* ! Adi n'avait pas parlé à Eckert du casque du colonel, hier. Adi ne lui avait jamais demandé la permission d'effectuer un raid. Et pourtant, il nous a affirmé le contraire, à Rudi et moi. Pourquoi Adi avait-il menti ?

Hans sortit lentement de la tranchée au moment où le cadavre de Rudi y roulait. Adi le suivit, brandissant dans sa main droite le casque du colonel, l'aigle dorée qui y était frappée flamboyant au soleil.

Tandis que Hans s'éloignait, les vivats des hommes grandirent et enflèrent en lui jusqu'à se déverser par ses yeux en un flot de larmes brûlantes d'écœurement.

Faire acte de contrition

L'histoire d'Axel Bauer

Du revers de la main, Leo s'essuya les larmes des joues. Assis en silence dans le fauteuil, je tirais les crins en le regardant avec nervosité. Je n'avais encore jamais vu pleurer un adulte. En-dehors des films, je veux dire. Dans les films, les adultes pleurent tout le temps. Mais en silence. Leo pleurait avec de sonores sanglots et de grands hoquets pour reprendre son souffle. J'attendais que cette horrible tempête s'apaise.

Au bout de deux ou trois minutes, il avait retiré ses lunettes pour les lustrer avec le pan de sa cravate. Il cligna ses yeux humides en me regardant.

« Oh, je sais. Pourquoi est-ce que je ne vous en ai pas parlé plus tôt ? Pourquoi vous ai-je laissé croire que j'étais juif ? »

Je produisis un son, quelque part entre un grognement et un geignement, dans l'intention d'exprimer mon assentiment, ma tolérance, ma compréhension... Je ne sais pas, quelque chose de ce genre. Mais à la façon dont le bruit émergea, je parus suggérer que la balle se trouvait dans le camp de Leo ; à lui de parler, je réservais mon jugement.

Il dut le percevoir ainsi, lui aussi. « Vous devez le savoir, on ne parle pas si facilement d'une telle chose. En fait, je n'en ai jamais parlé avant. Sinon à moi-même. »

Je tâtonnai en cherchant un commentaire constructif. « Zuckermann, dis-je. C'est un nom juif, non ? Il y a un chef d'orchestre, ou un musicien, quelque chose comme ça ?

— Pinchas Zuckermann. Il est violoniste et chef d'orchestre. Il joue de la viole, également. Chaque fois que je vois son nom sur un disque, dans un journal, je m'interroge... »

Leo rechaussa ses lunettes et s'enfonça dans le fauteuil devant moi. Nous étions assis face à face comme au jour de notre rencontre. Ni café ni chocolat chaud, cette fois-ci. Rien que l'espace entre nous.

« De son vrai nom, mon père s'appelait Bauer, dit Leo. Dietrich Joseph Bauer. Il est né à Hanovre, en juillet 1904. Durant les années vingt, il s'est spécialisé en histologie et en radiologie et a accepté un poste de chercheur à l'Institut d'Anatomie de l'Université de Münster, sous la direction du professeur Johannes Paul Kremer, dont je vous reparlerai. Mon père s'est inscrit au Parti national-socialiste ouvrier allemand en 1932 et a été pendant deux ans *Sturmarzt* au Reiterstandart SS n°8.

— *Sturmarzt* ?

— Médecin. Chez les SS, à peu près tout commence par *Sturm* : *tempête*. Qu'a-t-on besoin de savoir d'autre sur eux quand on sait qu'ils baptisaient leurs médecins docteurs de tempête ? *Docteurs de tempête !* » De nouvelles larmes jaillissaient de ses yeux et il secouait la tête d'avant en arrière. « La nature se révolte. »

Pour la première fois de ma vie, j'aurais bien aimé fumer. Je remarquai que ma jambe gauche montait et descendait de façon incontrôlable sur mon talon, une habitude que je croyais avoir perdue depuis mes tourments d'adolescent de seize ans.

« Enfin bref », déclara Leo, retirant ses lunettes pour s'essuyer de nouveau les yeux. « En 1941 mon père s'est enrôlé dans la réserve des Waffen-SS, avec le rang de SS-Hauptscharführer, un genre de sergent supérieur, quelque chose comme un sergent-major, je suppose, mais sans les devoirs d'entraînement et autres. Un rang honorifique. Tout cela, je l'ai appris par mes propres recherches.

— Alors, vous ne le connaissiez pas ? Votre père ?

— Nous y venons. En septembre 1942 il exerçait à l'hôpital SS de Prague et a reçu un message de Kremer, son ancien professeur qui l'avait au départ encouragé à entrer chez les SS et avait depuis été promu au rang de sous-officier, *Untersturmführer*, et travaillait à un poste provisoire dans une petite ville de Pologne du nom d'Auschwitz. Kremer voulait reprendre ses travaux universitaires et recommandait mon père comme successeur approprié. J'avais quatre ans. Ma mère et moi vivions encore à Münster. Je me prénommiais Axel. Je n'ai aucun souvenir de cette époque. Nous avons reçu l'ordre de rejoindre Papa en Pologne en octobre 1942, et nous y sommes restés deux ans et demi.

— Dans Auschwitz même ?

— Grand Dieu, non ! En ville. Oui, la ville. Toujours en ville. »
Je hochai la tête.

« Vous demandez si je me souviens de mon père. Je vous dis ce que je me rappelle maintenant, des souvenirs qui me sont revenus après des années d'absence. Ça arrive quand on devient plus vieux,

vous savez sans doute. Je me rappelle maintenant un homme qui me faisait sans cesse des piqûres. Contre la diphtérie, le typhus, le choléra. La ville d'Auschwitz a connu de fréquentes épidémies de fièvre, et il avait décidé que je ne devais pas périr. Je me souviens aussi d'un homme qui rentrait chaque soir à la maison avec des colis. Des bouteilles de vin de prune de Croatie, des perdrix et des lapins entiers fraîchement tués, des pains de savon parfumé, des pots de café moulu et, pour moi, du papier multicolore et des crayons de couleurs. Tout cela représentait des luxes suprêmes, vous devez comprendre. Une fois, il a même rapporté à la maison un ananas. Un ananas ! Il ne parlait jamais de son travail, sauf pour dire qu'il ne parlait jamais de son travail. C'est pour ça que j'emploie le mot *travail*. C'était le sien. Il était gentil et drôle à la fois et, à l'époque, je crois que je l'aimais de tout mon cœur.

— Et en quoi exactement, consistait son travail ?

— Son travail consistait à soigner les malades parmi les officiers et les soldats SS et à assister aux *Sonderaktionen* en tant qu'observateur médical.

— *Sonder...*

— Les Actions spéciales. Les actions pour lesquelles on a construit les camps de la mort. Les gazages. Ils appelaient ça les Actions spéciales. Et aussi... » Leo s'interrompit et regarda par derrière moi, en direction de la fenêtre, un instant. « Et aussi, mon père a poursuivi des expériences médicales mises en route par Kremer. L'ablation d'organes vivants pour les étudier. Tous deux s'intéressaient au taux d'atrophie cellulaire chez les mal-nourris et les constitutions faibles. En particulier, quand cela affectait les jeunes. Kremer a écrit de Münster à mon père, en 1943, pour lui demander de poursuivre le travail et de lui envoyer régulièrement les données. »

Je regardai Leo se lever pour se rendre à la bibliothèque. Il y prit un petit livre noir et blanc dont il feuilleta les pages.

« Kremer tenait un journal, vous savez. Ça a causé sa perte. Il n'est resté que trois mois à Auschwitz, mais cela a suffi. Les Britanniques, qui ont autorisé son extradition en Pologne, ont confisqué le journal. Des extraits sont parus dans ce livre, publié en Allemagne en 1988. Je vous lis : *10 octobre 1942. Extrait et fixé matériau vivant frais de foie, de rate et de pancréas. Demandé aux prisonniers de me fabriquer un tampon avec ma signature. Pour la première fois, allumé le chauffage dans la pièce. Nouveaux cas de fièvre typhoïde et de typhus abdominalis. Dans le camp, la quarantaine continue. Le lendemain : Aujourd'hui dimanche, nous avons eu du rôti de lièvre pour déjeuner – une cuisse vraiment grosse – avec des croquettes et*

du chou rouge. 17 octobre. Assisté à procès et à onze exécutions. Extrait du matériau vivant frais de foie, rate et pancréas après injection de pilocarpine. Assisté à la 11^e Sonderaktion par temps froid et humide, ce matin, dimanche. Scènes horribles, avec trois femmes nues qui nous suppliaient de les épargner. Et ça continue, ça continue. Voilà les trois mois de Kremer. La totalité de sa contribution à la Solution finale du Problème juif en Europe. La vie de mon père là-bas a dû beaucoup y ressembler, mais il ne tenait pas de journal. Il ne reste de ses deux ans et demi ni journal ni lettres. » Leo marqua une pause entre chaque mot. « Deux. Ans. Et. Demi. »

Je déglutis. « Et votre père a été capturé, lui aussi ? À la fin de la guerre ? »

— Toujours, mon esprit revient, je ne sais pas pourquoi, déclara Leo en m'ignorant totalement, à cette entrée particulière du journal de Kremer. *Demandé aux prisonniers de me fabriquer un tampon avec ma signature.* Comment se fait-il, quand on contemple l'histoire, qu'on ne considère jamais ces choses-là ? On se représente les chambres à gaz, les fours, les chiens, la brutalité des gardes, les maladies, la terreur des enfants, la douleur des mères, l'insondable cruauté, l'horreur qu'on ne peut pas décrire, mais *Demandé aux prisonniers de me fabriquer un tampon avec ma signature.* Un brillant professeur, à la tête d'une école d'anatomie, se voit nommer dans un camp de concentration. Au bout d'une semaine, environ, il se lasse de signer des ordres sans fin. Quel genre d'ordres, à votre avis ? Commander de nouvelles réserves de phénol et d'aspirine ? Faire déclarer tels ou tels prisonniers malades inaptes au travail et les diriger vers une Action spéciale ? Autoriser l'extraction d'organes *in vivo* ? Qui sait ? Des ordres, voilà tout. Et donc, *Bon Dieu*, dit-il un matin à un collègue. *Je n'arrive pas à obtenir du chef de magasin un tampon avec ma signature. Il me dit que je ne suis là qu'à titre temporaire et qu'il faut deux mois pour qu'un tampon nous parvienne de Berlin.*

« — Où est le problème ? lui répond son ami. *Demande aux prisonniers de t'en fabriquer un.* »

« Et comment procède-t-il, ce brillant professeur qui a deux doctorats, qui a formé pour le monde deux générations de praticiens et de chirurgiens entraînés ? Comment met-il en œuvre cette idée simple, évidente ? Est-ce qu'il envoie chercher un prisonnier, un Kapo juif peut-être, pour lui demander de s'en occuper pour lui ? Est-ce qu'il entre un jour dans un baraquement et déclare, devant les prisonniers au garde-à-vous : *Bon, dites-moi, certains d'entre vous s'y connaissent-ils, en papeterie ? J'ai besoin qu'on me fabrique un tampon avec ma signature. Volontaires, s'il vous plaît.* Qui sait ? D'une façon ou d'une autre, peu

importe la procédure, on prend des dispositions commodes. Kremer signe de son nom, *Johannes Paul Kremer*, une feuille de papier qu'il confie au prisonnier choisi. Quelle est la méthode, selon nous ? L'encre encore humide, le prisonnier applique un tampon en caoutchouc vierge sur le papier. L'image miroir de la signature se transfère sur le tampon. Le prisonnier découpe avec précaution le reste du caoutchouc. Il exécute ce travail dans un bureau, peut-être, ou dans un atelier, dans un lieu où on lui autorise l'accès à des couteaux. Cela lui prend-il une heure, ou plus, pour s'assurer de la qualité du travail pour satisfaire le *Herr Professor Obersturmführer* Kremer, un homme qu'il importe de satisfaire. Et maintenant, le Professeur Kremer se retrouve l'heureux possesseur d'un tampon portant la reproduction parfaite de sa signature, l'équivalent pour le vingtième siècle d'une bague à signet ou du Grand Sceau. Fini la tâche fastidieuse de signer de sa main toutes les feuilles de papier. Il lui suffit d'un coup de tampon. *Bam, bam !* » Leo frappa du côté de son poing droit dans la paume ouverte de sa main gauche, avec une violence et un fracas qui me firent me redresser tout droit, sous le choc. « Et le prisonnier qui a fabriqué le tampon ? Son nom apparaîtra-t-il un jour au-dessus de la signature qu'il a découpée avec tant de soin ? *Bam, bam !* Et mon père ? Quand il est arrivé, a-t-il également demandé à un prisonnier de fabriquer un tampon avec sa signature ou a-t-il attendu que Berlin lui procure quelque chose de plus officiel, d'un peu plus élégant ? *Bam, bam !* » Il s'arrêta pour reprendre son souffle. « Tenez, je vais me préparer du chocolat. Du café pour vous. Peut-être quelques gâteaux à grignoter. »

Je hochai la tête sans mot dire.

« Quelle morbidité de parler de chocolat, de café et de petits gâteaux après une telle conversation, vous pensez », me dit Leo en revenant après avoir allumé la bouilloire. « Vous avez raison. On est frappé par le même écœurement en lisant ce qu'écrivent les hommes qui dirigeaient les camps. *Pitoyable tentative de rébellion dans la salle des douches, ce matin. Une douzaine de Musulmanes nues* – ils appelaient les Juives des Musulmanes, vous saviez ça ? – *une douzaine de Musulmanes nues ont cherché à fuir. Kretschmer leur a tiré à chacune une balle dans la jambe et les a forcées à sautiller dix minutes avant de les liquider. Spectacle vraiment cocasse. Au repas de midi, excellente bière envoyée de Bohême. Un veau délicieux, suivi par du vrai café moulu. Le temps reste abominable.* Voilà le genre de choses qu'on lit, encore, encore et toujours. Ou les lettres envoyées à la maison. *Trudi chérie, Mon Dieu, quel endroit épouvantable. Nos hommes montrent une persévérance vraiment héroïque dans leur travail. Il arrive toujours plus de*

Juifs chaque jour, il y a toujours tellement à faire. Tu serais fière de voir combien les gardes et les officiers se plaignent peu en effectuant leur tâche dans le camp. Face à tant de provocations de la part de ces Juifs simiesques, avec leur puanteur. Embrasse bien Mutti pour moi, et dis à Erich que j'attends de meilleurs résultats à l'école ! C'est ainsi.

— La banalité du mal », murmurai-je.

Leo fronça les sourcils. « Peut-être. Je ne sais jamais très bien, avec cette expression. Ah, j'entends la bouilloire. »

Devant la fenêtre, une tondeuse à gazon démarra. Un téléphone sonnait en vain dans la pièce d'en bas. Avec la même délicatesse plutôt féminine que précédemment, Leo déposa le plateau sur la table basse qui nous séparait et me versa un café.

« Bref. Un jour de 1945, ma mère m'appelle. Papa se tient à côté d'elle dans son uniforme. L'uniforme noir d'un SS-Sturmbannführer, désormais. L'uniforme qui aujourd'hui encore suscite la terreur chez des millions et le désir chez quelques malades. La casquette dure et noire qui porte la Tête de Mort sur son bandeau, les agrafes de col qui disent SS en éclairs – rien que cela, quel coup de maître, comme design ! Ce que de nos jours on appellerait un *logo*, non ? – les culottes de cheval bouffantes, les bottes cirées, la cravache qu'on claque d'un geste viril contre sa cuisse, les manchettes, la cravate, la chemise impeccable. Le génie des Nazis. Un tel uniforme a le pouvoir de transformer le plus grotesque lourdaud en impressionnant *Übermensch*. Même les noms de grade portent la puissance d'un totem. *Sturmbannführer*. Redressez la visière de votre casquette devant un miroir, levez la main droite pour saluer, claquez des talons et dites : *"Ich bin Sturmbannführer. Heil Hitler !"* Les jeunes enfants s'amuse à ça partout dans le monde. L'uniforme, le langage, le style. Pour un monde sain d'esprit, ils symbolisent toutes les postures de l'orgueil, de l'arrogance, de la cruauté, de la barbarie et de la bestialité. Tout ce qui nous fait honte. Pour moi, c'est le symbole de tout ce qu'était Papa.

— Mais ce n'est pas de votre faute.

— Michael, nous en viendrons aux blâmes plus tard, voulez-vous ? »

Je levai la main en signe d'excuse. Hé, c'était lui qui menait le jeu. Il avait la balle, il décidait des règles.

« Et donc, ma mère m'appelle ce jour-là et j'arrive. Papa s'agenouille devant moi et lisse mes cheveux en arrière. Comme il fait quand il veut toucher mon front pour vérifier ma température.

« Axi, me dit-il. *Il va falloir que tu t'occupes de Mutti quelque temps. Tu crois que tu peux faire ça pour moi ?*

« Je ne comprends pas, mais je regarde en direction de ma mère en larmes, et je hoche la tête.

« Mon père, toujours accroupi, se tourne vers sa sacoche médicale. *Brave petit soldat ! D'abord, il faut que je fasse quelque chose qui va piquer un peu. C'est pour ton bien. Tu comprends ?*

« Je hoche encore la tête. J'ai l'habitude des piqûres.

« Mais celle-ci fait plus mal que toutes celles que j'ai déjà subies. Elle dure un long moment et je hurle de douleur. Tant de douleur... Ça me désoriente et ça me perturbe, mais Mutti est là, en train de me caresser les cheveux en me disant *chut*. Une partie de moi comprend qu'on me fait cela par amour. Finalement, Papa m'embrasse, puis il se redresse et embrasse aussi Mutti. Il tire fermement sur sa tunique pour effacer les plis, referme sa sacoche médicale et quitte la maison. C'est la dernière fois que je le vois. » Leo s'interrompt pour souffler sur la surface de son chocolat avant de goûter avec prudence.

« Et quel âge aviez-vous à l'époque ?

— J'avais six ans. Tout ce que je vous raconte, je le sais, mais je ne m'en souviens pas forcément. Il y a des choses dont je me souviens très clairement, d'autres pas du tout. De petits éclairs, de petits îlots de mémoire que j'ai... Je ne me rappelle pas ma mère en train de m'expliquer que nous allions porter un nouveau nom. Je ne me rappelle pas avoir été Axel Bauer. Je ne me rappelle pas avoir jamais eu un autre nom que Leo Zuckermann. Je le sais, mais je ne me rappelle pas.

— Alors comment avez-vous découvert tout cela ?

— En 1967, en Amérique, je suis à l'Université de Columbia, à New York, tout va bien. Un jeune professeur, pas tellement plus vieux que vous actuellement, avec un grand avenir devant lui. Un jeune Juif survivant de la Shoah qui enseigne dans une des plus prestigieuses écoles américaines. Si ce n'est pas l'exemple parfait d'une évasion hors du cauchemar européen vers le rêve américain, il n'y en aura jamais. Mais un jour, on m'appelle au téléphone et on me convoque une nouvelle fois dans le cauchemar. Cette fois, je ne partirai plus. *Votre mère s'est effondrée, venez tout de suite, Leo*. Affolé, je prends ma voiture pour gagner le Queens par le pont. Lorsque j'arrive dans l'appartement de ma mère, je trouve des hommes et des femmes qui parlent bas, réunis à l'extérieur de la chambre. Un rabbin, un docteur, des amis en pleurs. On avait trouvé la vieille femme sur le sol de la cuisine. Elle est à l'agonie, me dit le docteur. J'entre seul dans la chambre. Ma mère me fait signe de fermer la porte et de venir m'asseoir près de son lit. Elle est affaiblie, mais elle trouve assez de force pour me raconter son histoire. Mon histoire.

« Elle me dit ce que je vous ai expliqué, que je m'appelle en réalité Axel Bauer, que mon père était un médecin SS à Auschwitz. Elle me dit qu'à la fin de 1944, mon père savait avec certitude que les Russes arrivaient, savait avec certitude qu'il devrait payer, expier ce qui avait été commis. Il était convaincu que la vengeance ne s'exercerait pas seulement contre lui, mais contre toute sa famille. Le peuple juif qui, croyait mon père, a pour devise œil pour œil, dent pour dent, ne se satisferait pas de sa seule mort. De cela, il était persuadé. Très méthodiquement, il a préparé un plan pour la survie de sa famille. À l'époque, un médecin juif l'assistait pour la chirurgie. Un docteur très brillant, originaire de Cracovie, un certain Abel Zuckermann. Naturellement, la femme de Zuckermann, Hannah, une juive allemande de Berlin, et leur jeune fils, Leo, avaient été tout de suite gazés, car ils ne servaient à rien, mais on a trouvé quelque intérêt à la science de Zuckermann dans le domaine des maladies hépatiques et on lui a donné du travail à effectuer en chirurgie. Mon père, apparemment, se conduisait avec prévenance envers Zuckermann, lui apportait en cachette de petites quantités de nourriture et l'encourageait à parler de lui. Au cours de ces quelques semaines, mon père a beaucoup appris sur la famille de Zuckermann, son histoire, son frère perdu de vue à New York, son éducation, son passé, les circonstances de sa rencontre avec sa femme, tout ce qu'on pouvait savoir.

« Mais un jour arriva. Le jour où les autorités avaient décidé que le médecin juif ne servait plus à rien et que le temps était arrivé en tant que juif d'aller rejoindre sa famille juive dans l'enfer des juifs. Peut-être mon père a-t-il joué un rôle dans cette décision. Je me pose la question avec crainte. Mais que mon père l'ait envoyé à la mort ou pas, ce jour-là, Abel Zuckermann est mort. Ce jour-là, le *Sturmabführer* Bauer a pu appliquer son plan pour placer sa femme et son fils en sécurité. Ce jour-là, il est venu à la maison et m'a dit d'être fort et de m'occuper de ma mère comme un brave soldat. Ce jour-là, il s'est agenouillé pour me tatouer sur le bras un numéro de camp, le meilleur passeport possible pour un enfant, dans les temps qui venaient. Ce jour-là, je suis devenu Leo Zuckermann. Ce jour-là, ma mère, non plus Marthe Bauer, mais Hannah Zuckermann, m'a emmené loin d'Auschwitz, vers l'Ouest. Toujours plus loin des Russes, que ma mère redoutait par-dessus tout. Nous essaierions d'être recueillis par les Américains ou les Britanniques. Papa avait promis à ma mère qu'il nous rejoindrait un jour, quand il n'y aurait plus de risques. Il nous retrouverait d'une façon ou d'une autre et nous formerions de nouveau une famille. En fait, selon ma mère, il avait

toujours su qu'il ne nous reverrait plus jamais.

« J'écoute tout ceci pendant que le rabbin et les amis attendent au-dehors. Au fur et à mesure que ma mère parle, des souvenirs commencent à s'éveiller et à m'appeler comme de la musique au loin. Le souvenir de la douleur de l'aiguille à tatouer. Le souvenir d'un ananas. Le souvenir de l'uniforme de mon père. Et puis le souvenir de marches de nuit, pendant des kilomètres, en pleurant. Le souvenir de me voir refuser la nourriture. Le souvenir de ma mère qui me dit, sans arrêt : *Tu dois maigrir, Leo ! Tu dois maigrir.*

« Je lui raconte ce souvenir, et je lui demande s'il a un sens.

« *Mon pauvre garçon*, dit-elle. *Ça m'a crevé le cœur de t'affamer, mais comment aurais-je convaincu un officiel que nous étions des réfugiés d'un camp de concentration si nous avions paru gras et bien nourris ?*

« Après une semaine de marche vers le sud-ouest, me dit-elle, nous avons rejoint des réfugiés juifs qui avaient échappé à une des marches de la mort. »

Leo s'interrompit ici et me jeta un coup d'œil interrogateur. « Vous connaissez les marches de la mort ?

— Euh... pas vraiment, dis-je.

— Oh, Michael ! Si vous, un historien, vous ne savez pas, alors quel espoir reste-t-il encore ?

— Ben, ça ne correspond pas réellement à ma période, vous comprenez. »

Leo inclina la tête avec désespoir. « Hé bien, je vous raconte, alors. Vers la fin, les SS avaient absolument décidé que pas un juif ne serait libéré par l'avance des Alliés. Pour eux, clairement, la guerre était perdue, mais aucun Juif ne survivrait pour retrouver la liberté ou raconter son histoire. Tandis que les Américains et les Britanniques arrivaient par l'ouest et les Soviétiques par l'est, une immense armée de prisonniers a été évacuée des camps pour s'avancer vers le centre de l'Allemagne. On battait les prisonniers jusqu'au sang, on les torturait, on les affamait, on les assassinait carrément. Forcés de voyager sur des kilomètres sans autre ration journalière qu'un seul navet. Ils moururent par centaines de milliers. Voilà les *Todesmärsche*, les marches de la mort. Maintenant, vous savez.

— Maintenant, je sais, acquiesçai-je.

— Donc, un jour, environ une semaine après avoir quitté Auschwitz, ma mère et moi avons rencontré un petit groupe qui avait échappé à une de ces marches, on ne sait comment. Trois enfants et deux hommes. D'autres qui étaient partis avec eux étaient morts en chemin. Ils venaient pratiquement du même endroit que nous. Du camp de Birkenau, qu'on appelle parfois Auschwitz Deux. Nous avons

persévéré vers l'ouest pour traverser ensemble la frontière tchécoslovaque, dans un état pitoyable, ne voyageant que de nuit, quittant la route le jour pour dormir dans les fossés et sous les haies. Un des hommes n'arrivait à marcher qu'à cloche-pied, il avait à la jambe un œdème qui commençait à puer la gangrène. Un des enfants est mort alors qu'il marchait avec moi. Il est tombé mort, comme ça, sans un bruit. Au bout d'une semaine, des communistes tchécoslovaques nous ont trouvés. Ma mère et moi avons été déplacés d'un centre de réfugiés à un autre, chaque fois plus grand que le précédent. Finalement, cédant aux références incessantes de ma mère à son beau-frère de New York, on nous a envoyés plus à l'ouest pour que les Américains se chargent de nous. Un sergent m'a ébouriffé les cheveux et m'a donné un morceau de chewing-gum, exactement comme dans les films. Il nous a interrogés, a noté les numéros de nos tatouages et nous a remis des papiers de voyage et d'identité. En 1946, nous avons obtenu la permission de traverser l'Atlantique pour aller vivre avec notre oncle Robert et sa famille dans le quartier du Queens.

« Bien. Le plan de mon père avait marché à la perfection. J'ai grandi en juif américain, avec mes cousins juifs américains, sans rien savoir de mon passé, en dehors des histoires qu'on me racontait sur mon admirable père assassiné, le bon docteur Abel Zuckermann de Cracovie. Ça vous étonne que j'aie accepté cette histoire, peut-être ? Je devais bien savoir que c'était un mensonge.

— Je ne sais pas. Je veux dire, vous avez bien dû garder le souvenir d'une partie de votre vie antérieure.

— Je ne sais pas. Ça se peut, ou je l'ai effacée. Je ne me souviens plus maintenant de ce dont je me souvenais, à l'époque, si vous voyez ce que je veux dire. Combien de votre vie avant sept ans vous rappelez-vous ? Est-ce que ça ne se borne pas à des ombres, avec quelques bizarres taches de lumière ? Tout ce que m'a raconté ma mère, je l'ai cru. Comme tous les enfants. Prenez en compte également le traumatisme de journées passées à avoir faim, à marcher, à se cacher, la désorientation des transferts d'un endroit à l'autre pendant des mois sans fin, l'ennui, le mal de mer de la traversée sur l'océan. Tout cela a accompli le plus gros du travail de ma mère pour elle. Un an et demi a passé après mon arrivée en Amérique, avant que je sois capable de tenir une vraie conversation. Le temps que j'émerge de mon silence, je croyais vraiment être Leo Zuckermann. Rien d'autre n'aurait eu de sens.

— Mais votre oncle ? Comment votre mère l'a-t-elle convaincu qu'elle était vraiment sa belle-sœur ?

— Robert était séparé de son frère depuis dix ans. Il n'avait

jamais rencontré la véritable Hannah Zuckermann. Pourquoi aurait-il mis sa parole en doute ? Oh, elle avait une explication pour tout, ma mère. Elle a même expliqué... » Leo s'interrompt, son visage un instant tordu par la douleur et la gêne. « Elle a même expliqué mon pénis.

— Euh, pardon ?

— Elle a raconté à l'oncle Robert que le *moil* de Cracovie avait été arrêté par les Nazis en 1938, avant qu'on puisse effectuer ma circoncision. On me l'a faite à New York, dans la semaine de mon arrivée là-bas. Ça, je n'oublierai jamais. La circoncision, les cours d'hébreu, la bar-mitsvah, tout ça, je m'en souviens avec une clarté totale. Et maintenant, étendue devant mes yeux en train de mourir, ma mère décide de me raconter que tout était un mensonge, que toute ma vie était un mensonge. Je ne suis pas juif. Je suis allemand.

— *Ouah*.

— *Ouah* est un mot qui en vaut bien un autre. *Ouah* couvre à peu près tout ça. Je regardais cette femme devant moi, cette Marthe Bauer de Münster. Elle avait le visage aussi blanc que l'oreiller derrière elle, et ses yeux brûlaient de ce que je ne peux appeler que de la fierté.

« *Et maintenant, tu sais, Axi, m'a-t-elle dit.*

« L'emploi de mon nom m'a frappé comme une pierre. A remué des trous boueux de souvenirs. Axi... ça me rappelle quelque chose, comme on dit.

« *Et mon vrai père ?* je lui demande. *Le Sturmbannführer Bauer. Qu'est-il devenu ?*

« Elle secoue la tête. *Les Polonais l'ont capturé et pendu. Je l'ai appris. J'ai fini par l'apprendre. Il m'a fallu des années. Je devais faire attention, tu comprends. J'ai finalement eu l'idée d'appeler le Centre Simon Wiesenthal, à Vienne, en prétendant l'avoir vu dans la rue à New York. Ils m'ont dit que ce devait être quelqu'un d'autre, car il n'y avait pas de doute, Dietrich Bauer avait été jugé et exécuté en 49. Alors, je sais. Mais ne t'inquiète pas, Axi, ajoute-t-elle précipitamment, je suis sûre qu'il est mort heureux. En nous sachant en sécurité. »*

« *Pourquoi ne m'as-tu jamais raconté ça avant, Mutti ?* je lui demande en cachant l'horreur dans ma voix. C'est une femme en train de mourir. On ne houspille pas les mourants.

« *Une seule chose comptait. Ta sécurité. En ce monde, mieux vaut être juif qu'allemand. Mais j'ai toujours voulu que tu saches un jour ce que tu es vraiment. J'ai été une bonne mère, pour toi. Je t'ai protégé.*

« Michael, je vous le dis, il y avait dans sa voix une sorte de férocité qui m'a terrifié.

« *Tu ne dois pas avoir honte de ton père. C'était un brave homme. Un*

excellent docteur. Un homme bon. Il a fait de son mieux. Personne ne comprend, maintenant. Les Juifs étaient une menace. Une vraie menace. Il fallait agir, tout le monde le pensait. Tout le monde. Certains ont peut-être été trop loin. Mais à les écouter parler de nous maintenant, on nous prendrait tous pour des animaux. Nous n'étions pas des animaux. Nous étions des êtres humains, avec des familles, des idéaux, des sentiments. Je ne veux pas que tu aies honte, Axi. Je veux que tu sois fier.

« Voilà ce qu'elle m'a dit. Je suis resté assis un moment avec elle, sa main serrant la mienne. J'ai senti sa poigne s'affaiblir. Finalement, elle a dit : *Dis aux autres qu'ils peuvent entrer, à présent. Je suis prête.*

« Je me suis détourné de la porte et j'ai vu qu'elle avait pris un petit livre de prières en hébreu. Je suis resté à la fixer tandis que ses amis entraient à la file devant moi pour entourer le lit, selon la coutume juive. Et voilà, Michael, la dernière fois que j'ai vu mon autre parente. Comme ça, maintenant, vous savez. »

Le café était froid dans ma tasse. Je considérai la bibliothèque avec ses innombrables rayonnages de livres. Tous sur ce sujet.

Leo suivit mon regard. « Le livre de Primo Levi, *Le Système périodique*, porte en préface une maxime yiddish, dit-il. *Ibergekumene tsores iz gut tsu dertseylin*. Les ennuis surmontés sont bons à raconter. Lui, d'autres, peut-être ont-ils surmonté les ennuis. Moi, je ne pourrai jamais. Et les raconter n'a rien de bon. Je porte une tache de sang que rien ne pourra jamais laver en ce monde. Dans un autre, peut-être. Alors, allons-y, Michael, et créons cet autre monde. »

Faire l'histoire

47°13'N, 10°52'E

FONDU SUR SCÈNE 1 :

MAISON DE MICHAEL - EXTÉRIEUR NUIT

Plan général sur la maison de Newnham. Toutes les lumières sont allumées. Un hibou ulule. On entend à l'intérieur des bruits de chocs et de frottements.

SCÈNE 2 :

MAISON DE MICHAEL, LA CHAMBRE - INTÉRIEUR NUIT

À l'intérieur de la maison, MICHAEL se trouve dans la chambre, en train de regarder sous le lit. Il parle tout seul.

MICHAEL

Allez, ma jolie... Je sais que tu es par là, quelque part...

Il se rend à la garde-robe et l'ouvre. Elle est vide. Il cherche par terre.

MICHAEL

Oh, allez !

Il se donne une claque sur la cuisse avec agacement, en se remettant debout. Il vérifie le haut de la garde-robe. Rien.

SCÈNE 3 :

MAISON DE MICHAEL, LA CHAMBRE - INTÉRIEUR NUIT

MICHAEL ouvre en grand l'armoire de la salle de bains, au-

dessus du lavabo.

Son geste a été un peu trop violent. La totalité du contenu de l'armoire dégringole. Crème à raser, dentifrice, brosses à dents, tubes de crèmes, flacons de pilules.

MICHAEL

(hurlant de colère)

Merde ! Chié ! Tétrachié !

Il ramasse tous les objets ensemble et essaie de les tasser à l'intérieur de l'armoire. Cela ne donne pas de très bons résultats.

MICHAEL

Chié de merde, putain !

Il saisit un rasoir, se coupant à la main en la refermant sur l'objet. MICHAEL suce le sang, fou de rage.

MICHAEL

Bon Dieu de merde de chié...

Il part à grands pas vers la cuisine en marmonnant.

MICHAEL

Chié de merde de merde de putain de bordel.

SCÈNE 4 :

MAISON DE MICHAEL, LA CUISINE, INTÉRIEUR NUIT

MICHAEL passe la main sous le robinet et va, la mine morose, vers la table centrale.

Sur la table de la cuisine repose son portefeuille, ouvert. Le contenu en est répandu. De l'argent, des cartes de crédit, un permis de conduire, des bouts de papier.

MICHAEL s'assoit à table, renfrogné, et fouille ces objets. Il enfonce les doigts dans le portefeuille et vérifie chaque recoin de la poche.

MICHAEL

(marmonnant tout seul)

Un endroit sûr, où il n'y aura aucun danger ! Tu parles d'une bonne blague...

Il enfouit sa tête entre ses mains et se balance d'avant en arrière, accablé.

MICHAEL

(imitant Olivier dans *Marathon Man*)

C'est sans danger ? C'est sans danger ?

(imitant Hoffman dans le même film)

C'est sans danger, oui. C'est tellement sans danger que c'est à peine croyable...

Il hurle de rage contre lui-même.

MICHAEL

Espèce de taré. Connard. On pourrait même pas compter sur toi pour garder... le... lit, hein ? Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas simplement...

SOUDAIN, il lève la tête...

MICHAEL

Hé !

Un sourire s'élargit.

MICHAEL

Ouais...

Il devient radieux.

MICHAEL

Putain, mais pourquoi pas ?

Il se lève et court au bureau.

SCÈNE 5 :

MAISON DE MICHAEL, LE BUREAU - INTÉRIEUR NUIT

MICHAEL se rend, non pas dans sa moitié de bureau, mais dans celle de Jane. Les cartons sont toujours là, proprement étiquetés, prêts à partir.

MICHAEL

Elle n'a pas dû s'en souvenir. Elle n'a pas dû se souvenir. Elle ne peut pas s'être souvenue...

Il ouvre le tiroir du bas du bureau de Jane et tâtonne vers l'autre bout.

MICHAEL

(en imitant Jane)

« Garde toujours un double »...

« Garde toujours un double »...

Sa main trouve quelque chose.

MICHAEL

Oui !

La main émerge, porteuse...

D'une CARTE DE CRÉDIT couverte de poussière.

MICHAEL souffle dessus.

GROS PLAN sur la carte.

Pas une carte de crédit, mais un genre d'identification. L'objet affiche une photo de Jane, l'air sévère.

MICHAEL embrasse la carte, et caresse du doigt la piste magnétique.

MICHAEL

La garce. La truie. La vache. Mon ange. Smack !

SCÈNE 6 :

LABORATOIRE DE GÉNÉTIQUE - EXTÉRIEUR NUIT

MICHAEL en pull à col roulé noir, pantalon noir et gants noirs, bondit de façon pas très convaincante de buisson en buisson devant le laboratoire.

Il contemple le bâtiment. Le hall est allumé, mais on n'y voit aucune autre lumière.

MICHAEL consulte sa montre.

MICHAEL

Merde.

Il jaillit d'un bond de derrière un buisson et avance vers les portes vitrées, avec plus ou moins d'assurance.

Nous voyons à côté de la porte principale une serrure sécurisée, avec une fente où glisser les cartes.

MICHAEL saisit la carte, déglutit deux fois et la fait passer.

Un voyant rouge vire au vert et nous entendons un CLAQUEMENT satisfaisant.

MICHAEL pousse la porte pour l'ouvrir et entre.

SCÈNE 7 :

LABORATOIRE DE GÉNÉTIQUE, LE HALL - INTÉRIEUR NUIT

MICHAEL traverse le hall à pas feutrés, en se dirigeant vers les ascenseurs. Il regarde à gauche en direction du comptoir de l'accueil. Personne. Partout règne un silence impressionnant.

MICHAEL presse un bouton d'ascenseur et les portes s'écartent.

Il déglutit nerveusement, entre dans la cage d'ascenseur et les portes se referment derrière lui.

SCÈNE 8 :

LABORATOIRE DE GÉNÉTIQUE, DEUXIÈME ÉTAGE - INTÉRIEUR NUIT
Un passage silencieux, à peine éclairé.

DING !

La lumière déferle lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent et MICHAEL en émerge en regardant avec nervosité à gauche et à droite.

Il avance à tâtons dans le couloir jusqu'à ce qu'il atteigne une porte qu'il connaît.

Il inspecte la serrure sécurisée et fait une nouvelle fois glisser sa carte vers le bas.

Nouveau claquement satisfaisant !

Il entre dans la salle et allume les lumières.

MICHAEL

Par-fait...!

SCÈNE 9 :

LABORATOIRE DE GÉNÉTIQUE, LE LABO DE JANE - INTÉRIEUR NUIT
Des NEONS au plafond s'allument tandis que MICHAEL
s'avance au centre de la salle.

Il est ici en terrain connu. Il scrute un instant les
lieux, s'accoutumant à l'éclat de l'éclairage au néon.

Il s'avance vers la pailleasse.

MICHAEL

Bon. Où êtes-vous, mes toutes belles ? Ne me racontez pas...

Il fixe un coin de la pailleasse qui est vide. Sa main
caresse la surface nue.

MICHAEL

Non. Non, ce serait... Reste calme, petit. Toujours calme.

Il recule, en essayant de juguler ses craintes
croissantes. Il regarde la pailleasse, comme nous...

Des éviers profonds avec des robinets prolongés de tuyaux
en caoutchouc. De l'équipement électrique. Des centrifugeuses.
Des batteries d'éprouvettes. Au-dessous et au-dessus de la
pailleasse se trouvent des placards, comme dans une cuisine
intégrée.

MICHAEL prend une profonde inspiration et va vers un
placard. Il l'ouvre.

GROS PLAN sur le visage de MICHAEL.

Nous voyons le placard...

VIDE

MICHAEL

Bordel.

Il ouvre un autre placard..
VIDE

MICHAEL

Chié.

Et encore un autre..
VIDE

MICHAEL

Double chié.

Encore un..
VIDE

MICHAEL

Tétrachié.

Et encore un autre..
PLEIN.

Quoi ? Comment ? Les sourcils de MICHAEL montent d'un coup.

Oui ! Plein !

Le placard est rempli de grosses bouteilles en verre. L'une d'elles contient des pilules orange. Nous les avons déjà vues. Osant à peine respirer, de peur que tout ceci ne soit qu'un mirage, MICHAEL se penche et saisit la bouteille de pilules.

Il la dépose avec tendresse sur la paillasse, l'ouvre et en sort une poignée de pilules.

Il les regarde, pousse un profond soupir et commence à se remplir les poches.

SCÈNE 10 :

LABORATOIRE DE GÉNÉTIQUE, HALL DU REZ-DE-CHAUSSÉE -
INTÉRIEUR NUIT

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et MICHAEL en sort. Il traverse le hall et se prépare à ouvrir la porte pour s'en aller, quand..

UN BRUIT.

MICHAEL dresse l'oreille.

Nous ENTENDONS un étrange HURLEMENT étouffé. MICHAEL se retourne pour regarder dans le couloir, les sourcils froncés par la perplexité.

Intrigué, MICHAEL remonte le couloir à pas de loup. Le bruit de HURLEMENT grandit.

Il s'arrête devant une porte. Elle est en bois, pour l'essentiel, mais porte une bande centrale en verre. MICHAEL y colle l'œil.

Du point de vue de MICHAEL, nous regardons aussi.

Confusément éclairées, nous distinguons des CAGES.

À l'intérieur des cages se trouvent des CHIENS. Les plus attendrissants petits chiots qu'on ait jamais vus, poussant doucement et tristement de la truffe contre leurs barreaux d'acier.

MICHAEL

(dans un chuchotement)

Coucou, les petiots !

Le HURLEMENT augmente, les cages commencent à s'agiter.

MICHAEL

Chut ! Hé, les gars... Chut, d'accord ?

MICHAEL cherche à tâtons son badge de sécurité et le fait passer. Il entre.

SCÈNE 11 :

LABORATOIRE DE GÉNÉTIQUE, SALLE D'EXPERIMENTATION ANIMALE,
INTÉRIEUR NUIT

MICHAEL allume la lumière et contemple la salle. Tout autour de lui se trouvent des cages remplies de chiots.

Les gémissements, les grattements et les hurlements prennent des proportions horribles.

MICHAEL
(nerveux)

Salut, les petits... Taisez-vous, maintenant.

Le bruit augmente encore.

MICHAEL
Vous chiots... Moi P'tit Chiot. Enchanté de vous rencontrer.

Toujours des grattements et des hurlements.

MICHAEL
Écoutez, je peux pas vous libérer. Vous êtes trop jeunes. Vous mourriez. Croyez-moi. Ce serait cruel. Désolé.

DIFFÉRENTS ANGLES sur les chiots. Bizarrement, ils commencent à paraître presque inquiétants. Énormes, menaçants. Le vacarme enfle, les cages s'agitent.

On a l'impression que les serrures pourraient céder.

MICHAEL recule, de crainte. Il quitte la pièce et ferme la porte derrière lui.

SCÈNE 12 :

LABORATOIRE DE GÉNÉTIQUE - INTÉRIEUR NUIT

MICHAEL s'enfuit du bâtiment en courant, le hurlement des chiots résonnant encore à ses oreilles.

SCÈNE 13 :

MADINGLEY ROAD - EXTÉRIEUR NUIT

MUSIQUE :

MICHAEL file à toute allure sur son vélo. Il s'incline dans un virage et dévale l'allée qui conduit aux laboratoires Cavendish.

Il fonce jusqu'au parking et à la façade de l'immeuble, où LEO attend dehors, tenant une mallette d'ordinateur portable, avec une expression un peu impatiente. MICHAEL met pied à terre et laisse choir sa bicyclette sur place.

LEO

Encore un peu, et nous rations le satellite.

MICHAEL
(essoufflé)

Désolé... j'ai dû...

LEO

Peu importe. Vous êtes là. Allons-y.

LEO se tourne vers la porte du bâtiment. MICHAEL sort son cartable de l'arrière de son vélo écroulé et le suit.

MICHAEL
(en aparté)

Jawohl, mein Hauptmann !
Schnell, schnell !

SCÈNE 14 :

SALLE DES COMMUNICATIONS SATELLITE - INTÉRIEUR NUIT

LEO a installé la machinerie. TIM est branché. Des câbles et des relais plats partent de l'arrière.

Nous remarquons qu'on a collé au-dessus de l'écran une étiquette Dymo marquée « T.I.M. ».

MICHAEL

J'ai perdu la pilule. Vous y croyez, à ça ? J'étais convaincu de l'avoir placée en lieu sûr, mais je l'ai perdue, cette garce. Il a fallu que j'aille en chercher d'autres. C'est pour ça que je suis en retard.

LEO

(se concentrant sur ce qu'il fait)

Vous l'avez perdue ?

MICHAEL vide ses poches. Il y a une bonne trentaine de pilules.

MICHAEL

Non, ça va, j'ai toutes celles-ci, maintenant. Ce n'est peut-être pas plus mal. Je veux dire, est-ce qu'une seule aurait suffi ? En fait, nous ne savons pas grand-chose de ces machins, non ?

LEO regarde les pilules.

LEO

C'est vrai.

MICHAEL

Combien, à votre avis ?

LEO

Nous verrons. Nous ne sommes même pas sûrs qu'Alois va boire.

MICHAEL

Mais si, il va boire. Pensez à ses gueules de bois, le matin. Tout ce dont il aura envie, c'est de boire des litres et des litres d'eau.

LEO

C'est ce que nous espérons. Maintenant, si vous voulez bien. Les coordonnées.

MICHAEL ouvre son cartable et consulte ses notes. Il dicte les coordonnées.

MICHAEL

Quarante-sept degrés, treize minutes, vingt-huit secondes nord, dix degrés, cinquante-deux minutes, trente-et-une secondes est.

LEO va vers la console du satellite de communication et entre ces chiffres au fur et à mesure qu'ils sont prononcés.

Nous voyons l'image des écrans de télé d'un des satellites changer de position et d'inclinaison par rapport à la Terre. Un bandeau au-dessous affiche : 47° 13' 28" N - 010° 52' 31" E

LEO

C'est fait.

LEO avance vers TIM, prend un câble et l'enfonce dans une prise qui émerge de la console de communication par satellite.

LEO revient à TIM et l'allume. On voit un petit éclair lumineux, mais pas d'image.

LEO

Maintenant. Les dates.

MICHAEL

Nous avons choisi juin 1888.

LEO

Très bien. Disons le 1er juin 1888.

MICHAEL

Le matin.

LEO

Six heures... zéro six zéro zéro...

LEO appuie sur des touches de TIM. Il allume un commutateur. On entend un bourdonnement, tandis que l'écran de TIM s'anime.

GROS PLAN sur l'écran. Comme auparavant, des couleurs en train de tournoyer de façon chaotique. Un filament mauve sombre court au milieu comme une veine.

MICHAEL

C'est ça ?

LEO

C'est ça. Braunau-am-Inn. Haute-Autriche, 1er juin 1888.

MICHAEL

Ouah.

LEO et MICHAEL se regardent.

LEO prend quatre pilules et va à un autre endroit de la paillasse où se trouve un ETRANGE CONTAINER GRIS muni d'un couvercle de verre. Il soulève le couvercle et place les pilules à l'intérieur. Il prend un câble du container et le branche dans le dos de TIM.

MICHAEL déglutit.

MICHAEL

Vous êtes sûr qu'on tient à faire ça ?

LEO fixe MICHAEL.

LEO

Nous n'avons pas de temps à gaspiller en bavardages. Dans dix minutes, nous perdons le satellite.

MICHAEL

C'est juste que...

LEO

Qu'est-ce que vous me dites ? Nous en avons discuté, discuté, discuté. L'idée vient de vous, bon Dieu !

MICHAEL

Je sais, je sais. Mais supposez que ça tourne mal ?

LEO

Supposez que ça tourne mal ? Que ça tourne mal ? Michael, ça a déjà mal tourné. C'est bien le problème.

Il tend un doigt vers l'écran.

LEO

(qui poursuit)

Regardez ! Là ! Regardez. La force la plus malfaisante de l'histoire du monde est à dix mois d'être libérée. Le malheur, la souffrance, la torture, la mort, le désespoir, la ruine, la destruction... Que voulez-vous que je dise d'autre ? Les mots se révèlent impuissants. Et nous pouvons l'arrêter.

Nous nous approchons EN GROS PLAN de l'écran et voyons les lumières colorées, tandis que LEO parle.

LEO

(parlant toujours)

Cette petite rue tranquille se prépare à faire passer la boîte de Pandore pour le coffret à bijoux de Barbie. Et nous pouvons intervenir ! Nous n'avons pas à tirer un coup de feu ni à lancer un poignard. Quatre petites pilules et voilà, le mal ne s'est jamais produit.

MICHAEL

Et vous pourrez dormir la nuit.

LEO

(en colère)

Vous croyez qu'il ne s'agit que de cela ? De ma conscience ?

MICHAEL

Hé bien... oui, non ?

LEO

Alors, avant... quand vous me croyiez juif. Ça allait, à ce moment-là ? J'avais le droit de vouloir me venger. Mais

maintenant. Maintenant que vous savez que je suis allemand, le fils d'un des monstres d'Auschwitz, cela fait une différence ? Vouloir se venger est noble, mais vouloir réparer, non ?

MICHAEL

Non, je ne dis pas ça. Je voulais juste...

LEO saisit MICHAEL par la main.

LEO

P'tit Chiot, écoutez-moi. Dans cette vie, soit on est un rat, soit on est une souris. Il n'y a rien entre les deux. Mais...

MICHAEL

Mais qui voudrait être un rat ?

LEO

Vous ne m'avez pas laissé finir. La différence est qu'un rat fait du mal ou du bien en changeant les choses autour de lui, en *agissant*. La souris fait du bien ou du mal en ne faisant rien, en refusant d'intervenir. Lequel voulez-vous être ?

MICHAEL regarde l'écran. Le visage de LEO. Les pilules dans les mains de LEO.

MICHAEL

(en respirant profondément)

Et merde. LEO sourit.

MICHAEL répond à son sourire.

MICHAEL

(parlant toujours)

Conduisez-vous comme un rat et choisissez-moi cette souris.

LEO saisit la souris de l'ordinateur qui part de TIM et l'image bouge sur l'écran.

LEO

Là ! Le mauve est de l'eau. C'est votre puits, sans le moindre doute.

Nous voyons le filament mauve courir sur l'image. Un mouvement subit se produit à l'arrière-plan.

MICHAEL

Bon Dieu, c'est quoi, ça, à votre avis ?

LEO

Qui sait ? Un animal, peut-être. Je fais un zoom à l'intérieur du puits.

Lentement, le mauve remplit l'image.

MICHAEL

Je n'arrive pas à y croire...

LEO retire sa main de la souris.

LEO

Vous savez quoi faire, maintenant. Quand je donnerai le signal.

LA MUSIQUE commence à monter.

MICHAEL va au container où se trouvent les pilules. Il y a un bouton rouge sur le côté.

MICHAEL s'humecte les lèvres et pose le pouce contre le bouton.

LEO, cependant, a la main sur un interrupteur sur le clavier de TIM.

Tous deux se regardent.

La MUSIQUE enfle.

GROS PLAN sur MICHAEL.

GROS PLAN sur les pilules dans le container.

GROS PLAN sur LEO.

GROS PLAN sur les doigts de LEO au-dessus du dispositif du commutateur.

GROS PLAN sur le pouce de MICHAEL.

LEO hoche deux fois la tête et...

LEO

MAINTENANT !

Le pouce de MICHAEL presse le bouton.

Nous voyons à l'intérieur du container les quatre pilules qui semblent s'éclairer et irradier de la lumière. Elles commencent à disparaître tandis que...

Le doigt de LEO pousse sur son interrupteur.

À l'intérieur de l'image mauve sur l'écran de TIM le fantôme trouble de quatre pilules orange apparaît et luit.

Les pilules ont disparu de l'intérieur du container.

Elles ont émergé dans le puits à Braunau.

Soudain, dans la pièce, sous les yeux de MICHAEL, tout commence à tournoyer et à se métamorphoser.

Les écrans de satellites, le commutateur - LEO lui-même - changent tous de forme, prennent tous un aspect liquide qui spirale.

Tandis que la MUSIQUE atteint son paroxysme, il devient clair qu'autour de lui, tout s'amasse en un tourbillon. La matière, la lumière, l'énergie, tout cela tournoie en une grande bourrasque de lumières et de couleurs.

L'écran de TIM occupe l'épicentre de cette tornade. Toute matière, à commencer par les objets de petite taille, est métamorphosée et part vers lui en un tourbillon.

MICHAEL voit LEO disparaître sous ses yeux, aspiré à l'intérieur de l'écran comme une simple feuille emportée par un caniveau.

Une énorme implosion aveuglante de lumière et de couleurs, et maintenant, MICHAEL est soulevé à son tour, et traverse l'écran comme s'il plongeait dans un océan de mercure lumineux.

Tout, l'univers entier, dirait-on, est instantanément aspiré dans TIM qui semble se retourner sur lui-même pour être aspiré dans ses propres profondeurs, et ne laisser qu'un...

FONDU AU NOIR

Livre 2

Histoire locale

Henry Hall

« Mesdames et messieurs, bienvenue à Niagara City...

— Aïe !

— Hé, j'ai dit *appuie ta tête contre le mur, pas cogne-la de toutes tes forces*, idiot.

— Dégueulasse, totalement dégueulasse...

— Oh non, c'est de la gerbe...

— Ah, punaise, j'en ai sur la godasse...

— Sa tête a rien ?

— Ça saigne pas, mais il va avoir une bosse, demain matin.

— Que quelqu'un lui attrape le bras...

— Pas question que je m'approche de ce...

— Mais bon sang, pourquoi il nous fait le coup à chaque fois ?

Enfin, je veux dire, bon Dieu...

— Tu aurais dû le voir au dernier commencement...

— Si on se remue pas, on va louper la navette.

— Je crois qu'il a fini.

— Oh...

— Hé, la Créature parle...

— *Où est-ce que je suis, bordel ?*

— Elle s'exprime bizarrement...

— Arrête de faire l'andouille, Mikey. Faut y aller.

— Et si on se prenait un Big Mac ?

— *Oh...*

— Todd. C'est pas une bonne idée...

— Ah, Seigneur... Le revoilà par terre...

— *Mes jambes n'ont pas l'air de fonctionner.*

— T'as trouvé ça tout seul ?

— Mais qu'est-ce qu'il te prend, Mikey ? Non, franchement, bon sang de bois, t'as pas bu davantage que le reste d'entre nous... »

Vaguement conscient dans le remous des vapeurs d'alcool que nous passons devant un Burger King. Un drôle de Burger King. Et une librairie. Une drôle de librairie. Jamais vue auparavant.

Au-dessus de la route, un portail d'université. Trinity ? Pas Trinity. St-John ? Non.

Mais où, alors ?

Une anomalie, dans ces voitures. Pas seulement qu'elles nagent et ondulent comme des méduses. Pas seulement que leurs phares me poignardent les yeux. Il y a autre chose...

Dans une minute, je vais trouver. D'ici là, concentrons-nous pour marcher.

Tu vois ? Ce n'est pas si compliqué...

Essayons un peu plus droit.

Mon Dieu, mais quelle *humidité*...

Et d'abord, qui sont ces gens ?

Les idées, c'est toujours toi qui les as, Butch.

Voilà, concentrons-nous sur ce que nous savons. Assurons-nous que nous n'avons pas totalement disparu.

Butch Cassidy et le Kid, 1969, George Roy Hill.

Quatre fois quatre, seize.

Bataille d'Azincourt, 1415.

La capitale de la Corse est Ajaccio.

Question : pouvez-vous me dire la nationalité de Napoléon ?

Réponse : Évidemment !

Le soleil se trouve à cent cinquante millions de kilomètres de la Terre. Plus ou moins.

Le deuxième prénom de L. P. Hartley était Poles.

Le passé est un pays étranger ; les choses s'y font différemment.

D'accord, donc pas de dégâts au cerveau.

Ivre, par contre. Bien rond. Pas de doute là-dessus. Et étourdi par un coup sur la tête.

Suis le mouvement, mon fils.

Quelqu'un me soutient en me serrant tellement que ça me tire la peau des aisselles.

Hé ! Oh, le drôle de petit bus !

Qu'est-ce que le chauffeur fiche là ?

Je vais peut-être essayer de dormir un peu.

Hum...

« Réveille-toi, Vodka Boy...

— Henry Hall...

— *Henry Hall ? Qui c'est, Henry Hall ?*

— Y a qu'à simplement le laisser là, dans l'entrée, qu'est-ce que

vous en dites ?

— Essaie de te conduire en adulte, Williams.

— Ça va, je vais le porter dans sa chambre...

— Tu es un héros, Steve.

— *Non, sérieux : où je suis ?*

— Oh là là... Contente-toi de me suivre, vieux. Je suis juste derrière toi. Bonne nuit, les gars.

— Bonne nuit, Steve.

— Vous croyez que ça va ?

— Ça va aller. Je vais y veiller.

— *C'est quoi, cet endroit ?*

— Retour au bercail, Mikey. Allez, on y va... un pas à la fois.

— *Où vont les autres ?*

— Les autres sont partis se coucher. Maintenant, tu dois en faire autant. Ensuite, je pourrai faire pareil. Ce qui me déplairait pas. La clef, s'il te plaît...

— *Hein ? La clef ?*

— Ouais, ouais. La clef.

— *Mais quelle clef ?*

— Je t'en prie, arrête de faire l'idiot, Mikey. J'ai vraiment besoin de ta clef.

— *Ma clef ? Mikey ? Qui c'est, Mikey ? Qui est ma clef ?*

— Où est-elle ?

— *Clef ? J'ai pas de clef.*

— Mais si, bien sûr...

— *Pas clef.*

— Si, clef. Mikey, on va réveiller quelqu'un, dans une minute.

— *Hé ! Qu'est-ce que tu fabriques ?*

— Rien de personnel, Mikey. J'ai simplement besoin de trouver...

— *Sors tes mains de mes poches, tu veux ? Je te répète que j'ai pas de...*

— D'accord. Et c'est quoi, ça ? Ton porte-bonheur ?

— *J'ai jamais vu ce truc de ma vie.*

— Tu délirés sérieusement, tu le sais, ça, Mikey ? Tu vas bien, tu es sûr ? Bon, allez. On entre... Sur le lit où le gentil Marchand de Sable attend de t'emporter. Loin, au pays des rêves où tout le monde est heureux et mange de la tarte aux cerises.

— *Elle est à qui, cette chambre ?*

— Couche-toi, ne dis rien. Tout va bien. Je ne vais pas te déshabiller.

— *Mais qu'est-ce qu'il se passe ?*

— Je veux juste m'assurer que tu ne vas pas recommencer à

vomir et t'étouffer. Regarde-moi, Mikey. Tu ne vas plus vomir, hein ?

- *Qui êtes-vous ?*
- Allez, réponds-moi. Est-ce que tu as envie de vomir ?
- *Non. J'ai pas envie de vomir...*
- D'accord. Très bien. Tu as tes clefs et ton argent là, sur la table...
- *Qu'il fait chaud...*
- Oh, je voudrais pas avoir ta tête, demain matin.
- *Il est bien, ce lit. Confortable.*
- Mais oui, il est confortable. Très confortable. J'éteins la lumière, à présent.
- *Bonne nuit... Comment je vous appelle ? Quel est votre nom ?*
- Ah, dis donc...
- *Vous ne seriez pas américain, par hasard ?*
- Oh là là... Dors bien, Mikey. Fais de beaux rêves. »

Oh, bon Dieu de crotte. Je croyais que je n'avais jamais la gueule de bois. Y aurait de quoi hurler. Je crois que je vais rester un peu allongé. Laisser ma langue se décoller de mon palais. Tp-tp-tp. Tp-tp-tp. Amasser un petit stock de salive. La chanson la plus crade d'Oily-Moily.

*Un peu de salive
Fera
L'affaire.*

Hem.

De l'eau.

Essaie d'ouvrir les yeux. Simplement de les entrouvrir. Tu peux y arriver.

Oh là là...

C'est comme lorsqu'on était petit et qu'on prenait l'emballage en cellophane d'un caramel Quality Street pour se l'appliquer sur les yeux, en riant et en pourchassant autour de la cuisine une mère couleur safran. « Oheuuu... t'es toute jaune, Maman. »

Ça ne se borne pas à la couleur jaune d'œuf malade sur tout, il y a un autre problème. La chambre est...

Minute. C'est pas possible. C'est vraiment pas possible. Dresse une liste. Inscris ce que tu sais. De façon schématique, en n'employant qu'un côté du cerveau.

Une chambre qui contient :

Une table, qui contient :

- Un trousseau de clefs
- Un paquet de cigarettes Lucky Strike
- Un billet de train marqué :
 - New Jersey Transit
- Un portefeuille
- Un téléphone mobile
- Une bouteille d'Évian qui contient :
 - de l'eau d'Évian (je présume)
- Une pendule qui indique :
 - 09:12

Un lit qui contient :

- mon corps, qui porte :
 - des vêtements inconnus
 - une bosse sur la tête
- mon esprit qui se sent :
 - malade
 - bizarre
 - affolé

Des fenêtres qui contiennent :

- des volets (fermés)

Un bureau, qui contient :

- un ordinateur :
 - éteint
- des livres
- un téléphone
- des papiers

Une porte (entrouverte), qui donne sur :

- une salle de bains

Des murs où sont accrochés :

- des posters :
 - de groupes que je ne connais pas
 - d'une équipe de base-ball
 - de stars sexy de la pop (H & F)
- un drapeau orange et noir

Une garde-robe qui contient :

- des vêtements (entrevus) qui appartiennent à :

Une autre porte (close) qui donne sur :

• ??????

Bel inventaire. Que nous apprend-il ? Il nous apprend que nous avons la gueule de bois. Il nous apprend que nous sommes dans un lit inconnu. Il nous apprend qu'il y a du bizarre dans l'air.

Mais nous ne paniquons pas. Nous essayons de détendre notre esprit pour l'ouvrir, comme un constipé qui relâche un sphincter récalcitrant. Heu, gracieuse, la métaphore, Mikey.

Mikey ?

Détends-toi. Habitue-toi à cette lumière.

De l'eau. Là, ça va mieux.

La fleurette d'un souvenir s'épanouit dans le cerveau.

Moi, en train de vomir dans un jardin.

Non, pas un jardin : une place. Une place dans une petite ville.

Un Burger King qui ne ressemblait pas à un Burger King.

Une librairie.

Des voitures qui se comportaient bizarrement. Bizarrement ? Comment ça, bizarrement ? Nous y reviendrons.

De l'eau, encore.

Un bus. Un drôle de petit bus.

Quelqu'un qui dit « Henry Hall ».

Oui, c'est bien ça, Henry Hall.

Maintenant, tout doux, mon garçon. Rassemble tes pensées. Souviens-toi d'elles. Un pas à la fois.

Un pas à la fois... quelqu'un a dit ça. La nuit dernière, si c'était la nuit dernière, quelqu'un a dit : « Un pas à la fois. » J'en suis sûr.

Steve... je capte le nom Steve. J'ai du mal à percer le voile, ma chère. Mais je capte un contact d'un dénommé Steve. Y a-t-il dans votre vie un disparu récent qui s'appelait ainsi ? Il veut que vous le sachiez, il est très heureux, en paix, maintenant.

Je reçois encore cet autre nom, aussi. Mikey.

Ils m'appellent tout le temps Mikey ? Pourquoi ? Personne ne m'appelle Mikey. Jamais.

Je tâte la bosse sur mon crâne et...

Bon Dieu...

Ah, ben, v'là autre chose. Un connard m'a coupé les cheveux !

Mes beaux cheveux... je ne les ai jamais portés, disons, genre hippie, mais ils se répandaient, vous voyez ? Ils étaient là. Et maintenant, ils sont tout aplatis, tout morts.

Merde, je ferais mieux de me lever.
Je ferais mieux de me lever et de...
...de quoi faire ?

Pour l'instant, nous allons me laisser étendu là, en train de me ré-assembler. Je ne sais pas vraiment si je raconte cette histoire par le bon bout. Je l'ai déjà dit, elle ressemble à un cercle qu'on peut aborder par tous les points. Comme un cercle, également, on ne peut l'aborder par aucun.

J'ai employé ces mots précis tout au début du cercle. En supposant que les cercles ont un début. Et je dois à présent les répéter.

En tant qu'historien, ai-je déjà dit, je devrais pouvoir proposer un compte-rendu propre et net des événements qui se sont déroulés le... Ah, quand se sont-ils déroulés, exactement ? Tout cela est hautement sujet à débat. L'énigme que j'affronte peut se définir par les déclarations suivantes :

A : Rien de ce qui va suivre n'est jamais arrivé.

B : Tout ce qui va suivre est entièrement vrai.

Et donc, me voilà couché à me demander, comme Keats. Était-ce une vision, était-ce un rêve ? La musique s'est envolée, suis-je endormi, suis-je éveillé ? Me demandant également pourquoi Jane n'est pas douillettement lovée à côté de moi, nom de Dieu. Non, je ne me le demande pas. Je connais la réponse, pour ça. Elle m'a quitté. Ça, je le sais. Au moins, ça, je le sais. Elle a fichu le camp. C'est de l'histoire ancienne. Alors, en me demandant où diable je peux bien être.

Au centre de mon cerveau plonge un puits obscur. Je continue d'essayer d'y envoyer des seaux, des seaux de mots, d'images et d'associations d'idées à même de remonter en surface des éléments familiers, une giclée claire et fraîche de mémoire. Peut-être que si j'amorce la pompe, tout va jaillir à la lumière, comme une immense fontaine.

Voyez-vous, je sais qu'il y a quelque chose à savoir, c'est ce qui m'horripile. Un élément dont me souvenir. Un élément capital. Mais lequel ? La mémoire est un saumon. Plus fort on l'empoigne et plus loin elle saute. Cette image-là me rappelle quelque chose, elle aussi.

Je dois me lever. Tout va me revenir quand je serai debout.

Holà ! J'ai peut-être mal à la tête, le ventre retourné, les jambes flageolantes, la gorge irritée, mais nous voilà debout, hop là ! Je n'ai pas vomi depuis des années, et je n'aime pas cette sensation.

Non. Ce n'est pas vrai. J'ai vomi, si, récemment. Au-dessus d'une cuvette de WC, avec un long filet de vomi qui pendait et s'accrochait au fond de ma gorge... La nuit dernière ? C'est pas vieux. Ça va me revenir.

D'ici là... je baisse les yeux vers moi et me demande, bon sang, c'est quoi, ce bazar, du côté tenue ? Je ne reconnais ni le short ni le t-shirt. Désolé, ça ne me dit rien du tout. Enfin, je veux dire, jamais je ne porterais un truc aussi... Je ne sais pas, si net, je suppose. Un short en coton gris ? Je jurerais même qu'on l'a repassé, malgré toutes les écailles de vomi séché qu'il arbore. Et un polo... un polo en coton des îles, nom de Dieu. Avec un genre de logo doré brodé sur le sein gauche. J'empoigne le côté de la chemise pour regarder ça de plus près. Un éléphant, je crois, difficile de dire, à l'envers, un éléphant dans un genre de hamac. Le type de balancelle qu'on emploie avec une grue pour transborder le bétail d'un navire vers la berge. Non, mais je vous demande, quel genre de nul fauché porte un short en coton repassé et des polos en coton des îles décorés d'éléphants brodés à la con ?

Les chaussures, je peux comprendre. Des baskets classiques, molles du talon du genre Timberland. Pas les miennes, en tout cas, même si elles me vont comme un... enfin, vous voyez ce que je veux dire. Simplement, il se trouve que je ne suis pas un client de Timberland. Je suis plutôt branché Sebago. Aucune raison précise, ça s'est toujours passé ainsi. Je crois.

Il est temps d'aller à la fenêtre, d'ouvrir les stores et de me remémorer où j'ai atterri et pourquoi.

Je n'ai jamais été très dégourdi avec les stores vénitiens. J'oublie toujours s'il faut tirer le cordon ou tourner la poignée. En cette occasion, je fais les deux et le coin du store en bas à droite monte à mi-hauteur avant de se coincer là, les lattes fermées pour me narguer. Je me penche pour regarder par le petit triangle dégagé de la fenêtre.

Holà...

Je ne pige rien du tout.

Un long bâtiment bas, droit devant. Du lierre qui pousse sur la façade de fenêtres à croisillons. Le Collège St-John, peut-être ? J'aurais passé la nuit à St-John ?

Je me détourne, riant presque tout seul. C'est tellement comique qu'on ne peut que suivre le mouvement.

Attendez une minute... On ne peut que suivre le mouvement. *You gotta roll with it.*

Les paroles d'une chanson d'Oasis. Ça me rappelle une blague.

LE CLIENT : Garçon, la soupe que je viens de manger...

LE GARÇON : Oui, monsieur ?

LE CLIENT : Hé bien, sur le menu, elle était baptisée « soupe Oasis ». Mais elle a un goût de soupe à la tomate tout à fait ordinaire.

LE GARÇON : C'est ça, monsieur. Une soupe à la tomate tout à fait ordinaire, monsieur.

LE CLIENT : Mais alors, pourquoi est-ce qu'on l'appelle soupe Oasis ?

LE GARÇON : Parce que (se met à chanter) *You got a roll with it* – vous avez un petit pain, avec.

Ta-dan... tchinggg !

Holà ! Et Oasis me rappelle quelque chose d'important. En rapport avec Jane.

Mais Jane est partie...

Je crois.

Non, quelque chose qu'elle a dit. Quelque chose... oh, et puis crotte. Je ferais mieux de retrouver le chemin de chez moi et de dormir pour cuver.

« Retrouver le chemin de chez soi » – jamais on n'a écrit paroles plus simples ni plus belles. *L'Odyssée*, *L'Incroyable randonnée* et *Star Trek : Voyager*. En fin de compte, tout se résume à retrouver le chemin de chez soi.

J'ai pris une douche – une bonne douche. Je lui accorde ça, une douche vraiment excellente, sans doute, au bilan, la meilleure douche que j'aie jamais prise de ma vie, une averse vraiment chaude, chuintante, grand-angle, qui me tombait sur les épaules comme une pluie bouillante. Sous cette douche, j'ai failli m'évanouir.

Je me sentais merdique à cause d'une gueule de bois et d'un coup sur la tête, d'accord. Mais vous savez, d'une certaine façon, je me sentais bien, aussi. J'avais l'air bien. J'ai passé le doigt autour de mes pecs, et je me suis dit que je commençais peut-être à avoir un peu une dégaine de beau gosse, finalement. J'ai baissé les yeux vers mes jambes et là, j'ai failli m'évanouir. Vous en auriez fait autant.

J'ai troqué le short en coton et le polo contre... un autre polo et un autre short en coton gris, parce qu'il faisait chaud – même à cette petite heure de la journée et après une douche, on crevait de chaleur, et pas un seul T-shirt normal en vue – et j'ai ouvert la porte, après un dernier regard prolongé en arrière, perplexité et malaise.

Je me suis retrouvé, non pas dans le couloir que j'attendais, mais dans une autre pièce. Des rayonnages bourrés de livres, un genre

d'ordinateur bizarre, d'autres posters de mannequins, de musiciens et de champions de sport, un petit frigo, un siège qui bordait une fenêtre en faux style gothique... le tout totalement inconnu. Je me suis à peine arrêté avant d'aller à une autre porte.

Là, il y avait un couloir, pas très différent d'un couloir d'hôtel, mais mieux éclairé et plus large ; plus sale, mais en même temps plus majestueux. Moins obsessionnellement passé à l'aspirateur, à l'encaustique et à la cire ; mais doté d'une construction plus riche, plus massive – d'une sorte d'aura. La porte qui me faisait face quand j'ai émergé dans ce couloir portait le numéro 300 et, sous ce chiffre, j'ai vu une plaque de cuivre, retenant une carte sur laquelle était calligraphié Don Costello. Je me suis retourné pour regarder la porte que j'étais en train de fermer, la porte de la chambre dont je venais d'émerger.

303

Michael D Young

Je me suis mis à courir, la sueur commençant déjà à me couler sous les bras et le long des flancs. Je suis passé devant d'autres chambres, certaines avec des portes largement ouvertes, leurs occupants assis sur le lit en train d'enfiler d'épaisses chaussettes blanches ou d'aller et venir avec des serviettes autour de la taille. J'ai atteint une porte vitrée au bout du couloir, je l'ai ouverte à la volée et je me suis rué dans un large escalier en pin brillant.

La chaleur, les odeurs inhabituelles, les grandes portes en verre, le grincement du bois, tout cela venait se condenser en un bloc pour suintier de mon esprit comme une poignée de glaise coule entre les doigts serrés. Je ressentais le picotement froid et humide du cauchemar du premier jour dans une nouvelle école. Cette sensation accablante de crainte tous azimuts. La certitude que les proportions et les dimensions des lieux que vous voyez actuellement se reconfigureront bientôt dans votre tête et que, sous peu, les perspectives, les angles et les points de fuite rétréciront. Vous pourrez, debout dans un couloir, invoquer l'image du premier surgissement de ce passage à vos yeux avant qu'il ne devienne sûr et connu, et vous vous ébahirez qu'il soit jamais apparu sous des aspects si terrifiants. Pourtant, tout du long, vous tirant vers le bas comme du plomb, la conscience que ce processus de familiarisation représente en réalité une corruption, une perte.

L'humidité, toutefois... Je ne pourrai jamais m'y accoutumer. En son cœur, un goût métallique évocateur de lointains orages

bouillonnant au-dessus de l'horizon.

À mi-hauteur de l'escalier, j'ai entendu couiner des baskets sur du bois et la claque d'une paume contre la rambarde, tandis que quelqu'un s'élançait pour l'ascension.

Peu importe qui c'est, me suis-je dit, je vais lui poser la question aussi calmement que possible.

Je baissai les yeux et vis une masse de cheveux clairs monter en tressautant vers moi.

« Pardon, dis-je. Je me demandais si...

— Ouais, le monstre est vivant !

— Euh...

— Alors, comment ça va ?

— Je... »

Il me claqua de la main contre l'épaule, des yeux bleus inquiets interrogeant les miens. « Ooh, t'as encore l'air secoué. Bon sang, t'étais parti hier au soir. Je, euh, je passais juste prendre des nouvelles.

— Euh... où est-ce que je suis, exactement ?

— D'accord ! Bien sûr ! Je crois qu'on ferait mieux d'aller à la Tour prendre un café. »

Nous avons descendu l'escalier. C'était le jeune type de la veille, cela au moins, j'en étais sûr.

« Steve, c'est bien ça ?

— Bon, ça va, Mikey, arrête, tu veux ? C'est toujours pas drôle. Hooo. Je me suis pris plus ou moins une gueule de bois, moi aussi.

— Où va-t-on ?

— Comme j'ai dit, à la Tour... Non, à la réflexion, dans ton état, mieux vaut aller chez PJ. Histoire de te faire prendre un peu l'air. »

Je le suivis jusqu'à une porte au bas des marches, sur laquelle il poussa une seconde, en me considérant avec des yeux mi-clos et en secouant la tête d'un air navré comme l'instituteur regarde le seul élève de la classe dont il sait qu'il finira mal. Il avait également une mine perplexe, de la perplexité et presque un espoir, que je ne compris pas. Je n'ai compris ce coup d'œil que plus tard – beaucoup, beaucoup plus tard.

« Aïe aïe aïe... »

Il poussa un soupir et ouvrit la porte. De l'air chaud me gifla le visage en une vague humide, tropicale. Me frappa avec plus de force, un impact qui me coupa le souffle et tout espoir de santé mentale, la vision déployée devant moi d'une cour immense, d'une énorme série de cours. Des tours de collèges, des portails, des pelouses, des passages sous des arches, des places et des statues, s'étendaient dans toutes les directions. On aurait dit qu'un cancer s'était déclaré à St-Matthew et

que d'extravagantes tumeurs mutantes avaient proliféré, des variations amples et délirantes sur le thème de Cambridge.

Je suis resté figé, jambes écartées comme un enfant.

« Quel est le problème ?

— Je... Je...

— Bon sang, y a vraiment quelque chose qui te travaille, non ? »

J'opinaï sans mot dire.

« Viens ici, dit Steve. Regarde-moi. Regarde-moi, je te dis... » Il inspecta mes yeux avec inquiétude. Je soutins son regard, totalement paniqué.

« Tu as peut-être subi une commotion. Les pupilles sont normales, je crois. Je ne sais même pas en quoi une commotion les changerait. Allons-y. »

J'avançaï à ses côtés dans un genre de rêve. Au-dessus de moi, de fausses flèches jacobéennes, de fausses tourelles médiévales et des gargouilles à la beauté incongrue me surplombaient. Sous mes pieds, des voies pavées serties dans du tarmac rose me menaient à travers le cœur de ce village immense et magnifique.

Le mot village suscita en moi la vision de Patrick McGoochan, le Prisonnier, s'éveillant dans sa petite chambre, au Village. La caméra effectuant des zooms frénétiques, à la mode de l'époque, entre des fontaines où dansent des balles de ping-pong et des coupoles en cuivre vert-de-grisé ; des palais miniatures coiffés de dômes, et des chérubins en pierre ricanant.

« Où suis-je ?

— Au Village.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le Numéro Deux.

— Qui est le Numéro Un ?

— Vous êtes le Numéro Six.

— Je ne suis pas un numéro, je suis un HOMME LIBRE. »

Le bras de Steve passé sous le mien, nous avons franchi un portail de style ancien mais solide, propre et neuf, pour émerger dans une rue, avec beaucoup de circulation.

Il a fallu une seconde pour que le point important me frappe.

« Bon Dieu, j'ai dit. Les voitures...

— Hé, allez, Mikey. Calme-toi, tu veux ? Y a pas de raison de paniquer. On va traverser la rue un peu plus loin.

— Mais où est-ce qu'on est ? On n'est pas en Angleterre !

— Oh mon Dieu, Mike. »

Je l'ai regardé, tremblant et affolé, et j'ai vu ma peur reflétée sur son visage.

Les larmes ont jailli de mes yeux. « Pardon... Pardon ! Mais je ne sais vraiment pas ce qui se passe. Comment se fait-il que tu me connaisses, alors que je ne te connais pas ? Et la circulation. Les voitures roulent à droite. Où sommes-nous ? S'il te plaît, où sommes-nous ? »

Il se carra devant moi, me posant une main sur chaque épaule et je pus le sentir réfréner sa propre panique et l'envie, sous le regard des passants, de se retrouver à des kilomètres de ce malade qui hurlait. Il me parla en haussant le ton, comme on s'adresse aux sourds, aux étrangers et aux fous.

« Mike, tout va bien. Je crois que tu t'es cogné la tête la nuit dernière et je pense que ça t'a fichu la mémoire en l'air. Tu dis des trucs qui n'ont aucun sens, mais tout va bien. Regarde-moi. Allez, regarde-moi, Mikey ! »

Ma voix trembla en un geignement aigu. « Mais où est-ce que je suis ? Je t'en prie ! Je ne comprends pas où je suis.

— Je vais t'emmener voir un docteur, à présent, Mikey. Alors, tu viens avec moi, d'accord ? Tout va bien. Tu es à Princeton, tu es à ta place et il n'y a aucune raison de s'affoler, d'accord ? »

Histoire militaire

Les Français et le casque du Colonel 2

« Il fait chaud. On crève de chaleur, et ils continuent d'insister pour nous faire porter ces tuniques. »

Hans Mend traîna ses bottes sur les caillebotis en se rendant vers la tranchée avant, maudissant les généraux avec une bruyante allégresse. Ernst Schmidt à ses côtés demeura aussi résolument silencieux que d'habitude, n'exprimant pour tout commentaire qu'un chuintement occasionnel de ses poumons abîmés par les gaz.

« Remarque, fit Hans. Même si quelqu'un leur faisait péter un obus au cul, ils se débrouilleraient sans doute pour prétendre que c'est une victoire tactique. Et autre chose », continua-t-il après avoir ménagé une pause polie pour un commentaire, pause qui resterait vide, il le savait. « Les *Franzmänner* et ce casque deux fois maudit. Il faut faire quelque chose. Nos petits bleus de Franconie ont besoin d'être menés par l'exemple. On doit leur montrer que nous les Bavaois ne prenons pas ce genre d'insulte à la légère. Il faut exercer une vengeance. Donner une leçon.

— C'est facile, de parler », déclara Schmidt.

Hans flanqua un joyeux coup de coude dans les côtes d'Ernst. « Alors, tu devrais le faire plus souvent ! Hein ? Ha ah !

— Ça ne sert à rien.

— Au contraire, ça fait passer le temps, ça entretient les poumons et ça aiguisé l'esprit.

— Ce sont les mots qui sont en train de perdre la guerre pour nous.

— Pour l'amour de Dieu, Ernst ! » Hans regarda avec nervosité autour de lui. « On n'est pas en train de perdre la guerre. Du point de vue militaire, on se débrouille bien, on a un net avantage, tout le monde le sait. C'est seulement à l'arrière qu'on perd. On se fait foutre le moral en l'air par les Bolcheviques, les pacifistes et ces pédés d'artistes.

— Quelqu'un qui se fait foutre par des pédés d'artistes ? » Une voix joyeuse derrière eux. « Encore un scandale prussien ? Tout de même pas ! Il nous manquerait plus que ça. » Rudi Gloder apparut entre eux et claqua d'une main l'épaule de chacun.

Hans et Ernst se mirent au garde-à-vous pour saluer. « Herr Hauptmann !

— Arrêtez avec ça, leur dit Rudi avec un sourire embarrassé. Ne saluez que lorsque d'autres officiers peuvent nous voir. Alors, dites-moi, c'est quoi, ces histoires d'artistes pédés ?

— Le moral, mon capitaine, répondit Hans. Je racontais à Schmidt qu'on nous sapait le moral, à l'arrière.

— Hum. Bon choix de mots. L'ennemi intérieur emploie les mêmes techniques que l'ennemi en France. Saper et miner, voilà tout ce qu'on fait, dans cette guerre. Les arts du combat du vingtième siècle ne sont pas une matière que comprennent nos chers commandants. Par chance, notre antagoniste la comprend encore moins. »

Notre antagoniste ! Hans trouva qu'il y avait un peu de fougue adolescente, parfaitement attachante, dans la façon caractéristique et apparemment contradictoire dont Rudi introduisait un mot compliqué, presque wagnérien, comme *notre antagoniste* dans une conversation sur la guerre moderne.

« Oh, ces porcs de *Franzmänner* le comprennent bien », déclara Ernst sur un ton lugubre.

Rudi leva un sourcil. « Comment ça ?

— Je crois qu'il fait allusion aux Français et au casque du Colonel.

— Les Français et le casque du Colonel ? demanda Rudi. On dirait le titre d'une comédie de bas étage.

— Vous n'avez pas encore dû en entendre parler, mon capitaine, dit Hans.

— Les messagers comme vous récupèrent toujours les nouvelles fraîches. Nous autres, les pauvres rats de tranchées, devons les digérer une fois qu'elles ont été remâchées et recrachées par toute la ligne.

— Et bien, mon capitaine, voilà ce qui s'est passé. Un des hommes qui surveillait les tranchées ennemies ce matin a vu le *Pickelhaube* du colonel Baligand, son plus beau casque impérial à queue de homard, qu'on agita triomphalement de long en large au bout d'un fusil. Ils ont dû s'en emparer durant l'attaque de jeudi.

— Salopards de Français, déclara Rudi. Cochons arrogants !

— Vous croyez qu'on pourrait trouver moyen de le récupérer, mon capitaine ? Pour le moral ?

— Il le faut ! La fierté du régiment est en jeu. Nous devons le

reprendre, et revenir avec un trophée à nous. Ces gamins du Sixième ont de la pisse dans les veines. Il faut leur montrer comment se battent les hommes, les vrais.

— Oui, mon capitaine. Mais jamais le commandant Eckert ne consentira à une action directe dans un tel but. »

Rudi se frictionna le menton. « Vous avez peut-être raison là-dessus. Quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, le commandant Eckert reste un Franconien. Ça mérite réflexion. Où se trouvait cet effronté *Monsieur** ?

— Juste au nord de la position de leur nouvelle batterie, répondit Hans en pointant le doigt. Le secteur K.

— Le secteur K ? C'étaient nos tranchées, dans le temps, non ? Nous les avons creusées nous-mêmes, ces garces, il y a quatre ans. J'ai bien envie de... Schmidt, qu'est-ce que vous foutez ? »

Hans considéra avec incrédulité le spectacle d'Ernst qui attrapait Rudi par le bras et tirait dessus.

« Mon capitaine, je sais à quoi vous pensez, et c'est hors de question ! déclara Ernst.

— De quel droit supposez-vous une telle chose ?

— Mon capitaine, il ne faut pas. Vraiment, il ne faut pas ! »

Rudi dégagea calmement la main, quelque chose, jugea Hans, entre l'agacement et l'amusement plissant son front perpétuellement lisse. « Ernst, dit-il, comme tu as été bien nommé !

— Certainement, *Herr Hauptmann* ! répondit Ernst, inflexible. Et je dois vous garantir... *Ich meine es mit bitterem Ernst.* »

Rudi sourit et chanta doucement : « *Ernst, Ernst, mein Ernst ! Immer so ernsthaft Ernst !*

— Pardonnez-moi, mon capitaine, mais je sais exactement ce que vous envisagez. Et il ne faut pas, mon capitaine, vraiment, il ne faut pas.

— Mais comment pourrais-tu bien le savoir ?

— Je le sais, c'est tout. Je connais votre courage, mon capitaine. Mais c'est trop dangereux. Nous pourrions facilement perdre un casque de colonel, vingt casques, et même vingt colonels, mais... » Le visage ingrat d'Ernst s'empourpra et l'émotion le durcit ; Hans vit des larmes dans ses yeux... « ...jamais nous ne pourrions nous permettre de vous perdre. »

De sa vie, Hans ne pensait pas avoir jamais assisté à une idolâtrie aussi évidente et aussi impudique. Non, bon Dieu, un amour. La camaraderie tenait dans les tranchées le rôle d'un foyer ; sans le rayonnement d'un genre de compagnonnage mutuel pour se tenir chaud, les hommes n'auraient jamais pu supporter cet hiver de l'âme

qu'est la guerre. Ainsi le voulait le douloureux paradoxe de leurs vies ici : sans amitié, on ne pouvait continuer et pourtant, chaque jour, des amis devaient mourir. Prenez quelqu'un comme béquille de votre existence, et sa mort vous laissera plus faible qu'avant. Ainsi donc, l'affection demeurait tacite, et l'on balayait la mort des amis sous l'humour noir. Hans trouvait stupéfiant de voir Ernst, Ernst Schmidt particulièrement, quitter son masque et affronter la pleine force des gaz – pour employer une autre métaphore.

Dieu savait qu'ils aimaient tous Rudi. Dieu savait que ce serait la seule mort qu'ils ne pourraient pas évacuer aisément d'une plaisanterie.

Rudi, cependant, pouvait tout tenir à distance par l'humour. Il avait passé le bras autour d'Ernst, à présent et lui souriait, les yeux brillant d'affection.

« Brave vieil ami, dit-il, tu voudrais que je reste trois kilomètres en retrait, avec les généraux ? Assis dans des fauteuils à fumer la pipe ? Je suis un combattant. Sache donc, désormais, qu'aucun mal ne m'arrivera jamais. Je me suis baigné dans le sang du dragon. » Curieusement, Hans ne trouvait jamais ce genre de langage dans la bouche de Rudi aussi ridicule qu'il l'aurait dû. Si je me mettais à parler comme ça, on me jetterait des savons et on rigolerait de moi jusqu'à la consommation des siècles. Mais Rudi, Rudi aurait sa place sur un vitrail, radieux dans une armure d'argent, flanqué de preux chevaliers et de héros lumineux. Mon Dieu, mais écoutez-moi ! Hans s'enfonça profondément les ongles dans ses paumes pour se retenir d'éclater de rire.

Pendant ce temps, Ernst, pris d'une quinte de toux, réussissait quand même à demeurer... *ernst* – fervent.

« Promettez-le moi, mon capitaine. Promettez-moi ! disait-il en aboyant comme un phoque.

— Je ne fais jamais de promesses que je ne pourrai pas tenir, répondit Rudi. Mais ne crains rien. Je serai ici, sain et sauf, demain matin. Ça, je te le jure, fidèle ami. Et ne t'énerve pas comme ça ! Tu aurais dû prolonger ta permission de maladie, tu sais. Tes poumons sont encore convalescents.

— Je me porte aussi bien que n'importe qui ici, protesta Ernst.

— Je crois que je devrais te recommander pour une nouvelle permission.

— Non, mon capitaine. Je vous en prie, ne faites pas ça.

— Très bien, pour des tâches moins lourdes, alors.

— C'est juste un rhume, rien de plus ! Je suis en état de combattre.

— C'est vrai, mon vieil ami, lui dit Rudi d'une voix apaisante. Bien sûr. Tu es de force à tout affronter. »

Hans fut frappé par l'absurdité du contraste entre les deux hommes. Rudi, tout d'or et de santé radieuse, et Ernst, toussant et crachant, avec ses traits grossiers, dominé d'une tête.

Rudi se tourna vers Hans. « Veille sur lui pour moi, tu veux ? Veille à ce qu'il reste hors de danger. » Il s'en fut en chantonnant du Wagner tandis qu'Ernst le regardait s'éloigner avec une mine pitoyable, ahanant comme un vieux basset.

Le son pur de l'*Heldentenor* de Rudi gravit les intervalles lumineux du motif de Siegfried comme un cerf bondissant vers le sommet d'une montagne et emplît l'oreille de Hans d'une musique d'épées, de lances et de palefrois qui faisait honte au lointain tonnerre des canons vulgaires.

Voilà le moment que j'emporterai dans la tombe, se dit-il. Puis il se claquait la cuisse avec agacement. Hans Mend, tu deviens trop sentimental, tu t'attaches trop. Comme ce vieil Ernst, là. Après tout, Rudi pourrait se retrouver mort dans cinq minutes. Ne te soutiens pas sur un brin d'herbe.

Enfin, se dit-il, peut-être n'y a-t-il pas de mal à avoir du sentiment, un honnête sentiment allemand. Mais comme j'aimerais que Rudi ait résisté à l'envie de taquiner Ernst de la sorte. Tel que je connais Ernst, cela pourrait le piquer au vif et lui faire commettre une bêtise...

Hans secoua la tête et chassa cette idée de son esprit.

Il jetait la lie de son premier quart d'ersatz de café immonde, le lendemain matin, quand Ignaz Westenkirchner vint le trouver, secouant la tête d'un air sombre.

« Sale affaire, Mend. Sale affaire.

— Quoi ?

— Oh, mince. T'as pas entendu, alors ? »

Hans ravala un soupir d'impatience ; il détestait qu'on joue avec lui en lui apprenant les nouvelles au compte-goutte. L'information valant plus que le chocolat, sur le front, presque tous les hommes se délectaient à la raconter, mais Westenkirchner était le pire. Comme une garce de petite danseuse, il faisait durer ses ragots insignifiants autant qu'une ration d'eau-de-vie.

Hans baissa carrément les yeux vers ses genoux. « Non, je n'ai rien entendu, dit-il. Et je suis presque sûr que je n'y tiens pas. Je crois que je saurai toujours assez tôt, quoi qu'il soit arrivé. »

Il sentit la main de Westenkirchner sur son épaule. « Désolé,

Hans. Je pensais qu'on t'avait dit... »

Hans se mit debout, l'estomac palpitant d'une soudaine vague de peur. « Qu'y a-t-il ? »

Ignaz lui plaça doucement une paire de jumelles entre les mains et lui indiqua du doigt le no man's land. « Regarde par toi-même, mon vieux, dit-il.

Hans escalada la plus proche échelle de tranchée, élevant lentement la tête au-dessus de la ligne du parapet. Si Ignaz me fait marcher, marmonna-t-il à part lui, je lui arrache les couilles et je les colle dans la culasse d'un canon.

« À neuf heures ! C'est à droite du cratère. Là !

— Où ça ?

— Là-bas ! Tu le vois bien, quand même ? »

Et subitement, Hans vit, en effet.

Ernst gisait sur le ventre, le dos déchiqueté, luisant comme des mûres, son poing brandi crispé autour de la sangle du grand *Pickelhaube* impérial à queue de homard du colonel Maximilian Baligand. Tout juste hors d'atteinte, comme si son dernier geste avant de mourir avait été de le lancer vers les lignes de son camp, se trouvait un sabre d'officier français, enfoncé dans un fourreau d'argent.

Malade de dégoût et de fureur, Hans le fixa. Il le savait. Il savait qu'Ernst allait tenter une action de ce genre.

« Imbécile ! s'écria-t-il. Cerveille de merde. Pourquoi pour ça ? Pourquoi ?

— Calme-toi, enjoignit Ignaz au-dessous de lui. Il n'y a rien à faire. »

Un mouvement à l'avant-plan attira l'attention de Hans. Lentement, centimètre par centimètre, depuis les lignes allemandes, un homme progressait sur le ventre en direction du corps.

« Mon Dieu ! souffla Hans. C'est Rudi !

— Où ça ? » Ignaz s'empara des jumelles. « Sainte Vierge ! Mais il est malade ! Il va se faire tuer. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Faire ? *Faire* ? Mais rien, idiot. Toute action de notre part ne réussira qu'à attirer l'attention sur lui. Baisse la tête, crétin, on va prendre les périscopes. »

Vingt minutes durant, ils observèrent, priant en silence tandis que Rudi progressait vers les barbelés.

« Sois prudent, Rudi, souffla Hans pour lui-même. Tu peux y arriver. »

Rudi se coula le long du rouleau principal de barbelés qui le séparait du cadavre d'Ernst, jusqu'à ce qu'il atteigne une section

marquée de minuscules bouts de tissu. Une fois cette entrée négociée sans problème, il reprit son périple de reptation vers le cadavre.

Une fois arrivé là...

« Et qu'est-ce qu'il fout, à présent ? geignit Ignaz. Enfin, bon Dieu, c'est la partie *facile*, ça.

— De la fumée ! s'exclama Hans. Maintenant qu'il est là-bas, on peut dresser un écran de fumée entre lui et les tranchées avancées ennemies. Vite ! »

Ignaz dégringola l'échelle et se précipita dans l'abri le plus proche, réclamant à grands cris des pistolets fumigènes tandis que Hans continuait à observer.

Rudi restait couché là, aussi immobile que le cadavre auprès de lui.

« Qu'est-ce qu'il fiche ? Il reste pétrifié ! »

Hans prit conscience d'une animation croissante dans sa propre tranchée. Il s'écarta du périscope pour regarder autour de lui. L'alarme d'Ernst avait alerté des dizaines d'hommes. Non, pas d'hommes. De gamins, pour la plupart. Quelques-uns avaient eux-mêmes des périscoopes et transmettaient, avec des commentaires extravagants, chaque détail de la scène. Les autres tournèrent vers Hans leurs gros yeux apeurés.

« Pourquoi est-ce qu'il ne bouge plus ? Il reste immobile. Il a perdu son cran ? »

La vision d'un homme qui se figeait dans le no man's land n'avait rien d'extraordinaire. Une minute, on courait et on zigzaguait, la suivante, on restait pétrifié comme une statue.

« Pas Rudi, déclara Hans avec une confiance qu'il ne ressentait pas nécessairement. Il reprend des forces pour le trajet de retour, c'est tout. » Il se tourna de nouveau vers le périscope. Toujours aucun mouvement. « Tous ceux qui ont des pistolets fumigènes, préparez-vous », lança-t-il.

Une demi-douzaine d'hommes se faufila jusqu'au sommet des échelles, pistolets tenus en arrière au-dessus de l'épaule, à la façon des cow-boys.

Hans s'humecta le doigt et vérifia le vent avant de reprendre son observation. Soudain, sans prévenir, Rudi se redressa, face à l'ennemi. Il passa les bras sous ceux d'Ernst et le hala à reculons vers les lignes allemandes, sautillant en arrière, genoux ployés, comme un danseur cosaque.

« Maintenant ! cria Hans. Feu ! Tirez en hauteur, cinq minutes sur la gauche ! »

Les pistolets fumigènes lancèrent une salve d'applaudissements

polis. Hans observa Rudi tandis que les cartouches tombaient au-delà de lui et qu'un dense rideau de fumée s'élevait et s'épaississait, dérivant lentement au fil du vent entre lui et les tranchées avancées françaises. Rudi se retourna une seconde, et adressa un salut à ses propres lignes. Savait-il que la fumée viendrait ? se demanda Hans. Comptait-il sur nous pour faire le nécessaire ? Non, il aurait couru le risque de toute façon. Rudi se sentait responsable de la mort d'Ernst et était absolument prêt à donner sa vie pour expier. Quelle magnifique stupidité.

« Mais qu'est-ce que vous foutez, ici ? » Le commandant Eckert fit irruption dans la tranchée, la moustache frémissante. « Qui a donné l'ordre de lancer les fumigènes ? »

Un jeune Franconien exécuta un salut impeccable. « Le Hauptmann Gloder, mon commandant.

— Le Hauptmann Gloder ? Pourquoi a-t-il donné un tel ordre ?

— Non, mon commandant. Il n'a pas donné d'ordre, mon commandant. Il est dehors, mon commandant. Dans le *Niemandsland*. Il ramène le corps du Stabsgefreiter Schmidt, mon commandant.

— Schmidt ? Le Stabsgefreiter Schmidt est mort ? Comment ? Quoi ?

— Il est sorti la nuit dernière récupérer le casque du colonel Baligand, mon commandant.

— Le casque du colonel Baligand ? Mais vous avez bu, soldat !

— Non, Herr Major. Les Français ont dû s'en emparer au cours de l'attaque de jeudi plus loin sur la ligne, mon commandant. Schmidt est parti le récupérer. Et il l'a fait et il a rapporté un sabre, par-dessus le marché. Mais un obus a dû l'avoir à ce moment-là, mon commandant. Ou une mine.

— Bonté divine !

— Mon commandant. Oui, mon commandant. Et le Hauptmann Gloder est sorti récupérer le corps à présent, mon commandant. Le Stabsfreiter Mend nous a donné ordre de le protéger avec des fumigènes.

— Est-ce vrai, Mend ? »

Mend se mit au garde-à-vous. « Parfaitement exact, mon commandant. J'ai jugé que c'était la meilleure solution.

— Mais bon Dieu, les Français pourraient s'imaginer que nous les attaquons.

— Sauf votre respect, Herr Major, cela ne peut guère aggraver la situation. Tout ce qui arrivera est que les *Franzmänner* vont gaspiller quelques milliers de précieuses cartouches.

— Ma foi, tout ça n'est pas très orthodoxe. »

Pas autant que toi, connard de petit maître d'école, se dit Mend.

« Et où se trouve le Hauptmann, à présent ? »

Westenkirchner beugla la réponse, derrière ses jumelles. « Il a atteint les barbelés, mon commandant ! Mon commandant, il va bien ! Il a trouvé le passage. Il a le corps. Et le casque, mon commandant ! Il a le casque et le sabre ! »

Un immense rugissement de joie monta des hommes et même le commandant Eckert s'autorisa un sourire.

Hans regarda Rudi confier avec douceur le cadavre d'Ernst aux mains tendues des hommes dans la tranchée au-dessous. Rudi descendit tout seul, repoussant les vivats et les félicitations des hommes, les étonnant jusqu'à les faire taire par l'immensité de son chagrin. Il s'approcha du corps comme s'il était seul avec lui, dans une chapelle privée à des lieues de la guerre. Le casque et l'épée entre ses mains tandis qu'il s'agenouillait, le *Tarnhelm* et *Notung*, renforçaient l'absurdité magnifique et wagnérienne de la scène. De lointains craquements d'artillerie firent office de tambours voilés et le retour des volutes de fumigènes enveloppa la tranchée d'encens funèbre. Rudi déposa avec tendresse le sabre et le casque sur la poitrine d'Ernst, le visage trempé de larmes. Hans pleurait aussi, des larmes brûlantes de chagrin, de fierté et d'amour, qui roulaient sur ses joues.

Rudi se signa, se releva pour se mettre au garde-à-vous, salua le cadavre et s'en fut, écartant des rangées de gamins au visage blême.

Soudain, Hans eut une conviction, claire, totale. Il est impossible, comprit-il avec une bouffée d'orgueil, que l'Allemagne perde la guerre. Si l'ennemi pouvait voir ce que j'ai vu, il capitulerait dès demain. Ce sera bientôt terminé. La paix et la victoire nous appartiendront.

Histoire médicale

Le caducée d'Hermès

« Ce ne sera plus long, mon garçon. Je vous demande simplement de suivre mon doigt des yeux. Voilà, sans bouger la tête, d'accord ? Juste les yeux. »

Le docteur Ballinger nota quelque chose, laissa choir avec un petit choc son stylo sur son carnet, croisa les bras et m'adressa un radieux sourire, comme un oncle en veine de confidences.

« Alors ? demandai-je.

— Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de raisons de s'inquiéter, d'un point de vue physique. Aucune trace de commotion. La tension est bonne, le pouls régulier. Apparemment, vous êtes en pleine forme, jeune homme. »

Mes talons montaient et descendaient à une vitesse formidable. « Mais ma mémoire, docteur... Pourquoi est-ce que je ne me souviens de rien ?

— Bon, là-dessus, je ne crois pas qu'il faille trop s'affoler. Ce sont des choses qui arrivent. »

Je hochai la tête d'un air lugubre, en sentant la chair de poule se hérissier sur mes jambes dans le souffle de l'air conditionné.

« Je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi, Mike. Je voudrais que vous regardiez ce portefeuille, là. »

Un portefeuille en cuir noir reposait sur le bureau qui nous séparait. Je le considérai, mal à l'aise. Steve avait été dépêché pour le rapporter de la chambre inconnue où je m'étais éveillé ce matin.

« Allez-y, il ne va pas vous mordre. Prenez-le ! Regardez à l'intérieur. Dites-moi ce que vous voyez. »

J'en sortis une carte de crédit American Express et la tins entre mes doigts. Je vis le nom *Michael D Young* et laissai mon ongle courir sur les caractères en relief. *Membre depuis 1992. Expiration 08/98.*

« Parlez-moi, Mike.

— C'est une carte American Express.

— Mh-hmm. À qui appartient-elle ?

— Hé bien... à moi, je suppose. Mais je ne l'avais encore jamais vue.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain. Elle dit *Michael D Young*. Je n'emploie jamais ma seconde initiale, comme ça. Jamais. Donc, elle ne peut pas être à moi.

— D'accord, d'accord. Que voyez-vous d'autre dans ce portefeuille ?

— Il y a une espèce de carte d'identité, un permis de conduire.

— Vous voyez un permis de conduire. Est-ce qu'il porte une photographie ?

— Moi. C'est moi, mais là encore, je vous jure, je ne l'ai jamais vu avant.

— Ça ne fait rien. Prenez votre temps, regardez bien. Quel état l'a émis ? »

Je l'inspectai, perplexe. « *État du Connecticut*, il y a marqué. C'est ce que vous voulez dire ?

— Et à quoi pensez-vous quand vous prononcez le mot Connecticut, Mike ? Quelles images vous viennent à l'esprit ?

— Euh... Paul Revere ?

— Paul Revere. Bien. Dites-moi ce que vous savez de Paul Revere ?

— Sa chevauchée de minuit ?

— Chevauchée de minuit, excellent. Continuez.

— Il a galopé de Lexington à Concord. Ou de Concord à Lexington, non ? Il criait *Les Britanniques arrivent, les Britanniques arrivent !* Je ne sais pas grand-chose de plus. Ça ne correspond pas réellement à ma période, j'en ai peur. »

Ça ne correspond pas réellement à ma période !

Quelque chose frémit en moi, le bruissement d'un souvenir, mais cela décampa comme une souris des champs effrayée à mon approche.

« Très bien. Vous progressez bien. Dites-moi ce que vous voyez d'autre, là-dedans.

— Hé bien, il y a une autre carte. À mon nom, elle aussi. Elle porte le symbole grec, dessus. Le bâton avec les serpents enroulés... oh, comment ça s'appelle, déjà ? »

Ballinger haussa les épaules. « À vous de me le dire, Michael.

— Le caducée ! C'est un caducée, le sceptre d'Hermès. Voilà ! Pourquoi est-ce que j'arrive à me souvenir d'un mot comme *caducée*, et pas de qui je suis ?

— Allons, allons, une étape à la fois. Que pensez-vous que cette carte soit ?

— Je n'en sais rien. Le caducée est un symbole médical, non ?
Une carte de la Santé nationale ?

— Qu'est-ce qu'une carte de Santé nationale, Michael ? »

Je le dévisageai. « Je n'en ai aucune idée. Pas la moindre. L'expression m'est simplement venue à l'esprit. Vous ne savez pas, vous ?

— C'est votre carte d'assurance médicale, Michael.

— Mais je n'ai pas d'assurance privée.

— Pardon ?

— Je... je n'utilise pas d'assurance santé. Je suis inscrit à la Santé nationale, j'en suis sûr. »

Ballinger me considéra d'un œil torve. « Est-ce que vous auriez des raisons de simuler une petite crise d'excentricité, Michael ? Je me pose la question. Des problèmes chez vous ? Une fille, peut-être ? Le travail qui vous dépasse, la peur d'un échec ?

— Simuler ? *Simuler* ? Mais pourquoi diable voulez-vous que je simule ?

— Je me devais de poser la question, Mike. Donc, dites-moi ce que vous entendez par Santé nationale ? »

J'écartai les mains avec désespoir. « Je ne sais pas. Je n'en sais vraiment rien. Ça a *un sens*, j'en suis sûr.

— Je vois. Alors, dites-moi à qui pourrait appartenir cette carte ? »

Je l'inspectai avec consternation. « À moi, je suppose. Elle doit m'appartenir. » Je fermai les yeux avec énergie. « Mais je n'arrive pas à me souvenir...

— Allons, ne vous forcez pas. Vous pouvez poser ce portefeuille. Ce serait peut-être une bonne idée que vous me parliez des choses dont vous pouvez vous souvenir. »

Quelque chose dans sa façon de dire ça m'apprit qu'il commençait à improviser. Il n'avait jamais rencontré ce genre de cas auparavant et il avançait simplement au jugé, en cherchant les bonnes questions à poser. Il en savait aussi peu que moi. Je le sentais agacé aussi, vaguement agacé, de voir ses tentatives pour stimuler mes souvenirs, me déloger à coups de pied de mes fantasmes ou démasquer ma simulation, n'obtenir aucun résultat.

« Qu'est-ce qui ne va pas, chez moi, docteur ?

— Holà, une chose à la fois. Répondez d'abord à ma question. Que pouvez-vous me dire dont vous vous souvenez avec certitude ?

— Hé bien, je me rappelle avoir été malade la nuit dernière. Je me suis cogné la tête contre un mur. J'étais *pissed*^[8], je suppose...

— Pourquoi ?

— Comment ?

— Pourquoi étiez-vous *pissed* ?

— Ben, parce que j'avais bu.

— Et ça vous a mis en colère ?

— Mis en colère ? répétais-je interloqué. Pas vraiment...

— Alors pourquoi étiez-vous *pissed* ?

— Oh, dis-je raccrochant soudain les wagons. Vous voulez dire *pissed off*. Je voulais dire *pissed* ; soûl, quoi, pas *pissed off*, en colère. Vous voyez, en Angleterre, quand on dit *pissed*... laissez tomber. » L'expression vacante de Ballinger commençait à m'irriter. « Bref, je me souviens de m'être cogné la tête. Et d'être monté dans un bus. Et de m'être réveillé ce matin avec une impression bizarre.

— Et avant ça ? Que vous rappelez-vous d'avant ?

— Je ne sais pas, presque rien, Cambridge, bien sûr. Je me souviens de Cambridge. C'est là que je devrais me trouver.

— Vous avez prévu de rendre visite à des amis de Harvard, peut-être ?

— Harvard ? De quoi parlez-vous ?

— Harvard se trouve à Cambridge, Massachusetts, vous avez peut-être pris rendez-vous avec des amis là-bas.

— Non ! Je parle de Cambridge. Vous savez, le vrai Cambridge. À St-Matthew.

— Cambridge, en Angleterre ?

— Oui, et je devrais me trouver là-bas. Je devrais y être, en ce moment ! Il y a quelque chose d'important. Quelque chose que je dois faire, quelque chose qui s'est passé. Si seulement j'arrivais à me souvenir...

— Holà ! Asseyez-vous tout de suite, Michael. Vous énerver ne va rien arranger. Allons, restons calme. »

Je me rassis sur la chaise. « Pourquoi est-ce que ça m'est arrivé ? demandai-je. Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

— Hé bien, nous nous en occupons, ici. Nous cherchons à le découvrir. Vous me dites que vous vous souvenez de Cambridge, en Angleterre.

— Je crois, oui.

— Vous êtes anglophile, peut-être ?

— Comment ça ? »

Il haussa les épaules. « Politiquement, par exemple.

— Politiquement ? Je ne fais pas de politique !

— Pas de politique. Très bien. Mais vos parents venaient d'Angleterre, à l'origine, non, Mike ? Dans les années soixante ?

— Mes parents ?

— Votre père et votre mère.

— Je sais ce que c'est, des parents ! », aboyai-je. Les manières de Ballinger commençaient à m'agacer autant que, je le voyais, ma confusion l'irritait ouvertement.

Il ne répondit pas, mais écrivit quelque chose dans son carnet, ce qui m'irrita encore plus. Il essayait juste de dissimuler sa contrariété.

« Ça, je le sais, dis-je. Mon père est mort, et ma mère vit dans le Hampshire.

— Vous croyez que votre mère vit dans le New Hampshire ?

— Mais non, pas le New Hampshire. Le Hampshire tout court. Le vieux Hampshire. Le Hampshire, en Angleterre, si vous préférez.

— Vous avez déjà visité l'Angleterre, Mike ?

— Visité ? C'est là que j'habite. J'y ai grandi. J'y vis. Je devrais m'y trouver, en ce moment.

— Vous aimez les films anglais ?

— J'aime tous les films. Pas spécialement les films anglais. Il n'y en a pas assez, d'abord.

— Ils sont peut-être trop politiques pour vous ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? »

Il ne répondit pas, mais traça une ligne dans son carnet, laissa de nouveau choir son stylo sur le carnet et posa son menton sur ses mains.

« Vous aimeriez peut-être être acteur de cinéma, c'est ça ? Vous vous imaginez peut-être en grande vedette à Hollywood.

— Acteur ? je n'ai jamais joué la comédie de ma vie. Même pas dans une crèche vivante.

— Voyez-vous, j'essaie d'expliquer l'accent que vous affectez, Michael.

— Je n'affecte rien ! C'est ma façon de parler. C'est moi. »

Ballinger prit un gros annuaire sur son bureau et le compulsa, laissant courir le bout de son stylo le long des colonnes.

« Élèves de seconde année », dit-il en parlant tout seul. « Voyons voir, Wagner... Williams... Wood... Yelling... Ah, nous y voilà ! » Il traça un cercle sur la page et poussa l'annuaire vers moi. « Je veux que vous fassiez quelque chose pour moi, Mike. Je veux que vous regardiez ce nom et ce numéro, et que vous me disiez ce que vous voyez.

— Euh... Young, Michael D, 303 Henry Hall, 342 12 21.

— Bien. Maintenant, je veux que vous me regardiez pendant que j'appelle ce numéro, d'accord ? »

Il pressa une touche sur son téléphone et le bruit d'une tonalité émergea du haut-parleur intégré. « Dicter-moi ce numéro à haute voix,

Michael.

— Trois cent quarante-deux, douze, vingt-et-un.

— Trois cent quarante-deux, répéta Ballinger en le composant, douze, vingt-et-un. »

Perplexe, j'écoutai la sonnerie. « Mais, si c'est mon numéro, alors pourquoi...? »

Ballinger leva une main. « Chut ! Écoutez bien, là. »

La sonnerie s'interrompt et fut suivie par un déclic et une voix enjouée. « Salut, ici Mikey. Vous avez appelé. Je suis sorti, mais bon, c'est pas la fin du monde. Laissez un message après la tonalité et si vous avez vraiment de la chance, je vous rappellerai peut-être. »

Ballinger pressa de nouveau la touche mains-libres, croisa les bras et me regarda. « Ce n'était pas vous, Mike ? Ce n'est pas votre voix que nous avons entendue ? »

Je fixai le téléphone. « Mais ce n'est pas possible...

— Vous savez bien que si...

— Mais elle parlait américain !

— C'est bien ce que je voulais dire, Mikey. Vous êtes américain. J'ai votre dossier médical. Vous êtes né à Hartford, Connecticut, le 20 avril 1972.

— Mais ce n'est pas vrai ! Je sais, vous ne me croyez pas, mais je vous assure, c'est absolument faux ! Je veux dire, vous avez raison sur ma date de naissance, mais je suis né en Angleterre, enfin, je veux dire, j'ai grandi en Angleterre.

— Et qu'est-ce que vous y avez fait ?

— Je n'en sais rien ! J'étais à Cambridge. Je faisais... quelque chose. Je n'arrive pas à me rappeler. Bon Dieu, c'est un rêve, dites-moi que je rêve. Rien ne correspond, tout a changé. Je veux dire, bon Dieu, même mes dents ont changé.

— Vos dents ?

— Elles sont plus droites qu'elles ne devraient. Plus blanches. Je porte les cheveux plus courts. Et... » Je m'interrompis, rosissant au souvenir de la douche.

« Allez-y.

— Mon pénis », chuchotai-je, une main devant la bouche.

Ballinger ferma les yeux.

« Pardon, vous avez dit... votre pénis ? »

En répondant, je l'imaginai en train d'en rire avec ses collègues, de rédiger des notes sur le cas pour publication, en secouant la tête devant l'hystérie érotique des jeunes.

« Oui, dis-je. Mon prépuce. Il a disparu. Envolé. »

Il me dévisagea avec des yeux ronds et j'enfouis mon visage entre

mes mains pour pleurer.

Histoire personnelle

Journal de guerre de Rudi

Josef enfouit son visage entre ses mains et rit tant que Hans finit par croire qu'il allait éclater.

« *Ausgezeichnet* ! Elle est excellente ! Excellente. Je vais la raconter au colonel, au déjeuner. Il adore ce genre de blagues. Tiens, en voilà une. Si Ludendorff et le Kaiser sautaient tous les deux d'une haute tour au même instant, lequel s'écraserait le premier par terre ? »

Hans Mend fronça le nez et inspecta le plafond. « Humm... je donne ma langue au chat », dit-il.

Josef haussa les épaules et écarta les mains. « Quelle importance ? » Il flanqua à Hans un violent coup de coude dans les côtes et repartit dans un rugissement de rire. « Hein ! *Quelle importance* ? »

Mend se joignit à lui, comme il se devait et lampa de petites gorgées de schnaps entre les bourrades dans ses côtes. « Ha ! fit-il. Quelle importance ! Formidable ! »

La vie de courrier avait ses avantages. On prenait des risques absurdes en allant et venant au galop entre les tranchées de réserve, le QG et les lignes de front, une cible facile pour un tireur ennemi embusqué qui s'ennuyait et, trop souvent, une victime potentielle pour les tirs croisés venus de son propre camp. Parfois, le temps et le terrain permettaient d'emprunter une moto, comme aujourd'hui, mais en général on devait patauger à pied dans une boue maintes fois barattée. Et ce cliché sur le messenger qui reçoit le blâme... Combien de fois Mend avait-il ouvert sa sacoche, tendu des ordres dont il ne savait rien avant de se faire incendier par une salve féroce d'injures de la part d'un sous-officier parvenu qui avait des griefs imaginaires contre le Haut Commandement ? Cependant, pour le privilège de pouvoir s'éloigner des sapes et des tranchées de l'avant, ne serait-ce qu'une heure ou deux à la fois, Hans aurait supporté le double de danger. Et après tout, il était toujours en vie, non ? Pendant quatre

ans, il avait été au plus fort des combats, du tout premier mois de guerre jusqu'à aujourd'hui, avec seulement deux blessures légères durant tout ce temps, deux petites cicatrices à montrer à ses petits-enfants un jour, dans la paix encore lointaine. Si on survivait aux premiers mois, disait-on, on vivrait éternellement.

Donc, avec les dangers, il fallait peser les avantages. Un verre de schnaps et une pipe de tabac convenable au QG du Commandement – bien sûr, avec la seule compagnie d'un imbécile comme Josef Kress pour les goûter – mais un grand luxe, malgré tout.

Hans poussa un soupir, posa son verre et se leva.

« Tu t'en vas déjà ? »

— Il le faut. Westenkirchner est en permission et ils n'ont pas envoyé de remplaçant. Plein de travail à faire. »

Josef rejoignit son bureau en clopinant et inspecta théâtralement des liasses de documents. Comme si, songea Hans, il avait vraiment son mot à dire dans leur sélection. C'est un simple rond-de-cuir, bon Dieu. Pourquoi ne peut-il pas me remettre ce qu'on lui a ordonné de me confier, qu'on en finisse ? Pourquoi cette ridicule comédie à chaque fois ?

« Ah, fit Josef en soupesant d'une main une feuille de papier avant de la glisser dans la sacoche de Hans. Ça devrait t'intéresser. Ça concerne quelqu'un, un ami à toi, je crois.

— Qui ça ? »

— Gloder ? Le Hauptmann Rudolf Gloder ?

— Rudi ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Ah, tu dis Rudi, alors ? Je vois qu'on appelle régulièrement ses supérieurs par leur petit nom. Je devrais peut-être envoyer un memorandum au général Buchner à ce sujet. Il n'apprécie pas ce style de bolchevisme parmi les hommes du rang. »

Hans ferma les yeux. « Alors, le Hauptmann Gloder ? De quoi s'agit-il, Josef ? »

— Ah, tu aimerais bien savoir, hein ? »

Les paupières toujours closes, Hans se mit à respirer profondément par le nez. « Oui, Josef, dit-il calmement. J'aimerais savoir. » Bordel, la puérilité de ces gens-là...

« Hé bien, il se trouve qu'une recommandation vient de passer. Croix de Fer de Première Classe, ordre du *Diamant*. »

Hans ne chercha pas à dissimuler son plaisir. « Merveilleux, s'écria-t-il. Et pas trop tôt. Il aurait déjà dû l'avoir trois fois.

— Oh, mais nous voilà tout content !

— C'est une bonne nouvelle, Kreiss, rien de plus. Ru... le Hauptmann Gloder *mérite* cet honneur. Sans lui, notre régiment se

serait déglingué depuis des mois, des années si ça se trouve. Je ne serais pas surpris de le voir commandant avant la fin de la guerre. Comme moi, en s'enrôlant, c'était un simple *Landser*, tu sais.

— Ah, c'est comme ça, la guerre. La lie remonte toujours.

— C'est la *crème* qui monte, répondit Hans. Il sort d'une bonne famille, il aurait pu s'enrôler comme officier, mais voilà, il a choisi de ne pas le faire.

— Bon, il a des *amis* haut placés, commenta Kreiss. Rien de très nouveau.

— Il a des amis partout, rétorqua Hans. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

— Oui, oui, je suis sûr que ce Gloder est un parangon de toutes les vertus. En tout cas, tu lui manges dans la main, c'est évident. »

Courbé sur le guidon, éclaboussé de boue sur ses grosses lunettes, Hans remâchait la nouvelle avec satisfaction. Il se représentait la fête que Rudi allait sûrement donner pour célébrer cette décoration. Un dîner dans un restaurant de première classe, quelque part derrière les lignes, peut-être même au *Coq d'Or*. Il y aurait de la musique, des vins somptueux, des rires et de la vraie camaraderie allemande. Ça ne gênerait pas Gloder d'inviter à la même table officiers et hommes du rang. Plus tard, il y aurait des filles. Des filles qui coûtaient cher, et sans vérole.

Hans s'arrêta devant la ferme, jeta sa moto contre le mur des écuries et se précipita dans la maison.

Pour l'heure, Gloder était attaché au commandant Eckert du Sixième de Franconie en tant qu'adjudant exécutif, un poste, avait-il expliqué à Hans, qui l'irritait considérablement.

« Je n'aime pas rater les réjouissances », avait-il expliqué en se retrouvant coincé un kilomètre derrière les lignes, dans la petite ferme qui représentait le QG du colonel Baligand. « L'idée que se fait Eckert de la guerre se résume à lécher le cul du haut commandement et à prier pour la paix. Je fais tout mon possible pour l'inciter à l'action, mais je reste un soldat. Je serais plus utile sur le front. »

Hans remit une liasse de dépêches à l'aide de camp du colonel, attendant, bouillant d'impatience, de recevoir des papiers en retour et puis, surexcité comme un gamin au matin de Noël, il se rua dans l'escalier jusqu'au premier étage, où se trouvaient les bureaux et les quartiers des hommes du commandant Eckert.

Hans se redressa sur le palier et rectifia sa tunique. Il décida d'affecter la nonchalance. « Bien le bonjour, Hauptmann Gloder, allait-il jeter d'une voix paresseuse, rien de très intéressant, aujourd'hui, j'en

ai bien peur. Juste ceci, ça arrive du QG. Sans doute une note de service pour interdire l'emploi du paprika dans le ragoût d'âne, ou pour annoncer que tout le monde doit soigneusement se cirer les fesses en l'honneur de l'anniversaire de la Kaiserin. »

Ça ferait sourire Rudi, qui prendrait la lettre pour la décacheter. Il la lirait jusqu'au bout, puis lèverait les yeux pour voir Hans afficher un sourire immense et il exploserait de rire avant de sortir sa plus vieille bouteille de cognac.

Hans passa devant la porte du bureau du commandant Eckert, sa sacoche serrée dans sa main, jusqu'à ce qu'il parvienne au bout du couloir, où se dressait une porte en chêne de France décoloré. Gravés dessus en parfaites lettres gothiques, on lisait les mots :

Schloß Gloder

Hans sourit et frappa doucement.

Pas de réponse.

Il frappa de nouveau, plus fort cette fois-ci.

Toujours pas de voix qui répondait sur une tonalité joyeuse.

Déçu, Hans abaissa le bec-de-cane en fer noir et poussa la porte pour l'ouvrir. Sans idée précise de la conduite à tenir, il entra et regarda autour de lui.

C'était une grande pièce carrée, avec une autre porte qui donnait sur une chambre. Hans trouvait étonnant que quelqu'un eût envie d'abandonner cette suite princière pour aller vivre dans une tranchée, mais après tout, se remémora-t-il, Gloder n'était pas un personnage ordinaire.

Il s'approcha du bureau, tira l'enveloppe de sa sacoche et la déposa en plein milieu du massif buvard aux coins de cuir.

Hans recula jusqu'au centre de la pièce pour juger de l'effet.

Pas suffisant.

Souriant tout seul d'une telle mômerie, il prit un coupe-papier d'argent et un porte-plume, les arrangeant au-dessus de l'enveloppe à dix heures dix, afin qu'ils pointent vers elle, en criant : « Regarde-moi ! Regarde-moi ! »

Toujours pas exactement l'effet désiré, estima-t-il.

Un crayon à six heures aidait, mais détruisait la symétrie.

Hans ouvrit un des tiroirs et fouilla dedans à la recherche d'ustensiles appropriés à une mise en évidence. Il trouva deux autres porte-plumes, une grenade à main anglaise du type qu'on appelait bombe Mills, trophée d'un raid audacieux, supposa Hans, et un pistolet Luger chargé. Et s'il disposait un cercle de balles autour de la

lettre, leurs bouts pointus tournés vers l'intérieur ? Ce serait très joli.

Tout en méditant les possibilités artistiques, il ouvrit un autre tiroir. Rien que de la paperasse, là. Et, au fond du tiroir un livre épais relié en cuir de veau raciné. Hans le sortit. Il ne pensait pas avoir jamais rien vu d'aussi beau. Son poids, son lustre, l'éclat de l'or sur la tranche des pages.

Le livre se fermait par une boucle d'or au centre de laquelle s'ouvrait un trou de serrure. Hans, le cœur battant plus vite, tira sur la boucle. À sa surprise, on ne l'avait pas verrouillée. Peut-être ne le pouvait-on pas. De ses souvenirs de livres de ce genre, les serrures ne fonctionnaient jamais, d'ailleurs.

Hans tourna lentement la première page comme s'il ouvrait une Bible originale de Gutenberg.

Das Kriegstagebuch von Rudolf Gloder

Rudi tenait un journal ! En tremblant, Hans passa à la page suivante. Deux mesures de musique tracées à la main occupaient le haut de la page et, en dessous, figuraient les mots :

Blut Brüderschaft schwöre ein Eid !

Wagner, supposa Hans. Un serment de fraternité par le sang. C'était impossible de teutonisme, magnifiquement Rudi.

Il choisit une page au hasard, au début. Dans son enthousiasme de jouvencelle, Hans espérait par-dessus tout trouver une référence à sa personne, aussi fugace soit-elle.

14 JANVIER 1917

Je trouve la transition de Leutnant à Oberleutnant pratiquement insignifiante. Ce sera la prochaine étape qui comptera. « Hauptmann Gloder ». Voilà qui sonnerait vraiment très bien. Certains officiers m'en veulent encore de mon ascension. Fort bien, qu'ils m'en veuillent. Gutmann, j'ai remarqué, est le seul officier à me saluer comme un frère, mais nous savons ce qui le motive. Ce Juif serait prêt à tout pour s'attirer les faveurs d'une compagnie au sang pur. Il me considère aussi, de façon insultante, comme un genre de frère par l'intellect. Il se fait de l'intellect une idée très éloignée de la mienne. Toutefois, il a son utilité. Il a une connaissance très profonde de l'histoire militaire et je lui permets de me considérer comme un ami.

Quatre membres d'un groupe de poseurs de barbelés ont été tués par un tireur d'élite, hier. J'ai adressé des lettres de condoléances à leurs familles, chez eux, la première fois que j'ai dû m'acquitter d'une telle tâche. Eckert m'a montré la lettre type qu'on emploie dans ces occasions. Insuffisante pour moi. J'ai écrit quatre lettres magnifiques et distinctes, en inventant toutes sortes de bêtises sur l'héroïsme de chaque soldat mort. *Puis-je ajouter, d'un point de vue personnel, que la perte de Wolfgang n'est pas un deuil que pour vous ? Nous l'apprécions énormément, ici. Sa volonté, son courage, son humour et son charme sont pour nous irremplaçables, autant que son souvenir est sacré.* Et ensuite, des citations de Goethe et de Hölderlin. Tout ça pour un bouseux, un garçon de ferme mal dégrossi sans assez de cervelle pour éviter les balles. Chacune de ces lettres trouvera sans doute sa place sous un cadre doré, accrochée quelque part sur un mur. Comme le dit si justement Puck :

Lord, what fools these mortals be !^[9]

Par ailleurs, une journée terne, affreusement froide.

Hans leva les yeux du livre, en fronçant les sourcils. Il n'avait pas compris la citation en anglais, qu'il supposait de Shakespeare, mais la référence à des bouseux mal dégrossis ne pouvait pas lui plaire. Ma foi, c'est vrai qu'il avait fait affreusement froid, ce jour-là ; tout le monde a ses jours de mauvaise humeur. Il avança vers le milieu du livre.

22 AVRIL 1918

Enfin, le printemps !

Winterstürme Wichen dem Wonnemond
In mildem Lichte leuchtet der Lenz ;
Auf Linden Lüften leicht und lieblich
Wunder webend er sich wiegt ;
Durch Wald und Auen weht sein Atem,
Weit geöffnet lacht sein Aug'.

Enfin, en théorie. Si les tempêtes de l'hiver ont disparu, celles de l'artillerie sont toujours avec nous. Et si la douce

lumière du printemps éclaire des brises légères, tièdes et charmantes, le souffle qui court dans les prés et les bois ne rit pas avec des yeux malicieux, mais nous adresse une sale grimace en crachant d'épaisses volutes de poison.

Hé oui, encore une attaque aux gaz par les Tommies. Deux morts ce matin, et Ernst Schmidt blessé. Mend et moi avons été les premiers à plonger pour attraper nos masques, mais Schmidt a insisté pour rester en haut et sonner l'alarme. Il a failli payer sa stupidité de sa vie. Dès que j'ai vu ce qu'il manigançait, je suis ressorti avec un masque pour lui et je me suis démené en tous sens comme un tigre pour rallier les hommes et soigner les blessés. Toutefois, c'est Schmidt qui a récolté toutes les louanges, et j'ai donc été le premier à lui administrer des tapes amicales comme au bête chien fidèle qu'il est, et j'ai promis de le recommander par une mention en haut lieu pour son « courage désintéressé ». Infiniment contrariant.

Hans sentit son cœur chavirer tandis qu'il continuait sa lecture.

Ai suivi les lignes pour transmettre de nouveaux ordres sur l'emploi des gramophones dans les abris. Que nos maîtres sont sages, qu'ils ont les priorités fermement en main ! La troupe ne parle que de la bravoure de Schmidt. Et nul plus haut que moi. Je plaisante sur le gaz empoisonné, parle du « gift » des Tommies, mais il n'y a pas assez de gens qui savent l'anglais pour comprendre le jeu de mots[10].

Arrivée de bonnes et de mauvaises nouvelles. Les bonnes ? Nous semblons tenir la côte de Messines et Armentières. Si nous parvenons à effectuer une poussée avant que les Américains prennent vraiment pied sur le front de l'Ouest, ce dernier assaut pourra réussir. La mauvaise nouvelle, et ce n'est pas une rumeur, cette fois-ci, mais un fait établi, veut que le *Rittmeister* von Richthofen ait été envoyé au tapis et tué hier par un pilote canadien débutant. Grande consternation générale. Deux années durant, j'ai envié « Den Roten Freihern », et l'adoration qu'il suscitait, mais en secret je savais que l'adoption de son mythe par Berlin serait fatale. Les Britanniques vont l'ensevelir avec tous les honneurs militaires. Certains se demandent apparemment si c'est le Canadien qui l'a abattu, ou des mitrailleurs australiens au sol. Il volait bas.

Dispute au mess après le repas du soir. Gutmann, apparemment, vénère Wagner, ce que je trouve absurde. Il a sur ses œuvres des théories désespérément confuses et, à mon opinion perverse, déformées. Dans toutes, il voit « des significations psychiques et politiques » en filigrane. Comme tous ceux de sa race, il refuse d'admettre qu'une chose est une chose. Qu'une œuvre d'art veut dire ce qu'elle dit, qu'elle est ce qu'elle est. Non, il faut qu'il décode ses filigranes de sottises embrouillées dans chaque phrase. Je me suis énervé et, sentant que le colonel s'ennuyait, j'ai décidé de m'amuser aux dépens de notre Hugo. J'ai dit qu'il ferait mieux de se souvenir de Mime et de Siegfried. Mime, le petit Nibelung contrefait, qui apprend à Siegfried à forger l'épée avec l'idée constante de le trahir. (J'ai bien vu que Gutmann comprenait à ma façon de dire « Nibelung » que je pensais « Juif », en réalité.) Mime le Juif, qui conspire pour exploiter l'intrépidité et la pureté de Siegfried afin d'obtenir l'anneau et de gagner le pouvoir sur le monde entier. Et qu'advient-il de Mime ? Hé bien, Siegfried tue le dragon et s'empare de l'anneau, avant de retourner son épée contre Mime. Ah ah ! Le nom de Mime est, somme toute, très proche du mot *Memme*, lâche, et il n'y a pas plus pleutre que les Nibelungen. Bien entendu, ils se vengent basement en frappant Siegfried dans le dos. Mais ils n'ont pas l'anneau ! Jamais ils n'auront l'anneau.

« L'anneau qu'ils ont eux-mêmes fabriqué », a fait observer Gutmann, avec un air supérieur.

« Qu'ils ont fabriqué à partir de l'or qu'ils ont volé ! ai-je répliqué. Il ne leur appartiendra jamais. Jamais !

— Non, c'est clair », a admis Gutmann en hochant la tête avec cette façon rabbinique de dire *Je suis tellement sage et tellement humble*. « Le pouvoir sur le monde n'appartient qu'à ceux qui sont prêts à renoncer à l'amour.

— En tout cas, une chose est sûre, il n'appartiendra pas à un tenancier de bordel prétentieux tel que vous », ai-je riposté en perdant mon calme. Toute la table a explosé de rire. Ils savaient qu'en dépit de tout son esprit chéri et son prétentieux intellect formé à Heidelberg, la fortune obscène de Gutmann provient d'une chaîne de théâtres bon marché que son père possède à travers toute l'Allemagne. On ne se rend pas dans des établissements aussi sordides pour y voir Schiller ou Shakespeare, on va y voir les filles. (Je suis bien placé pour le savoir !!!)

Gutmann est devenu tout rouge et a quitté la pièce, après une petite courbette raide, comme un Junker miniature, tandis que les sous-officiers répétaient la moquerie derrière lui. *Ausgeblasene Puffmutter ! Ausgeblasene Puffmutter !*

En conversation avec le colonel, plus tard, j'ai fait observer que Gutmann n'était pas si mauvais bougre. Sa véritable faute, ai-je dit, tenait à une absence tellement prolongée au combat qu'il avait perdu contact avec la réalité autour de lui. Mais après tout, ai-je ajouté avec modestie, j'avais sur la façon dont on devrait de temps en temps encourager les officiers de rang intermédiaire à se battre aux côtés des hommes de troupe des théories sans doute désespérément désuètes et sentimentales...

« Pas du tout, a répondu le colonel. Pas du tout... », et j'ai pu voir que je lui avais donné matière à réflexion. Ha ! Je ne serais pas surpris que Hugo Gutmann se retrouve dans quelques jours sur le front des troupes et qu'avec un peu de chance et un coup de pouce de ma part, le monde se retrouve débarrassé d'un Juif.

Ai bu jusqu'à l'heure du coucher. Le colonel m'a empêché de dormir et a laissé entendre qu'une promotion m'attendait peut-être.

La vie est belle.

Les doigts tremblants, Hans tourna les pages vers une entrée de date plus récente.

24 MAI 1918

Suis tombé sur Mend et Schmidt, ce matin. Ils m'ont raconté une histoire absurde sur l'assaut des Français, hier soir, qui auraient mis la main sur le plus beau casque de Baligand, que son imbécile d'adjudant (au moins, Gutmann était diligent, la peste ait son âme) avait laissé traîner dans la tranchée de l'*Oberleutnant* Fleck après l'inspection, hier après-midi. Les *Messieurs** ont rampé le long de sapes creusées (comme je m'en souviens !) il y a trois ans et demi de merde et se sont glissés dans la tranchée de Fleck, tuant la sentinelle d'un coup de couteau et égorgeant tous les soldats endormis qu'ils ont rencontrés, y compris Fleck. Ils sont partis avec quelques papiers (d'une importance militaire moins grande que les morpions qui me grignotent la queue), cinq fusils, une boîte de grenades d'exercice et, à ce qu'il apparaît désormais,

avec le casque de merde de cérémonie à la con du colonel Baligand.

J'ai prononcé sur ce scandale divers propos bellicistes (comme si j'en avais quelque chose à foutre) et j'ai ensuite eu l'horreur de sentir les ignobles pattes de Schmidt m'attraper par la manche. Il a gargouillé je ne sais quoi avec une gorge ravagée par les gaz, pour dire qu'il savait exactement à quoi je pensais, et j'allais lui tapoter fraternellement la tête avant de m'en aller quand j'ai compris qu'en fait, il me suppliait de ne pas céder à l'impulsion d'une tentative de récupérer le casque moi-même ! Comme si j'aurais jamais eu l'idée de commettre une telle ânerie. Les Français peuvent bien chier dedans chaque soir jusqu'au Jugement dernier, pour ce que j'en ai à faire.

Bien entendu, si on me mettait au défi, je serais obligé d'effectuer une tentative, voilà exactement le genre de geste qui forge une réputation, mais cet abruti d'Ernst me mettait au défi de *ne pas* le faire. Le bougre me vénère littéralement, c'est répugnant, mais assez excitant. Je lui ai laissé croire que l'héroïque Rudolf avait bel et bien assez d'ardeur et de détermination pour se lancer tout seul dans un assaut contre l'armée française au grand complet, simplement pour récupérer un pot de chambre en cuivre. Et soudain, un plan assez extraordinaire m'est venu à l'idée. Je me suis dit : bon Dieu, je parie que je peux le convaincre d'y aller, *lui* !

J'ai joué sur sa blessure récente, en suggérant que je m'inquiétais de sa santé et en recommandant qu'on le relève de son rôle de combattant. Son cerveau de paysan buté a réagi comme à une énorme insulte ! Je savais qu'il voulait faire ses preuves devant moi, et je suis certain qu'il a gobé l'hameçon, comme un péclore lourdaud. Mend était encore là, si bien que j'ai dû agir de façon pas trop transparente. Mais j'ai ensuite rejoint Schmidt, et je l'ai travaillé assez subtilement, une demi-heure durant. Je suis presque convaincu qu'il va tenter une action imprudente.

Ma foi, ça marchera ou ça ne marchera pas.

Minuit passé, à présent. Je pars dans une heure environ, et j'irai voir. Le revêtement nord m'offrira depuis le Ku'damm un point de vue idéal sur le no man's land. Si Schmidt part en quête de gloire, je le verrai.

Et s'il y allait avec quelqu'un d'autre ? Hum. Non, il ira seul. Hans Mend est son unique ami et il est beaucoup trop

lâche pour approuver une telle folie. Schmidt partira sans personne pour l'accompagner et s'il réussit à ramener le casque, je ramperai jusqu'aux barbelés à sa rencontre, comme si je partais accomplir la même action moi aussi, et nous reviendrons triomphalement ensemble.

Mon almanach m'indique qu'il n'y a presque pas de lune, cette nuit. Excellent ! Schmidt y ira presque à coup sûr.

25 MAI 1918

Dieu est bon, avec moi. J'ai attendu une heure à scruter les alentours en cherchant, pour tromper le temps, combien de constellations je pouvais identifier. Vingt-trois, pas mal. J'avais décidé, si Schmidt n'était pas apparu à deux heures, d'aller me coucher. Il lui faudrait au moins deux heures pour négocier tous les barbelés et gagner les lignes françaises en silence.

Et en effet, à deux heures pile, je l'ai vu, deux mètres au-dessous de moi, s'extirper de la tranchée avancée et se diriger vers la porte la plus proche dans les barbelés. Il faisait trop sombre pour l'identifier précisément, mais à ses grognements porcins et aux bruits essoufflés qui s'échappaient de lui, j'ai su qu'il ne pouvait s'agir de nul autre que de cet honnête idiot de Schmidt.

Dix minutes durant, je n'ai eu aucune idée de ce qui se passait, mais un frémissement dans les barbelés qui a résonné tout au long de la ligne m'a appris qu'au moins, il progressait.

Il se débrouillait en tout cas pour garder le silence. Je n'ai pas entendu un seul son après ce léger dérangement des barbelés. Pendant une heure, j'ai attendu, les jumelles pointées sur le secteur K, sa destination présumée. Une partie de moi l'enviait. J'aurais aimé faire ce qu'il faisait et, ma foi, je l'aurais fait si quelqu'un m'avait mis au défi ou avait douté de moi. Dieu sait que je ne suis pas un pleutre, mais la bravoure a besoin de motivation. Bâtir une réputation, atteindre un but. Schmidt avait un style de bravoure totalement dénué d'imagination, la bravoure sans discussion de la chair à canon.

Je pris conscience qu'une lumière s'insinuait dans le ciel derrière nos lignes. Toujours aucun signe de Schmidt. Je m'abandonnai une fois de plus à la réflexion, me récitant du Goethe et le traduisant en français pour le plaisir.

Finalement, quinze minutes plus tard, je le vis, une

forme sombre qui zigzaguait dans ma direction à travers la pénombre. Un bras retenait le casque du colonel par sa sangle, sous l'autre j'arrivai à distinguer la forme d'un genre d'épée. L'excellent personnage !

Je me laissai choir sur les caillebotis et me dirigeai vers la plus proche échelle de tranchée. Je grimpai et me mis à ramper comme un ver sur la boue séchée en direction des barbelés. Une fois là-bas, je levai la tête juste à temps pour voir Schmidt s'arrêter, hors d'haleine et se laisser choir dans un trou d'obus. L'idée me vint que je pourrais y descendre tout de suite, l'abattre pour retourner seul vers la gloire.

Je décidai de ne pas mettre une telle opération à exécution avant d'y avoir pleinement réfléchi. Non par objection morale, bien entendu. Le développement d'une personne dans le cadre de sa vie constitue la seule morale, mais je savais très bien qu'on est toujours mal inspiré d'agir dans la précipitation. Si vous avez un plan, tenez-vous-y. Les individus inférieurs réagissent sous le coup de la surprise et s'attendent à être félicités pour leur esprit d'initiative, alors qu'ils ont seulement prouvé que leur plan avait des failles, qu'ils n'avaient pas pesé chaque possibilité, prédit chaque geste et préparé toutes les réponses concevables. Bien entendu, il est vital de pouvoir réagir à l'inattendu ; certes, l'imagination, l'initiative sont des armes utiles dans une panoplie de général, mais on ne doit les déployer qu'en cas de nécessité – l'erreur fatale consiste à agir sans provocation, à mettre en œuvre des idées nouvelles qu'on a insuffisamment analysées. Une étude de différents personnages historiques nous le prouve. La plupart des gens seraient stupéfaits d'apprendre jusqu'où les grands commandants poussent le détail. J'ai lu la semaine dernière, par exemple, un ouvrage sur l'amiral anglais Horatio Nelson et ses réunions de stratégie avant la cruciale bataille navale de Trafalgar. Il a failli rendre fous ses officiers, malgré tout l'amour qu'ils lui vouaient, par son insistance à revoir les plans, encore et encore. Il n'a pas avancé avant d'être sûr que chaque officier de sa flotte savait et comprenait le but et le sens plus larges de sa stratégie première. C'est alors seulement qu'il a entamé le laborieux travail d'expliquer les variations tactiques. « Si tel cas, alors telle chose », et ainsi de suite, buissonnant en une douzaine d'autres *si* et *alors* jusqu'à avoir exploré des centaines de scénarios de façon exhaustive. Quand la bataille

a commencé, Nelson, la sérénité même, étonnait chacun par son indifférence apparente à chaque salve et canonnade. Évidemment ! Parce qu'il avait attendu et pris en compte chaque salve et canonnade. Même lorsqu'il est tombé, fatalement blessé, il a gardé son calme. Il avait envisagé une telle possibilité et des plans de remplacement se mirent rapidement en opération. Il est mort en sachant la victoire assurée. Certes, il manquait d'audace, d'assurance et de science politique, et ne serait jamais monté plus haut qu'amiral, mais peu d'hommes peuvent combiner toutes les qualités nécessaires à un grand meneur d'hommes, tant sur le champ de bataille qu'au-dehors.

Et j'ai donc refusé de céder à la tentation du moment, si grande fût-elle, tant que je n'avais pas soupesé chaque éventualité. Je ne doutais pas de pouvoir approcher Schmidt ici et maintenant, en plein no man's land, de le liquider et de revenir en toute sécurité, en rapportant triomphalement chez nous ces deux trophées grotesques. Mais en y songeant plus avant, je compris que ce serait une sottise. Mieux valait le liquider, rentrer les mains vides sous le couvert de la pénombre et ensuite, dès qu'il ferait jour, me frayer un chemin jusqu'au corps et tout ramener sous les yeux de mes compatriotes. Ils pourraient me protéger et, au besoin, je pourrais retirer de son dos toute balle amie révélatrice avant que quiconque puisse examiner le corps.

Ainsi aurais-je sans aucun doute agi si Schmidt avait pris ne serait-ce qu'une demi-heure de moins pour toute son affaire. Mais il faisait désormais trop clair pour que je me hasarde à avancer, tant du point de vue de ma propre sécurité que de celui de mon repérage par mes propres tranchées. Je maudis sa progression laborieuse. Pourquoi ne s'était-il pas mis en marche plus tôt ? Je sais que, si je m'étais engagé dans une telle expédition, je n'aurais pas autant traîné. Je serais déjà de retour chez nous.

Schmidt a dû comprendre lui aussi que le temps arrivait à expiration. Car à ce moment, il a sorti la tête par-dessus le rebord du cratère, réuni l'épée et le casque et s'est mis à courir, plié en deux. Il n'avait pas couvert plus de dix mètres quand j'ai entendu le claquement lointain d'un fusil et que j'ai vu une brève lance de flamme jaillir précisément de la direction du secteur K. Les *Messieurs** s'étaient réveillés en découvrant le larcin. Les *Messieurs** savaient tirer. Schmidt

écarta les bras et s'abattit en avant, bras en croix dans la poussière.

Cela tombait encore mieux que j'aurais pu l'imaginer. Je serrai les bras autour de moi, de plaisir. La Providence sait décidément être très aimable.

Il ne me restait plus, à présent, qu'à attendre le soleil.

Une heure passa avant que j'entende les premiers mouvements dans nos tranchées. Le concert habituel de pets, de grommellements et de gémissements, suivi par le sifflet des cantiniers et des ordonnances tandis qu'ils allaient et venaient avec le café et l'eau bouillante de leurs maîtres. Sous peu, on allait repérer le corps de Schmidt, et ensuite on me verrait et on supposerait que j'avais agi sur une impulsion de loyauté héroïque pour sauver le corps d'un *Kamerad*.

J'estimais que tant que je restais suffisamment plaqué au sol, je pourrais me tortiller jusqu'au trou de surveillance. Mon propre camp aurait sans doute l'idée de lancer des fumigènes. Ensuite, un retour précipité jusqu'aux barbelés suivi par une scène larmoyante et wagnérienne qui me verrait repousser toute adulation pour m'éloigner d'un pas noble afin de communier avec mon chagrin.

Même une tactique aussi puérilement évidente que l'écran de fumigènes a mis du temps à leur venir à l'esprit. J'ai découvert plus tard que c'était dans la cervelle épaisse de Hans Mend que l'idée avait fini par pénétrer. Grand Dieu, se dire que ma vie a reposé entre les mains de tels abrutis !

Mais la fumée a fini par arriver, ce qui a également eu l'avantage d'aider à produire des larmes de façon vraiment merveilleuse pour la scène finale. Une fois que j'ai été sûr de correctement...

« La lecture est distrayante, j'espère ? »

Sous le choc soudain de la voix de Rudi dans la pièce, Hans laissa tomber le journal sur le bureau, et se remit debout d'un bond.

Rudi Gloder se tenait sur le seuil, l'observant, un sourire amusé sur le visage. « Tu ne sais pas qu'il est impoli de lire le journal de quelqu'un sans demander d'abord sa permission ? »

Hans découvrit que sa voix ne fonctionnait plus. Il essaya de parler, mais aucun mot ne sortit. Rien que des larmes. Des larmes et une dévorante fringale de vengeance.

Histoire abrégée

Les célèbres pancakes de chez PJ

« Tu as faim, Mike ?

— Je crève de faim.

— Je t'ai promis PJ, alors allons-y. »

Je suivis Steve le long du trottoir, du *sidewalk*, comme vous voudrez, et je regardai autour de moi.

« Ici, c'est Nassau, annonça Steve en suivant mon regard. La rue principale de Princeton. Elle porte le nom du prince Guillaume d'Orange-Nassau, enfin, du moins, c'est ce qu'on m'a raconté. À gauche, le campus, les bars, les cafés et les librairies, et à droite tout le reste.

— C'est plutôt pittoresque.

— Ouais, trop, peut-être. Là-bas, la place, c'est Palmer Square et, entre ici et Palmer Square, se trouve Witherspoon, siège de l'A&B. » Il inclina la tête en me regardant d'un air interrogatif, en attendant, manifestement, une réaction ou une autre.

« Euh... l'A&B ?

— L'*Alchemist & Barrister*. C'est un pub ? » ajouta-t-il avec cette intonation qui montait en forme de question, typique des Américains et des Australiens.

« Un pub ? Je ne pensais pas que vous employiez le mot pub en Amérique.

— Mais si, bien sûr. Parfois. Particulièrement à Princeton. Et tout particulièrement quand il s'agit d'un bar irlandais comme l'A&B. Nous étions là hier au soir, en fait, à nous enfiler des Sam Adams et des Absoluts sans nous soucier du lendemain.

— Des Sam Adams ?

— C'est de la bière, une bière brune. Comme de l'ale ? On en a bu plusieurs pintes, avec pas mal de vodkas pures en accompagnement.

— Et nous étions là-bas la nuit dernière ? Toi et moi ?

— Toi, moi, d'autres types. »

J'ai hoché la tête lentement. « Je me souviens d'avoir gerbé, ça, oui. C'est à ce moment-là que je me suis réveillé. Pour ainsi dire.

— Ouais, c'est arrivé dehors, sur Palmer Square. Tu t'es cogné la tête dans le mur contre lequel tu gerbais. Le doc Ballinger pense que ça pourrait venir de là. Du coup sur la tête.

— Ça, quoi, Steve ? » demandai-je en le regardant bien en face et en essayant de maintenir le couvercle sur la panique qui montait en force en moi. « À ton avis, quel est mon problème ? Ça se passe comme ça, l'amnésie ? Les gens se mettent à parler avec l'accent britannique et à s'imaginer qu'ils vivent à "Cambridge, Angleterre" au lieu de "Hertford, Connecticut" ? Ça arrive couramment ? Que t'a raconté le docteur ? Tu as passé assez de temps avec lui. Il doit bien avoir sa théorie. »

Il évita mon regard. « Le doc Ballinger a dit d'y aller doucement. D'essayer de te faire apprécier ta situation, aussi dingue que ça puisse paraître. De ne rien forcer. On va simplement se promener en ville, sur le campus, faire tout ce qu'on fait normalement. Tout va bientôt te revenir, tu peux le parier. Et puis, cet après-midi, on ira voir un gars, Taylor.

— Qui est-ce ?

— Oh, un professeur.

— Un psychiatre ?

— Ouais, un truc comme ça. Mais bon, quoi ? Je veux dire, si ça se trouve, il va juste te taper derrière l'oreille avec un de ces petits marteaux pour les réflexes et tu redeviendras toi-même.

— Donc, tu vas t'occuper de moi ? Me montrer où tout se trouve ? Me rappeler où tout se trouve. M'aider à réveiller de vieux souvenirs ? »

Il haussa les épaules. « On dirait, oui.

— Est-ce qu'on est... » Je déglutis. « Est-ce qu'on est bons amis, alors ? Toi et moi ? Pardon, je sais que ça paraît barge, mais tu vois, je ne me souviens vraiment de rien, *de rien*. Alors, il faut qu'on me rappelle même les plus insignifiants détails... Je ne veux pas dire que l'amitié est insignifiante, me hâtai-je d'ajouter. Je veux dire les choses *de base*... J'ai besoin qu'on me rappelle les choses les plus basiques. Je déduis qu'on est amis... des *buddies*, c'est bien le mot ? »

Je continuai de débâteler dans ce style, car j'avais remarqué que Steve commençait à rougir et je voulais lui laisser le temps de se reprendre. C'était, après tout, une question ridicule à poser à quelqu'un.

« Ouais, je crois qu'on pourrait dire ça, réussit-il à répondre. Je crois qu'on pourrait dire qu'on était *buddies*.

— Est-ce que... pardonne-moi, je sais que c'est grotesque à dire, mais tu entends ça au sens de *meilleurs amis*, ou existe-t-il quelqu'un qui me connaîtrait mieux ?

— Heu...

— Je ne veux pas dire, interrompis-je en toute hâte, je ne veux pas dire que ça me déplaît que tu t'occupes de moi. Ni que je ne t'en suis pas *gré*. C'est juste... tu sais... je me posais la question... c'est tout. »

Ce pauvre Steve ne savait plus où regarder. J'étais désolé de l'embarrasser à ce point, mais, bon Dieu, j'avais besoin de me raccrocher à quelque chose.

« Fichtre, Mike, je sais pas trop quoi dire. Je pense te connaître aussi bien que n'importe qui, mais...

— Je suis plutôt un solitaire », suggérai-je, pour l'aider. « Ça, je le sais. Peut-être... que j'ai... » Une image de Jane penchée sur moi me vint soudain en tête, « ...je ne sais pas, une petite amie ? »

Il ralentit, puis s'arrêta, et sa réponse sortit en un désordre embarrassé, rauque et à peine audible. « Pas de petite amie. Enfin... je veux dire... Pas à ma connaissance. Voilà.

— D'accord, merci. »

Steve hocha la tête, toujours incapable de me regarder en face, et puis, levant les yeux, déclara sur un ton plus soulagé, ravi d'une occasion de changer de sujet : « Hé bien, voilà, c'est là ! »

Il montrait du doigt de l'autre côté de la rue une boutique ordonnée autour d'une entrée centrale. Chez PJ s'inscrivait en gros caractères ombrés sur un auvent rayé rouge et blanc au-dessus de la porte.

« Chez PJ ! » expliqua Steve, inutilement, ajoutant d'une voix en fanfare : « Siège des célè-è-èbres *pancakes* de chez PJ ! »

Il faut que j'y aille doucement, me dis-je tandis que nous traversions la rue. Je vais avoir besoin de ce type pour me remettre en ordre, et il ne servirait à rien de me l'aliéner ou de l'embarrasser. Pour ce que j'en sais, il me considère comme un crétin, n'a jamais vraiment été mon ami et agit par simple politesse parce que c'est lui qui m'a mis au lit et qui m'a trouvé ce matin. Il préférerait sans doute se trouver à un million de kilomètres d'ici.

Ayant de maigres connaissances de première main sur les Américains, du moins me semblait-il, je fus surpris de l'embarras si évident de Steve quand je l'interrogeais sur le chapitre des meilleurs amis et des petites copines. Nous autres Britanniques nous reprochions sans cesse notre incapacité à parler de relations et de sentiments personnels, et reprochions sans cesse aux Américains leur incapacité à

parler d'autre chose. Nous avons dû mal comprendre. Je me disais « Nous autres, Britanniques » parce que, en dépit de tous les témoignages, des preuves directes et indirectes du contraire, je m'accrochais toujours à la conviction que j'étais anglais, élevé dans le Hampshire, et qu'on avait commis une catastrophique erreur ou que quelqu'un me montait un canular.

Après tout, P'tit Chiot, me dis-je, tu n'aurais pas davantage pu inventer ton accent, ton vocabulaire, tes vagues souvenirs d'une fille prénommée Jane et d'un endroit du nom de St-Matthew que tu n'aurais su feindre ce coup d'œil instinctif du mauvais côté de la route au moment de traverser... Hé là ! Une nouvelle idée me frappa tandis que j'esquivais une voiture mécontente.

P'tit Chiot ! Je venais de m'appeler P'tit Chiot. Ça sortait d'où, ça ?

Nous atteignîmes l'autre côté de la rue. « Dis-moi quelque chose, Steve, fis-je. Est-ce qu'on m'a jamais appelé P'tit Chiot ? Comme surnom, je veux dire. P'tit Chiot, ou Toutou ? »

Sa bouche s'élargit en un large sourire tandis qu'il me tenait ouverte la porte de chez PJ. « Je ne t'ai jamais entendu appeler comme ça. Juste Mike, ou Mikey. Mais P'tit Chiot, ça te va. Pas mal. P'tit Chiot ! Ouais, ça me plaît...

— Bizarre, dis-je en le suivant à l'intérieur, parce que j'ai l'impression que ça me plaît pas du tout, à moi. »

Nous nous assîmes à une table à côté de la vitrine, dominant Nassau Street. Dominant Nassau, devrais-je dire, je suppose. Sur la table, je vis une salière, une poivrière, un distributeur chromé de serviettes en papier, un petit pichet de lait chromé, une bouteille de ketchup Heinz, un pot de moutarde Gulden et un cendrier.

Le premier geste de Steve en s'asseyant fut de sortir un paquet de cigarettes Strand et de le secouer pour en tirer une qu'il tendit vers moi.

« On n'est jamais seul avec une Strand, dis-je en refusant.

— Euh, pardon ?

— Tu sais bien, cette campagne d'affichage, dans toute l'Amérique ? Des *billboards* comme vous dites. Dans les années cinquante, je crois. Elle disait *On n'est jamais seul avec une Strand*. Un légendaire naufrage publicitaire. L'image d'un type tout seul, en train de fumer. Ça a détourné par millions les gens de la marque, ils ont commencé à l'associer avec des ratés pitoyables.

— Ah ouais ? Jamais entendu parler de ça. Tu es sûr que tu n'en veux pas une ?

— Certain. » Puis je me souvins qu'à mon réveil ce matin, il y

avait un paquet sur ma table de nuit. Je compris soudain l'implication.
« Mon Dieu, m'exclamai-je. Tu veux dire que je fume ? »

— Des Lucky. Enfin, tu en fumais hier soir. Deux paquets. Mais si tu n'en veux pas... hé, c'est une sacrée occasion d'arrêter.

— Assez bizarrement. J'ai besoin de *quelque chose*. J'ai une sorte de trou au milieu de moi. Je croyais que ça avait un rapport avec ma... tu sais, le fait que je n'arrive à me rappeler de rien... Peut-être, allez... Je vais en essayer une. »

Je pris une cigarette. Steve me l'alluma avec un Zippo en bronze, immobilisant ma main pendant qu'il allumait le bout.

« Ouah, dis-je en inhalant. Oh oui. Voilà clairement de quoi j'avais besoin. Bon Dieu, que c'est bon ! Pourquoi est-ce qu'on ne m'en a jamais rien dit ? Enfin, manifestement, je savais. » Je regardai autour de moi, soudain plus heureux et m'aperçus que pas mal de gens fumaient. « Étonnant, dis-je. Je croyais les fumeurs pratiquement éradiqués, en Amérique. »

Steve rit et allait répondre quand...

« Salut, Mikey, salut, Steve ! » Une serveuse apparut avec deux menus et deux verres d'eau glacée.

« Salut... Jo-Beth », répondis-je en déchiffrant le badge sur son tablier.

« Qu'est-ce que je peux vous proposer, ce matin, tous les deux ? » demanda-t-elle en nous remettant à chacun un menu et en cueillant deux serviettes en papier dans le distributeur chromé. Elle avait placé les serviettes en papier comme dessous de verre, installé un verre d'eau sur chacun et tiré son carnet de commandes avant que j'aie eu une chance de regarder le premier plat sur ce qui apparaissait comme un menu d'une énormité et d'une complexité improbables.

« Euh... », dis-je, nerveux, en regardant son stylo en suspens au-dessus du carnet. « Toi d'abord, Steve. »

— Je pense que je vais prendre comme d'habitude, Jo-B, et Mikey ici prendra la même chose.

— Oh, mais que vous manquez d'esprit d'aventure, tous les deux... », soupira-t-elle avec un dédain ironique, tout en reprenant les menus, en griffonnant sur son carnet et en s'éclipsant.

« Un de ces jours, on va te surprendre, lui lança Steve tandis qu'elle s'éloignait.

— Heu, question évidente, je sais, chuchotai-je en me penchant en avant, mais je prends quoi, d'habitude ? »

Steve frétila. « Attends, tu verras bien... »

— Tu sais, dis-je en considérant avec affection le bout embrasé de ma cigarette. Une partie de moi commence à apprécier tout ça. C'est

tellement dingue, tellement déroutant.

— Bien sûr. Voilà exactement comment il faut voir les choses.

— On se croirait au cinéma, dans une scène de *Total Recall*.

— *Total Recall* ? J'ai jamais vu ce film.

— Non ? Arnie, Sharon Stone... d'après une nouvelle de Philip K. Dick ? »

Il secoua la tête. « J'ai dû rater ça. Bon, alors, les lieux sont familiers ? Quelque chose te revient ? L'odeur des pancakes, les vitrines embuées, la couleur des murs ? »

Je secouai la tête, mais en souriant. « Noo-on. Enfin, pas exactement. Mais cette atmosphère, ce genre de restau, je les ai vus dans un millier de films.

— Tu vois, ça, c'est vraiment bizarre, Mike. Ton accent anglais. Il est presque parfait, tu sais ? Mais tu emploies des mots que les Rosbifs n'emploient jamais. Les Anglais disent *films*, pas *movies* et *nice*, pas *cute*, pour *sympa*, et s'exclament *Oh, by Jove*, ce genre de choses^[11].

— J'ai toujours dit *movies*. Beaucoup d'Anglais font de même. Et *cute*, également. Après tout, ce n'est pas comme si nous n'étions pas en permanence exposés à la culture américaine, non ? En fait, Jane prétend que je parle comme... » Je m'arrêtai net, fronçant les sourcils.

« Jane ? Qui c'est, Jane ? »

Je me frottai le nez, comme le font les fumeurs. « Je ne sais pas bien. Elle porte une blouse blanche et elle m'a quitté. Elle a gardé la Renault Clio.

— La quoi ?

— C'est une marque de voiture. Une voiture française. Une Renault Clio.

— Comme Cléopâtre ?

— Non, C-L-I-O.

— Whig-Clio ! » Steve donna une claque à la table dans son enthousiasme.

« Pardon ?

— Whig-Clio, ce sont deux bâtiments sur le campus. Ils ont des centaines d'années. Nous étions là-bas, la nuit dernière, à la Société cliosopique.

— La Société cliosopique ?

— Mais bien sûr, tu ne vois pas ? Il y avait un débat sur les relations politiques entre l'Amérique et l'Europe. C'était vraiment rasoir, ce qui fait qu'on est partis tôt. Donc, je veux dire, ce qui s'est passé, peut-être, c'est que tu as pris ce coup sur la tête, tu t'es endormi, soûl comme un sconse et ensuite, tu as rêvé ! Un rêve tellement intense que tu n'en es pas complètement sorti. D'accord ? Tu

as rêvé que tu étais en Angleterre et tu as inventé cette voiture, ta Clio française, parce que tu avais ça en tête ! Voilà ! Je parie que c'est ça ! »

Je le fixai en voulant y croire, mais j'étais sceptique, à l'intérieur.
« Ça se pourrait, je suppose...

— À tous les coups !

— C'est quoi, précisément, une Société cliosophique ?

— Oh, tu sais, ils organisent des débats. On l'a appelée comme ça d'après Clio, la Muse de l'Histoire ou un truc de ce genre.

— L'Histoire ! Bien sûr... l'Histoire. » De petits filets de mémoire commencèrent à s'infiltrer dans ma tête. « C'est mon truc, ça, l'Histoire, non ?

— Oh, bon sang, tu lis des tas de choses, j'en sais rien.

— Je voulais dire que j'étudie l'Histoire. Je... Comment dit-on ? L'Histoire est ma matière principale ? »

Il me fixa un moment avec attention pour s'assurer que je ne plaisantais pas.

« Sois sérieux, Mike. La Philosophie. Ta matière principale : la Philosophie. »

J'ouvris de grands yeux. « La Philosophie ? Tu as bien dit philosophie ? *Ouille* ! »

Steve prit la cigarette qui avait échappé à mes doigts et l'écrasa dans le cendrier.

« Hé, attention, mon vieux.

— Mais je ne connais rien du tout à la philosophie !

— Fait numéro Un. Les cigarettes qu'on fume sans précautions peuvent te brûler. Fait numéro deux. Se brûler fait mal. La douleur est une mauvaise chose. Conclusion. Ne fume pas sans précautions. »

Jo-Beth arriva. « Deux petits-déjeuners du chef. Régalez-vous, les gars. »

Je considérai d'un œil incrédule la tour de pancakes qu'on plaçait devant moi. Une masse de beurre blanc vaguait en glissant au sommet de la pile. Arrangées plus bas, au rez-de-chaussée de l'assiette, pour ainsi dire, de fines tranches de bacon croustillant se lovaient autour de deux œufs au plat. Je suçai la cloque cuisante sur le côté de mon doigt et contemplai avec ébahissement la nature morte extra-terrestre empilée devant moi.

« Je suis censé manger tout ça ?

— C'est l'idée générale, répondit Steve en calant ses coudes sur la table.

— Et ça ? » demandai-je en brandissant deux sachets de sirop d'érable. « À quoi ça sert ? »

En réponse, il déchira deux de ses propres sachets et fit bruiner le contenu sur son bacon.

« Bacon et sirop d'érable ? demandai-je. Là, je sais pour de bon que je rêve. »

Et pourtant, après avoir fait l'effort d'essayer, je trouvai à ce petit déjeuner une saveur certaine. Une justesse inéluctable, comme si mon corps n'attendait rien de moins.

« Je n'arrive pas à croire », dis-je après avoir terminé, en allumant une nouvelle cigarette et en accueillant en moi ma dose obscure de fumée, « je n'arrive pas à croire que j'ai pu manger tout ça. »

— Tu avais peut-être exactement besoin de ça, suggéra Steve en me versant du café d'un pot que Jo-Beth avait diligemment déposé en passant devant notre table.

— Et je mange ce genre de petit-déjeuner régulièrement ?

— Bien sûr, oui. À peu près chaque matin.

— Alors, comme se fait-il que je ne pèse pas quinze *stone* ?

— Comment ?

— Tu sais bien, pourquoi je ne fais pas... » Je levai les yeux vers le plafond et essayai à convertir les chiffres. « Pourquoi je ne fais pas dans les deux cents livres ? Pourquoi est-ce que je ne suis pas gras ? »

Steve grimaça un sourire. « Faudrait poser la question au coach Heywood. »

Mon estomac fit une cabriole. « Oh mon Dieu, dis-je. Oh mon Dieu, non. Tu vas me dire que je pratique un sport, c'est ça ? Je le sens. »

— Arrête ton char ! Le *slider* infernal de Mikey ?

— Le *slider* ?

— Allez. File-moi sept dollars et on partage. »

Je tirai mon portefeuille de mon short et j'en sortis de l'argent.

« Sept dollars, dis-je en étalant les billets devant moi. Ils ont tous la même taille. »

— Exact, fit Steve en en cueillant plusieurs. Dingue, non ? »

Retour dans Nassau Street, le Disneyland gothique de l'université face à nous, Steve annonça que nous allions nous promener tout autour du campus.

Il expliqua que les étudiants passaient de l'année de *freshman* à celle de *sophomore*, de *sophomore* à *junior*, jusqu'à atteindre enfin l'année de *senior*, la quatrième et dernière. Nous nous trouvions tous deux, manifestement, à la fin de notre année de *junior* et on nous désignait par conséquent par notre année de « promotion », 1997, l'année où nous passerions nos examens. Steve avait la physique pour

matière principale, mais il voulait faire autre chose que savant. Écrivain, peut-être, pensait-il. Il avait suivi des cours d'histoire et de poésie, et les trouvait chouettes.

Une grande quantité de connaissances des lieux me fut impartie au long de notre promenade.

Il indiqua du doigt un bâtiment élégant, drapé de lierre, devant nous. « Un des premiers gouverneurs du New Jersey, Jonathan Belcher, a joué un rôle déterminant pour amener ici l'université de Princeton. S'il n'avait pas été si modeste, Nassau Hall, là-bas, qui célèbre cette année son deux cent cinquantième anniversaire, s'appellerait en fait Belcher Hall, ce qui la ficherait plutôt mal^[12]. George Washington a chassé les Britanniques de Nassau Hall en 1777 et, cinq ans plus tard, Princeton est devenu la capitale des États-Unis pendant une brève période, et nous avons obtenu jusqu'à ce jour le rare privilège de pouvoir laisser flotter la bannière étoilée de nuit. Washington est revenu ici recevoir les remerciements du Congrès continental pour la façon dont il avait conduit la guerre, et le 31 octobre, c'est ici précisément qu'est arrivée la nouvelle de la signature du traité de Paris, qui mettait officiellement un terme à la Révolution américaine. Les visiteurs sont priés de ne pas marcher sur les pelouses. Il est interdit de prendre des photos au flash à l'intérieur. Merci de votre attention.

— Comment diable sais-tu tout ça ? lui demandai-je.

— J'étais guide de visites organisées, pendant mon année de *sophomore*. Il y a toujours des groupes dans le coin. Toi aussi, tu as fait ça.

— Moi ?

— Mais bien sûr. Des tas d'étudiants font ça. Un bon moyen de gagner un peu de fric. Là-bas, c'est la porte Stanhope. On la franchit le jour où l'on reçoit son diplôme, donc on considère que ça porte vraiment malheur de l'emprunter. C'est devenu une véritable superstition, si bien que personne ne sort par là, sauf le jour où l'on s'en va. »

J'ai dit que j'aurais préféré voir les bâtiments qui, à son avis, m'étaient les plus familiers.

« Ok, allons voir qui il y a à Chancellor Green, tu y passes pas mal de temps. On verra ce qui me revient en tête, sur le chemin. Ah, tiens, un truc qui va te plaire. Autrefois, on appelait les terrains qui entouraient l'université le *yard* ou le *green*, d'accord ? Et puis, vers la fin du XVIII^e siècle, le président de Princeton, Jonathan Witherspoon, il a décidé, parce qu'il avait une formation en lettres classiques, de baptiser les prés autour de Nassau Hall, le *campus*, c'est-à-dire les

champs en latin, quoi, et voilà pourquoi tous les domaines universitaires s'appellent partout des *campus*. Épatant, non ? »

Je confirmai que c'était épatant. Mon allure calme parut le satisfaire.

« Bon, autre chose, ajouta-t-il. Il y a deux théories sur la raison pour laquelle on appelle les plus grandes écoles américaines *Ivy League*, la Ligue du lierre, d'accord ? D'abord, que c'est parce que chaque promotion de diplômés de Princeton avait coutume de planter du lierre sur la façade de Nassau Hall. Ils ont arrêté de le faire durant ce siècle-ci, vers 1941, lorsque tout le bâtiment a été recouvert. Alors maintenant, quand on reçoit son diplôme, on plante le lierre sous les plaques de la promotion, à l'arrière. Et donc, *Ivy League*, tu vois ? À cause du lierre.

— Ça se tient, acquiesçai-je. Mais tu disais qu'il y a deux théories ?

— Exact. La deuxième, c'est que, dès le départ, vers le milieu du XVIII^e siècle, par là, il y avait Harvard, Yale, Princeton et... une autre, Cornell ou Dartmouth, sans doute. Seulement quatre écoles. Et quatre en chiffres romain s'écrit avec les lettres I et V. Donc, c'était les écoles I-V. *Aïe-vi, ivy*, tu piges ?

— Je préfère cette théorie, dis-je après un peu de réflexion. Et l'endroit où je me suis réveillé ? Comment ça s'appelle ?

— Oh, c'est Henry Hall, une résidence universitaire sur le côté ouest du campus, dans ce qu'on appelle les Bas-fonds.

— Les Bas-fonds ?

— Ouais, enfin, c'est très pittoresque. On appelle ça les Bas-fonds parce qu'ils se situent loin à pied du centre du campus où se trouvent tous les grands réfectoires des élèves des classes supérieures. Mais c'est un endroit sympa pour y dormir, proche d'University Place où se trouve le magasin de Princeton University, du Macartney Theater, du Wawa Minimart, une supérette impeccable. Et ça, ici, poursuivit Steve en indiquant un petit bâtiment ornementé devant nous, voici la Maison des Étudiants de Chancellor Green. Les gens y traînent pas mal. Y a de la bouffe, des jeux et des trucs dans la Rotonde. Tu le reconnais, non ? »

À peine si je l'écoutais car, émergeant par la porte, il y avait quelque chose, une personne devrais-je dire, que je reconnaissais sans le moindre doute. Cette simple vision provoqua une décharge brûlante de souvenirs qui déferla en moi comme le téléchargement de RAM à chaud chez Johnny Mnemonic... Johnny Mnemonic... Keanu Reeves... Keanu Young, Surfeur en... Jane... de petites pilules orange... Tant de choses me revenaient d'un coup que j'ai eu l'impression de frôler la

surcharge.

« Double Eddie ! ai-je crié. Bon Dieu, Double Eddie ! »

Double Eddie a regardé dans ma direction, puis par-dessus son épaule comme s'il supposait que je m'adressais à quelqu'un d'autre.

Je me détachai de Steve pour courir vers lui. « Putain ! » me suis-je exclamé, le souffle court. « Ce que je suis content de te voir ! Comment ça va ? Est-ce que tu as la moindre idée de ce qu'il se passe ici ? »

Il me considéra d'un œil vide. « Pardon ? »

Je posai une main sur son épaule. « Allez, déconne pas, Eddie. C'est bien toi, non ? Je te reconnaîtrais n'importe où. »

Le regard d'Eddie alla de moi vers Steve, qui se hâtait derrière moi.

« Je crois qu'il vaudrait mieux continuer, Mikey, déclara Steve.

— Mais je connais ce type. Tu t'appelles Double Eddie, pas vrai ? »

Double Eddie secoua la tête. « Désolé, vieux. C'est Tom. »

Son accent américain me piqua au vif, me mettant en fureur. « Non ! » Je le secouai brutalement par l'épaule. « Je t'en prie, me fais pas ce coup-là. Tu es Edward Edwards. Je le sais.

— Ho, on se calme, hein ! Bien sûr, je m'appelle Edward Edwards. Edward Thomas Edwards, mais je te connais pas. »

Steve retira doucement ma main de l'épaule de Double Eddie. Je le percevais, plus que je ne le voyais, en train de faire un geste en direction d'Eddie, derrière moi. Se tapoter la tête de l'index, probablement. Excuse mon copain, s'il te plaît, il est dingue.

« Mais quand tu étais à Cambridge, ai-je insisté au désespoir, tu t'appelais Double Eddie, à l'époque. Tu étais en couple avec James McDonell. Vous vous êtes disputés et j'ai ramassé tous vos CD, tu te souviens ? »

Double Eddie devint écarlate et recula d'un pas. « C'est quoi, ces conneries ? Je te connais pas. Fous-moi la paix, tu veux ?

— Pardon... dis-je en passant mes doigts dans mes cheveux courts... Je ne voulais pas. Mais tu ne te souviens pas ? St-Matthew ? Ta collection de CD ? James et toi, vous habitiez au F4, sur Old Court. Vous vous êtes fâchés, mais vous vous êtes remis ensemble, et tout allait bien.

— Putain, mais tu me traites de pédé ? » Double Eddie, le visage cramoisi, m'assena une solide bourrade en pleine poitrine. Je tombai en arrière contre Steve.

« Holà, holà, holà ! fit Steve. Laisse tomber, tu veux. Mikey, là, a eu un accident. Il s'est cogné la tête. Sa mémoire lui joue des tours. Il

ne le fait pas exprès. Tout le monde se calme, d'accord ?

— Ah ouais, fit Double Eddie. Hé ben, dis-lui de fermer sa gueule avec ses saloperies d'histoires de pédé, d'accord ? Sinon je vais encore la lui cogner, moi, sa tête.

— Pfooooo ! » s'exclama Steve, tandis qu'Eddie s'éloignait. « Il faut y aller mollo, mon vieux. Tu peux pas aller raconter des trucs comme ça.

— Mais c'est lui ! » dis-je, en regardant le dos d'Eddie qui s'en allait, avec des souvenirs tellement clairs de sa traversée théâtrale d'Old Court et de ses furieuses semailles de CD sur toute la pelouse. « Je le sais bien, quand même. Et puis, c'est quoi, cette homophobie ?

— Cette QUOI ?

— Je veux dire, où est le problème à être pédé ? »

Steve me dévisagea. « Tu plaisantes ?

— Ben, je veux dire, surtout en Amérique. Je croyais que c'était branché. Tu sais, à la mode. Il s'est comporté comme un trouffion macho. »

Il y avait une peur réelle dans les prunelles de Steve. « Je crois qu'il vaudrait mieux que tu rentres à Henry Hall. Que tu te reposes un peu avant d'aller voir ce professeur Taylor. Pour t'éviter de choquer encore quelqu'un.

— Oui », dis-je. Les nouveaux souvenirs déclenchés par la vision de Double Eddie se déversaient en moi avec tant de violence que je les sentais presque clapoter contre mes dents. « Tu as raison. J'ai besoin d'être seul. »

Histoire révisée

Sir William Mills (1856-1932)

Gloder, assis seul à son bureau, attendait que tombe la nuit.

Devant lui se trouvait une lettre annonçant qu'on lui avait officiellement décerné une Croix de Fer de Première Classe, Ordre du Diamant. Il lui sourit une fois de plus, puis poussa le papier loin de lui, vers le haut du bureau. Tout se passait si merveilleusement bien, tellement au-delà de ce qu'il aurait estimé pouvoir accomplir par la seule force de sa volonté. Gloder n'était pas un homme enclin aux idées extravagantes ni à une foi dans la puissance d'une providence qu'on n'aiderait pas, ou à l'inéluctabilité du destin assigné à l'individu. En homme équilibré, il croyait que, quelque part entre les deux, entre la volonté et le destin, existait l'espace dans lequel l'on pouvait bâtir son avenir à partir de matériaux octroyés par le destin.

Rudi se jugeait également altruiste, car, en prenant la mesure des talents qu'il avait reçus à la naissance, il avait su d'instinct qu'ils ne lui appartenaient pas en propre, pour les gaspiller en plaisirs triviaux et en une carrière personnelle vulgaire. D'aussi loin qu'il pouvait se souvenir, il avait su qu'il devait employer ses dons pour diriger ses frères humains, cette masse immense qui ne possédait rien de sa clairvoyance et de sa science, ni un dixième de ses capacités d'endurance, de concentration et de réflexion.

Chez un autre homme, on aurait considéré une telle assurance comme de l'arrogance, voire de la monomanie. Chez Rudi, on pouvait l'interpréter comme une sorte d'humilité. Il y avait peu d'hommes, aucun assurément dans cet enfer de la guerre, à qui il parviendrait à expliquer cela. Il avait un jour essayé de le coucher par écrit.

« Représentez-vous un homme, avait-il écrit, dont l'ouïe est si fine qu'aucun son n'échappe à ses oreilles. Le moindre chuchotement, le moindre grondement au loin, lui parviennent avec clarté. Soit un tel homme perdra la raison dans le chaos des bruits qui assaillent son cerveau en permanence, soit il devra concevoir des méthodes

d'écoute, des systèmes pour décomposer ce déluge de bruits en motifs compréhensibles. Il doit transmuter tout ce fracas du monde en une forme cohérente, en un genre de musique.

« Il en va ainsi avec moi : je vois, j'entends, je perçois, je sais tellement plus de choses que le commun de l'humanité que j'ai établi un système, une musique générale du monde qui serait incompréhensible à qui que ce soit d'autre, mais qui pare tout d'une forme et d'une structure que je peux appréhender. Chaque seconde de chaque jour, de nouvelles sensations, de nouvelles perceptions s'ajoutent à cette musique, si bien qu'elle grandit. »

Il ne trouvait pas prétentieux ni irréaliste de sa part de se décrire si haut au-dessus du lot commun de l'humanité. Bien entendu, il avait rencontré des hommes d'une culture intellectuelle plus aiguë. Hugo Gutmann, par exemple, avait lu plus de choses et dépassait Rudi par sa vivacité en matière de pensée philosophique abstraite. Mais Gutmann n'avait pas aucune empathie avec les gens, aucune habileté avec les sots, aucune capacité (pour filer la métaphore musicale) à s'immerger dans les mélodies plus grossières de l'humanité, les chansons scandées des *Bierkeller* du conscrit ou les ballades sentimentales de la bourgeoisie. D'ailleurs, Gutmann était mort. Sur un autre plan, Gloder avait rencontré des hommes plus doués pour les mathématiques et les sciences qu'il ne le serait jamais, mais de tels hommes étaient dénués du moindre sens de l'Histoire, de toute imagination ou de camaraderie. Il avait rencontré des poètes, mais ces poètes n'aimaient pas les faits, les chiffres ou le développement logique des idées pures. Des philosophes, il en avait connu ou lu, plongés dans leur maîtrise de l'abstraction, mais de tels hommes ne connaissaient rien à la chasse au cerf ni au labour à la charrue. À quoi bon déterminer la quatre-centième décimale de π ou préciser l'ontologie de l'esprit humain, quand on ne sait pas échanger quelques propos avec un compatriote sur le meilleur moment pour faire descendre le troupeaux des pâturages ou accompagner avec aisance un ami qui choisit des putains ? Et d'ailleurs, à quoi sert le sens du quotidien qui vous ouvre les cœurs et les esprits de la masse, si vous êtes incapable de pleurer aussi devant la mort d'Isolde, où l'amour humain s'étire pour devenir la plus fine pointe de l'Art pur, s'affine encore dans le spirituel pour se transcender dans le néant ? Ainsi Gloder voyait-il les choses.

Il se leva et se rendit une fois de plus à la porte de communication avec sa petite chambre. Hans Mend gisait sur le lit, ses yeux ahuris fixant le plafond avec intensité comme s'il essayait de se remémorer un souvenir perdu de son enfance ou d'effectuer une

addition compliquée.

Gloder refusait de se reprocher d'avoir été assez sot pour laisser son journal dans un tiroir non verrouillé. Le temps que l'on gaspille en récriminations contre soi-même est mieux employé à apprendre. L'erreur n'avait pas été fatale et ne se produirait plus jamais. D'ailleurs, on pouvait la changer en avantage. Désormais, son nouveau journal (l'ancien achevait de charbonner dans l'âtre) serait un document qui accueillerait volontiers la découverte.

Rudi pouvait également tirer de l'intensité du choc et de la trahison éprouvés par Mend une certaine satisfaction. Une douleur si profonde ne pouvait émaner que d'un homme qui avait placé tout son cœur et son âme dans sa foi en le *Hauptmann* Rudolf Gloder et sa grande valeur. Mend comptait parmi les hommes de troupe les moins imbéciles, et si un tel individu avait pu aller si profondément dans l'adoration, combien plus loin iraient les Néandertal des autres rangs ?

L'instant en lui-même avait été presque entièrement comique.

« La lecture est distrayante, j'espère ? » avait lancé Rudi sur le seuil, en choisissant son moment pour prononcer la remarque, comme un acteur comique saisit l'instant précis pour lâcher la chute d'un gag.

En proie à une panique totale, Hans se remit debout d'un bond, comme un écolier surpris à lire les passages cochons de l'*Anthologie de la Grèce*.

« Tu ne sais pas qu'il n'est pas poli de lire le journal de quelqu'un sans lui demander d'abord sa permission ? »

Ce pauvre Hans parut rester planté là une bonne minute, la bouche agitée, le visage blême d'indignation et de peur. En réalité, Rudi le savait, ils n'étaient pas restés face à face plus de trois secondes, mais le temps badine en de telles occasions. Même sous pression, Rudi avait pris le temps de songer aux travaux d'Henri Bergson et au fonctionnement du temps intérieur.

Il s'était approché de Hans durant ce bref laps de temps et avait pris le journal sur le bureau avec un calme parfait.

« Je dois présenter mes excuses pour le manque de valeur artistique là-dedans, mon cher Mend, dit-il sur le ton d'un gentleman érudit et las. Les pressions de la guerre, tu comprends. On ne peut pas toujours atteindre une primeur de style tout en élégance littéraire dans la gueule du canon. Je vois que cela ne t'a pas du tout impressionné. »

Il avait pris le journal malgré le coûteux veau raciné et, tournant tout le temps le dos à Mend, l'avait laissé choir dans l'âtre, arrosé de paraffine, et y avait mis le feu. « Sévère jugement critique », avait-il soupiré, toujours sans se retourner pour regarder Mend, dont il entendait clairement la respiration laborieuse derrière lui, « mais

juste, sans doute. »

Du bout d'une botte cirée avec soin, il remua les pages qui flambaient, puis se tourna pour voir Mend qui avançait sur lui, Luger à la main.

« Démon ! »

La voix de Mend ne dépassa pas un chuchotement rauque.

« Je ne crois pas, répliqua Rudi, manifester un attachement excessif aux règlements et protocoles mesquins qui empoisonnent notre existence ici. Je me sens toutefois obligé de signaler que l'emploi d'armes de poing est réservé à la classe des officiers. Des fusils pour les hommes, des pistolets pour les officiers. Une coutume sotte, sans doute, mais j'estime que l'on doit adhérer à ces traditions, même à son corps défendant, de crainte que l'indiscipline n'éclate autour de nous, comme le typhus.

— Ne vous en faites pas, Hauptmann, cracha Mend, ce pistolet vous est réservé. »

L'expression de stupeur sur le visage de Mend, lorsqu'il avait pressé la détente, était comique et – Rudi, après tout, n'était pas inhumain – assez pitoyable.

« *Kaput* », expliqua Rudi en tapotant l'étui qui contenait son Luger en état de marche.

Mend resta sottement planté au centre de la pièce, la détente répétant ses claquements mats tandis que son doigt appuyait et appuyait encore. Finalement, il laissa choir le pistolet sur le sol et fixa Rudi comme en un rêve, toute fureur drainée de son visage.

Sans un mot, Rudi approcha, les deux bras tendus devant lui comme un somnambule, ou peut-être comme le *Maréchal** français se préparant à donner officiellement l'accolade sur le terrain de défilé. Ses pouces trouvèrent le cou de Mend sans résistance et appuyèrent sans difficulté vers l'intérieur, sur la gorge.

Mend ne dit pas un mot et son corps n'effectua aucun geste pour se protéger. Il n'eut pas la présence d'esprit de lâcher un juron ou de hurler à l'aide. Tout le temps, ses yeux noyés de larmes demeurèrent fixés sur ceux de Rudi. L'expression de ces prunelles aurait pu déconcerter ce dernier, lui inspirer de la honte, sans la passivité – non, plus que de la passivité – le consentement avide, soumis qui s'y inscrivait. Mend avait à la gorge des ganglions et des tendons mous et malléables comme des seins de femme. Au moment de mourir, ses yeux s'exhaussèrent hors de leur puits de larmes, mais, avec le dernier soupir contraint, ils se rétractèrent comme des bulles de boue gonflées où le gaz des marais n'a pas assez de force pour crever.

Rudi avait étendu le corps sur son lit, fermé à clef la porte de

communication et quitté son bureau pour s'élancer bruyamment dans le couloir, enveloppe à la main, poussant des hurrahs et des rires tonitruants.

« Regardez ce que le *Stabsgefreiter* Mend a laissé sur mon bureau ! s'était-il écrié en faisant irruption dans le bureau d'Eckert. Où est-il ? Quand est-il passé ? Au messager la première gorgée de cognac ! »

Eckert s'était souvenu de l'arrivée de Mend avec la sacoche de l'après-midi, à peu près deux heures plus tôt.

« Mais qu'importe Mend, fit le commandant. Mes félicitations, Hauptmann Gloder ! Et permettez-moi de vous dire que je n'ai jamais eu plus de plaisir à soutenir une telle recommandation ! Je sais que je parle aussi au nom du colonel. »

Rudi avait souri d'un air embarrassé et dégluti délicatement avec modestie. « Mon commandant, vous êtes trop bon avec moi. Tout le monde est beaucoup trop bon. J'espère, si la stratégie d'ensemble le permet, que je pourrai inviter autant d'officiers et d'hommes de troupe qu'on pourra en éloigner pour une fête, ce week-end ? Au *Coq d'or* ? Cette récompense appartient à tout le régiment et le régiment devrait être récompensé. Les officiers autant que les hommes du rang.

— Vous êtes un brave homme, Gloder, répondit Eckert, mais puis-je suggérer que, si vos rapports de camaraderie avec les autres rangs vous font honneur, l'excès de fraternisation n'est pas convenable, chez un adjudant ? En particulier, ajouta-t-il avec un sourire narquois, chez un adjudant bien placé pour une promotion ?

— Herr Major ? » Rudi retint son souffle, sous le coup de l'étonnement.

« Allons, allons ! Il n'y a pas de secret, le Quartier général de l'état-major vous guigne depuis un moment. Oui, je sais ce que vous allez dire... » Eckert leva la main pour retenir les protestations de Rudi, « ...vous voulez rester au front, auprès des hommes. Tout cela est très bien, mais les faits demeurent : les hommes intelligents à l'expérience établie sont parfois plus utiles à l'arrière. »

En fin de journée, Gloder avait gravi l'escalier menant à ses quartiers. Un peu plus tôt, dans les tranchées, il avait demandé Mend, mais on lui avait répondu qu'il était absent, qu'on le supposait de service sur les lignes quelque part. On ne savait jamais trop bien la position des messagers, après tout. Rudi était donc rentré, en fin de soirée, les omoplates endolories par les claques de félicitation dans son dos, et il avait donné deux bouteilles de schnaps aux hommes de la salle de garde avant de se retirer pour la nuit.

Il était par conséquent assis pour l'heure à son bureau, la porte de

communication ouverte sur sa chambre et le corps de Mend en train de se raidir fixait toujours le plafond avec une expression grave et concentrée.

« Cher et fidèle Hans, dit Rudi. Ta déplorable curiosité t'a privé de l'occasion d'assister à ma plus belle heure de gloire. Dans quelques semaines, je serai le commandant Gloder, l'enfant chéri de l'état-major. Je passerai mes journées dans un château princier, à croquer du chocolat et à déplacer de petits soldats de plomb sur des cartes jusqu'à la fin de cette guerre imbécile. En attendant, ne me dérange pas. Je réécris mon journal. »

À trois heures du matin, Gloder se leva avec raideur de son ouvrage et descendit aux cuisines. Tout était calme quand il se glissa dans la cour par la porte de derrière.

Rudi trouva une brouette et la poussa contre le mur sur un côté, sous sa fenêtre. La plus proche sentinelle de garde devait se trouver de l'autre côté de la ferme, et presque à coup sûr, si l'aimable cadeau d'un schnaps de célébration avait accompli son ouvrage, dormir à poings fermés dans une stupeur éthylique.

De retour à l'étage, Rudi ouvrit le tiroir de son bureau et fouilla à l'intérieur. Ensuite, il se rendit dans la chambre, passa la sacoche des dépêches sur les épaules de Mend et souleva le corps, pour le transporter sans effort jusqu'à la fenêtre ouverte. Il le laissa choir juste à côté de la brouette au-dessous. Des os se brisèrent comme des branches sèches quand le cadavre, désormais saisi par la rigidité de la mort, percuta le sol.

Véhiculant sa cargaison roide et cassée à travers la nuit, en direction des caillebotis du Kurfürstendamm, Rudi eut l'impression d'être un meunier en train de vendre des sacs de farine dans un vieux village à la campagne. Il se mit à siffloter doucement la mélodie ondoiyante de l'adaptation par Schubert de *Die Schöne Müllerin*^[13].

Il arriva à l'abri de Mend, souleva le corps et le transporta à l'intérieur.

« Qui va là ? marmonna une voix dans le noir.

— C'est moi, annonça Rudi d'une voix calme. Je viens mettre Hans au lit, il est soûl.

— Dieu soit loué, mon capitaine. J'ai cru que c'était le clairon du réveil.

— Pas encore, il s'en faut de deux heures. Rendors-toi. Je le jette sur sa couchette et je m'en vais. »

Une des jambes cassées dépassait sur le côté, mais après quelques petits efforts, le corps se retrouva couché de façon assez naturelle sur

le lit.

Rudi quitta l'abri et leva la lourde brouette au-dessus de sa tête sur le parados devant lui. Il grimpa à sa suite, calant les pieds entre les sacs de sable et, une fois en haut, se retourna pour considérer l'entrée de l'abri au-dessous.

Le gâchis paraissait affreux, se dit-il. Mais après tout, la guerre elle-même est un affreux gâchis. Tout le monde le sait. Il rédigerait, se promit-il en sortant de sa poche la bombe Mills, les plus belles et les plus poétiques des lettres à tous leurs parents.

Tandis qu'il regagnait en courant la ferme, il rejeta la brouette loin de lui pour l'envoyer basculer dans les ténèbres.

Le moment où elle percuta une haie coïncida exactement avec le tonnerre de la détonation d'explosifs lourds derrière lui.

Histoire ancienne

Implications

La vue de Double Eddie avait coïncidé exactement avec le tonnerre d'une détonation de souvenirs en moi, comme l'éruption d'un volcan sous-marin, et j'avais besoin de me retrouver seul avec la lave en fusion des idées qui commençaient à monter et à durcir dans ma tête. Métaphore pompeuse, sans doute, mais voilà comment cela m'était apparu. Composer des métaphores, aussi farfelues soient-elles, me réconfortait. Quand votre vie est un espace vide, se retenir à toute image enracinée dans le monde réel vous aide à ne pas partir à la dérive.

Steve m'avait escorté à travers le campus jusqu'à Henry Hall, un peu affolé, je suppose, par la confrontation avec Double Eddie, et pressé de me quitter et de retrouver un moment la santé mentale de sa propre vie. Il devait avoir du travail, après tout, peut-être une petite amie avec qui partager sa matinée bizarre, à moins qu'il n'ait promis de rendre compte au docteur Ballinger.

« Écoute », dis-je en me tournant vers lui quand la maçonnerie victorienne revêtue de lierre de Henry Hall apparut à mes yeux, une vision d'une familiarité bienvenue dans un monde étranger. « Tu as été d'une amabilité incroyable. Tout ça a dû être très difficile pour toi, et franchement, j'apprécie. Je vais monter, maintenant, et me reposer un peu.

— Tu as ta clef ? »

Je fouillai dans la poche de mon short et la brandis. « Tout va bien », dis-je.

Il posa sa main sur mon épaule en maladroite témoignage d'affection. « Un jour, on rira de tout ça comme des bossus, dit-il.

— Absolument. Mais jamais je ne rirai de ton amabilité et de la compréhension dont tu as fait preuve. Seul un véritable ami aurait pu montrer autant de patience.

— Arrête de dire des bêtises », dit-il en rosissant et en détournant

les yeux.

Très touchant, tout cela, vraiment. Je me demandai où il allait et ce qu'il allait raconter aux gens qu'il croiserait en chemin.

De retour dans ma chambre, la Chambre 303, ma chambre à moi, je me remis au lit où je m'étais réveillé et restai étendu sur le dos à contempler le plafond, réunissant avec précaution les pensées qui m'étaient revenues.

Je savais maintenant avec certitude que j'étais Michael Young, étudiant en histoire à Cambridge. Je savais aussi que la nuit dernière, quoi que l'expression *la nuit dernière* puisse recouvrir dans le cas présent, je me trouvais dans un laboratoire de Cambridge – un laboratoire où travaillait un physicien... un physicien qui s'appelait...? Ça me reviendrait.

Nous jouions avec une machine...

Tim ! La machine s'appelait Tim. T.I.M. *Temporal Imaging Machine*. Mais nous avons modifié le sens des initiales pendant que Leo travaillait sur...

Leo ? Tu vois, P'tit Chiot ? Tout revient, à présent. C'était Leo. Leo Zuckermann. Leo et moi avons modifié le sens des initiales pendant que nous travaillions sur la machine, si bien qu'elles signifiaient à présent *Temporal Interface Machine*, parce que nous avions besoin d'envoyer les pilules...

Des pilules ! Il y avait eu une poignée de petites pilules orange que Jane...

Jane ! Les pilules de Jane. Elles rendaient les hommes stériles. De façon permanente. L'alimentation en eau de la maison de Braunau-am-Inn, en Autriche. Nous avons envoyé les pilules là-bas. À Braunau-am-Inn...

Braunau !

Un tel flot de choses me revint que je crus que j'allais me noyer.

Alois. Klara. Le *Meisterwerk*. Entièrement terminé, jusqu'à la dernière virgule. Ma boîte aux lettres bourrée par une enveloppe adressée à Leo Zuckermann. Le parking. Le vandalisme sur la Clio. Le cartable qui éclatait. La thèse qui s'envolait. Leo qui ramassait les feuilles. La réconciliation avec Jane. Les pilules renversées. La rencontre avec Leo pour prendre le café. Une rencontre torride et moite avec Fraser-Stuart qui détestait ma thèse. Leo qui me montrait Tim. Auschwitz.

Auschwitz. Le père de Leo. Pas du tout Zuckermann. Bauer.

Je songeai au père de Leo, qui avait tatoué Leo et sa mère. Je pensai à Jane. Le tatouage sur son bras, la façon dont elle m'avait frappé sur mon bras non tatoué quand j'avais renversé les pilules.

Un tatouage sur le bras de Jane ? Je ne me trompe pas ?

Si le voyage dans le temps était possible, quelqu'un reviendrait s'assurer qu'on sépare les frères Gallagher à la naissance pour empêcher la formation d'Oasis. C'est bien ce que Jane avait dit ?

Liam et Noel Gallagher se trouvaient désormais à Princeton. Membres de la Société cliosophique, où Steve et Double Eddie faisaient de la barque à longueur de journée en écoutant Wagner.

Steve et Double Eddie, vêtus de lierre, en train de s'étreindre sur la berge de la rivière. Mais ma clef était tombée de la poche de Steve. Tombée dans la Cam pour virevolter vers le fond. Je vois son reflet d'argent qui tourne et tourne comme les célèbres pancakes à travers les remous de sirop d'érable. Ma clef... ma clef, ma clef...

« *Mikey ! Mikey !* Réveille-toi. C'est l'heure. »

Je me rassis brusquement, la pellicule d'une sueur de sieste collant mon polo contre mon dos.

Steve me regardait. « Ça va, vieux ?

— Oui... oui. Ça va. Je vais bien. » Je regardai autour de moi la chambre, puis Steve.

« Tu es sûr ? Tu faisais un sacré rêve là. Genre, R.E.M... profond, tu vois ? Tu as les cheveux collés au front.

— Pardon ?

— Tu transpires. Je ne voulais pas te déranger. Mais on doit passer voir ce Taylor, à trois heures.

— Non, non, je t'assure. Je me sens bien. Beaucoup mieux. » Je me levai et enfonçai les pieds dans mes Timberlands, tremblant d'un nouvel enthousiasme.

« Hé ben, c'est parfait. »

Je pris Steve par le bras. « Il y a une chose que j'ai besoin que tu me dises, pourtant, lui dis-je. Même si elle te paraît dingue, est-ce que tu veux bien répondre à une seule question ?

— D'accord, vas-y. »

Je le regardai dans les yeux. « Dis-moi tout ce que tu sais, fis-je, d'Adolf Hitler.

— Adolf Hitler ?

— Oui, qu'est-ce que tu sais de lui ?

— Adolf Hitler, répéta-t-il lentement. C'est quelqu'un que tu connais ?

— Peu importe qui je connais », insistai-je, tout près de hurler, « qu'est-ce que tu sais, toi, de lui ? »

Steve réfléchit, fermant une seconde ses yeux bleu foncé, si bien que ses longs cils se rejoignirent, avant qu'il les rouvre comme s'il avait pris une ferme décision. « Non. Jamais entendu parler de ce

type. Il fait partie de la faculté ? Tu as besoin de le voir ?

— Oh, merde, soufflai-je. Oh, putain de merde ! »

Je courus à la fenêtre et je l'ouvris.

« Leo, lançai-je au campus. Leo, où que tu sois, on a réussi ! Nom de Dieu, on a réussi, bordel ! »

Je traversai le campus sur un nuage. Chaque image, chaque son qui me parvenait était nouveau et parfait. Ce monde autour de moi resplendissait et brillait d'innocence, d'espoir et de perfection.

Si seulement je pouvais me rendre en Europe, à présent ! Contempler Londres, Berlin, Dresde, tous les édifices encore debout, entiers, solides, épargnés par le Blitz et tout ça, grâce à moi. Mon Dieu, j'étais un plus grand homme que la réunion de Churchill, Roosevelt, Gandhi, Mère Teresa et Albert Schweitzer.

Peut-être pourrais-je retrouver la trace de Leo et voir ce qu'il fabriquait.

Mais Leo ne serait pas Leo. S'il l'avait été un jour, c'était parce que son père l'avait fait tel dans une autre vie, une réalité parallèle volatilisée. Il était désormais... Comment s'appelait-il ? Bauer ! Axel Bauer, fils de Dietrich Bauer, savourant sans doute une vie allemande sans culpabilité ni souci, quelque part, tandis que le véritable Leo Zuckermann, qui n'avait pas été éliminé à l'âge de cinq ans à Auschwitz se trouverait quelque part, lui aussi. En Pologne, peut-être, exerçant en tant que docteur, musicien, fermier, instituteur ou – qui sait ? – un riche industriel qui fournissait du travail et de la sécurité à des milliers de gens.

Je me demandai ce que je faisais en Amérique. Mon père, au lieu de rejoindre l'armée, avait dû émigrer aux États-Unis avec ma mère avant ma naissance. Bon, j'irais les voir pour le découvrir. J'allais devoir m'accoutumer à ce nouveau monde. J'en faisais partie, après tout, depuis moins d'un jour. Tant de choses à savoir. Il fallait que je m'habitue lentement à ses usages. Le monde ancien n'était plus désormais qu'une construction aberrante dans ma tête, et seulement dans ma tête, une possibilité jamais concrétisée, un tournant jamais négocié. Un sujet pour roman d'horreur.

Auschwitz, Birkenau, Treblinka, Bergen-Belsen, Ravensbruck, Buchenwald, Sobibor. Qu'était-ce, maintenant ? De petites bourgades en Pologne et en Allemagne. De petites villes heureuses et ridicules, dont les noms avaient été lavés de péché et de blâme.

« Vous avez visité le charmant village de Dachau, en Allemagne ? Ça mérite amplement un détour sur l'itinéraire touristique. À portée très commode de la grande ville ancienne de Munich. Je recommande

en particulier l'hôtel Adler. Pour ceux qui effectuent un circuit de la Saxe et du Nord, n'oubliez pas, après avoir visité Hanovre, que le petit hameau de Bergen-Belsen offre au voyageur le charme de l'ancien monde combiné au confort moderne. »

Je pouffai et m'étreignis, en mon for intérieur.

Mon propre sort, naufragé dans une histoire nouvelle, était accessoire. Nul ne croirait jamais ce que j'avais accompli ou de quelles racines historiques infernales j'avais émergé. Comment l'aurait-on pu ?

Des docteurs allaient s'assembler autour de moi, en secouant la tête devant ma forme unique d'amnésie. Un cas de perte de mémoire qui prenait la forme d'un changement d'accent, grand Dieu. Un article ou deux dans des journaux de neuropathologie, peut-être, voire un essai d'Oliver Sacks dans son prochain recueil d'anecdotes psychologiques : « L'Américain qui se réveilla anglais », ou « Un Rosbif du Hampshire à la cour des Yankees du Connecticut ».

Avec le temps, mon accent s'américaniserait et j'apprendrais mon histoire. Ce que j'avais réalisé resterait inconnu et ignoré.

J'imaginai un scénario à Cambridge, dans le mauvais monde d'antan.

Un homme vient me trouver et me dit : « Rendez-moi grâce. J'ai empêché la naissance de Peter Popper.

— Peter Popper, je lui réponds. Et qui c'est, bon sang ?

— Ha ! s'exclame le type. Exactement ! Il est né en 1900, et il a causé des morts, des catastrophes, des cruautés et des horreurs. Il a précipité le siècle dans une apocalypse de guerres intestines et une bestialité qui dépasse l'imagination.

— Il a fait ça ?

— Ouais, et je viens tout juste de l'empêcher de naître. Grâce à moi, Londres est toujours debout. Peter Popper l'a rasée avec une bombe en 1950. Je suis le sauveur du siècle. »

Bon, ce que je voulais dire... comment réagirait tout le monde, devant un tel discours ? Une petite tape sur la tête, quelques pièces de monnaie et une fuite précipitée. Non, je devrais me congratuler moi-même en sachant ce que j'avais accompli.

Steve, me guidant une fois de plus dans la traversée du campus, sourit de mon exubérance.

« On dirait que ce somme t'a fait du bien, non ?

— Tu peux le dire. *Mon Dieu !* Que c'est beau, ici. »

Nous avons marché en silence, traversant des pelouses et des cours, jusqu'à ce que nous arrivions à un grand bâtiment en pierre au bord du campus.

Trois jeunes gens se tenaient oisifs à la porte, observant notre

approche.

« Oh, flûte, souffla Steve.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est les gars, c'est tout.

— Les gars ?

— Ouais. Scott, Todd et Ronnie. Ils étaient avec nous, la nuit dernière. »

Le plus grand des trois s'écarta du mur auquel il s'appuyait et vint à moi, la main tendue. « Hé bien, bonté grâcieuse, dit-il avec un épouvantable accent anglais. Comment faites-vous, vieille branche, vieille baderne ?

— Casse-toi, Todd, fit Steve.

— Heu, salut, dis-je. Todd, c'est bien ça ?

— Exact, vieille branche. Je souis Tôdd, dit-il en prononçant le o court à l'anglaise. Et voici ScÔtt et voilà RÔnnie.

— Hé bien, répondis-je en m'essayant à l'accent américain, salut, Tadd, Scatt, Rannie. »

Ils rirent, mais avec un doute naissant.

« Je veux dire, genre, c'est une blague, non, allez, Mikey ? fit Scott.

— Euh, en fait, non, j'en ai peur, répondis-je. Steve vous a tout raconté, je suppose ? Je me suis réveillé ce matin avec l'idée que j'étais anglais. Je suis incapable de me souvenir de grand-chose sur moi-même. Je sais, ça paraît bizarre, mais c'est la vérité.

— Ah ouais ?

— Hum-hum.

— Sans déc', fit Ronnie. T'essaies de nous dire que tu te souviens pas des cent dollars que je t'ai prêtés la semaine dernière ?

— Connard, lança Steve pendant qu'ils s'esclaffaient de mon embarras. Bon, allez, les gars ? Vous aviez dit que vous nous ficheriez la paix.

— Hé, protesta Scott. On a partagé un appart' avec ce zozo une année entière, merde. On a autant le droit que toi de le fréquenter, maintenant qu'il a perdu la boule.

— Sauf qu'on a peut-être pas autant le *désir* de se retrouver près de lui, Burns, si tu vois ce que je veux dire ?

— Bon, écoutez », intervins-je, alarmé par la gêne de Steve. « Je sais, ça doit vous paraître vraiment dingue. Ça vient sans doute d'un coup sur la tête. Mes parents sont anglais, alors il y a peut-être un rapport. »

Scott m'assena une claque dans le dos. « On est avec toi, mec. Par contre, t'attends pas à ce que je te paie un jour une autre vodka. Plus

jamais. C'est compris ?

— Tiens bon, Mikey. »

Steve me fit franchir leurs rangs pour aller à une porte.

« Tant que tu n'as pas oublié comment lancer ton *slider* », déclara Ronnie tandis que nous entrions.

Oh, bon Dieu, me dis-je. Du base-ball ! J'ignore tout du base-ball. Et la philosophie ! La philosophie est censée être ma matière principale. Il y a des moments pénibles à l'horizon.

« Et les laisse pas te planter des électrodes, compris ? »

J'ai failli éclater de rire en me retrouvant nez à nez avec Simon Taylor.

Le panneau sur sa porte annonçait PROFESSEUR S R St C TAYLOR et l'antichambre claire où sa secrétaire était assise devant un ordinateur m'avait conduit à attendre le genre d'atmosphère climatisation, détente, short coton gris, high-tech et « salut les mecs » qui semblait prévaloir sur la plus grande partie du campus.

« Le professeur Taylor vous attend », avait dit la secrétaire en nous indiquant, à Steve et moi, de nous asseoir. « Voulez-vous un verre d'eau ?

— Merci », fis-je.

La secrétaire hocha la tête et revint à son ordinateur. Je la regardai avec une certaine confusion jusqu'à ce que Steve me flanque un coup dans les côtes et me montre du doigt une grande bombonne d'eau renversée dans un coin.

« Oh, fis-je en me levant. D'accord. Bien sûr. »

À côté du distributeur d'eau se trouvait une colonne de gobelets coniques en papier.

« Super ! dis-je. J'en ai vu tant de fois dans les films. Edward G. Robinson, tu sais ? On se verse un verre d'eau, il y a un grand grondement de bulles d'air dans la bonbonne et ensuite, on doit boire l'eau d'un seul coup, froisser le gobelet en papier et le lancer dans une corbeille. Je veux dire, on ne peut pas poser ce genre de gobelets sur une table, hein ? »

La secrétaire me dévisagea et Steve remua avec embarras sur son siège.

« Contente-toi de boire, Mikey, dit-il.

— Oh. Exact. Oui. Et toi ? »

Steve secoua la tête et reprit sa contemplation du mur d'en face. Je savourai mon verre d'eau glacée, vins le rejoindre sur le canapé et ensemble nous scrutâmes un poster encadré de « La joueuse de luth »

de Vermeer.

Au bout d'une dizaine de minutes, la porte du cabinet de Taylor s'ouvrit, et l'homme apparut en personne.

C'est à ce moment-là que j'ai failli éclater de rire.

Il mesurait un bon mètre quatre-vingt-quinze, portait un costume trois pièces en lin, une cravate universitaire rayée et une expression de perplexité décontenancée à la Alastair Sim. Il avait une pipe en bruyère vissée entre ses dents jaunes et, au-dessus, la fine bande d'une moustache à la Ronald Colman. Toute son apparence puait le club britannique imprégné de gin à Kuala Lumpur ou l'avant-poste adultérin à la Graham Greene en Afrique coloniale.

« Ah, messieurs ! Et lequel de vous deux est Michael Young ? »

Retenant un sourire, je levai une main hésitante et me levai. Il me regarda et hocha sèchement la tête.

« Et vous, jeune homme, vous devez être Steven Burns ? »

— Oui, m'sieur, fit Steve.

— Très bien, très bien. Je me demandais si vous seriez assez aimable pour patienter encore un peu ici ? Il se peut que je vous prie de venir nous rejoindre, tout à l'heure.

— Pas de problème, monsieur.

— Virginia aurait peut-être la bonté de vous trouver une tasse de café ou un soda ? Piochez dans les magazines, les revues. Parfait, parfait. Bon, si vous voulez bien entrer, Mr Young, nous allons pouvoir avoir un petit entretien. »

Taylor me tint la porte ouverte par le haut, si bien que je passai sous son bras pour entrer dans le cabinet, jetant un regard inquiet à Steve par-dessus mon épaule.

« Et si vous alliez vous asseoir là-bas, mon petit vieux ? »

Le cabinet avait des murs lambrissés de bois sombre, avec un bureau face à la fenêtre principale. Un sofa en cuir matelassé bordait un mur, et c'est lui que m'indiquait Taylor.

« Vous pouvez fumer. Ma vieille bouffarde ne vous dérange pas, j'espère ? »

Je secouai la tête et cherchai à tâtons le paquet de cigarettes dans mon short. Lorsque Taylor se pencha en avant pour allumer une Lucky écrasée, je ne pus retenir une exclamation de surprise :

« St-Matthew ! »

— Pardon ?

— Votre cravate. Vous êtes un ancien de St-Matthew. »

Il opina doucement et secoua son allumette pour l'éteindre. « J'ai cet honneur. » Il tira une chaise de devant son bureau et la plaça face au sofa, pour s'y installer lentement. « Peu de gens reconnaissent ce

genre de cravate, ici. Racontez-moi ce que vous savez de cet endroit. »

Pendant que je préparais ma réponse, il tendit une longue main, prit une chemise beige sur le bureau et l'ouvrit.

J'affrontais un dilemme. Je n'avais, me semblait-il, aucune raison de révéler tout ce que je savais sur Cambridge et l'Angleterre. Pour ce que mon dossier allait lui apprendre, j'étais né et j'avais grandi aux États-Unis. Montrer une connaissance des détails bizarres d'une université paraîtrait très incongru, chez un Américain sédentaire. Toutefois, le m'as-tu-vu inné en moi mourait d'envie de le méduser par ma connaissance intime de tout ce qui était anglais. Peut-être cela le pousserait-il à croire à la projection astrale et aux expériences de sortie du corps. Je commençais à comprendre que ce monde m'offrait de l'amusement et du pouvoir.

« Hé bien, dis-je, c'est un collège de Cambridge, non ?

— Vous avez déjà visité Cambridge, Michael ?

— Euh, pas exactement, mais vous savez... je m'intéresse à ce qui est anglais. Mes parents, tout ça... Alors, j'ai lu pas mal de choses.

— Hum. Vous avez raconté au docteur Ballinger qu'en fait, vous viviez à Cambridge, si je comprends bien ? Cambridge, en Angleterre. Et St-Matthew est le collège que vous avez cité.

— Ah. » Je fis une grimace. « Vous comprenez, j'étais vraiment perturbé en me réveillant, ce matin. Je ne me souvenais plus de rien. De rien du tout.

— Vous vous souveniez du langage.

— Hé bien, oui... manifestement.

— Manifestement ?

— Hé bien, je veux dire, ce n'est pas le cas, d'ordinaire, avec l'amnésie ? »

Il haussa les épaules. « À vous de me le dire, mon jeune ami. »

Nous laissâmes se développer un silence. J'eus l'impression que se livrait une bataille de volontés. Taylor perdit. « Alors, dites-moi, reprit-il, ce que vous savez de Cambridge en général. Tout ce qui vous passe par la tête.

— Hé bien, c'est la deuxième plus ancienne université d'Angleterre. Après Oxford, bien entendu. Elle se compose de collèges. Des noms comme Trinity, King, St-John, St-Catharine, St-Matthew, Christ, Queen, Magdalene, Caius, Jesus, ce genre de choses.

— Épelez-moi *Magdalene*. »

En me maudissant, je m'exécutai.

« Très bien. *Caius*, maintenant. »

Oh, après tout, me dis-je. Au point où j'en suis...

Taylor prit des notes sur un calepin. « Et pourtant, vous saviez

qu'on prononce *modline* et *keïze*, n'est-ce pas ?

— Ben, comme je vous ai dit, j'ai beaucoup lu.

— Je me demande quels livres ? Vous vous souvenez ?

— Euh, non, pas vraiment. Des livres, quoi.

— Je vois. Et Princeton, maintenant ? Que savez-vous de Princeton ? »

Je mis fiévreusement mon esprit à sac en quête de chaque pépite de savoir que Steve avait recrachée ce matin pendant que nous traversions le campus.

« Nassau Hall, dis-je. Nommé d'après le prince Guillaume d'Orange-Nassau, mais on aurait pu le baptiser d'après un certain Belcher, sauf qu'il était trop modeste. Washington est venu ici signer le Traité d'Indépendance. Non, c'était à Philadelphie, plutôt ? Enfin, bref, Washington est venu ici, et c'était la capitale de l'Union pendant quelque temps. Nous sommes autorisés à faire flotter le drapeau de nuit, un truc comme ça. Il y a un portail qu'on ne doit pas franchir avant d'avoir son diplôme. L'extrémité ouest du campus s'appelle les Bas-Fonds. Oh, vous savez, plein de choses. Le Wawa Minimart. Les *sophomores*. Vous voyez... » Je fis un geste léger.

« Où se situe Rockefeller College ?

— Euh...

— Dickinson Hall ? La Tour ? »

Je déglutis. « Pardon ?

— Et pourquoi, je m'interroge, avez-vous dit que Nassau Hall avait été nommé d'après le prince Guillaume d'Orange-Nassau et qu'il aurait pu l'être d'après Jonathan Belcher ?

— Mais... ce n'est pas le cas ?

— Si, mais vous êtes américain, non ?

— Voilà, oui, assurai-je. Bien sûr. Simplement, j'ai cet accent ridicule en tête, en ce moment. Mais il va disparaître peu à peu, je le sens.

— Mais voyez-vous, un Américain ne dirait pas qu'on a nommé quelque chose *d'après* quelqu'un, si ? Ils diraient qu'on l'a nommé *en l'honneur* de quelqu'un.

— Ah bon ?

— Cela fait partie de ces toutes petites différences. Tout le monde connaît les trottoirs, *sidewalks* ou *pavements*, les torches électriques, *flashlights* ou *torches*, les rideaux, *drapes* ou *curtains*. Mais *nommé d'après* ou *nommé en l'honneur*... c'est vraiment extraordinaire que votre changement d'accent incorpore également une nuance idiomatique aussi précise. Vous ne trouvez pas ? »

J'écartai les mains. « Ça me vient de mes parents, je suppose, fis-

je. Je veux dire, ils sont anglais, après tout. J'ai sans doute hérité ça d'eux, non ?

— Mouii, répondit-il sur un ton dubitatif. Mais ils vivent ici depuis longtemps, et vous avez suivi le lycée et les classes de prépa en Amérique, non ? »

Je restai assis sans mot dire, à me demander où tout ceci nous menait.

« Alors, parlons de vos parents, en ce cas, d'accord ? »

Je regardai le tapis. « Pour sûr. Que voulez-vous savoir ? »

Taylor se leva et commença à arpenter la pièce, allumant et rallumant sa pipe sans résultat tandis qu'il discutait. « Vous savez, tout ceci est très curieux, vieille branche. Vous avez commencé par semer dans la conversation des américanismes tels que *je suppose*, et vous voilà qui lancez un pour sûr en prononçant les r à l'américaine. Vous avez déployé beaucoup d'efforts pour convaincre le docteur Ballinger que vous étiez britannique à cent pour cent, aussi anglais que les blanches falaises de Douvres, élevé dans le Hampshire, et on dirait à présent que vous cherchez à me convaincre que vous êtes aussi américain que la tarte aux pommes et que votre accent naturel revient aussi mystérieusement qu'il avait disparu.

— Vous êtes en train de me dire que vous ne me croyez pas ?

— J'essaie juste de comprendre, mon vieux. Tout cela est un soupçon incohérent, non ? Il vaudrait beaucoup mieux en venir à la vérité, vous ne trouvez pas ?

— Mais qu'est-ce qu'il se passe, ici ? C'est un interrogatoire de police ? Enfin, damnation, j'ai rencontré ici des gens qui me *connaissent*. J'ai vu mon permis de conduire... bordel, mon permis de conduire, ma chambre à Henry Hall, mes cartes de crédit, la totale. Je me suis réveillé avec une bosse sur le crâne et un accent zarbi. Ça s'arrête là. Il me semblait que le but recherché, c'était que vous et tout le monde me disiez la vérité. Moi, j'ai ma mémoire en vrac. Tout ce que je demande, c'est de reprendre ma vie.

— C'est tout ce que vous voulez ? Oublier que tout ça s'est passé, reprendre votre vie et terminer vos *trips* ?

— Oui ! Exactement. Je veux dire, je suis là pour ça, quand même !

— Et votre lecture ?

— La philosophie.

— Alors, là, voyez-vous, je suis vraiment perplexe. Aucune université au monde en dehors de Cambridge n'emploie le mot *trips* pour parler de cours menant à un diplôme. Et à Princeton, nous n'employons certainement pas le terme *lecture* pour parler de *matière*.

Tout cela est très difficile à comprendre.

— Hé bien, bravo, vous avez un cas qui peut vous bâtir une réputation. Où est le problème ?

— Le problème, vieille branche, c'est que rien de tout cela n'a de sens.

— Alors, vous pensez que je mens ? Vous croyez que je vous fais marcher ? Dans ce cas, super. Oui, vous avez tout à fait raison. Tout ça est une arnaque. Une blague. Un canular. Un gag. Je ne sais plus le mot correct. J'ai fait ça pour un pari. Je suis complètement rétabli, à présent. Ch'suis américain comme la tarte aux pômmez. Ah, pour sûr, partenaire, ch'suis un fi de garce d'américquîn, et j'crois bîn, si zavez pas d'objectiûns, que j'va m'carapater su'l champ, j'vous remârcie bîn, bîn le bonsouère.

— Miséricorde ! » s'exclama Taylor, sourcils une fois de plus en plein mode stupeur, façon Alastair Sim.

« Et pisk'on parle de zarbi, d'où diable vous sortez tout ce cirque, *vieille branche, mon jeune ami*, le parapluie dans le cul, hein ? Aucun Anglais authentique ne parle de cette façon depuis trente ans. On dirait une version étranglée de Peter Sellers dans *Docteur Folamour*.

— Pardon ?

— Laissez tomber. Vous n'avez pas la moindre idée de ce dont je parle. Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de Peter Sellers, si ? »

J'ai compris à son expression ahurie que non.

Je pris subitement conscience qu'il devait y avoir des pans entiers du cinéma qui n'avaient jamais existé, des acteurs de cinéma que la guerre et les circonstances avaient poussés vers le statut de vedettes dans mon monde, mais qui étaient restés des inconnus ici. *Folamour, Le jour le plus long...* Grand Dieu, *Casablanca...* *Casablanca* n'existait pas !

Mais alors, réfléchis... songe à tous les films nouveaux que ce monde a tournés au cours des cinquante dernières années et que tu vas pouvoir rattraper.

Bon Dieu ! Je pouvais faire fortune. Écrire *Casablanca* ! Bon sang, je le connaissais quasiment par cœur, le dialogue, les images. *Le Troisième homme* ! Ça aussi, je pouvais l'écrire... *Stalag 17, La grande évasion, L'espion qui venait du froid*. Bon Dieu...

Taylor avait cessé d'arpenter la pièce et s'était rassis devant moi, balançant ses jambes qui s'ouvraient et se fermaient, si bien que je pouvais voir l'entrejambe froissé et taché de sueur de son pantalon de drap.

« Bon, écoutez-moi, Michael. Je vais vous parler en toute

franchise. Ça vous paraît correct ? »

Je chassai de mon esprit mes rêves de gloire cinématographique et opinai avec circonspection.

« Je n'irai pas prétendre que je comprends exactement ce qui se passe dans votre tête. L'hypnose est une possibilité, bien entendu. L'autohypnose en est une autre.

— Vous suggérez que...

— Je dresse simplement l'inventaire des possibilités, vieille branche. On a pu vous hypnotiser, peut-être pour plaisanter, peut-être pour des raisons moins respectables. Il se peut que vous soyez le seul responsable, de façon accidentelle ou délibérée, difficile de le déterminer. Il se peut même que vous ne soyez pas qui vous prétendez être.

— Hein ?

— Il y a, bien entendu, différents tests que nous pourrions pratiquer.

— Ça vient forcément d'un coup sur le crâne. Je veux dire, ça arrive, non ?

— Pas à ma connaissance, Michael, non. Je crois que le mieux à faire, pour nous, c'est de vous garder en observation quelque temps.

— Mais je me sens bien. Ça s'en va. Je le sens.

— Je ne parle pas nécessairement de vous garder au lit. Si vous acceptez de vous soumettre à quelques tests au cours des quelques jours qui viennent, je crois pouvoir vous garantir la permission de rester en liberté. Il vaudrait sans doute mieux nous restituer votre permis de conduire, toutefois. Nous ne voudrions pas que vous partiez en balade. Après tout, j'ai la conviction que vous comprenez les... euh, les implications de tout ceci ?

— Les implications ? » répétais-je, parfaitement médusé. « Quelles implications ?

— Ce serait probablement une bonne idée de prendre contact avec vos parents. Vous ne leur avez pas téléphoné, pour votre part ?

— Je ne connais même pas leur... » commençais-je, avant de m'interrompre. « Enfin, je voulais dire, je ne sais même pas s'ils sont à la maison en ce moment. Je veux dire, ils doivent travailler. Je ne voulais pas les inquiéter.

— Malgré tout, je suis sûr qu'on va les contacter. À présent, si vous voulez bien attendre dehors, j'aimerais discuter avec Mr Burns. »

Je me retins juste à temps de demander avec des jurons américains colorés qui pouvait être ce Mr Burns, en comprenant qu'il parlait de Steve, et je regagnai la porte, avec la tête qui tournait, le long bras de Taylor sur mon épaule et mon permis de conduire dans sa

main.

On prit des dispositions pour que, dès le lendemain matin, je me présente dans les laboratoires de la Faculté de Psychologie afin de subir des tests. D'ici là, Steve se retrouvait une fois de plus avec moi sur les bras.

Il parut songeur sur le chemin du retour à travers le campus.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demandai-je.

— Oh, rien, répondit-il, il m'a juste posé des questions. Tu sais, depuis combien de temps je te connaissais, ce genre de choses.

— C'est une vraie plaie, pour toi, non ? Tu sais, si tu veux me laisser tout seul, je vais très bien me débrouiller, je suis sûr.

— Impossible, Mikey. Tu te perdrais, et ce serait ma faute. D'ailleurs, ajouta-t-il avec tact, ce ne serait pas bien. Tu as besoin de quelqu'un. »

J'y réfléchis. « Merci, lui dis-je. Je sais, je n'arrête pas de te remercier, mais merci quand même. »

Il haussa les épaules.

« Mais de quoi parlait Taylor, m'enquis-je, quand il disait que tout ceci avait des *implications* ? »

Steve secoua la tête avec détermination. « Et si on parlait d'autre chose ? »

J'avais tant de questions à lui poser. Je voulais connaître l'histoire. Je voulais savoir tout ce qu'on pouvait savoir sur l'histoire des soixante dernières années. Soixante-trois ans. L'histoire européenne depuis 1933. Je voulais connaître les vedettes de cinéma, les stars du rock, *le président*, bon sang ! Le Président, le Premier ministre, tout. Je compris que de telles questions risquaient de l'affoler, aussi ai-je tenu ma langue. Je m'éclipserais plus tard pour trouver une bibliothèque.

En premier lieu, jugeai-je, je lui devais quelque chose.

« Et qu'est-ce que tu en penses ? proposai-je. Si on allait faire un tour au *Barrister & Alchemist* pour prendre un verre ? »

— *Alchemist & Barrister*, rectifia-t-il automatiquement.

— Ouais, ouais. Peu importe. Je ne parle pas de se soûler la gueule, ou quoi que ce soit. Sait-on jamais ? Un petit coup d'alcool et je pourrais émerger d'un coup, redevenir comme avant.

— D'accord, fit-il. Mais doucement avec la vodka.

— On ira mollo sur la vodka », lui promis-je en songeant à Jane et aux réceptions de la Semaine de Mai.

L'*Alchemist & Barrister* était bas de plafond, sombre et accueillant,

à l'intérieur. Le barman semblait me connaître et me cligna de l'œil avec cette sympathie distante qu'on finit par reconnaître chez ceux qui travaillent dans les villes universitaires. Tous les étudiants sont des crétins, semblait dire ce clin d'œil, mais vous dépensez du fric et nous savons donner l'impression que nous vous trouvons cool et intéressants.

Steve et moi prîmes un siège en terrasse à boire une agréable bière à l'anglaise sous un grand store en toile, en regardant passer les gens. À la table à côté de nous, deux hommes en chemisettes écossaises consultaient une carte et discutaient de randonnées.

« Je suppose qu'il y a des tas de touristes qui viennent ici ? »

Haussement d'épaules de Steve. « Des tas, si on compare avec le New Jersey, sans doute.

— Ces deux-là verraient mieux leur plan s'ils retiraient leurs lunettes de soleil, commentai-je en soufflant un nuage satisfait de fumée de tabac. Mais je suppose que les touristes sont les mêmes partout. »

Steve hocha distraitement la tête et but un peu de bière.

« Tu vas me prendre pour un cinglé, je sais, ajoutai-je, mais je suis extrêmement heureux, en ce moment.

— Ah bon ? » Steve paraissait surpris. « Comment ça se fait ?

— Tu ne comprendrais pas si je te le disais.

— Essaie toujours.

— Je suis heureux, parce que, quand je t'ai posé la question tout à l'heure, tu m'as dit que tu n'avais pas entendu parler d'Adolf Hitler.

— Et ça te rend heureux ?

— Tu n'as aucune idée de ce que ça représente. Tu n'as jamais entendu les noms de Hitler, de Schickelgruber, ou de Pölzl. Tu n'as jamais entendu parler de Braunau, tu n'as jamais...

— Braunau ?

— Braunau-am-Inn, en Haute-Autriche. Ce n'est même pas un nom, pour toi, et ça fait de moi le plus heureux des hommes vivants.

— Hé bien, tant mieux pour toi.

— Tu n'as jamais entendu parler d'Auschwitz ni de Dachau, bredouillai-je. Tu n'as jamais entendu parler du parti nazi. Tu n'as jamais entendu...

— Holà, holà, fit Steve. D'accord, je ne suis pas Mr Science, mais qu'est-ce que tu sous-entends, quand tu dis que je n'ai jamais entendu parler du parti nazi ?

— Ben, c'est le cas, non ?

— Mais tu es *cinglé* ? »

Je le fixai. « Mais tu ne peux pas. C'est impossible.

— Oh, bien sûr, répliqua Steve en s'essuyant la mousse des lèvres, et je n'ai jamais entendu parler de Gloder, de Göbbels, d'Himmler ou de Frick, c'est ça ? Hé, fais attention ! »

Steve attrapa mon poignet pour redresser la bouteille dans ma main. Un lac pétillant s'étala sur la table entre nous et, débordant, la bière froide et sombre coula goutte à goutte.

Histoire politique

Le Parti des fauves

« La brasserie Sternecker ? » répéta Gloder, en essayant de réprimer le mépris et l'incrédulité dans sa voix.

Mayr sourit. « Nous sommes à Munich, Rudi. Tout ce qui se passe à Munich se doit d'entretenir des rapports avec la bière, tu le sais. Les trois mille radicaux d'Hoffman se réunissaient au *Löwenbräu*. Leviné a lancé sa révolution d'avril dans une brasserie, la racaille des chômeurs d'Augsburg s'est réunie au *Kindkeller*, on a abattu les derniers juifs bolcheviques dans une brasserie. Ce n'est que justice, finalement : la bière alimente la politique de la ville, comme le faisait l'essence pour la guerre !

— Et pourquoi devrais-je encore passer une soirée étouffante à écouter une réunion de professeurs illuminés et de Thulistes cinglés ?

— Rudi, mon département manque d'hommes en qui je puis avoir confiance. J'ai besoin de *Vertrauensmänner* fiables, de porte-parole, d'observateurs et d'organiseurs capables de raisonner tous ces groupuscules et de repérer ceux qui sont dangereux. La semaine dernière encore, il y a eu un ex-caporal dont j'aurais pu jurer de la fiabilité... Karl Lenz, Croix de Fer avec feuilles de chêne, références impeccables de son commandant de brigade. J'avais besoin d'un homme pour aller à Lechfeld, que nous pensions contaminé par les Bolcheviques et les Spartakistes... Ne fais pas la grimace, c'est le jargon en vigueur, je n'y peux rien... Donc, j'ai envoyé ce Lenz, comme élément d'un *Aufklärungskommando* pour discuter des Termes et exprimer les vues de l'armée sur les groupes politiques. En fin de compte, il était lui aussi un genre de Rouge, en secret. Lauterbach me raconte qu'il a convaincu la moitié de l'assistance qu'il valait mieux parier sur Lénine que sur Weimar. Tu vois à quoi je dois faire face. »

Gloder leva une main pour protester. « D'accord, d'accord. Je vais y aller. Je ne promets pas de passer une soirée agréable, mais je vais y aller.

— Renseigne-toi sur ces gens, ne leur fais pas de discours et ne leur donne pas l'impression qu'on les espionne. Fais-toi une idée pour moi, trouve ce qui les motive, hein ? »

Ainsi Rudi se retrouva-t-il plus tard ce soir-là en train de descendre la *Promenadestraße*, en sifflotant tout seul. Il jetait des coups d'œil amusés aux slogans et aux dessins sur les murs, en passant.

« *Rache !* »

Voilà, pensait Rudi. Vengeance. Très subtil, politiquement. Adulte.

« *Denkt an Graf Arco-Valley, ein deutsche Held !* »

Rudi regarda autour de lui vers l'autre côté de la rue, et se souvint qu'en cet endroit précis, le comte Arco-Valley avait tiré son pistolet pour étendre mort le juif communiste Kurt Eisner de deux balles dans la tête. Cela s'était passé par une froide journée de février, avec sur le sol une couche de neige plus abondante qu'on n'en avait vu à Munich depuis des années. Rudi se trouvait à peu de distance de là et avait failli être lui-même atteint par un des trois coups de feu tirés en représailles contre Arco-Valley par le garde du corps d'Eisner. Ensuite, il s'était retrouvé dans la situation ironique et risible de devoir aider le secrétaire juif d'Eisner à tenir à distance une bande de Spartakistes et de racaille rouge du même acabit, qui voulaient lyncher sur place Arco-Valley blessé. Rudi s'était rendu en voiture de police avec le comte expirant chez un chirurgien (encore un juif) qui avait réussi à garder le patient en vie assez longtemps pour qu'il prononce un discours de justification décousu. « Eisner était le fossoyeur de l'Allemagne. Je le haïssais et je le méprisais de tout cœur... » avait bredouillé Arco-Valley. « Continuez le combat pour le *deutsche Volk*, Gloder. La Patrie a besoin d'hommes comme nous. »

Rudi avait tapoté la main du mourant et prononcé une suite de nobles riens du tout teutoniques pour le réconforter. Il ne connaissait l'homme que vaguement, tous deux étaient des héros de guerre copieusement décorés, les grandioses rubans sur leurs manteaux élimés leur valant des bières gratuites dans un nombre désormais décroissant de brasseries dans toute la Bavière. Le comte avait accompli ses actions d'éclat sur le Front russe, Rudi dans les Flandres. Néanmoins, Rudi n'avait jamais aimé l'homme ; c'était un de ces Autrichiens plus allemands que les Allemands, dégoulinant d'un genre de pangermanisme mystique qui répugnait à Rudi, comme une portion excessive de *Sachertorte* viennoise. Arco-Valley ne s'était jamais remis de l'amère humiliation de se voir refuser l'admission dans la Société Thulé à cause de sa mère juive, un détail qui amusait énormément Rudi.

Toutefois, les Thulistes avaient désormais oublié opportunément l'affaire, et Arco-Valley était simplement une des fleurs martyres qui se fanait dans le jardin des souvenirs de l'extrême droite antisémite et nationaliste. Les groupes *völkisch*, les Thulistes, les *Germanen Orden* et trente à quarante autres groupes surexcités, chacun revendiquant leurs infinitésimales variations de nuances et d'emphase comme des bases majeures de différence de doctrine. Mon Dieu, la tour de Babel en aurait passé pour une conférence en Espéranto.

Rudi longea un autre message, peint en lettres rouge vif de deux mètres de haut.

« *Juden-Tod beseitigt Deutschlands Not !* »

Ma foi, possible. Vaguement possible. Mais il semblait à Rudi, cependant, que l'Allemagne avait besoin de plus que de la mort de quelques juifs pour alléger sa douleur. Elle avait besoin de grandir.

Sous le slogan, il vit, grossièrement exécuté, la peinture bavant de chaque crochet, le fouet de feu sacré teutonique, la *Hankenkreuz* que chaque soldat de la Deuxième Brigade Navale de *Freikorps* du colonel Erhardt avait été forcé de peindre sur son casque lorsqu'ils étaient venus écraser la faiblesse du Soviet bavarois autoproclamé, la première semaine de mai. L'insigne de chaque groupe de droite en Allemagne. Ce que représentaient la faucille et le marteau pour le Marxiste, la Swastika l'était pour le nationaliste. Elle avait remplacé l'aigle comme totem d'allégeance.

Transpirant dans la chaleur de fin septembre, Rudi obliqua dans le dédale de petites rues médiévales qui menait vers l'est dans la vieille ville.

La réunion, semblait-il, se tenait dans l'arrière-salle de la ridicule petite brasserie Sternecker, où l'on servait les consommations. Le moral de Rudi plongeait. D'après le souvenir qu'il avait gardé de cet espace, il y avait peu de chances d'y accueillir plus d'une centaine de personnes. La soirée allait être mortelle. L'ennui, déployé dans une moite puanteur de malt et de levure de bière.

Il y avait un livre ouvert posé sur une petite table près de la porte qui donnait sur la salle de réunion.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Gloder en fronçant les narines avec dédain.

— Le registre des invités, monsieur », répondit un manchot aux cheveux carotte, assis à la table, en considérant d'un œil nerveux les rubans de médailles sur le manteau de Rudi.

Rudi signa de son nom, qu'il souligna d'un paraphe. « Rappelez-moi le nom de ce groupe particulier ? demanda-t-il sur un ton traînant. Le Parti populaire pangermanique ? Le Parti national

ouvrier ? Le Parti national allemand ? Le Parti national populaire ? Le Parti allemand allemand pangermanique allemand ? »

Le jeune homme rougit. « Le Parti ouvrier allemand, monsieur.

— Ah, oui, bien sûr, murmura Rudi. Suis-je bête. »

Le jeune homme regarda la signature et se remit debout d'un bond. « Pardonnez-moi, Herr Major ! s'exclama-t-il. Le colonel Mayr nous avait dit de vous attendre à sept heures, je croyais que vous ne viendriez plus ! »

Rudi poussa un soupir, rectifia son manteau dans son dos – la soirée était chaude, mais il aimait porter un manteau sur les épaules, à la mode arrogante des Prussiens – et suivit lentement le jeune homme dans la salle.

« C'est Herr Dietrich Feder qui parle », chuchota le jeune homme avant de s'incliner et de quitter la salle.

Rudi hocha la tête, épousseta d'un coup de son gant le siège d'une chaise en bois, s'assit et regarda nonchalamment autour de lui.

Il ne devait pas y avoir plus de quarante ou cinquante hommes présents. Et une femme, également, nota Rudi. Il lui sembla la reconnaître : la fille d'un juge local. Agréable, des seins ronds, mais une intensité effroyable dans son regard de myope.

L'assistance semblait accorder à Feder plus d'attention qu'il n'en méritait. Rudi le connaissait depuis longtemps : un fanatique en matière d'économie. Il vantait sa bizarre mixture de Marxisme réchauffé servie avec l'habituelle rasade d'anti-syndicalisme et de haine des juifs. Franchement, écouter les orateurs politiques, ces temps-ci, revenait à visiter une sordide parade de monstres mutants. Admirez la femme chèvre-léopard ! Frissonnez devant le garçon singe-chat ! Ébahissez-vous devant les ambiguïtés de l'anticommuniste marxiste ! Émerveillez-vous des contorsions du sécessionniste pro-Weimar !

Sur le plancher traînait un carré de papier jaune imprimé à bon marché que Gloder ramassa pour l'étudier. À en croire ce tract, il écoutait une conférence intitulée “Comment et par quels moyens abolir le capitalisme ?”

Rudi se demanda distraitement si en fait ce parti, en dépit de tout son attirail et de sa rhétorique de droite, ne serait pas une couverture pour les *Marxerei*. Sans aucun doute, Moscou s'intéressait profondément à la politique intérieure allemande. Ils ne rechignaient pas à s'infiltrer jusque dans les plus infimes et les plus médiocres fractions politiques. Et regardez comme ils avaient expédié Béla Kun à Budapest avec un cadre de commissaires, une liasse de billets et la consigne de rendre compte par radio à Lénine en personne. Le

gouvernement Karolyi s'était effondré pratiquement du jour au lendemain et la Hongrie avait rejoint le giron bolchevique. L'Europe était un cadavre en décomposition, mûr pour les corbeaux charognards communistes.

Feder se présentait ouvertement comme un socialiste, mais un socialiste nationaliste, anticommuniste et antisémite. Était-ce une ruse bolchevique, ou y aurait-il un but véritable là-dessous ? Il parlait sans rouerie ni habileté politique apparente, mais quelque chose dans ce mélange d'idées séduisait Rudi. Feder faisait la distinction entre ce qu'il qualifiait de Bon Capitalisme, le capitalisme des mines, des chemins de fer, des usines et des munitions, et le Mauvais Capitalisme, celui des officines d'affaires, des banques et des institutions de crédit de toute sorte : en bref, le Capitalisme du travailleur allemand opposé au Capitalisme de la sangsue juive.

Rudi prit une série de notes avec un stylo gainé d'argent dans son mince calepin en cuir noir. *Enquêter sur Dietrich Feder. B-frère de l'historien Karl Alexander von Müller ? Est-il de la mm famille Feder qui travaillait pour le prince Otto de Bavière, plus tard roi de Grèce ? Affiliations connues ? Influence de Dietrich Eckart ?*

Il referma le calepin et écouta avec amusement lorsqu'un nouvel orateur se leva, un professeur Baumann, apparemment, qui après quelques fadaïses sentimentales pour féliciter Feder, avait commencé à défendre avec passion une sécession entre la Bavière et l'Allemagne afin de former avec l'Autriche une Sainte Alliance Catholique débarrassée des juifs.

Rudi avait promis à Mayr qu'il ne prendrait pas la parole, mais on ne pouvait pas laisser passer ce genre d'inepties.

Il se leva et s'éclaircit la gorge.

« Messieurs ! Puis-je dire quelques mots ? » dit-il, et il eut la satisfaction de voir le silence s'établir immédiatement. Se retournant vers la fille du juge, il exécuta une petite courbette et claqua des talons avec un « *Gnädiges Fräulein !* » de politesse. Il fut satisfait de voir s'allumer un rosissement léger sur les joues pâles de la jeune fille. Tandis qu'il gagnait le centre de la salle, il lui revint à l'esprit qu'elle s'appelait Rosa. Rosa Dernes, et il se félicita du fonctionnement fluide de son cerveau, pour qu'une partie puisse isoler un détail aussi réduit tandis que le reste préparait une adresse publique.

« Permettez-moi de me présenter ! » dit-il en souriant tandis qu'un professeur Baumann plutôt décontenancé s'asseyait, avec manifestement bien des choses à dire encore sur le sujet de la Bavière. « Je m'appelle Rudolf Gloder. Vous pouvez voir à ce manteau que je suis commandant dans l'armée. J'ai été envoyé ici par le colonel Mayr

de l'unité de propagande de l'Armée bavaroise pour vous observer. Néanmoins, ce n'est pas en cette capacité que je souhaite m'adresser à vous, aussi... » Il laissa choir à terre son manteau et sa casquette d'officier. « ...À présent, ce n'est pas un soldat qui vous parle, mais un Allemand. Bavarois, certes, mais allemand. »

Rudi s'interrompit et parcourut la salle des yeux, scrutant les yeux de ceux qui l'observaient. Certains le considéraient avec méfiance, d'autres avec mépris, quelques-uns avec sympathie et un ou deux avec approbation, en opinant.

Il prit une profonde inspiration, avant de rugir à pleins poumons. « RÉVEILLEZ-VOUS ! Réveillez-vous, bande d'idiots béats. De quel droit osez-vous rester assis ici, à gaspiller en paroles l'avenir de l'Allemagne ? RÉVEILLEZ-VOUS !

Le volume de sa voix les fit tous sursauter, choqués et stupéfaits, y compris Rudi. Un petit vieux dans un coin avait réagi à ses mots de façon tout à fait littérale et s'était réveillé en sursaut, bavant et toussant, et il regardait autour de lui d'un air affolé, comme s'il craignait qu'un incendie n'eût éclaté.

Rudi tira sur le bas de sa tunique et s'éclaircit la gorge. Une immense décharge d'énergie, d'excitation et de joie traversait son corps en bourdonnant, comme s'il avait pris une grande pincée de cocaïne, à la façon des officiers de cavalerie dans les régiments des Habsbourg, avant une charge. Il avait pleinement conscience, en parlant, de chaque détail de chaque visage qu'il regardait, et avait une sensation massive de pouvoir et d'aisance.

« Herr Feder parle des Juifs dans les banques et des Juifs en Russie bolchevique », dit-il d'une voix plus calme, presque un murmure, mais un murmure qui, il le savait en toute confiance, portait à chaque oreille dans la salle. « Il les couvre de son mépris avec éloquence et érudition. Mais, je me demande, comment les Juifs réagissent-ils à cela ? Est-ce qu'ils tremblent de peur ? Est-ce qu'ils plient bagages pour partir ? Est-ce qu'ils s'abattent à nos pieds, apeurés en s'excusant, débordant d'humbles promesses de s'amender ? Non, ils SE TORDENT DE RIRE, mes amis. Ils rient sous leur manteau de drap.

« Et qu'est-ce que le professeur Baumann, avec tout le respect qui est dû à cet érudit gentleman, qu'est-ce qu'il peut répondre à ça ? Il dit que la Bavière doit quitter l'Allemagne pour s'unir à l'Autriche. Ai-je besoin de vous donner un cours d'histoire ? Ai-je besoin de vous rappeler ce que nous avons tous entendu, le 9 mai ? Je le dois ? Je le dois ? Chaque colonie allemande en Afrique et dans le Pacifique doit être cédée. Sans protestation ni rémission. Treize pour cent du

territoire allemand en Europe doit être dévoré par d'autres nations. Sans négociation. La Prusse divisée en deux par un couloir vers la mer Baltique. Dantzig, cédée aux Polonais. Sans discussion. Deux cent mille tonnes de navires par an, à construire dans les chantiers navals allemands et donnés, donnés à nos conquérants. Et l'argent ? Combien d'argent ? Un chèque en blanc. Des réparations à payer selon un barème mobile. Plus nous prospérons et plus nous payons. Chaque goutte de sueur qui tombe du front las de chaque ouvrier allemand va rejoindre le grand torrent qui coulera à l'étranger vers nos ennemis tandis que nous nous évertuons dans le désert aride de notre honte. Toute la culpabilité, tout le blâme pour la guerre, à endosser par nous, la nation allemande. *Der Dolchstoß*, on l'a appelé, ce poignard que les Hagen de Berlin ont planté dans le dos fier de Siegfried, avec l'aide de Levien, Leviné, Hoffman, Egelhofer, Luxemburg, Liebknecht et les autres Juifs, communistes et traîtres.

« Et que répond Baumann à cette catastrophe ? La plus grande catastrophe qu'ait jamais affrontée nation dans l'histoire de notre Terre ? La Bavière, la fière Bavière, devrait s'enfuir en geignant des jupes de l'Allemagne pour se glisser entre les draps avec l'Autriche, cette putain stérile et ridée, sous les yeux du Saint Père qui jubile comme un pompeux patron de bordel et bénit le fruit dégénéré de cette dépravation, de cette fornication immonde ?

« C'est ça, la solution ? C'est ça, la *Realpolitik* ?

« GRANDISSEZ ! GRANDISSEZ et RÉVEILLEZ-VOUS ! Nos ennemis se tordent de rire et dansent de joie pendant que nous pleurons et que nous nous agitions, en proie à des caprices puérils.

« Pourtant, il existe une réponse à nos maux, elle ne vous plaira pas, mais nous l'avons sous les yeux. Il y a une solution, un espoir, un chemin certain vers l'orgueil de l'Allemagne et la survie de l'Allemagne. Vous la connaissez, vous la connaissez tous.

« C'est la dissolution de partis tels que celui-ci. Attendez ! Avant de me tailler en pièces, avant de me faire taire sous les huées, de me traiter d'infiltré, de saboteur, d'*agent provocateur** et de traître, écoutez ce que j'ai à dire. Cela tient en un mot. Exactement un. *Un* mot unique. Un mot *unique*. Et ce mot *unique* est...

« Unité !

« Oui, nous pouvons nous scinder en petits groupes acariâtres, tels que votre Parti ouvrier allemand, nous pouvons affiner encore et encore la théorie politique et la théorie économique, la théorie raciale et la théorie nationaliste tant qu'il nous plaira et nous prétendre habiles et nous prétendre patriotes. Nous pouvons affûter nos idées jusqu'à émousser le fil de notre esprit. Mais plus nous nous agrippons

à des fétus de paille, plus nous hurlons à la lune, et plus nos ennemis sourient et ricanent et s'esclaffent.

« Il y a plus de cinquante partis politiques distincts, rien qu'à Munich, la plupart bien plus importants que celui-ci. Songez-y. Songez-y et pleurez.

« Regardez Weimar. Dans l'empressement de leurs volontés débiles à lécher le cul de Woodrow Wilson, ils ont un gouvernement d'une bienveillance si généreuse, d'une telle magnanimité, qu'il se compose lui aussi de dizaines de partis différents, chacun ayant voix au chapitre dans notre politique nationale. Songez-y, et pleurez.

« Mais imaginez maintenant un unique parti allemand. Imaginez une telle chose. Un unique parti allemand pour le travailleur, le fermier, le vétéran et l'enfant allemands. Un seul parti allemand qui parle d'une seule voix allemande. Songez-y et riez. Car je vous le dis à présent, avec toute la puissance d'une prophétie et de l'amour de la patrie, je vous dis à présent qu'un tel parti pourra diriger non seulement l'Allemagne, mais la Terre entière.

« Dois-je vous dire comment je sais que j'ai raison ? Il existe une vieille règle de la guerre, de la politique, des échecs, des jeux de cartes, du gouvernement, et de toutes les sortes et formes d'engagement.

« N'agissez pas comme que vous souhaiteriez agir par-dessus tout : agissez seulement comme que votre ennemi souhaiterait le moins vous voir agir.

« Nous connaissons nos ennemis : les Juifs bolcheviques, les Juifs de la finance, les démocrates sociaux, les intellectuels de gauche.

« Que souhaiteraient-ils nous voir faire ?

« Ils souhaiteraient nous voir débattre entre nous de qui a l'âme allemande la plus pure, qui a les plus habiles idées, qui parle le mieux pour l'Allemand moyen.

« Si nous agissons ainsi, ils sont heureux, nos ennemis. Le travailleur isolé ne trouvant chez ses politiciens que schisme et dissension, s'inscrira donc aux syndicats financés par Moscou. Le paiement des intérêts continuera à se déverser dans les banques juives. L'Allemagne restera en leur pouvoir.

« Mais comment nos ennemis ne souhaiteraient-ils surtout pas nous voir agir ?

« Parler d'une seule voix. Émerger, un seul peuple allemand en un seul parti, pour contrôler notre propre destin. Nous occuper de nos propres travailleurs. Développer nos propres techniques, notre propre science, notre propre génie national dans un seul but, l'émergence de l'Allemagne comme un puissant état moderne, ne dépendant plus que

de son propre peuple pour son avenir.

« Le juif bolchevique se voit privé d'influence. Le juif de la finance se voit indiquer la porte. L'intellectuel de gauche et le socio-démocrate sont anéantis par la honte.

« Il suffit de faire l'unité. L'unité, l'unité, l'unité.

« Mais cela n'arrivera jamais, n'est-ce pas ? Cela n'arrivera jamais, parce que nous voulons tous régner comme un coq sur notre petit tas de fumier. Nous échouerons à agir de la seule façon nécessaire.

« Parce que c'est dur. Tellement dur. Il faudra de la patience, du travail, des plans et des sacrifices. Il faudra l'unité à l'intérieur pour créer l'unité à l'extérieur. Il faudra un effort massif d'organisation.

« Je sais de quelle unité l'Allemand est capable. Je l'ai vue, et j'ai partagé son pouvoir sacré dans les tranchées de Flandres. Je connais la sorte de désunion dont il est capable. Je la vois à l'œuvre en ce moment dans une arrière-salle puante de Munich.

« Tels sont nos choix. Nous diviser et pleurer, ou nous unifier et rire.

« Pour ma part, je suis bavarois. J'adore rire.

« Voilà ! J'ai dit ce que j'avais à dire. Pardonnez-moi. En récompense, permettez-moi de payer une chope de bière à chacun des hommes présents. »

Rudi se pencha pour ramasser son manteau, le rejeta sur son épaule et regagna son siège.

Le silence précédant l'ovation lui rappela la pause, cette suspension du souffle, qui avait suivi les dernières notes du *Götterdämmerung* la première fois qu'il avait accompagné son père au festival de Bayreuth. Il avait cru, pendant un moment terrible, que le public n'avait pas approuvé et qu'ils allaient quitter le théâtre en silence. C'est alors qu'avaient éclaté les applaudissements.

Il alla de même à cet instant.

Un homme, de dix ans l'aîné de Rudi, se fraya un passage à la tête des autres, en tendant un tract sous couverture rose.

« Herr Gloder », clama-t-il par-dessus les cris d'*Einheit ! Einheit !* et le martèlement des pieds. « Je m'appelle Anton Drexler. J'ai fondé ce parti. Nous avons besoin de vous. »

Histoire moderne

La Firestone

« J'ai besoin de toi, Steve. Il faut que tu m'aides à trouver une bibliothèque. »

Steve laissa tomber quelques billets sur la table trempée de bière et se hâta pour me suivre.

« Hé là, vieux, qu'est-ce qu'il te prend ?

— Où se situe la plus proche ?

— Bibliothèque ? Enfin, bon sang, on est à Princeton.

— Une bonne, n'importe laquelle. S'il te plaît ?

— D'accord, d'accord. Il y a la Firestone, sur le campus, juste de l'autre côté de la rue.

— Alors, viens ! »

Nous longeâmes au galop un bureau de poste, remontâmes Palmer Square par un côté et nous engageâmes sur Nassau, dans la traversée de laquelle je me jetai sans un seul coup d'œil latéral.

« Bon sang, Mikey. Traverser hors des clous, tu connais ?

— Désolé, mais il faut que je sache.

La bibliothèque Firestone était un bâtiment sobre, une cathédrale de pierre couronnée par une tour énorme entourée de contreforts étroits, qui s'élançait du toit comme une fusée. Je m'arrêtai sur le seuil pour demander à Steve : « Il y a tout, ici ? »

Steve secoua la tête avec une expression proche de la consternation. « Mikey, dit-il. Il y a plus de onze millions de livres sur le campus et la plupart sont ici.

— Et j'ai le droit d'y entrer ? »

Il hocha la tête avec un abattement résigné et ouvrit la porte d'une poussée.

« L'histoire, susurrai-je tandis que nous avançons vers un comptoir central massif. Où se trouve l'histoire européenne contemporaine ?

— Je crois qu'on devrait peut-être réserver un carrel, fut sa

réponse.

— Un quoi ?

— Tu sais bien, un carrel... »

Je secouai la tête avec perplexité.

« Une étude », expliqua Steve avec agacement, en prenant un formulaire de papier blanc sur le comptoir. « Un box privé pour la lecture. Un carrel. Comment veux-tu appeler ça, autrement ? »

Au bout d'une demi-heure de retards bureaucratiques et d'un pillage murmurant des étagères, nous nous retrouvâmes dans un de ces carrels, une petite pièce carrée équipée d'un bureau, d'une chaise et de superbes estampes de Princeton au XVIII^e siècle sur les murs. Sur la table devant moi reposait notre butin : douze livres. Je m'assis, pris une *Chronique de l'histoire mondiale*, respirai profondément et allai à H comme Hitler. »

Rien.

« Tu n'es pas obligé de rester, assurai-je à Steve par-dessus mon épaule.

— Ça ne fait rien », répondit-il, en s'installant dans un coin en position du lotus, un ouvrage d'histoire militaire en images déployé d'un genou à l'autre. « Hé, je pourrais même apprendre quelque chose. »

Peut-être a-t-il appris quelque chose. J'étais trop absorbé pour m'en rendre vraiment compte.

Je me tournai vers *N* comme nazi et, après avoir fixé un moment ce nouveau nom inconnu, vers *G* comme Gloder. Mes doigts attrapèrent le papier, tournant les pages l'une après l'autre pour voir combien l'on en consacrait rien qu'à cet homme. Soixante-dix pages, réparties en différentes rubriques, chacune étant signée par un historien. La première rubrique se présentait comme une biographie chronologique.

GLODER, RUDOLF. (1894-1966) Fondateur et dirigeant du parti Nazi, Chancelier du Reich et guide spirituel du Grand Reich Allemand de 1928 jusqu'à son renversement en 1963. Chef d'État et commandant suprême des Forces armées, Führer des peuples allemands. Né à Bayreuth, en Bavière, le 17 août 1894, fils unique d'un hautboïste professionnel et professeur de musique, Heinrich Gloder [voir ce nom] et de sa seconde épouse, Paula von Meissner und Groth [voir ce nom], le jeune Rudolf fut encouragé par sa mère, qui estimait s'être mariée en dessous de sa condition, à considérer qu'il était issu d'une lignée aristocratique. On a beaucoup écrit sur les liens entre Paula et les aristocraties allemande et autrichienne (voir *Gloder : l'Aristocrate*, A. L. Parlange, Presses universitaires de l'État de Louisiane, 1972 ; *Le Prince Rudolf ?*, Mouton et Grover, Toulane,

1982 ; etc), mais peu d'éléments concrets témoignent d'autre chose que d'un milieu familial typique de la classe moyenne bavaroise de l'époque. Plus tard dans sa vie, durant son ascension vers le pouvoir, Gloder se donna beaucoup de mal pour souligner le caractère prolétaire de ses années de formation, suggérant même des périodes de pauvreté et de difficultés, mais ces déclarations résistent aussi mal à l'inspection que ses prétentions ultérieures à descendre de la lignée des Habsbourg.

On ne peut douter que Rudolf enfant ait été un véritable prodige, se révélant musicien, cavalier, peintre, athlète et escrimeur accompli. À l'âge de quatorze ans, il savait lire et écrire en quatre langues, en plus du latin et du grec obligatoires pour n'importe quel élève de *Gymnasium*. Des comptes rendus fiables de l'époque montrent un élève populaire auprès de ses camarades de classe et des professeurs, et les documents relatifs à son entrée à l'académie militaire de Munich en 1910, à l'âge de seize ans, offrent des témoignages enthousiastes de la haute estime en laquelle le tenaient toutes ses connaissances.

Quand éclata la Grande Guerre de 1914, Gloder s'engagea au Seizième régiment d'infanterie de réserve bavarois, une décision qui consterna sa mère et surprit beaucoup de ses amis. La description qu'il donne de ses expériences de guerre (*Kampfenparolen*, Munich 1923, « Paroles de guerre », trad. Hugo Ubermayer, Londres 1924), un chef-d'œuvre de fausse modestie et de création d'une légende personnelle, affirme qu'il souhaitait combattre aux côtés des simples Allemands. On ne peut cependant douter que, s'il s'était engagé comme officier dans n'importe quel régiment plus élégant qui aurait accueilli à bras ouverts un cadet doté de références aussi impressionnantes, il n'aurait jamais pu établir le record sans équivalent de sa vertigineuse ascension dans les rangs, de *Gemeiner* de deuxième classe jusqu'à Commandant d'état-major, récoltant en route, entre autres décorations, la Croix de Fer de première classe, dans les ordres de la Feuille de chêne et du Diamant.

Je baissai un instant le livre et je fixai le mur qui me faisait face. Le Seizième régiment d'infanterie de réserve bavarois. Le régiment de List. Celui de Hitler.

L'Allemagne où revint Gloder fin 1918 après la signature de l'Armistice du 11 Novembre était une nation en proie au chaos politique. Assigné au rôle de *Vertrauensmann* par le colonel Karl Mayr de l'Unité de propagande de l'armée bavaroise, avec pour mission de garder à l'œil les dizaines d'organisations qui surgissaient presque quotidiennement dans le vide politique laissé par la révolution avortée de Munich en avril 1919, Gloder assista en septembre de la même année à une réunion de la faction minoritaire d'extrême-droite, le *Deutsche Arbeiterpartei*, le Parti ouvrier allemand, dirigé et fondé par **Anton Drexler** [voir ce nom], un régleur de machines aux chemins de fer de trente-six ans. Bien qu'il compte moins de cinquante membres, Gloder perçut que ce mélange apparemment contradictoire de socialisme anti-marxiste et de nationalisme anti-capitaliste réunissait exactement les ingrédients idoines pour un parti d'unité nationale. En

six mois, Gloder avait rompu tout contact officiel avec la *Reichswehr*, démissionné de l'unité de propagande de Mayr, rejoint le DAP, chassé le « président national », un agitateur de la Société Thulé du nom de **Karl Harrer** [voir ce nom] et écarté Drexler lui-même, pour assumer la direction totale en tant que *Führer* ou dirigeant du parti.

En 1921, il ajouta le préfixe *Nationalsozialistisch* au titre officiel du DAP. Malgré sa haine du socialisme et des syndicats, Gloder reconnaissait le besoin pour son parti d'attirer des ouvriers ordinaires que le Marxisme ou le Bolchevisme auraient séduits, sinon. De la prononciation allemande des quatre premières lettres de son nom, le NSDAP acquit rapidement un sobriquet appliqué par tous, « Nazi », s'appropriant la *Hakenkreuz*, la croix gammée comme symbole personnel, au grand courroux d'autres groupes d'extrême-droite qui l'utilisaient depuis le siècle précédent dans leur littérature et sur leurs banderoles dans les rues.

Le sens de l'organisation et la démagogie de Gloder représentèrent ses plus grands atouts, aux premiers temps du parti. À cause de son humour caustique et vif, ses premiers rivaux ne le prirent pas au sérieux, mais il réussit à détourner ses peu charitables surnoms de *Gloder*, *der ulkige Vogel*, ou *Rudi der Clown*, en armes d'attaque rhétorique contre ses ennemis. Nul doute, cependant, que ce soit son charme qui lui ait valu le plus d'amis et au parti, le flot régulier de nouvelles recrues de toutes les classes de la société qui, au début des années 1920, s'était changé en marée. Doté par la Nature d'un physique avenant, d'une démarche athlétique et d'un sourire de vedette de cinéma, Gloder avait un don légendaire pour s'attirer l'admiration et la confiance d'ennemis politiques naturels. Industriels et militaires avaient foi en lui, l'homme de la rue l'admirait et l'enviait, et à travers toute l'Allemagne (voire plus loin) les femmes l'adoraient ouvertement.

Sur le chapitre de l'organisation, il regroupa le parti en sections qui devaient traiter de problèmes qu'il jugeait critiques pour la croissance de ce parti nouveau-né et, le moment venu, pour la croissance ultérieure de la grande Allemagne.

La propagande revêtait une importance extrême et l'adhésion au parti de **Josef Göbbels** [voir ce nom], un universitaire rhénan de stricte éducation catholique, réformé durant la guerre à cause d'une jambe estropiée par la polio, n'aurait pas pu mieux tomber. La crainte qu'avait Göbbels d'être considéré comme un « intellectuel bourgeois » et son propre sentiment d'infériorité physique l'avaient conduit à formuler une mythologie sentimentale à base de pureté nordique blonde et de vertus viriles spartiates ; aux yeux de Göbbels, Rudolf Gloder incarnait physiquement, spirituellement et intellectuellement tous ces idéaux aryens. Dès leur première rencontre, Göbbels mit entièrement au service de son *Führer* ses dons oratoires considérables et sa compréhension naturelle des techniques des actualités filmées et de la radio.

Pour Gloder, la propagande était le moyen d'obtenir et de conserver le pouvoir politique, mais il en vint au fil des ans à attacher une signification presque égale au potentiel de la science, au génie civil et à l'innovation technologique. Ravalant son antisémitisme

naturel, Gloder s'efforça de courtoiser les physiciens de l'Université de Göttingen et d'autres centres d'excellence scientifique, où les développements de la physique atomique et quantique prenaient une avance considérable sur des institutions comparables en dehors de l'Allemagne. Gloder avait la conviction, qui se révéla prophétique, que la bonne foi de la communauté scientifique était essentielle pour l'avenir de l'Allemagne. Cette opinion ferme s'opposait à l'instinct d'idéologues tels que **Dietrich Eckart**, **Alfred Rosenberg** et **Julius Streicher** [voir ces noms], voire de son proche ami Göbbels, qui estimait avec les autres que la « science juive » ne pouvait que polluer une nouvelle Allemagne. Dietrich Eckart, dont un titre de poème, « Deutschland Erwache ! », devint le premier slogan du Nazisme, avait aidé à financer l'achat du *Völkischer Beobachter*, le journal officiel du NSDAP, mais il se brouilla avec Gloder sur ce qu'il considérait désormais comme des tactiques de conciliation de la part de son chef vis-à-vis des Juifs, et ils ne s'adressèrent plus la parole jusqu'à la mort d'Eckart en 1923. À l'époque de l'enterrement d'Eckart, Gloder déplora auprès de Göbbels qu'Eckart n'ait jamais compris qu'inspirer de la peur aux Juifs et les chasser aurait été une erreur tactique. (*Am Anfang*, Rudolf Gloder, Berlin 1932, « Mes débuts » trad. Gottlob Blumenbach, New York 1933) Gloder utilisait l'antisémitisme comme un slogan unificateur auprès des ouvriers, mais pas au prix de perdre les ressources cruciales de la science et de la finance juives. Au cours de réunions secrètes avec la communauté juive tout au long de ces premières années, réunions dont même ses plus sûrs alliés ignoraient tout, Gloder réussit à convaincre des Juifs importants que l'antisémitisme de son parti n'était qu'une façade et que les Juifs allemands avaient moins à craindre de lui que des Marxistes et d'autres factions de droite.

La troisième tactique politique de Gloder, dans ces premiers temps consista dans l'organisation d'un corps interne sous la direction impitoyable d'**Ernst Röhm** [voir ce nom], qui recourait à des techniques de violence, au combats de rue et à l'intimidation, pour effrayer les adversaires et museler les quolibets et les contre-manifestations de la gauche. Malgré la crainte et le mépris qu'inspiraient auprès des intellectuels de gauche de l'époque ces escadrons incontrôlés composés d'anciens militaires et de travailleurs manuels au chômage, Gloder réussit en privé à désavouer et à minimiser, auprès des gens qui comptaient, les méthodes brutales de son propre parti. Il se lia personnellement d'amitié avec nombre d'écrivains, de savants, d'intellectuels, d'industriels et de juristes à qui le Nazisme semblait un anathème, les convainquant, semble-t-il, que les tactiques de Röhm, le second du parti et l'adjoint personnellement choisi par Gloder, représentaient un expédient temporaire, un prix à payer pour obtenir la défaite du communisme.

En même temps, Gloder voyagea de façon régulière et fréquente, pour visiter la France, la Grande-Bretagne, la Russie et les États-Unis, employant largement ses talents de polyglotte et le charme de ses manières. Bien que le Parti nazi, au cours de cette période (1922-1925), n'ait participé à aucune élection, il avait grandi pour devenir en quatre ans, après les **Socio-démocrates** [voir ce nom] et les

Communistes, le troisième plus grand parti d'Allemagne et une puissance réelle, avec laquelle on devait compter. Les voyages à l'étranger de Gloder dans son célèbre avion Fokker rouge (exploitant sans trop de subtilité l'image universellement respectée du baron von Richthofen avec lequel il revendiqua plus tard une parenté) avaient pour but de démontrer au monde, et aux Allemands eux-mêmes, qu'il était un homme sensé et civilisé, cultivé, un politicien d'une stature crédible sur la scène mondiale. Il expliqua aux politiciens étrangers qui acceptaient de le recevoir (et ils furent nombreux) qu'il ne pouvait pas présenter son parti aux élections tant qu'il ne serait pas à même d'améliorer les termes du **Traité de Versailles** [voir ces mots]. De cette façon, il prit de flanc les Socio-démocrates, noua des liens avec les puissants d'Europe et d'Amérique et se fit un nom dans l'arène internationale à une époque où la nation allemande vivait presque totalement repliée sur elle-même, toujours traumatisée par la honte d'une défaite militaire et l'humiliation d'une paix imposée. Au cours de ces années de voyage, Gloder apparut à Hollywood dans un film muet, satirisant sa propre réputation d'orateur et de bel esprit (*The Public Speaker/L'orateur*, Hal Roach, 1924), joua au golf avec le **Prince de Galles** [voir ce nom], dansa avec **Joséphine Baker** [voir ce nom], gravit le mont Cervin et forgea maintes amitiés et alliances qui se révéleraient cruciales dans les années à venir.

En 1923, Gloder repoussa les avances d'**Erich Ludendorff** [voir ce nom] dont le rêve de puissance s'articulait autour du démantèlement de la **République de Weimar** [voir ce nom] et son remplacement par une junte de type militaire. Une fois déjà, à Berlin durant le putsch avorté de Kapp en 1920, Ludendorff avait voulu s'emparer du pouvoir et Gloder se méfiait du jugement politique de ce général vétéran. Il se méfiait encore plus des formes extrêmes de paranoïa contre la Franc-maçonnerie, les Jésuites et le Judaïsme qui transparaissaient dans les mises en cause réitérées par Ludendorff contre les « puissances supranationales » qui avaient provoqué l'assassinat de l'**archiduc Ferdinand** [voir ce nom] à Sarajevo, ainsi que la défaite militaire de l'Allemagne en 1918. Le général avait même affirmé que Mozart aussi bien que Schiller avaient été assassinés par « la grande Tcheka de la société secrète supranationale. » Gloder ordonna qu'aucun Nazi n'assiste Ludendorff dans sa nouvelle tentative pour s'emparer des rênes du pouvoir et il est probable qu'il a prévenu les autorités de Weimar en novembre, quand, à la tête d'une armée d'à peine deux cents hommes, Ludendorff entra à cheval au centre de Munich depuis la Bürgerbräukeller, pour être arrêté sur-le-champ et inculpé de trahison.

Cette capacité de Gloder à attendre le bon moment trouva sa meilleure mise à l'épreuve cinq ans plus tard, en 1928, quand il refusa une fois de plus de laisser le NSDAP se présenter aux élections nationales. Il convainquit les échelons supérieurs de son parti qu'ils ne pouvaient espérer remporter une telle élection et que, même s'ils y parvenaient, les conditions économiques n'étaient pas propices. Une certaine prospérité entraînait dans la vie allemande et les Socio-démocrates étaient portés par la faveur publique. Mieux valait faire preuve de patience et attendre.

Quelques mois plus tard, le **Krach de Wall Street** [voir ces mots] et le début de la **Grande Dépression** [voir ces mots] devaient démontrer la sagacité de ce jugement politique. **Hjalmar Schacht, Fritz Thyssen, Gustav Krupp, Friedrich Flick** [voir ces noms] et autres magnats de l'industrie allemande jaugèrent vite l'incompétence des Socio-démocrates face à une crise mondiale sans précédent et commencèrent à déverser l'argent dans les coffres du parti nazi de Gloder, désormais convaincus que lui seul détenait la combinaison nécessaire de sens politique complexe et de soutien populaire pour tirer l'Allemagne de la spirale de cette crise économique.

À l'automne 1929, tandis que l'hyperinflation se donnait libre cours et que le chômage prenait des proportions épidémiques, il apparut clairement que...

« Bon Dieu, Mikey, tu vas encore y passer combien de temps ? »

Je levai les yeux, en sursautant. « Il est quelle heure ? »

— Pas loin de six heures, quand même.

— Merde, je commence à peine. Est-ce que je peux emporter ces bouquins avec moi ? »

Steve secoua la tête. « Pas les trucs de référence, les encyclopédies, tout ça. Ils doivent rester sur place. Je pense que tu devrais pouvoir emporter ça sans problème... »

Il alla jusqu'à la table et prit deux ouvrages plus petits. Des manuels scolaires sur l'Histoire européenne.

« Bon, alors je vais les prendre, dis-je en me remettant debout et en m'étirant. Merde, je suis désolé. Tu as dû drôlement t'ennuyer, Steve. Pourquoi tu n'es pas parti ? Je crois que je connais le chemin de retour à Henry Hall, désormais. »

Steve cala les livres sous son bras. « Je vais te raccompagner, fit-il.

— Franchement, tu n'es pas obligé. »

Il baissa les yeux vers la moquette, gêné. « En fait, Mikey...

— Quoi ? »

— Tu vois, le professeur Taylor, il m'a demandé de ne pas te quitter des yeux.

— Oh. Oui. Je vois. Il se figure que je suis dangereux, c'est ça ?

— Il se dit peut-être que tu pourrais te perdre. Tu sais, avoir des ennuis, aggraver encore les dégâts. »

J'opinaï. « En tout cas, c'est moche pour toi. Pardon.

— Dis, tu veux me rendre service ? Tu vas arrêter de t'excuser tout le temps ? »

— C'est une habitude anglaise. Il y a tant de choses qu'on regrette.

— Ouais, c'est ça. »

Alors que j'ouvrais la porte donnant sur le couloir, Steve s'arrêta.

« Mince ! Je viens d'avoir une idée. Il faut absolument que ce soit des livres ?

— Pardon ?

— Et des carts ?

— Des cartes ?

— Oui, si tu veux étudier l'histoire, tu peux emprunter des carts.

— Je ne tiens pas à passer pour un demeuré, mais tu parles de quoi, bon sang, avec tes carts ? »

Dix minutes plus tard, nous sortions de l'immeuble Firestone, deux livres de bibliothèque empruntables et une pile de carts sous mon bras.

« Bon, déclara Steve. Tu vas me dire à quoi ça rime, tout ça ? Ce besoin subit de tout savoir sur le parti nazi ?

— J'aimerais bien pouvoir te le dire. Mais je sais que tu me prendrais pour un fou. »

Steve s'arrêta et réfléchit un moment. « Voilà ce qu'on va faire. Tu vois le bâtiment, là-bas ? C'est le Centre universitaire Chancellor Green. On entre. On achète des pizzas, des donuts, des sodas, tout ce qui nous fait envie, et on rapporte ça chez toi. Ensuite, tu me racontes tout ce que tu as dans la tête. D'accord ?

— D'accord », répondis-je.

Je me sentis soulagé de rentrer à Henry Hall. La vue de tant d'étudiants dans la Rotonde du Centre universitaire m'avait décontenancé, remis en tête combien j'étais désemparé, isolé. Les particularités d'une nourriture étrangère, de façons étrangères de la servir, d'un argent étranger, de cris et d'appels étrangers, de rires étrangers, d'odeurs étrangères et de regards étrangers... tout cela m'avait cerné de toutes parts jusqu'à ce que j'aie envie de crier. Ma chambre à Henry Hall, si surprenante pour moi ce matin, revêtait désormais tout le réconfort et la familiarité d'une vieille paire de baskets.

Nous laissâmes choir les sacs en papier brun remplis de nourriture sur le bureau contre la fenêtre. Il faisait encore clair, mais je me battis avec la poignée jusqu'à ce que les stores se ferment, et j'allumai une lampe. J'avais l'impression d'être traqué, un besoin de me tapir.

Pendant que nous mastiquions nos parts de pizza, je levai les yeux vers les murs.

« Ces gens-là, dis-je en indiquant un poster. Qui c'est ?

— Tu rigoles ?

— Non, sérieux. Dis-moi.

— C'est l'équipe des Yankees de New York, Mike. Tu prends le

train jusqu'à Penn Station pour les voir jouer, à peu près chaque fois que tu peux.

— Ah, et eux ?

— Mandrax.

— Mandrax, répétais-je. C'est un groupe, c'est ça ?

— C'est un groupe.

— Et j'aime ce qu'ils font, non ? »

Steve acquiesça en souriant.

« On dirait le plus lamentable ramassis de vieux schnocks que j'aie jamais vu, commentais-je. Tu es vraiment sûr qu'ils me plaisent ?

— Bien sûr, dit-il en hochant la tête. Ils sont chouettes.

— Ah ouais, chouette ? Bon, alors s'ils sont chouettes, je dois en être dingue. Ça tombe bien, j'adore ce qui est chouette. Et les Beatles ? Est-ce que je les aime ? Les Rolling Stones ? Led Zeppelin ? Elton John ? Blur ? Oily-Moily ? Oasis ? »

Je m'esclaffai, ravi de son regard affolé. « Bon Dieu, je vais faire un malheur, dis-je dans un fou rire. Tiens, écoute ça. *Teu-heu ! Yesterday, all my troubles seemed so far away ! Now it looks as though they're here to stay. Oh I believe in yes-ter-day.* Qu'est-ce que tu en penses ?

— Houlà ! répondit Steve en se collant les mains sur les oreilles.

— Hem, faut entendre les arrangements, je suppose... Et ça, alors ? *Imagine there's no heaven...* Non, tu as raison, tu as tout à fait raison. Je vais avoir besoin de passer du temps tout seul avec un synthétiseur. »

Je me levai pour tourner en rond dans la chambre. « Et ça, qui c'est, alors ?

— Luke White.

— C'est un chanteur ?

— Arrête ton char ! C'est une vedette de cinéma.

— Hum, assez belle gueule, non ? Pourquoi je l'ai affiché sur mon mur ?

— C'est ce que beaucoup de monde aimerait bien savoir », dit Steve, avant de virer à une nuance furieuse de rouge.

Tandis qu'il tentait de masquer son embarras en se concentrant sur l'intérieur d'un donut, une arrière-pensée que j'avais en tête s'imposa à moi.

« Euh, Steve. La question va te paraître vraiment idiote, mais je ne suis pas gay, si ? »

Steve fronça les sourcils. « Gai ? Ça t'arrive, je suppose. Oui.

— Non, non, tu ne comprends pas. Est-ce que je suis... tu sais bien, comme ça... euh, tu vois... ?

— Hein ?

— Mais si, tu sais ! Est-ce que je suis... une folle ? Un pédé ? »

Steve blêmit complètement. « Mais merde, Mikey !

— Ben, la question n'a rien de vraiment bizarre, si ? Je veux dire, tu comprends. Tu as dit que je n'avais pas de petite amie. Et ensuite, je me suis dit... bon, ces posters... C'est juste que... tu comprends, je me demandais, c'est tout.

— Bon Dieu, vieux. Mais tu es cinglé ?

— Ben, je sais que je ne l'étais pas, à Camb... dans mon souvenir, disons. Du moins, je ne crois pas que je l'étais. Pas spécialement. Tu vois... pas plus que la normale. J'avais une petite amie, mais franchement, notre liaison avait des aspects un peu spéciaux. Elle était plus âgée que moi et nous étions ensemble autant par commodité qu'autre chose, pour partager une maison, ce genre de choses. Je veux dire, je l'aimais, et tout, mais il m'arrivait souvent d'envier un peu James et Double Eddie. Peut-être que, depuis le début, j'étais... Oh merde, je me posais la question, tu vois. Je suppose que c'est normal. Ça n'a rien d'extraordinaire. »

Steve fixait sa canette de Coca comme si elle contenait le secret de la vie. « Rien d'extraordinaire ? dit-il d'une voix blanche. Il ne faut pas dire des choses comme ça, Mikey. Tu vas t'attirer des ennuis.

— Des ennuis ? À t'entendre, ce serait un crime. Je veux dire, tout ce que je demande, c'est si je suis actuellement, ou si j'ai jamais été... oh, bon sang ! » Je m'interrompis brusquement, les cadences de cet ancien mantra du Maccarthisme forçant une illumination subite et affreuse à poindre. « C'est bien le cas, hein ? C'est un crime ? »

Il se tourna vers moi et j'aurais presque cru qu'il avait les larmes aux yeux. « Bien sûr, que c'est un crime, connard ! Mais t'as vécu où, jusqu'ici ?

— Ben, justement, Steve. C'est tout le problème. Tu vois, où j'ai vécu, ce n'est pas un crime.

— Oh, ben voyons, bien sûr. Sur Mars, c'est ça, dans la vallée de la Grande Montagne en sucre candi, où les guimauves poussent sur les arbres en sucre d'orge et où tout le monde se promène par petits bonds et prépare des tartes aux cerises pour les inconnus ? »

Je ne trouvai strictement rien d'autre à répondre.

Steve finit son Coca, enfonça les flancs de la canette avec les pouces et chercha à tâtons une cigarette.

J'en allumai une aussi et je m'éclaircis la gorge, détestant tout ce silence. « Je présume que nous n'avons jamais... enfin... nous deux. » Il me foudroya d'un regard assassin. « Heu... Je vais considérer ça comme un *non*, alors. » Il se pencha en avant sur son siège et regarda

la moquette entre ses jambes, ses cheveux pendant librement et lui cachant le visage. Une fois de plus, le silence régna.

« Écoute, Steve, repris-je. Si je te disais que j'arrive vraiment de la planète Mars, tu me prendrais pour un fou, non ? Mais suppose, je te demande juste de supposer, que je vienne de... d'ailleurs, d'un endroit tout aussi bizarre, d'une culture complètement différente de la tienne ? »

Steve ne répondit rien, continuant simplement à scruter la moquette. « Tu es un type rationnel, poursuivis-je. Tu dois bien reconnaître qu'on ne peut pas expliquer facilement ce qui semble m'être arrivé. Ma façon de parler, je ne simule pas, tu le sais. Même le professeur Taylor l'a constaté, et il est authentiquement anglais. Enfin, authentiquement sur-anglais, faut avouer. Tu m'as vu changer en une seconde... une nanoseconde, subitement, contre un mur de Palmer Square – changer, du gars que tu connaissais, ce brave Mikey Young, pur Américain, étudiant en philo qui joue au base-ball et se passe régulièrement les dents au fil dentaire, en un type radicalement différent. Je n'ai pas changé à l'extérieur, mais à l'intérieur, si. Tu ne peux pas soutenir le contraire. Ça se voit comme les cheveux sur ta tête, ce qui, je ne sais pas pourquoi, est tout ce que je vois de toi en ce moment. Je sais des milliers de choses que je ne savais pas avant, mais pas des milliers d'autres choses que je *devrais* savoir. Je ne sais pas qui est président des États-Unis, je ne sais pas où se trouve Hertford, Connecticut, je ne suis même pas sûr de savoir où se trouve le Connecticut lui-même, en fait... Quelque part sur le côté droit, c'est tout ce dont je suis sûr. Je n'avais jamais vu ce campus de ma vie jusqu'à ce matin, ça, tu sais bien que je ne simulais pas. Mais je peux te raconter des trucs sur l'histoire européenne avant 1920 que je ne pourrais pas connaître sans l'avoir longuement étudiée. Tiens, je vais te le prouver. Prends ce livre et interroge-moi sur n'importe quel événement. Ce que tu voudras. »

L'air sceptique, Steve prit le livre que je lui tendais. « Bon, admettons, tu sais des choses sur l'Europe. Et alors ?

— Tu me connais assez bien... enfin, tu crois bien me connaître. Regarde autour de toi, mes étagères : pas un seul bouquin d'histoire. Est-ce que je me suis jamais intéressé à l'histoire durant mes deux premières années ? Est-ce que je l'ai étudiée ?

— Je ne crois pas, non...

— Bien. Alors, interroge-moi. Tout ce que tu veux avant 1930, disons. »

Steve feuilleta le livre et s'arrêta sur une page. « D'accord, alors, qu'était la Sainte Alliance ? »

Je levai la main : « M'sieur, moi, m'sieur, je sais, c'est facile ! dis-je en lançant mon bras vers le haut. La Sainte Alliance est le nom donné à un pacte, m'sieur, un pacte signé par la très peu sainte trinité de... voyons, le Tsar de Russie... ce devait être Alexandre Ier... par Frédéric-Guillaume III de Prusse et par le Saint Empereur romain, François II, sauf que, évidemment, il n'était plus que François Ier d'Autriche, non ?... depuis que Napoléon s'était fait botter le train à Waterloo, et tout ça.

— Qui d'autre l'a signée ? » Steve scrutait le livre avec attention.

— Hé bien, m'sieur, Naples, m'sieur, et la Sardaigne, m'sieur, la France et l'Espagne, m'sieur. Elle a par la suite été ratifiée et signée par la Grande-Bretagne – le Prince Régent, futur George IV, son père étant maboul à l'époque, évidemment, bien que la Grande-Bretagne fasse déjà partie de la Quadruple Alliance, quelque chose de complètement différent. Et le Sultan ottoman l'a signé aussi. Mais je crains de devoir avouer que son nom m'échappe, si je l'ai jamais su. Et bien entendu, le Pape a donné sa grande bénédiction. Le pacte a été signé en 1815. Pour dix points de plus et le séjour à la Barbade, je dirais le 26 septembre. Je me trompe ?

— D'accord, d'accord. » Steve repartit à feuilleter le livre. « Et... Benjamin Disraeli... ?

— Benjamin Disraeli ? Que ne saurais-je te dire ? » Je vibraï littéralement, à présent, totalement dans mon élément, patinant avec élégance sur une épaisse couche de glace. « Né en 1804, le 21 décembre, je crois. A forgé l'expression *le mât enduit de graisse* pour décrire son ascension de ses humbles origines juives jusqu'au poste de Premier ministre à l'apogée de l'ère victorienne et de l'Empire. Fils d'un dilettante sépharade, un écrivain, amateur d'antiquités et délicieux personnage prénommé Isaac, qui a converti toute sa famille au christianisme en 1817. Ben a débuté dans le droit, a perdu un gros magot après de mauvais investissements et s'est donc mué en romancier et en bel esprit pour subventionner son existence de dandy et ses aspirations politiques. A écrit une série de livres qu'on appelle les *Romans de la Jeune Angleterre*, notamment *Coningsby*, ou *la nouvelle génération*, et *Sybil*, ou *les deux nations*. Il avait été élu pour la première fois au Parlement quelques années plus tôt, aux alentours de 1837, je pense, sa cinquième tentative pour obtenir un siège. Anti-whig, anti-utilitariste, il s'est fait un nom en attaquant son propre gouvernement. Il a popularisé l'expression « hypocrisie organisée » en décrivant les efforts de Robert Peel pour abroger les lois sur le grain. Il a encore traîné quelques années comme chef du parti, Chancelier de l'Échiquier sous lord Derby, rédigeant le deuxième Acte de Réforme de 1860 qui

étendait le droit de vote aux propriétaires dans les bourgades. Devint brièvement Premier ministre en 1868. Remporta enfin en 1874 une élection contre son grand rival, William Ewart Gladstone, première victoire conservatrice depuis 1841. Fit passer une tripotée de réformes syndicales et sociales, emprunta quatre millions de livres afin d'acheter le canal de Suez pour la reine Victoria qui était folle de lui, surtout après qu'il lui a donné le nouveau titre officiel d'Impératrice des Indes. Il est revenu en 1878 du Congrès de Berlin en annonçant *La paix dans l'honneur*, un peu comme Chamberlain après Munich – mais ça, tu ne le trouveras pas dans ton livre, j'en ai bien peur – a été fait premier comte de Beaconsfield en 1876, après avoir d'abord refusé un titre de duc, est mort en 1881, après avoir été viré de son poste l'année précédente. Il est mort le 19 avril, huit ans et un jour avant la naissance d'Adolf Hitler, dont tu n'as jamais entendu parler non plus. Ses partisans se baptisent la Primrose League et continuent à ce jour à parler de Conservatisme de la Nation Unie. Sa femme l'appelait *Dizzy* et était célèbre pour son dévouement, son manque de tact et une conduite généralement farfelue. L'a un jour accompagné en carrosse jusqu'au Parlement, les doigts coincés dans la portière, une douleur affreuse, sans dire un mot pour ne pas le distraire des préparatifs de son grand discours. Une autre fois, elle se trouvait dans un jardin avec deux ou trois dames victoriennes qui gloussaient en rougissant devant les attributs généreux d'une statue masculine. *Oh, ce n'est rien*, a-t-elle déclaré. *Vous devriez voir mon Dizzy quand il prend son bain*. Il a décrit ses dernières années comme un *ranecdotage*. Que veux-tu savoir d'autre ? »

Steve ne leva pas le nez de son livre. « Donne-moi le titre de certains de ses autres romans.

— Pffou, tu n'es pas exigeant, toi ! Bon, le premier portait un titre du genre *Dorian Gray*. Pas ça, évidemment, mais ça y ressemblait. *Vivien Grey* ? C'est ça ? Il y en a eu un autre, intitulé *The Young Duke*, le dernier était *Endymion*, ça, je le sais. Il l'a écrit en 1880. Et je suis presque sûr qu'il y en avait un autre avec un nom de femme dans le titre... *Henrietta*, je crois. *Henrietta Tempest*, quelque chose comme ça ?

— *Henrietta Temple*, en fait », rectifia Steve en refermant le bouquin. « D'accord, tu t'y connais un peu en histoire. Ça signifie quoi ?

— À toi de me le dire. Est-ce que ça colle avec ce que tu sais de moi ? Laisse-moi te réciter tous les présidents américains de ce siècle.

— Oh, ben oui, gros exploit. N'importe quel écolier de dix ans en serait capable.

— Écoute, insistai-je. William McKinley (assassiné en 1901),

Teddy Roosevelt, William Howard Taft, Woodrow Wilson, Warren G. Harding, Calvin Coolidge, Herbert C. Hoover, FDR, FDR, FDR, Harry S. Truman, Dwight D. Eisenhower, Eisenhower encore, John Fitzgerald Kennedy (assassiné en 1963), Lyndon B. Johnson, Richard M. Nixon, encore Nixon (démission en 74), Gerald Ford, Jimmy Carter, Ronald Reagan, encore Reagan, George Bush et pour finir, mesdames et messieurs, le quarante-deuxième président des États-Unis, Bill Clinton de Little Rock, Arkansas. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Il y avait une expression perplexe sur le visage de Steve. « J'ai un peu perdu le fil quelque part au milieu.

— Évidemment. Après FDR, Franklin Delano Roosevelt, je me trompe ?

— Exact. Il y a eu tout un tas de noms que je n'avais jamais entendus. Et tu disais que Nixon a *démissionné* ?

— Donc, tu as quand même entendu parler de Nixon ?

— Allons, Mikey. Un peu de sérieux.

— Richard Millhouse Nixon, Dicky le roublard. A démissionné dans la disgrâce pour éviter la destitution en 1973.

— Pour ta gouverne, Richard Nixon a été trois fois président, de 1960 à 1972.

— Je vois... Mais Kennedy, Carter et Bush, LBJ, Clinton... Ça ne veut rien dire, pour toi ?

— Mon petit frère se prénomme Clinton, mais je te garantis qu'il est pas président.

— Hé bien ! Tu vois ? » J'allumai une nouvelle cigarette et commençai à arpenter la pièce. « Tout ce que tu sais diffère de ce que je sais. Comment c'est possible ?

— Tu n'as plus le même accent qu'hier. Par certains côtés, tu n'es plus la même personne. Je vois ça. Mais, Mikey, c'est la tête. Tout ça, c'est dans ta tête.

— Alors, un coup sur le crâne m'a donné des connaissances universitaires sur l'histoire de l'Europe, c'est ça ? Il m'a donné les détails de présidents américains dont tu n'as jamais entendu parler et dont je pourrais discuter devant un détecteur de mensonges sans faire une seule fois trembler l'aiguille. Ça m'a bourré la tête de films, de chansons et d'histoires que tu n'as encore jamais entendues ? *Play it again, Sam*. Je vais lui faire une offre qu'il ne pourra pas refuser. *She loves you, yeah, yeah, yeah*. La Force est avec toi, jeune Skywalker. Mais tu n'es pas encore un Jedi. J'adore l'odeur du napalm au petit matin. La vérité est ailleurs. *Hasta la vista, baby*. *Catch 22*. Il n'y aura aucune absolution à la Maison-Blanche. *Le Tambour*. (*What's the Story*) *Morning Glory* ? *La Liste de Schindler*. Mon nom est Bond, James Bond.

Ich bin ein Berliner. L'Attrape-cœur. You may say that I'm a dreamer, but I'm not the only one. Perhaps some day you'll join me and the wo-o-o-rld will live as one. Téléportation, Scotty. Je reviendrai. Sing if you're glad to be gay, sing if you're happy that way. Les Gens de Smiley. Jamais dans le champ des conflits humains tant de gens n'ont dû autant à si peu. Un petit pas pour l'homme, un pas de géant pour l'humanité. Tant qu'il y aura des hommes. Never mind the bollocks, here's the Sex Pistols. Le Pont de la rivière Kwai. Marlène Dietrich. E.T. téléphoner maison. What good is sitting, alone in a room, come hear the music play, life is a cabaret, old friend, it's only a cabaret. Le film de Zapruder et la butte herbeuse. Les Douze salopards. It's coming home, it's coming home, it's coming, football's coming home^[14]. *Le Crépuscule des aigles. J'en ai fumé, mais je n'ai pas avalé la fumée. Suivez le bœuf. Lisez sur mes lèvres : pas de nouveaux impôts. Scooby Dooby Doo, where are you ? Mrs Peel, on a besoin de nous. Et voilà ! »*

Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle, transpirant sous une combinaison d'effort, d'exaltation et de pepperoni épicés. Sur le visage de Steve, je vis une expression où l'admiration, la stupeur, l'amusement, la perplexité et la peur luttaienent pour passer en pole position. La stupeur menait d'une demi-longueur, mais les autres s'accrochaient.

« Regarde les choses en face, Steve, je te pose un problème qu'on ne peut pas résoudre avec des histoires de bosse et d'amnésie. Je viens d'ailleurs. » Je passai la main dans mes cheveux pour faire circuler l'air et rafraîchir la sueur. « Ne crois pas que j'ignore à quel point je parais cinglé. Dieu sait que j'ai vu assez de films pour savoir quel mal de chien a le héros venu d'ailleurs qui a remonté le temps pour convaincre les gens de l'écouter. Ils finissent en général par le dénoncer.

— Remonter le temps ? » Steve serra les paupières avec énergie, au désespoir. « Oh, bon Dieu, Mikey, t'as besoin d'aide. Tu ne peux pas...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Laisse-moi appeler Doc Ballinger, implora-t-il. Mikey, je ne sais pas ce qu'il se passe, mais... je tiens à toi. Je veux dire je m'inquiète de ce qui t'arrive, je ne veux pas que tu deviennes dingue.

— J'ai compris ce que tu voulais dire, Steve, mais je t'en prie, écoute-moi. Ce n'est pas de ça que je parlais, je n'ai pas remonté le temps. Enfin, pas exactement. Simplement, le temps a... le temps a voyagé en moi. Non, ce n'est pas ça. Écoute-moi, tu veux ? Écoute, juste. Je vais te raconter une histoire. Imagine ça comme une idée, c'est tout, d'accord ? Un scénario de film, un truc de ce genre ? Écoute

et ouvrir les oreilles... comment on dit ? Sans préjugé. Écoute sans préjugé. Ne m'interromps que si quelque chose n'est pas clair. Et une fois que tu auras entendu, alors, à toi de décider quoi faire. C'est d'accord ?

— Oui, sans doute. »

Je poussai les livres et les carts sur un côté du bureau et m'y hissai, balançant les jambes sous moi. Steve, assis par terre en tailleur, levait les yeux vers moi comme un gamin sur le tapis de sol pendant l'heure des contes.

« D'accord, dis-je. Imagine-toi un type. Plutôt jeune. Un Anglais. À peu près mon âge. Il fait des recherches pour un doctorat dans une ville universitaire en Angleterre. Appelons-la Cambridge... »

Les temps passent. Le soleil plonge lentement à l'Ouest. Des bruits pénètrent dans la pièce. Des ballons de basket qui frappent le sol dans le couloir. Le couinement de baskets qui dérapent. De la musique bluegrass qui joue dans la chambre du dessus. Des portes qui claquent. Des cris. Le coup de fouet de serviettes contre la chair. Une guitare mal accordée de l'autre côté du couloir. Des cloches au loin sonnent les heures qui s'écoulent sans qu'on les remarque.

« ...une pizza, des Cocas et des donuts à la confiture absolument dégueulasses, et regagnèrent sa résidence universitaire, à Henry Hall. Là, il décida de raconter à son nouvel ami Steve tout ce qui s'était passé, de raconter la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, je le jure. Fin. »

Je descendis du bureau pour me mettre debout et m'étirer. Dehors, les ténèbres étaient tombées et à l'intérieur de Henry Hall, le silence régnait.

Steve demeura assis par terre. Il ne bougeait que pour se pencher en avant de temps en temps et tapoter sa cigarette contre la canette de Coca, tellement bourrée de mégots et de bouillie, désormais, qu'elle avait depuis longtemps cessé de grésiller à chaque nouvelle chute de cendres chaudes.

« Ce que je ne comprends pas, finit-il par dire, c'est comment, si tout ça est vrai, comment ça se fait que tu t'en souviennes.

— Exactement ! Ça me laisse perplexe, moi aussi. Je veux dire, si mon corps est ici, alors comment se fait-il que ma conscience appartient encore à l'ancien monde ?

— Je suppose, dit lentement Steve, je suppose que si ce Zuckermann engendrait une singularité quantique artificielle et que tu as été pris dans l'horizon événementiel, alors il se peut que... Je ne

sais pas... » Il haussa les épaules, désespéré. « Bon sang, Mikey, rien de ce que tu as dit n'a de sens, pour moi.

— Mais tu me crois ? Tu me crois, non ? »

Il écarta les mains. « Je ne peux pas trouver de meilleure explication à ta conduite. Mais en théorie, ça pourrait arriver tout le temps, tu sais ? Ça s'est peut-être déjà produit des tas de fois. On n'en saurait rien. Il existe peut-être un millier de vingtièmes siècles. Un million. Chacun avec une issue différente. Tu as créé un des tiens, et tu es coincé dedans.

— C'est ça, dis-je. Mais dans mon arrogance, je croyais en créer un meilleur. Je pensais que si Hitler ne naissait pas, le siècle aurait moins de sujets de honte. J'aurais dû savoir que non, je suppose. La situation en Europe restait la même. Il existait toujours un vide en Allemagne qui attendait d'être comblé. Il y avait encore cinquante années d'antisémitisme et de nationalisme qui ne demandaient qu'à être exploitées. Il y avait toujours un Traité de Versailles et un Krach de Wall Street et une Grande Dépression. Mais une chose, au moins...

— Quoi ?

— Hé bien, ce Rudolf Gloder, ce Führer. Je veux dire, au moins, il n'était pas aussi mauvais qu'Hitler. D'après ce que j'ai pu voir de lui dans ce livre, au moins, il était humain, sain d'esprit. Je veux dire, il n'y a pas eu de camps de la mort, de Zyklon B, d'Holocauste, de monomanie éruptive, pas de génocide. »

Steve se remit lentement debout, pour soulager les crampes dans ses jambes. « Oh, Mikey, dit-il d'une voix pleine de chagrin. Oh, Mikey, tu ne sais pas ce que tu dis. »

Je le dévisageai. « Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ton Hitler, que lui est-il arrivé ?

— Il s'est suicidé alors que les Russes faisaient pression sur Berlin d'un côté, et les Américains et les Britanniques de l'autre. Il s'est tiré une balle dans la tête et a été incinéré avec de l'essence dans le jardin de la chancellerie du Reich. Le 30 avril 1945.

— Je crois qu'il serait peut-être temps, fit Steve en se dirigeant vers l'ordinateur, que tu jettes un coup d'œil sur certaines de ces carts. »

Il en prit une dans la pile que nous avions réunie à la bibliothèque, une petite boîte carrée d'environ huit centimètres sur dix, épaisse d'un centimètre. Il tira sur l'étui et en sortit un carré plus petit en plastique noir.

« Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu veux que je sache ?

— Contrairement à toi, me répondit Steve en poussant le carré noir dans une fente sous l'écran de l'ordinateur, je ne suis pas un

spécialiste de l'histoire.

— Alors, c'est quoi, ça ? Un genre de vidéo ? Ou c'est plutôt comme un CD-ROM ?

— Ça ne ressemble à rien. C'est une cart. Voilà tout, une cart. »

Je cherchai sur le bureau avec une mine désorientée. « Et où est le clavier ? »

Steve secoua la tête. « Bon sang, Mikey, tu prends ça pour quoi ? Un piano ? » Il pressa un bouton sur l'écran et l'écran s'alluma en orange et noir. « Tu veux regarder depuis le début ? »

Il me lança l'étui de la cart. J'en regardai le titre, imprimé en caractères gothiques gras et noirs au-dessus d'une énorme croix gammée en flammes.

La chute de l'Europe

« Oh, merde », dis-je, rempli d'une horreur qui me plombait le ventre. « Oui. Depuis le début. »

Steve posa le doigt sur la surface de la télé et un menu apparut en un éclair, des lettres bleues dans de gros carrés. Il toucha le premier. Un vague bruit de rotation rapide sortit de l'intérieur de l'ordinateur et presque aussitôt une fanfare orchestrale éclata par les haut-parleurs dans la chambre. Steve plongea vers un bouton de son et le volume baissa. Pas avant que des coups aient martelé le mur et qu'un cri pâteux nous intime d'arrêter ce bordel.

Steve me tendit des écouteurs et guida mes mains vers le contrôle du volume.

« La collection d'Histoire du Moooonde, de Donaldson et Webb ! » proclama une voix, comme si elle annonçait un match comptant pour le titre poids lourds. « La chute de l'Europe. » Le menu disparut sous un écran de titre, portant le même lettrage gothique.

Je me laissai choir sur le siège en face de l'écran.

Le film, et c'était un genre de film – marginalement interactif, me permettant de faire des arrêts et d'accéder à de petites cases d'information en posant le doigt sur l'écran – me semblait plus orienté vers les écoles que vers un étudiant d'une université de l'Ivy League, mais c'était exactement ce qu'il me fallait.

Exactement ce qu'il ne me fallait pas.

« Tiens, me dit Steve, ça va avec. » L'étui en plastique transparent de la cart contenait une couverture imprimée et glacée, comme une jaquette d'album CD. Steve la retira et me la donna et, de temps en temps, je me référais à cet opuscule tout en regardant.

CARTOUCHES MEDIA ÉDUCATIVES

DONALDSON ET WEBB

Troisième série. Histoire du Monde. 5^e partie : La chute de l'Europe

Index de recherche

Piste 1

Mai 1932 Élection du Parti nazi au Reichstag. Renégociation du Traité de Versailles avec la Grande-Bretagne, la France et l'Amérique. Pacte avec Staline.

Piste 2

1933-34 Lancement de l'automobile Deutschwagen à moteur Rotary. Le développement de composants à tubes à vide miniatures transforme l'industrie électronique allemande naissante.

Piste 3

1935-36 Le pacte d'Édimbourg assure des accords de commerce mutuel entre l'Empire britannique et le Nouveau Reich. Exploitation sous licence des progrès technologiques allemands en échange des concessions britanniques de caoutchouc et de l'utilisation des routes de commerce orientales. Jeux olympiques de Berlin en présence du président Roosevelt et du roi George V.

Piste 4

1937 Plan de sécurité sociale et d'assurance nationale lancé à l'échelle de toute l'Allemagne. Union de l'Autriche et de l'Allemagne. Gloder reçoit le prix Nobel de la Paix. Prononce devant la Société des Nations un discours sur *L'État moderne*.

Piste 5

1938 *1^{re} partie* 4^e congrès Nazi : annonce choc par Gloder du développement à l'institut de Göttingen d'armes employant la puissance de l'atome. Conférence de Paris boycottée par l'Allemagne. La détonation de bombes atomiques dévaste Moscou et Leningrad, tuant Staline et tout le Politburo. Invasion allemande de l'Union soviétique. Annexion de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie, de la Hongrie, de la Grèce, de la Turquie et des États baltes.

Piste 6

1938 *2^e partie* Capitulation de la Scandinavie, du Benelux, de la France et du Royaume-Uni. Première conférence du Grand Reich Allemand à Berlin en présence du roi Édouard VIII de Grande-Bretagne, du maréchal Pétain, de Benito Mussolini, du généralissime Franco et d'autres chefs d'état. Termes de coopération conclus avec les États-Unis d'Amérique. Accord mutuel supervisé par l'Allemagne pour diviser le contrôle du Pacifique entre l'Amérique et le Japon impérial. Les possessions britanniques aux Indes, en Australie et en Afrique, passent sous le contrôle effectif de l'Allemagne. Le Canada autorisé à

demeurer neutre.

Piste 7

1939 Tous les Juifs contraints d'évacuer les pays sous le contrôle du Grand Reich allemand et d'émigrer dans un nouveau « Libre-État juif », dans une région taillée entre le Monténégro et l'Herzégovine sous le contrôle du Reichminister Heydrich. Les protestations américaines sont ignorées. Rébellion écrasée en Grande-Bretagne, plus de cinq mille exécutions, y compris des politiciens majeurs et le duc d'York, frère du souverain britannique.

Piste 8

1940-41 Les États-Unis annoncent la création indépendante d'une bombe atomique. État de Guerre froide entre la Grande Allemagne et l'Amérique. Rupture de tous les contacts diplomatiques.

Piste 9

1942 Les rumeurs de mauvais traitements et de massacres de citoyens du Libre-État juif des Balkans amènent l'Amérique au bord de la guerre nucléaire avec la Grande Allemagne. L'annonce d'innovations dans les missiles et la télémétrie électronique allemands force le gouvernement des États-Unis à reculer. Rébellion impitoyablement réprimée en Russie.

Piste 10

1943 Un système d'éducation unifiée est imposé dans toute la Nouvelle Europe. L'allemand devient la première langue obligatoire de tous les Européens. La découverte par le gouvernement de Berlin de ravitaillements américains secrets aux mouvements de résistance du Portugal amène une nouvelle menace de guerre entre les États-Unis et l'Allemagne.

Piste 11

Générique. Mentions de copyright. Notes sur le cours. Suggestions de lecture.

J'ai regardé toute la cart bouche bée, m'a raconté Steve par la suite. Il semble que mon attitude n'ait pas changé une seule fois, que mes mains n'aient pas bougé une seule fois, mes jambes ne se soient jamais croisées ni décroisées, que mon épaule ne se soit jamais baissée. On aurait dit, expliqua-t-il, que j'étais dans un état proche de la catalepsie. Seul le va-et-vient de mes yeux de l'écran à l'index de recherche imprimé entre mes mains trahissait un signe de vie ou de conscience.

Quand elle fut terminée, Steve se pencha en avant, pressa un interrupteur sur l'ordinateur et posa une main sur mon épaule. Je fixai le vide gris de l'écran tandis que la cart glissait hors du lecteur.

« Oh, bon Dieu, dis-je avec un genre de gémissement. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Hé, t'inquiète pas, fit Steve en me massant les épaules. C'est de l'histoire ancienne. Tout ça c'est de l'histoire.

— Steve, qu'est-il arrivé aux Juifs ? Ce Libre-État juif, il existe encore ?

— Écoute, tout ça, c'était il y a des années, les choses ont changé, maintenant. L'Amérique et l'Europe sont plutôt en bons termes. L'Europe a même des élections libres. Plus ou moins libres.

— Tu n'as pas répondu à ma question. Les Juifs, qu'est-ce qu'il leur est arrivé ?

— Il n'y en a plus. Pas en Europe.

— Tu veux dire qu'ils ont été expulsés ? Vers Israël ? Que s'est-il passé ? »

Un coup soudain et sonore à la porte poussa Steve à retirer vivement la main de mon épaule et à reculer d'un bond jusqu'au centre de la chambre.

En réponse à mon sourcil levé, il secoua la tête, aussi perplexe que moi quant à l'identité de la personne qui me rendait visite à une heure du matin.

Le coup se répéta, plus sonore cette fois-ci.

« Entrez ! » dis-je.

Deux hommes pénétrèrent dans la chambre. Ils portaient tous deux les mêmes chemisettes à carreaux que j'avais déjà vues plus tôt dans la journée, quand Steve et moi nous étions assis à une table à côté d'eux à la terrasse de l'*Alchemist & Barrister*, tandis qu'ils se disputaient à propos de cartes.

Histoire naturelle

Les eaux calmes sont les plus profondes

« Trouvez-moi une carte de la région, dit Kremer. Une carte géologique. La plus récente. »

Bauer griffonna quelques mots sur un formulaire de demande, qu'il enferma dans une petite torpille en cuivre. Allant vers le mur, il demanda à Kremer jusqu'à quelle heure il supposait qu'ils allaient travailler ce soir-là.

Kremer, penché sur le microscope, ne répondit pas.

Bauer glissa la torpille dans le tube du pneumatique. Il referma le couvercle d'une tape et écouta la torpille aspirée parcourir en claquant le trajet jusqu'à la salle des dactylos du premier étage. Il consulta sa montre : cinq heures trente-quatre. Hartmann, chef de la Documentation, assurait qu'on pouvait trouver et expédier n'importe quel document de l'université en quinze minutes. Il avait promis à Bauer un litre entier de bière blanche berlinoise s'il manquait à sa fière promesse ne serait-ce que d'une seconde. Voilà de quoi bien le mettre à l'épreuve et, par une journée d'août aussi suffocante, une grande bière, avec une giclée de framboise peut-être, serait la bienvenue.

« Ruth, un instant, dit-il en adressant un signe à son assistante. Seriez-vous assez aimable pour passer un coup de téléphone à ma femme et la prévenir qu'encore une fois, je rentrerai tard, ce soir ? »

Ruth hocha la tête et alla vers le téléphone d'une démarche raide. Elle n'appréciait guère de se voir traitée en secrétaire.

Bauer regagna sa partie du bureau et commença à trier ses papiers distraitement, sans espoir de succès. Kremer leva les yeux du microscope, en claquant des doigts.

« Hé bien ? Où est-elle ? dit-il.

— La carte ? Grand Dieu, Johann, laissez-leur une chance. Vous me l'avez demandée il y a à peine une minute.

— Quoi ? Vraiment ? Oui, pardon. » Kremer lui adressa un

sourire d'écolier contrit. « Mais quand même, j'aimerais beaucoup qu'ils se dépêchent.

— Vous avez vu quelque chose ? »

Kremer se pinça l'arête du nez avec lassitude, les yeux clos.
« Non. Rien.

— Vous examiniez les niveaux de zinc et de sodium ?

— Oui, mais ce n'est rien. Plus hauts que la moyenne, mais inférieurs à notre alimentation, ici. Nous devrions chercher quelque chose de plus gros, de beaucoup plus gros.

— Et ces traces de méthyle orange ?

— Elles proviennent d'une contamination, forcément. Le docteur d'origine, je suppose. Comment s'appelait-il ?

— Schenck. Horst Schenck.

— Oui, c'est ça. Toute cette histoire est insensée, Dietrich. Si je n'avais pas constaté l'effet sur nos souris, je croirais à un canular. »

Le docteur se remit à son microscope avec un soupir.

« Docteur Bauer ? » Ruth lui tendait le téléphone comme si le combiné était contaminé par l'anthrax. « Votre femme vous prie de venir souhaiter bonne nuit à votre fils. »

Bauer prit le combiné et écouta un moment avec un amusement tendre la respiration rapide de son fils.

« Axi ? finit-il par demander.

— Papa ?

— Tu as été sage, aujourd'hui ?

— Papa !

— Je te verrai demain.

— Lait.

— Tu as dit *lait* ? Tu veux du lait ?

— Lait.

— Mutti va te donner du lait. Je ne peux pas t'en donner par téléphone, tu sais bien. Demande à Mutti. »

S'ensuivit un moment de respiration rapide, puis un silence plus long.

« Axel ? Tu es là ?

— Renard.

— Renard ?

— Renard. Renard, renard, renard.

— C'est bien, dis donc. »

Bauer entendit une série de chocs : on avait lâché le combiné. Au terme d'un nouveau silence, la voix de Martha résonna à son oreille.
« Bonjour, chéri. Nous avons vu un renard, aujourd'hui. Dans le jardin. C'est son animal préféré, maintenant.

— Ah. Ça explique tout.

— Je crois qu'il a de nouveau mal à l'oreille. Il dit "vilaine oreille" et il se frappe la tempe avec la paume.

— Je suis sûr que ce n'est pas bien grave. Je regarderai ça demain matin.

— Jusqu'à quelle heure vas-tu travailler ? Ta Juive d'étudiante n'a rien voulu me dire.

— Désolé, chérie. Mais les choses sur lesquelles je travaille. C'est très important. Priorité maximale.

— Je comprends. Je t'assure. Mais tu essaieras de manger, ce soir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. On s'occupe très bien de nous, ici, tu sais.

— Je sais. Les chouchous du Führer.

— Au revoir, chérie. »

Bauer raccrocha le combiné. Ruth, debout au milieu de la pièce, gênée, s'affairait à scruter une écritoire à pince pour montrer qu'elle n'avait pas écouté.

« Je crois que vous feriez aussi bien de rentrer, Fräulein Goldmann. Le professeur Kremer et moi pouvons nous débrouiller sans vous pour le reste de la journée.

— Je suis ravie de rester, monsieur.

— Non, non. Je vous en prie... Inutile. »

En sortant, Ruth manqua de se cogner à un messenger de la Documentation, hors d'haleine. Un coup d'œil à sa montre apprit à Bauer qu'il devrait encore une fois payer lui-même sa bière, ce soir.

« Rien, déclara Kremer, écoeuré. Absolument rien. Le terrain le plus ennuyeux du monde au point de vue topographique, le plus banal au point de vue géologique et le plus ordinaire au point de vue minéralogique.

— Même pas particulièrement pittoresque, acquiesça Bauer. Enfin, pour l'Autriche.

— Alors, que se passe-t-il ? Au nom du plus profond enfer, que se passe-t-il ? » Kremer martela la carte avec le tuyau de sa pipe. « Ça n'a absolument aucun sens. Pas le moindre sens.

— Peut-être, commença Bauer avec hésitation. Peut-être que nous avons négligé un élément évident. Vous m'avez toujours appris que chaque fois qu'on progresse d'un centimètre à partir d'un principe erroné, on s'éloigne d'un kilomètre de la vérité. Peut-être partons-nous dans une direction totalement fausse. »

Kremer leva les yeux de la carte.

« Nous cherchons désespérément la cause d'un effet que nous ne

comprenons pas. Peut-être devrions-nous étudier l'effet lui-même. »

Kremer le fixa un moment. « C'est possible », dit-il lentement, prolongeant les deux mots avec réticence. « Mais, Dietrich, il ne nous reste plus que trente centilitres. Les enjeux sont tellement élevés, les attentes de Berlin tellement énormes. Nous ne pouvons nous permettre le luxe d'un cul-de-sac.

— C'est bien ce que je veux dire, Johann. Le cul-de-sac, nous y sommes. Rebroussons chemin. Repartons du début. »

Johann tendit une main vers l'étagère au-dessus de la paillasse et en tira le dossier marqué *Braunau*.

Histoire américaine

Le discours de Gettysburg

« Alors, dites-moi, Mike. Que savez-vous de Braunau ? »

Le ton était chaud, intéressé et révérencieux, comme si celui qui parlait me demandait d'exécuter un tour pour impressionner un ami.

Je me demandai où Steve était passé. La rapidité et l'assurance des deux hommes – ils s'étaient présentés sous les noms de Hubbard et Brown – n'avaient pas laissé le temps de poser des questions ou de protester. Voudrions-nous avoir l'obligeance de les suivre jusqu'à leur voiture ? Elle se trouvait au-dehors. Il y avait des questions sur lesquelles je pourrais les aider. Ce serait très utile. Pas la peine d'emporter quoi que ce soit et, bien sûr, nous n'avions aucun souci à nous faire.

On m'avait installé entre Hubbard et Brown sur la banquette arrière de la première de deux longues berlines noires garées devant la porte de Henry Hall. Il ne me vint à l'esprit que Steve avait disparu qu'au moment où nous démarrâmes. Je me retournai pour regarder par la vitre arrière, afin de vérifier s'il se trouvait dans la seconde voiture, mais Brown, comme un maître d'école édouardien, me tourna la tête, avec douceur mais fermeté, pour la diriger de nouveau vers l'avant.

Nous n'avions pas roulé plus de vingt minutes quand nous quittâmes la route pour nous engager dans l'allée d'une grande maison. En descendant de voiture, je pus discerner le bois des pignons, bordé à clin comme dans le décor du célèbre tableau *American Gothic*. L'air doux embaumait de l'odeur des pins.

À l'intérieur, on me conduisit dans une salle à manger, et on m'offrit un siège au milieu d'une grande table en bois d'érable luisant. Hubbard s'assit en face de moi et Brown resta debout à une extrémité, tripotant une cafetière dont le couvercle paraissait coincé.

« Satanée machine, dit-il en frappant avec exaspération le couvercle du côté de son poing.

— Charles Winninger ! » m'exclamai-je avec entrain, avant de regretter instantanément de ne pas avoir tenu ma langue.

Hubbard se pencha en avant avec intérêt. « Pardon ?

— Non, rien, dis-je. Je pensais à voix haute, c'est tout.

— Non, non. Je vous en prie... » Hubbard écarta les mains en un geste d'invite.

« Je pensais simplement à *Femme ou démon*. Charles Winninger y joue un personnage du nom de Wash Dimsdale, qui n'arrête pas de dire *satané ceci, satané cela*. Je n'avais encore jamais entendu quelqu'un employer le mot jusqu'ici. C'est tout. »

Hubbard leva les yeux vers Brown qui haussa les épaules et secoua la tête.

« C'est un film, expliquai-je. Enfin, c'était. Mais vous n'en avez sans doute jamais entendu parler. »

Je vis que Hubbard avait noté dans un calepin les mots *Winninger* et *Dimsdale* suivis de deux grands points d'interrogation. Je réprimai mon envie de rectifier l'orthographe et baissai le regard vers la table, qui avait l'éclat du neuf. Cependant, ce lustre avait une qualité qui me suggérait qu'elle n'avait rien de neuf, qu'elle était simplement très très peu utilisée.

« Mais vous n'avez pas répondu à ma première question, non, Mike ? Braunau. Dites-moi ce que vous savez de Braunau.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'en sais quoi que ce soit ?

— Vous ne savez rien ?

— Jamais entendu parler de ce coin.

— Hé bien, voilà, c'est un début, Mikey. Vous savez que c'est un lieu. Vous savez que ce n'est ni une personne ni une nuance de rose. Voilà un bon départ. »

Crotte ! Je suis tombé à pieds joints dedans, là !

« Il me semble que j'ai dû en entendre parler quelque part. Une leçon de géographie en classe, peut-être... » J'essayai, maladroitement, de rectifier la phrase selon une syntaxe plus américaine. « Je veux dire, je crois que j'ai entendu ça en cours de géo, vous voyez ? À l'école, quelque part. Il me semble, sapristi. » Je grimaçai intérieurement après ce dernier mot. J'en faisais un poil trop.

Hubbard, sans paraître rien remarquer d'anormal, poursuivit son interrogatoire en douceur. « Vraiment ? Alors, est-ce que vous vous souvenez où ça se trouve, Braunau ?

— En Allemagne ?

— Bien. C'est bien, Mike.

— Hé ! Vous voulez votre café noir ou avec du lait ?

— Du lait, s'il vous plaît », répondis-je en levant le nez de la table

pour la première fois. Brown avait réussi à décroincer le couvercle de la cafetière et versait à présent avec délicatesse un café noir et épais dans de toutes petites tasses.

Un silence gênant prévalut pendant que se déroulait l'embarras commun de la distribution du sucre et des cuillères à café.

« Où est Steve ? demandai-je en jetant sur la pièce un coup d'œil circulaire. Il est ici ? »

— Par là, répondit Hubbard en testant une petite gorgée de café.

— Je peux le voir ?

— Excellent, le café, Don. »

Brown hocha la tête avec satisfaction, comme s'il avait l'habitude de se faire complimenter sur la qualité de son kaoua.

« Je préfère ne plus rien dire tant que je ne l'aurais pas vu. Que je ne saurai pas de quoi il s'agit.

— Il s'agit de vous, de moi et de Mr Brown, qui sommes réunis ici pour un petit pow-wow, Mike. C'est tout. Pas de quoi s'inquiéter. Vous nous disiez que, selon vous, Braunau se trouvait peut-être en Allemagne ?

— Ben, le nom a l'air allemand, non ?

— Voyons ce que vous savez du nom Hitler, vous voulez bien ? Ça vous dit quelque chose ? Hitler ? »

Peut-être mes pupilles se sont-elles dilatées, ou rétrécies. Peut-être ai-je retenu mon souffle un instant. Ou que ma couleur a changé. Je sais que j'ai tenté de paraître nonchalant, et je sais que la tentative a échoué.

« Hitler ? ai-je dit en déglutissant. Ça se trouve où ? »

Hubbard a de nouveau levé les yeux vers Brown qui a hoché la tête et sorti une petite boîte chromée de sa poche de poitrine. Après avoir soigneusement déposé la boîte sur la table entre Hubbard et moi, Brown a repris sa position debout au bout de la table, plaçant les mains derrière le dos comme un acolyte qui vient d'exécuter un rituel cérémoniel de grande importance.

Je fixai la boîte comme si je m'attendais à ce qu'elle se mette à parler. Ce qui finalement n'était pas idiot de ma part parce que, après que Hubbard eut pressé un interrupteur sur le côté, c'est exactement ce qu'elle a fait.

Il y avait des bruits de fond, un froissement de cellophane, le tintement de verres, le chuintement d'une allumette, le flot lointain de la circulation et autres bruits d'extérieur supplémentaires, mais, pour l'essentiel, la boîte se mit à parler. Voici ce qu'elle dit, avec deux voix. Celle de Steve et la mienne.

MOI : *Tu vas me prendre pour un cinglé, je sais, mais je suis extrêmement heureux, en ce moment.*

STEVE : *Ah bon ? Comment ça se fait ?*

MOI : *Tu ne comprendrais pas si je te le disais.*

STEVE : *Essaie toujours.*

MOI : *Je suis heureux, parce que, quand je t'ai posé la question tout à l'heure, tu m'as dit que tu n'avais pas entendu parler d'Adolf Hitler.*

STEVE : *Et ça te rend heureux ?*

MOI : *Tu n'as aucune idée de ce que ça représente. Tu n'as jamais entendu les noms de Hitler ou de Schickelgruber, ou de Pölzl. Tu n'as jamais entendu parler de Braunau, tu n'as jamais...*

STEVE : *Braunau ?*

MOI : *Braunau-am-Inn, en Haute-Autriche. Ce n'est même pas un nom, pour toi, et ça fait de moi le plus heureux des hommes qui vivent.*

STEVE : *Hé bien, tant mieux pour toi.*

MOI : *Tu n'as jamais entendu parler d'Auschwitz ni de Dachau. Tu n'as jamais entendu parler du parti nazi. Tu n'as jamais entendu...*

Hubbard pressa de nouveau l'interrupteur.

« Bon, voilà, on commence à arriver quelque part. Braunau ne se trouve pas en Allemagne, mais dans une région d'Allemagne. En Autriche. Et même en Haute-Autriche. Ça cadre un peu les choses, vous ne trouvez pas ?

— Si vous saviez depuis le début que je sais où se trouve Braunau, fis-je, pourquoi m'avez-vous baladé comme ça ?

— Hé bien, en fait, je crois que je pourrais formuler la question différemment, Mikey. Si vous, vous saviez depuis le début où se trouve Braunau, pourquoi nous avez-vous baladés comme ça ?

— Donc, match nul, non ? »

Hubbard me regarda dans les yeux. Je soutins son regard et dans leur brun chocolat, j'essayai de discerner le motif et l'intention qui pouvaient s'y cacher.

« Et Hitler, dit-il. Vous savez que Hitler n'est pas un nom de lieu. Vous savez que c'est un nom d'homme. *Adolf Hitler*, avez-vous dit. Qui est donc Adolf Hitler ? »

Je secouai la tête.

« Et Auschwitz ? Qu'est-ce que c'est ? Un endroit, une personne, une marque de bière ? »

J'eus un geste vague. « À vous de me le dire. »

L'expression de tristesse dans les yeux de Hubbard s'intensifia.

« Ce n'est pas une bonne réponse, Mikey, dit-il. C'est une très mauvaise réponse. Nous voulons votre aide. Nous voulons que vous nous disiez ce que vous savez. C'est à ça que nous voulons en venir. Pas à vous voir essayer de faire le malin.

— Et ce que nous voulons savoir, ajouta la voix plus dure de Brown en bout de table, c'est votre satanée identité. »

Mon cœur commença à marteler lourdement ma poitrine. « Mais vous la connaissez. Je suis Michael Young. Vous le savez.

— Le sait-on, Michael ? » La voix de Hubbard devenait songeuse, comme celle d'un universitaire en train de méditer sur le sens du sens. « Le sait-on vraiment ? Nous savons que vous ressemblez à Michael Young, mais nous savons bigrement bien aussi que vous n'avez pas la même voix. Nous savons bigrement bien que vous ne vous comportez pas comme lui. Alors, vous voyez : peut-on savoir ? Savoir pour de bon ?

— Et si vous preniez mes empreintes digitales ? Ça devrait vous satisfaire.

— Nous l'avons déjà fait, répondit Hubbard.

— Et ?

— Vous devez connaître la réponse, répondit Hubbard avec douceur, sinon vous n'auriez pas suggéré cette éventualité, allons.

— Bon, alors quoi ? Vous pensez qu'on m'a fait une greffe de peau ? Vous croyez que je suis un genre de clone ? Quoi ? »

Hubbard ne donna aucune réponse, mais ouvrit un petit calepin et parcourut soigneusement les pages.

« Comment vous vous en êtes tiré, avec le professeur Taylor ? me demanda-t-il.

— Comment ça, comment je m'en suis tiré ? Je ne comprends pas, de quoi parlez-vous ? Comme vous, il m'a posé beaucoup de questions. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter. Il m'a dit que j'allais passer des tests.

— Pourquoi le professeur Taylor est-il ici, à votre avis ?

— Pardon ?

— Un Anglais en Amérique, c'est curieux. À votre avis, qu'est-ce qu'il fait ici ? »

Je réfléchis un instant.

« C'est un transfuge ? suggérai-je. Un dissident européen, quelque chose comme ça ?

— Un transfuge. » Hubbard évalua le mot. « Et vous, alors ? Vous êtes un transfuge européen, aussi ?

— Je ne suis pas européen.

— Vous parlez comme un Européen, Mikey. Vos parents sont

européens. »

Je baissai la tête, exaspéré. « Qu'est-ce que vous suggérez ? Que je suis un espion ?

— À vous de nous le dire. »

Je les regardai tous les deux avec stupeur. « Mais vous êtes sérieux ? Franchement, quel espion se donnerait tant de mal pour se déguiser à la perfection en étudiant américain typique, jusqu'aux empreintes digitales, et irait ensuite se balader sur place en employant un sonore accent anglais ?

— Le genre d'espion qui s'ignore, peut-être ? dit Brown.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Ça ne veut rien dire du tout », fit Hubbard avec un léger froncement de sourcils adressé à Brown.

« Bon, écoutez, si vous avez discuté avec Steve et que vous avez parlé au professeur Taylor, au docteur Ballinger et à n'importe qui d'autre, vous devez savoir qu'hier soir je me suis cogné la tête contre un mur, et que je ne suis plus le même depuis. Ça ne va pas plus loin. Un peu d'amnésie, l'élocution qui est devenue bizarre. C'est curieux, mais rien de plus. Bizarre.

— Alors, comment ça se fait, Mikey ? répondit Hubbard. D'où sortent ces noms, Hitler, Auschwitz, Pözl et Braunau-am-Inn ?

— J'ai dû les entendre quelque part. Dans mon subconscient. Et pour une raison ou une autre, le coup sur la tête les a ramenés à la surface de mon esprit. Je veux dire, qu'ont-ils de tellement important, bordel ? Ça ne représente rien, si ? Ils n'ont aucune signification. Personne d'autre ne semble en avoir entendu parler.

— C'est exact, Mikey. En dehors de cette pièce, je ne crois pas qu'il y ait plus d'une douzaine de personnes dans tous les États-Unis d'Amérique qui aient jamais entendu ces noms dans leur vie. Je ne les avais jamais entendus moi-même jusqu'à ce que vous les prononciez devant Steve à la terrasse de ce petit bar coquet de Witherspoon Street, cet après-midi. Mais vous savez, quand nous avons fait écouter l'enregistrement à quelques amis à nous à Washington, ils ont failli se faire dans le futaal. Vous y croyez, vous ? Des futals à cent dollars.

— Mais pourquoi ? » Je passai les doigts dans mes cheveux, perplexe. « Je ne comprends pas pourquoi ces noms devraient avoir la moindre signification. »

Hubbard tendit l'oreille au bruit d'une voiture dans l'allée. « Excusez-moi, Mike. Je reviens tout de suite », dit-il en se mettant debout. Il quitta la pièce avec un signe de tête à l'adresse de Brown, refermant la porte derrière lui, et quelques instants plus tard j'entendis

la porte d'entrée s'ouvrir et le murmure bas de voix dans le couloir.

Seul avec Brown, qui ne semblait pas enclin à la conversation, j'essayai de déterminer ce qui se passait.

Le professeur Taylor. Il devait avoir un rapport avec tout ça. Si l'Europe et les États-Unis se trouvaient en situation de guerre froide, comme tout ce que j'avais appris ce soir paraissait l'indiquer, alors Taylor pourrait bien être un genre de dissident pro-américain. Un peu l'équivalent de Soljenitsyne ou de Gordievski, qui avait réussi à un moment donné son passage aux États-Unis. Peut-être de temps en temps révélait-il des petits trucs à la CIA ou à l'organisation pour laquelle Hubbard et Brown devaient travailler. Et si Taylor avait entendu parler de ce curieux étudiant qui avait subitement pris l'accent anglais ? S'il avait conçu assez de soupçons, après un entretien personnel avec lui, pour recommander à ses maîtres de Washington d'enquêter et de tenir ce Michael Young à l'œil ?

Et pourtant, comment se faisait-il qu'ils s'intéressent au nom de Hitler ? Je me plaquai les mains sur le crâne pour pousser vers le bas, comme pour forcer mon cerveau à fonctionner. Ça n'avait aucun sens.

« Mal de tête ? demanda Brown avec sollicitude.

— Plus ou moins, dis-je en levant les yeux. Le genre qui vient quand on patauge complètement.

— Il vous suffit de raconter tout ce que vous savez. Laissez-nous le soin de patauger... après tout, c'est notre boulot.

— C'est drôle », dis-je, surpris par cette voix amicale. « J'avais plus ou moins dans l'idée que vous étiez le méchant.

— Pardon ?

— Vous savez, la vieille technique d'interrogatoire. Le flic gentil et le flic méchant. Je m'étais mis dans l'idée que vous étiez le méchant. »

Brown sourit avec gêne. « Hé bien, bon sang de bois, fiston, dit-il avec sa voix de Western de dessins animés, j'espérais bien qu'on était sympa tous les deux. »

La porte de la salle à manger s'ouvrit et Hubbard apparut. « Des gens qui veulent vous voir », dit-il en s'écartant de la porte.

Une femme d'âge mûr resta là un moment, clignant des yeux dans la lumière, puis elle s'élança en avant, les bras tendus.

« Mikey ! Oh, Mikey, mon chéri ! »

Je la dévisageai, bouche bée. « Maman ? »

Elle courut vers moi, tous bracelets s'entrechoquant. « Mon chou, nous sommes fous d'inquiétude depuis que nous avons appris. Pourquoi ne nous as-tu pas appelés ? »

Les bras remplis par elle, ses douces joues poudrées contre les

miennes, je la laissai achever sa longue étreinte. Elle avait les cheveux teints d'un or brillant, et son parfum était étranger par son ampleur et son arôme fortement fruité, mais c'était bel et bien ma mère. Aucun doute là-dessus. Je regardai par-dessus son épaule pour voir un homme entrer lentement en boitant dans la pièce.

« Bon Dieu, chuchotai-je. Papa, c'est toi ? »

La dernière fois que j'avais vu mon père, j'avais dix ans. Il n'était ni chauve, ni fragile ni vouûté, à l'époque. Il était fort, droit, séduisant, tout ce qu'un père mort reste à jamais dans le souvenir d'un enfant.

Il me jeta un bref coup d'œil. « Salut, fiston », dit-il avant de se tourner vers Hubbard en hochant la tête.

« Vous en êtes sûr, monsieur ? demanda Hubbard. Absolument sûr ? »

— Vous croyez que je ne connais pas mon propre fils ?

— Bien sûr, que c'est Mike, dit ma mère en me caressant les cheveux. Que s'est-il passé, mon chou ? Ils ont dit que tu avais eu un accident. Pourquoi n'as-tu pas appelé ? »

Leurs accents me paraissaient totalement américains. Je ne voulais pas parler, les effrayer avec ma voix britannique. Je cherchai des mots qui resteraient neutres avec mon accent. Des mots qui ne contiendraient pas trop de *r* ou de *a*.

« Ma tête, dis-je en un soupir bas. Une bosse.

— Oh, mon pauvre bébé ! Tu as été voir un docteur ? »

Je hochai bravement la tête.

« Mr Hubbard, disait mon père. Vous serez peut-être assez aimable maintenant de m'expliquer pour quelle raison vous avez cru qu'il pouvait ne pas s'agir de mon fils et on nous a transportés en pleine nuit, dans une voiture du gouvernement, jusqu'à une pareille maison, une maison qui a toutes les apparences d'être un...

— Si nous nous asseyions autour de la table pour en discuter ? » proposa Hubbard, et je crus discerner un soupçon de déférence dans sa voix.

Ma mère me regardait avec tendresse dans les yeux et continuait de me caresser les cheveux, peut-être en quête de ma bosse.

« Salut, Ma », dis-je de mon meilleur américain. Ma paraissait plus probable que *Mère* ou *Maman*. Elle sourit et me fit signe de me taire, me guidant vers la table comme un invalide perclus d'années.

Brown pendant ce temps était revenu de la cuisine adjacente avec une cafetière plus grosse et une grande assiette ronde remplie de biscuits.

Mon père affichait une moue sévère et regardait autour de lui avec défiance. « Je présume, messieurs, dit-il, qu'il y a des dispositifs

d'écoute placés dans la pièce ? J'ai beau être à la retraite des services, désormais, vous devez savoir par mon dossier que j'ai des relations à Washington. Dans votre secteur à Washington, Mr Hubbard. Je suis ravi de déclarer sur votre enregistrement clandestin mon extrême déplaisir devant la façon scandaleuse dont vous nous traitez, ma famille et moi. La question de savoir ce que vous imaginez que mon fils pourrait avoir à vous offrir dépasse totalement ma compréhension.

— Nous aimerions en arriver là, colonel Young », dit Hubbard en s'humectant les lèvres avec nervosité.

Colonel Young... Je regardai de nouveau mon père. J'avais cru déceler une suggestion de britannicité dans sa voix, mais rien de plus que le soupçon d'accent anglais qui a persisté jusqu'au bout dans les voix de Cary Grant et de Ray Milland, le genre de tonalité traînante et succulente qu'on trouvait également dans la façon de s'exprimer d'augustes natifs de la Nouvelle-Angleterre. Il paraissait souffrant, vieux, et je ne crois pas que je l'aurais reconnu d'après les photos avec lesquelles j'avais grandi dans la maison de ma mère dans le Hampshire, ou des films huit millimètres qu'elle projetait à Noël ou quand elle se sentait déprimée, en manque d'amour.

« Pour commencer, fit Hubbard, j'aimerais vous demander, monsieur, et vous, madame, si les mots *Braunau*, *Pözl*, *Hitler* ou *Auschwitz* ont le moindre sens pour vous ? »

Mon père leva brièvement un œil vers le plafond. « Pas le moindre, dit-il avec décision. Mary ? »

Ma mère secoua la tête d'un air navré.

Hubbard fit une nouvelle tentative. « Je vous demande de bien réfléchir, colonel. Du temps où vous étiez encore en Angleterre, peut-être ? Vous avez pu entendre ces noms là-bas ? Ou les voir écrits ? Voici comment ils s'écrivent. »

Il ouvrit son calepin et le fit passer à mon père qui regarda les mots avec attention.

« Au est une terminaison assez fréquente pour les noms de lieux dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, dit-il avec un hochement de tête pensif et holmésien. Thalgau, Thurgau, Passau et ainsi de suite. Mais Braunau ne me dit rien, en revanche. Hitler ne signifie absolument rien. Ni Pözl, je le crains. Auschwitz pourrait être de l'allemand du nord-est, voire du polonais. Mary ? » Il poussa le calepin devant moi vers ma mère. Je notai que mon père avait prononcé les mots allemands de façon impeccable.

Ma mère considéra les mots comme si elle voulait les obliger à avoir un sens, pour m'aider. « Je suis désolée, dit-elle. Je n'ai jamais vu ces mots de ma vie. »

Hubbard reprit le calepin et poussa un soupir.

« Vous savez sans doute, dit mon père, que lorsque j'ai demandé asile ici en 1958, j'ai été soumis à une enquête exhaustive. Mon débriefing a duré plus d'un an et demi. Depuis lors, mon travail pour le gouvernement américain m'a valu les plus hautes félicitations. J'espère que vous n'êtes pas en train de mettre ma loyauté en doute ?

— Non, monsieur, répondit Hubbard avec une note d'imploration dans la voix. Pas du tout, je vous assure, pas du tout. Je vous en prie, croyez-le.

— Hé bien, alors, peut-être allez-vous enfin être assez bon de me dire de quoi il s'agit ici ?

— Mike, dit Hubbard. Vous voulez me rendre un service ?

— Quel genre de service ?

— Très simple. Si vous me récitiez le Discours de Gettysburg ? »

Je déglutis. « Pardon ?

— Vous êtes fou ? explosa mon père.

— Le Discours de Gettysburg, Mikey, répéta Hubbard en l'ignorant. Que dit-il ?

— Euh... » Je me creusai la tête pour trouver une échappatoire. Le Discours de Gettysburg ? Une histoire *d'il y a quatre-vingt-dix ans* me vint à l'esprit, et je savais qu'il contenait la célèbre formule sur *le gouvernement du peuple, pour le peuple et par le peuple*, mais voilà tout ce que j'en connaissais. Comment les différentes parties se raccordaient relevait pour moi du mystère. J'avais l'horrible soupçon que le Discours de Gettysburg était un de ces textes que chaque écolier américain était censé connaître par cœur. Comme les paroles de la *Bannière étoilée* et le sens de *grade point average*^[15].

« Hé bien, vas-y, mon chéri, me dit ma mère pour m'encourager. Comme tu faisais autrefois. Michael a une très belle voix, ajouta-t-elle à la cantonade.

— J'ai des problèmes de mémoire... dis-je d'une voix rauque. Vous savez, depuis que...

— Ce n'est pas grave, Mike, dit Hubbard. En fait, vous pouvez le lire, si vous préférez. Il se trouve là, sur le mur, derrière moi. Vous voyez ? »

Et effectivement, au-dessus de sa tête, se trouvait un long morceau de texte dans un cadre de bois clair, sur un fond de carton aux bords irréguliers, avec le premier mot *FOURSCORE*, *quatre-vingts*, en lourdes capitales ornementées. Je savais que Hubbard se fichait de savoir si je me souvenais ou non du discours, mais qu'il s'intéressait à l'accent que j'aurais en le lisant et à l'effet que cela produirait sur mes parents.

Au diable, me dis-je, et je commençai à lire. Je déclamai sans simuler, sans faire le moindre effort sur les voyelles ou les cadences américaines. Même à mes oreilles, après une journée à n'entendre que des voix américaines autour de moi, je ressemblais davantage à Hugh Grant qu'à quoi que ce soit d'humain, mais au diable tout ça...

« Il y a quatre-vingt-sept ans, lus-je, nos pères donnèrent naissance sur ce continent à une nouvelle nation conçue dans la liberté et vouée à la thèse selon laquelle tous les hommes sont créés égaux. Aujourd'hui nous sommes engagés dans une grande guerre civile dont le but est de vérifier si cette nation, ou toute autre nation conçue dans un tel esprit et vouée à une telle cause, peut être viable. Nous sommes réunis sur un des grands champs de bataille de cette guerre. Nous sommes venus pour faire d'une partie de ce champ un lieu sacré, où pourront jouir de leur dernier repos ceux qui ont donné leur vie pour que cette nation puisse vivre. Il était à la fois opportun et approprié que nous agissions ainsi. Mais, en toute vérité, il ne nous est possible ni de dédier, ni de consacrer, ni de bénir cette terre. Les braves, morts ou vivants, qui se sont battus en ce lieu l'ont consacré bien au-delà de nos pauvres moyens d'ajouter...

— Très bien, dit Hubbard, ça ira très bien, Mike. Merci. »

Il se tourna pour regarder ma mère, qui me fixait avec des yeux ronds, comme si j'étais un fantôme. « Mike... mon chéri ! » dit-elle, une main contre sa bouche. « Lis ça comme il faut. Comme tu faisais autrefois. Pour les défilés du 4 Juillet. Fais ça comme il faut, chéri.

— Je suis désolé, maman, lui répondis-je. C'est comme ça que je parle. C'est ma voix. C'est moi. »

Mon père me dévisageait aussi. « Michael, dit-il enfin, si tu te crois drôle, permets-moi de te dire...

— Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur. Pas du tout. »

Hubbard, plus détendu à présent, alluma la boîte enregistreuse et, une fois de plus, la conversation entre Steve et moi à l'*Alchemist & Barrister* fut retransmise dans la pièce.

Mon père fronça les sourcils tandis que la machine tournait. Ma mère jetait des coups d'œil anxieux, indécis de l'un à l'autre.

« Hitler, Pözl, Braunau... » Hubbard éteignit l'enregistreur et répéta lentement les mots. « Vous nous avez dit, Colonel, Mrs Young, que ces noms ne signifiaient rien pour vous. À en juger par la conversation que nous venons d'entendre, ils ont beaucoup de sens pour votre fils, vous ne croyez pas ? »

Mon père tendit le doigt vers l'enregistreur. « Quelle était cette autre voix que nous avons entendue ?

— Celle d'un étudiant du nom de Steven Burns, un étudiant en

deuxième année d'histoire des sciences. Nous n'avons aucune charge contre lui, sinon que nous le soupçonnons d'être homosexuel.

— *Homosexuel ?* » Les yeux de ma mère s'écaraient d'horreur. « C'est de cela qu'il s'agit, parce que, laissez-moi vous assurer, Mr Hubert...

— Hubbard, m'dame.

— Peu importe votre nom, laissez-moi vous assurer que mon fils n'est pas homosexuel ! Certainement pas.

— Bien sûr que non, Mrs Young. Croyez-moi, ce n'est pas ce que nous voulions laisser entendre. C'est ce que votre fils a dit qui nous intéresse. Hitler, Pözl, Braunau...

— Vous n'arrêtez pas de répéter ces noms, trancha mon père. Qu'ont-ils de si important, bon Dieu ? N'est-il pas évident que mon fils est malade ? Il a besoin d'un traitement médical, pas de ce... cette inquisition, de ces jeux d'espions grotesques et puérils.

— Vous demeurez persuadés qu'il s'agit bien de votre fils ?

— Évidemment, que nous en sommes persuadés ! Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

— Malgré son accent ?

— Ne soyez pas ridicule. Nous vous l'avons dit. Je reconnaîtrais Michael même s'il se rasait le crâne, qu'il se laissait pousser la barbe et ne s'exprimait plus qu'en swahili. »

Hubbard leva les mains. « Hé bien, voyez-vous, c'est ce qui rend toute cette affaire si curieuse.

— Affaire ? Quelle affaire ? Vous prenez ça pour quoi ? L'incident de Lisbonne ? Un gamin se cogne le crâne, perd la mémoire et parle avec un accent étranger. C'est un problème qui relève de la science médicale, pas d'interrogatoires paranoïaques à minuit. Maintenant, dit mon père en commençant à se lever de son siège, s'il n'y a rien de plus, nous aimerions ramener Michael à la maison. »

Brown, qui arpentait la pièce derrière Hubbard, se pencha en avant et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Hubbard écouta, chuchota une réponse rapide, puis hocha la tête. Quelque chose dans leur attitude me donna à comprendre, avec un peu de surprise, que des deux, Brown était le supérieur.

« Colonel Young, dit Hubbard. Je crains que ce ne soit pas encore possible. J'ai besoin que vous vous asseyiez et que vous m'écoutiez.

— Je crois que j'en ai déjà assez entendu...

— Ça ne prendra pas longtemps, monsieur. Mrs Young ne nous en voudra pas d'attendre dans la pièce à côté un petit moment ?

— Je ne bouge pas d'ici ! » rétorqua ma mère, rose d'indignation.

« Ce que je vais révéler est couvert par le secret militaire,

m'dame. Je crains bien de ne pas pouvoir vous autoriser à rester.

— Mais alors, pour Mike ?

— Nous avons des raisons de croire que votre fils détient déjà cette information. C'est pour cela que nous sommes réunis ici, ce soir.

— Ce matin, plutôt ! » répliqua ma mère avec acidité en se levant de mauvais gré pour se diriger vers la porte. Elle regarda par-dessus son épaule. Mon père hocha la tête pour la réconforter et elle quitta la pièce avec un reniflement. Tandis que la porte se refermait derrière elle, j'entendis une voix féminine lui demander avec amabilité si elle avait faim.

« Je vous présente toutes mes excuses pour ceci, mon colonel. Lorsque vous aurez entendu ce que j'ai à dire, je crois que vous comprendrez la nécessité de toutes ces précautions.

— Oui, oui, fit mon père en opinant.

— Bien que vous soyez en retraite de votre poste précédent, mon colonel, vous avez conscience de ce que je veux dire quand je parle de *Sécurité niveau un* ? L'expression vous est familière ?

— Fiston, dit mon père en bombant le torse qu'il tapota une demi-douzaine de fois, j'ai des secrets enfermés là-dedans qui vous feraient jaillir les tripes de la gorge.

— J'en suis tout à fait convaincu, mon colonel. » Hubbard se retourna vers moi, le regard perdu dans le lointain, comme s'il répétait un mantra appris à l'école. « Et vous, Michael. Vous devez comprendre que tout ce que je vous dis ici ne doit jamais être répété en-dehors de cette pièce ? »

Je hochai la tête, m'essuyant les mains avec nervosité sur le coton de mon short gris.

« Vous êtes prêt à prêter serment en ce sens ?

— Certainement », lui dis-je.

Hubbard tendit un bras vers le plancher, comme un homme au restaurant qui a laissé choir sa serviette, et présenta une petite bible noire. Il me la tendit avec tendresse.

Je jetai un regard vers mon père, cherchant quelqu'un avec qui partager l'absurdité comique de la scène, mais il affichait une profonde gravité.

« Prenez le livre dans la main droite, s'il vous plaît, Michael. »

J'obéis. La couverture, en cuir noir repoussé, portait le fer doré du Sceau du Président des États-Unis. Je soulevai la couverture d'un centimètre et vis avec surprise qu'il ne s'agissait pas du tout d'une bible.

« Répétez après moi. Moi, Michael Young...

— Moi, Michael Young...

— Je jure solennellement...
— Je jure solennellement.
— Sur la Constitution des États-Unis d'Amérique...
— Sur la Constitution des États-Unis d'Amérique.
— Que je garderai résolument en moi...
— Que je garderai résolument en moi...
— Toute information qui me sera impartie...
— Toute information qui me sera impartie...
— Concernant la sécurité de mon pays...
— Concernant la sécurité de mon pays...
— Et ne révélerai jamais par mot, par action ou de quelque façon que ce soit...

— Et ne révélerai jamais par mot, par action ou de quelque façon que ce soit...

- Ce qui m'est divulgué...
- Ce qui m'est divulgué...
- Par des officiers du Gouvernement des États-Unis...
- Par des officiers du Gouvernement des États-Unis.
- Dieu m'en soit témoin...
- Dieu m'en soit témoin.

— Très bien, déclara Hubbard en récupérant le livre. Vous comprenez le serment que vous venez de prêter ?

— Je crois, oui.

— Si jamais nous avons des raisons de penser que vous avez répété à qui que ce soit en dehors de cette pièce ce que vous allez entendre, vous seriez accusé de crime. Le nom de ce crime est la trahison, et la trahison est passible au maximum de la peine de mort.

— Hé bien, c'est très clair, fis-je.

— Bon, parfait. » Hubbard jeta un coup d'œil à Brown. « Don, vous voulez peut-être prendre la suite ? »

Brown, toujours debout, hocha la tête et commença à verser du café, perchait en même temps un biscuit sur chaque soucoupe, un de ces gros cookies avec des pépites de chocolat, du genre que des gamins américains avec des taches de rousseur et les cheveux en brosse prennent avec leur verre de lait dans les films des années cinquante.

« L'histoire que je dois vous raconter, dit-il en nous faisant passer les tasses, commence il y a très très longtemps dans la petite ville de Braunau-am-Inn, en Autriche, en 1889. De nos jours, Braunau est une morne petite ville de province, et c'était à l'époque une morne petite ville de province. Rien n'y arrivait jamais. La vie s'y déroulait, naissances, mariages, décès, naissances, mariages, décès. Tout cela

autour du marché local, de la taverne, de l'église et, bien entendu, des ragots. »

Histoire de famille

Les eaux de la mort

« Des ragots, déclara Winship en cognant sa tasse de café contre la table, l'endroit se résume à cela. Un immense hypermarché du ragot.

— Hé bien, à quoi vous attendiez-vous ? demanda Axel en tapotant l'écume de chocolat sur sa moustache avec une serviette de collègue.

— Certes, mais il y a ragots et ragots. Je fais une remarque en passant à un étudiant et, avant que j'aie compris ce qu'il se passe, le Doyen de la Faculté crache feu et flammes en prophétisant une catastrophe budgétaire. Je n'ai jamais affirmé que la Sorbonne nous avait doublés. J'ai simplement déclaré que Patrice Duroc aboutirait probablement le premier.

— Vous le pensez vraiment ?

— Ma foi, ça n'aurait rien d'in vraisemblable, répondit Winship. Et franchement, quelle importance ? La communauté scientifique dépasse ces querelles, quand même. »

Axel gloussa d'une voix grave. « Vous croyez à ça ? Vous y croyez vraiment ?

— Hé bien, pour Berlin, peu importe qui atteint le but le premier, non ? Tant que c'est l'Europe, et pas l'Amérique. Mais les responsables du budget, doux Jésus, les responsables du budget. On croirait que l'avenir de la civilisation est en jeu.

— Ne me dites pas que vous ne croyez pas à la concurrence interne ? demanda Axel avec une horreur feinte.

— Oh, pour vous, tout va bien. Votre travail est tellement *important* que vous pouvez obtenir tous les crédits qu'il vous plaît. Et comment ça avance, à propos ? Vous approchez du but, ou êtes-vous toujours, comme j'entends dire, à entretenir de doux délires ?

— Vous savez bien que je ne peux pas en parler, Jeremy, dit doucement Axel.

— Bah, à quoi bon parler de quoi que ce soit ? » Winship se leva lourdement de son siège. « Hey ho, retour à la mine. Vous revenez aux labos ? Je ne détesterais pas me faire raccompagner.

— Désolé d'être désobligeant, mais j'ai un après-midi serein de cours au collège.

— Hé bien, *sod you, then*^[16], dit Winship en anglais.

— J'ai compris ce que vous avez dit », répliqua Axel avec un sourire.

Ils se séparèrent à la porte de la salle des professeurs.

Axel s'attarda un moment à humer l'air doux du printemps, puis gagna d'un pas tranquille la loge du portier.

« Bonjour, Bill.

— Bonjour, professeur Bauer.

— Ça sent l'été.

— Pas trop tôt, monsieur. Pas trop tôt. »

Axel inspecta distraitemment sa boîte aux lettres. Bourrée comme d'habitude de prospectus et d'avis inutiles. Un autre jour. Il la viderait un autre jour.

« Vous avez reçu le message, alors, monsieur ? »

Axel se retourna. « Le message ? Quel message ?

— Un télé-script pour vous. Urgent, ils disaient. Le petit Henry a appelé votre appartement, mais vous n'étiez pas là.

— J'étais sorti déjeuner.

— Je crois que Henry l'a transféré sur votre compte OAK, monsieur, mais j'ai l'exemplaire original ici.

— Ah, merci.

— Vous allez voir, ça vient d'Allemagne, dit Bill en tendant une enveloppe jaune. De Berlin », ajouta-t-il avec un mélange songeur de respect et de curiosité.

Axel chercha à tâtons ses lunettes de lecture et déchira l'enveloppe pour l'ouvrir.

Professeur Axel Bauer
Collège St-Matthew
Cambridge
Angleterre

Cher professeur Bauer,

Nous avons le regret de vous annoncer que votre père, le Freiherr Dietrich Bauer, est très gravement malade. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour le soulager, mais j'ai le devoir de vous prévenir : il est peu probable qu'il reste encore parmi nous plus d'une semaine. Il a exprimé une envie pressante de vous voir, et si vous pouvez arranger la chose avec vos employeurs je vous suggère instamment de venir aussi vite

que possible.

Avec mes salutations amicales,

Rosa Mendel
(directrice)

Axel était harassé quand il arriva enfin au Flughafen Speer. L'avion, un Pfeil-6 Messerschmitt était bondé d'hommes d'affaires, dont les costumes impeccables et la concentration absurde sur leurs ordinateurs portables lui donnaient l'impression d'être négligé et incongru. Les hôtesse de l'air, lui sembla-t-il, l'avaient traité comme si elles le considéraient elles aussi comme un être inférieur. Ah bah, fini le temps où l'on respectait les universitaires et les savants. De nos jours, l'Europe prisait le commerce, et les hommes d'affaires, à leur tour, après avoir exploité ce que les savants et les technologies avaient donné au monde, moissonnaient les récompenses et récoltaient les honneurs.

Les honneurs ! Ce fut seulement à mi-trajet, alors qu'il méditait sur ce nouveau monde, agressif et bruyant, autour de lui, qu'Axel s'aperçut avec un choc de surprise qu'il allait bientôt hériter comme de juste de la baronnie de son père. Freiherr Axel Bauer. Ridicule.

Peut-être cela expliquait-il la courtoisie et l'assistance extraordinaires dont les autorités universitaires avaient fait preuve envers lui lorsqu'il avait demandé ce congé exceptionnel d'une semaine. Quelque part dans les dossiers, supposa-t-il, il figurait comme fils d'un Reichsheld, d'un Héros de la Grande Allemagne. De nos jours, personne n'attachait plus beaucoup d'importance à ce genre de chevaleresques sottises glodériennes, mais les sentimentaux et les snobs restaient suffisamment nombreux pour assurer certaines attentions à un Baron du Reich cent pour cent authentique. De bonnes tables au restaurant, à tout le moins. Et peut-être, une fois qu'il aurait mis à jour ses cartes de crédit et ses papiers, un petit surcroît de service et de respect de la part de ces hôtesse de l'air...

Les autorités à Londres et à Berlin avaient également déployé une coopération exceptionnelle, lorsqu'on considérait dans quel grand secret ses collègues et lui œuvraient à leur projet, à Cambridge. Elles n'aimaient pas voir voyager les célibataires qui travaillaient dans des domaines sensibles, fût-ce à l'intérieur de l'Europe. Les hommes mariés, ceux qui laissaient derrière eux épouses et enfants : les autorités se sentaient assez en confiance avec eux. Et pourtant, ils avaient visé ses papiers avec politesse et diligence.

La course en taxi depuis l'hôtel sur le Kurfürstendamm, dans une

DW électrique toute neuve – l'Allemagne continuait d'avoir la priorité sur les nouveaux modèles, nota-t-il, en dépit de toutes les pratiques publiquement revendiquées – se passait assez confortablement, mais si ses yeux regardaient avec admiration par la vitre, tandis qu'ils traversaient le Tiergarten et longeaient les statues, les pavillons et les tours érigées à la gloire éternelle de Gloder, ses pensées se braquaient entièrement vers le mourant auquel il allait rendre visite. Ce père dont il savait si peu de choses. Depuis la mort de sa mère dans les années soixante, Axel avait échangé deux lettres avec lui. Rien d'autre. Pas même des cartes de vœux à Noël.

La directrice de l'hôpital de Wannsee était une jeune femme calme et efficace qui, debout dans le hall sous un portrait à l'huile original de Gloder, évoqua à Axel un de ces archétypes de la Féminité allemande des spectacles musicaux et des films des années cinquante.

« Je ne vais pas vous retenir longtemps, Herr Professor, annonça-t-elle. Vous êtes un scientifique, vous ne tenez pas à ce que je vous berce de faux espoirs. Votre père a un cancer du foie. Il est trop âgé, je le crains, pour qu'une transplantation ait la moindre chance de réussite. »

Bauer hocha la tête. Quel âge avait le vieil homme, en réalité ? Quatre-vingt neuf ans ? Quatre-vingt dix ? Quelle horreur de ne pas le savoir exactement.

« Comment est-il, psychologiquement, Frau Direktorin ?

— Le mental est bon. Première classe. Depuis qu'il a entendu dire que vous arriviez, il est beaucoup plus serein. Si vous voulez bien me suivre ? »

Leurs talons résonnèrent contre les dalles de marbre poli au cours de leur marche. Ils remontèrent un couloir voûté, dont un côté vitré donnait sur une immense pelouse qui descendait jusqu'au lac. Axel voyait des vieux, hommes et femmes, qu'on promenait en fauteuil au soleil, chacun avec son propre infirmier amidonné.

« Cet endroit, dit-il avec un geste. Il semble jouir d'un financement extraordinaire.

— Il est réservé, déclara Frau Mendel avec orgueil, à l'usage exclusif des héros du Reich. Il n'en reste plus guère de cette génération. Un petit morceau d'histoire. Quand le dernier d'entre eux s'en ira, je ne sais pas ce qu'il se passera, ici. Vous savez, j'espère, que tous les frais d'inhumation de votre père seront pris en charge ?

— Ce seront des funérailles d'État, alors ? »

Elle dodelina de la tête latéralement pour répondre oui et non. « Officiellement, ce sont des funérailles d'État. Naturellement. Mais de nos jours. » Elle leva les bras en matière d'excuse...

« Non, non, c'est très bien, assura Axel. Je préfère une cérémonie privée. Franchement.

— Bien », commenta Frau Mendel en s'arrêtant devant une grande porte à fronton, peinte en eau-de-Nil. « Les appartements du Freiherr. »

Elle frappa trois coups rapides avec le bout aigu de ses phalanges médianes et entra sans attendre une réponse.

Le père d'Axel, affalé dans un fauteuil roulant, la tête sur la poitrine, dormait à poings fermés.

Axel eut le sentiment que jamais, au grand jamais, il ne l'aurait reconnu. De l'énergique père en blouse blanche de ses souvenirs, il avait évolué en Vieillard typique. Du Vieillard, il avait la peau jaune, les jambes cagneuses, la lippe humide, l'haleine et les mèches de cheveux fins, tout cela imprégnant la chambre d'une odeur de Vieillard. On ne savait comment, le soleil qui déferlait par les fenêtres avait lui-même été changé en soleil de Vieillard, ce genre de chaleur crue et urticante qu'on ne ressentait que dans les maisons de retraite.

Frau Mendel lui avait posé une main sur l'épaule. « Freiherr ! Freiherr ! Votre fils est arrivé. Axel est ici. »

Le crâne du Vieillard se leva lentement et Axel regarda dans les yeux humides de son père. Oui, peut-être y avait-il là quelque chose qu'il aurait pu reconnaître. Les pupilles étaient cernées par une auréole de tissu adipeux jaune qui rétrécissait la largeur de l'iris, mais une âme regardait au travers de ces anneaux d'un bleu de cobalt embrumé qu'Axel reconnaissait comme ceux de son père.

« Bonjour, Papa ! » dit-il, et il fut stupéfait de sentir dans ses propres yeux un jaillissement de larmes.

« Lait.

— Lait ?

— Lait !

— Du lait ? Tu veux du lait ? » Axel se retourna, un peu désorienté, vers Frau Mendel.

« Il se réveille à peine. D'ordinaire, au réveil, après sa sieste de l'après-midi, il boit un verre de lait chaud.

— Papa, c'est Axel. Axel, ton fils. »

Axel vit les nuées dans ses yeux commencer à se dissiper.

« Axel. Te voilà. » La voix était enrouée et embrumée, mais Axel la reconnut et elle le transporta sur-le-champ dans sa maison d'enfance à Münster. Un grand élan d'amour l'engloutit, l'engloutit sous sa propre force et plus encore sans doute sous la surprise de découvrir l'existence d'un tel sentiment.

Une main froide vint tapoter la sienne. « Merci d'être venu, dit

son père. C'est gentil.

— Sottises, pas gentil. Un plaisir. Un plaisir.

— Non, non. C'est gentil. J'aimerais que tu me conduises au-dehors. Dans le jardin. »

Frau Mendel hocha la tête avec approbation et tint la porte ouverte tandis qu'Axel manœuvrait le fauteuil vers le couloir.

« Suivez-le simplement jusqu'au bout et ensuite, tournez à gauche par la porte et descendez dans le jardin par la rampe. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, il y a un bouton sur l'accoudoir du fauteuil roulant. »

Axel essaya d'entamer une conversation sur la beauté du paysage et du lac, mais se vit interrompu.

« Par là, Axel. Conduis-moi par là. Derrière le cèdre du Liban, en allant vers le lac, il y a un chemin que personne n'emprunte. »

Axel poussa son père à travers la pelouse et dépassa l'arbre, comme demandé. Il saluait d'un signe de tête les employés et les loyaux parents qui accomplissaient plus ou moins la même tâche que lui aux alentours. Un vieil homme, assis en pyjama sur un banc, parlait tout seul ; sur sa veste de pyjama, Axel, amusé, vit plus d'une douzaine de médailles épinglées.

« Ici, ici ! C'est isolé, ici », dit son père en se penchant en avant pour inciter le fauteuil à continuer.

Axel le poussa, selon sa volonté, le long du chemin en direction d'une ouverture dans une haie de buis panachés. Ils la franchirent pour entrer dans un petit jardin floral, disposé en fer à cheval.

« Fais tourner mon fauteuil, que nous nous retrouvions face à l'entrée, demanda son père. Là, assieds-toi sur le banc. Ainsi, nous serons prévenus si quelqu'un vient.

— Le soleil ne tape pas trop fort ? Tu veux que j'aille te chercher un chapeau ?

— Peu importe le soleil. Je suis en train de mourir. Je suis sûr qu'ils te l'ont dit. Qu'est-ce qu'un mourant aurait à faire d'un chapeau ? »

Axel opina. L'argument semblait valide.

« Quand je mourrai, tu hériteras de mon titre, tu le sais ?

— Je n'y ai pas beaucoup réfléchi, papa.

— menteur ! Je parie que tu n'as pas pensé à grand-chose d'autre, depuis des années. Hé bien, je vais t'apprendre ce que ce titre représente.

— C'est une marque de distinction pour des services rendus au Reich.

— Oui, oui. Mais je ne parle pas de ça. Tu n'as aucune idée de la

raison pour laquelle le Führer m'a décerné cet honneur, n'est-ce pas ?

— Non, papa.

— Personne ne le sait, ou, s'ils savaient, ils sont morts et le secret a péri avec eux. Mais si je dois te léguer un honneur, il n'est que justice, non ? que je te transmette l'histoire de la façon dont il a été obtenu. Il n'y a pas de terres attachées au titre, rien que cette histoire. Aussi, je veux que tu restes assis sans bouger et que tu écoutes. Est-ce que tu as appris à rester assis sans bouger ?

— Je crois, papa.

— Parfait. Tu peux me donner une cigarette ?

— Je ne fume que la pipe, papa, et elle est restée à l'hôtel, avec mes bagages.

— Oh ? J'espérais bien fumer une cigarette.

— Tu veux que je t'en trouve une ?

— Non, non. Assieds-toi, ça n'a guère d'importance. À mon âge, le plaisir se situe dans l'anticipation, pas dans l'acte. Mais tu vas trouver une bouteille de schnaps dans la table à l'arrière de mon fauteuil.

— Dans la sacoche, tu veux dire ?

— Oui, oui. La sacoche, c'est ce que j'ai dit. »

Peu importe, se dit Axel. *Tasche* et *Tisch* ne sont pas des mots très différents. Si l'ampleur de la sénilité qu'il devait s'attendre à affronter lui-même se bornait à cela, peut-être n'avait-on pas à redouter le grand âge.

Il trouva la bouteille, dévissa le bouchon et la fit passer à son père, qui en but une grande lampée avant de la lui rendre, les yeux noyés de larmes. « Reste assis sans bouger et écoute. Ne dis rien, contente-toi d'écouter. L'histoire que je vais te raconter n'est connue que de très peu de gens dans le monde. C'est un grand secret. Un grand secret. Tu comprends ? »

Axel hocha la tête.

« Tout commence dans la petite ville de Braunau-am-Inn, en Autriche, il y a un siècle exactement. Tu as entendu parler de Braunau ? »

Axel secoua la tête.

« Ah ! Précisément. Personne n'en a entendu parler. Je ne doute pas que ce *Dorf* soit aussi peu remarquable aujourd'hui qu'il l'était à l'époque, ne différant en rien de n'importe quelle autre petite bourgade poussiéreuse dans cette partie de l'empire des Habsbourg. C'était un triste recoin de province à l'époque, et je suis sûr qu'il en va toujours de même. Rien n'y arrivait jamais. La vie s'y déroulait, naissances, mariages, décès, naissances, mariages, décès. L'histoire

l'avait laissée de côté.

« Mais il y a cent ans, un jeune médecin de la bourgade a fait une découverte extraordinaire qui devait changer le monde. Il ne s'en doutait absolument pas, évidemment, ce médecin. Au fait, il s'appelait Horst Schenck. Ce n'était pas un savant éminent, tu dois comprendre ça, il démarrait tout juste dans la vie comme médecin généraliste d'une petite ville, sans doute rempli d'idéaux et d'espoirs, comme il convenait à cette époque, mais d'un point de vue scientifique, il était tout à fait quelconque, je te l'assure. Un cerveau de deuxième ordre, au mieux ; comme beaucoup de son genre et de sa génération, il tenait un journal complet et fidèle de ses tournées médicales, ce qui constitue pour l'essentiel une lecture vraiment très ennuyeuse. Nous voilà donc avec un jeune docteur ennuyeux, dans une ville ennuyeuse d'une région ennuyeuse du monde. Mais la découverte qu'il a faite, elle n'était pas ennuyeuse, elle, pas ennuyeuse du tout.

« Un jour de 1889, une jeune femme vient en consultation, rougissant d'embarras et de détresse. Elle s'appelle, laisse-moi réfléchir... bon Dieu, il fut un temps où je connaissais par cœur le journal de Schenck durant ces années-là, absolument par cœur... Hitler ! C'est ça, Klara Hitler, *née** Plotsl, quelque chose comme ça. Cette Frau Hitler vient donc consulter le docteur Schenck parce que son mari et elle n'arrivent pas à concevoir. Tout d'abord, le docteur n'y trouve rien d'inhabituel. Son mari, Alois, un genre d'officier subalterne des douanes, a cinquante-quatre ans, presque le double de l'âge de Klara. Elle a déjà donné naissance à trois bébés, mais tous sont morts en bas âge. Alois a eu de nombreux enfants dans d'autres liaisons, mais il a pu atteindre le terme de sa fécondité, tu comprends ? Ou peut-être que les trois naissances ratées subies par l'épouse, peut-être qu'elles lui ont abîmé le ventre. Et pareillement, comme note Schenck dans son journal, se pourrait-il que la rumeur qui prétend que ce couple soit en fait oncle et nièce ait une vérité – cela arrive dans ces recoins de province – et nous connaissons tous les risques qui s'attachent à l'union de parents de rang aussi proche. Frau Hitler tient absolument à avoir un enfant, toutefois, et implore l'aide du médecin. Il l'examine, ne trouve aucun problème, sinon des marques de coups – là encore, chose fréquente dans ces régions, à cette époque – aussi lui suggère-t-il de continuer à essayer, note les détails dans son journal et n'y pense plus.

« Le bon docteur fut surpris, toutefois, quand, deux jours plus tard, une autre jeune femme, une Frau Leona Hartmann, vint le trouver en rapportant une situation très semblable. Elle était mère de deux jeunes filles en pleine santé et pendant un an, son mari et elle

s'étaient efforcés d'avoir un autre enfant, sans succès. Seulement voilà, il se trouvait que les Hartmann vivaient dans la même rue que les Hitler. Schenck nota la coïncidence dans son journal, sans y attacher de signification particulière. Mais avant la fin de la semaine suivante, deux autres femmes, une Frau Maria Steinitz et une Frau Claudia Mann, étaient également venues le trouver, en se plaignant également de ne pas pouvoir concevoir. Elles vivaient elles aussi dans la même rue.

« Une coïncidence, ce devait être une coïncidence, décida Schenck, car le jour même il présidait à un accouchement précisément dans cette rue, et la mère mit au monde un garçon en pleine santé, sans complications, sans problèmes. D'ailleurs, à deux portes de là, l'épouse de la maison était joyeusement, vigoureusement enceinte. N'oublions pas que l'Autriche était un pays catholique, à l'époque, et qu'à cette époque, nul n'avait entendu parler de planning familial. Une de ces coïncidences curieuses, donc, que les médecins rencontrent souvent au cours de leurs visites quotidiennes. Aucune signification, aucune importance. Une simple malchance pour ces femmes stériles.

« Ce ne fut qu'en quittant la maison que Schenck regarda les maisons d'en face et fut frappé par une idée : les femmes qui étaient venues le consulter habitaient *de l'autre côté de la rue*.

« Schenck, naturellement, avait examiné ces femmes autant qu'il le pouvait, et n'avait rien pu découvrir qui, superficiellement du moins, pouvait expliquer une épidémie d'infertilité aussi étrangement localisée.

« Il apparut vite, cependant, que tout nouvel examen des femmes était inutile. Après une journée de réflexion, Schenck convainquit un des époux, Otto Steintz, qui était un de ses cousins, de lui fournir un échantillon de son sperme. Il étudia le spécimen donné au microscope. Il le trouva totalement dénué de spermatozoïdes. Il persuada d'autres hommes du même côté de la rue, le côté ouest, de lui fournir des échantillons. Certains refusèrent avec indignation, mais de ceux qui contribuèrent, tous semblaient posséder un fluide séminal totalement stérile. Il testa les hommes du côté est de la rue et découvrit des comptes spermatiques parfaitement normaux. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Axel, légèrement dégoûté par la jubilation de son père qui se frottait les mains et gloissait de satisfaction en racontant l'histoire, haussa les épaules. « Le sol, je suppose. Peut-être l'approvisionnement en eau. Un agent spermicide...

— Exactement ! Un enfant verrait ça. Même notre héros, le morne docteur Schenck, eut l'intelligence de comprendre que la réponse

devait se trouver dans l'une ou l'autre de ces directions. L'explication la plus évidente, l'explication correcte, apparut-il, devait se trouver dans l'approvisionnement d'eau. Schenck découvrit qu'une canalisation principale se divisait à l'entrée de la rue, pour remplir une citerne à l'est et une à l'ouest. Les habitants puisaient l'eau à la main à l'aide de pompes dans le jardin derrière chaque maison.

« Schenck préleva immédiatement d'innombrables échantillons d'eau des deux côtés, les testa sur des cochons et ensuite, très alarmé, alerta les autorités sanitaires d'Innsbruck. Il y a dans le journal une entrée particulièrement amusante, pleine d'euphémismes dix-neuvième siècle très embarrassés, où Schenck essaie de décrire comment l'on persuade des verrats de fournir leur sperme pour examen. Le pauvre homme n'était pas vétérinaire, après tout, hein ? Encore du schnaps, s'il te plaît. »

Axel fit passer la bouteille, étonné par la vulgarité de la génération de ses aînés. La Génération Fondatrice, s'étaient-ils baptisés. Ils n'avaient que faire du puritanisme trop poli des jeunes. « Le langage d'un vrai Nazi ne s'habille pas de soie » comme disait Gloder. Sauf en présence de dames, naturellement... où le respect et les convenances prennent le pas.

« Donc, dit le vieillard en léchant le schnaps sur ses lèvres, voilà l'affaire. Les habitants du côté ouest de la rue puisèrent désormais l'eau chez leurs voisins bien portants du côté est. Quelques années plus tard, les maisons furent reliées à une canalisation directe et l'on ne parla plus jamais de ce problème, on n'enregistra plus un seul cas de stérilité masculine. Schenck note dans son journal, toutefois, que pas un des hommes infectés ne recouvra sa fertilité. Chacun d'eux demeura stérile jusqu'au jour de sa mort.

« Les autorités d'Innsbruck signalèrent l'affaire à Vienne. Les plus grands savants viennois – épidémiologistes, pathologistes, histologistes, chimistes, biologistes, géologues, minéralogistes, botanistes, tous analysèrent des échantillons d'eau, mais personne ne put découvrir l'origine du problème ni quelle substance elle devait contenir pour causer ces dégâts. On testa d'infimes quantités d'eau sur les animaux et l'on constata la même action stérilisante sur tous les mammifères mâles.

— C'est tout bonnement ahurissant ! » s'exclama Axel, sa curiosité scientifique désormais pleinement en alerte.

« Ahurissant, en effet. Ahurissant et totalement inédit. Nulle part dans le monde on n'a jamais signalé un pareil cas, ni avant ni depuis.

— Je n'en avais jamais entendu parler ni lu quoi que ce soit. Sûrement...

— Bien sûr que non. C'était l'Autriche-Hongrie impériale, et dans le but d'éviter la panique et les intérêts malsains, l'affaire ne reçut aucune publicité. On n'autorisa pas Schenck à rédiger un article sur l'épidémie, une restriction qui l'ulcéra intensément, le frustrant de ses rêves de gloire médicale et de renommée mondiale. Il geint sans arrêt à ce propos, dans son journal.

« Donc, un mystère médical. Certes, pas le plus étrange de l'histoire de la science, mais inhabituel et intrigant quand même. On n'entendit plus parler de cette étrange contamination de l'eau de Braunau pendant bien des années. La Grande Guerre passa, suivie par la chute de l'empire des Habsbourg. Finalement, en 1937, presque cinquante ans après la première visite explorée de Klara Hitler, Horst Schenck meurt. Il avait réussi à préserver trois bonbonnes de cinquante litres d'eau de Braunau, tout ce qui restait de son échantillon d'origine. Il les lègue, avec son journal, à son ancienne école de médecine d'Innsbruck, en Autriche. Cette année-là, je te le rappelle, l'Autriche a été rattachée au Grand Reich Allemand.

« Le Reichsministerium des Sciences, nouvellement constitué, place instantanément sous séquestre le journal et les échantillons d'eau de Braunau et jette dessus une énorme chape de secret. Les savants s'abattent sur ces flacons d'eau étrange comme des lions sur des antilopes. Ils l'analysent, la testent, la bombardent de radiations, la font tourner dans des centrifugeuses, vibrer dans des vibrateurs, se condenser dans des condensateurs, s'évaporer dans des évaporateurs, la mélangent, la font bouillir, sécher, geler, ils font tout leur possible pour libérer son excitant secret.

« Le Führer, vois-tu, il comprend l'importance de cette eau de Braunau pour la sécurité du Reich, lui. Les hommes prestigieux de l'Institut de Göttingen imaginent une bombe pour lui, mais peut-être que ça ne donnera rien. Il est important pour lui d'avoir une petite assurance. Si l'on ne peut pas éradiquer le Bolchevisme d'une façon, on y arrivera peut-être d'une autre. Tel était son raisonnement.

« Bon, comme nous le savons tous, Göttingen a fini par lui obtenir le résultat escompté, la bombe est née, adieu Moscou, au revoir, Leningrad. La liberté du Reich était assurée et l'Europe libérée. Tout cela, c'est l'histoire publique.

« Mais pendant ce temps, à Münster, deux très brillants cerveaux continuent de travailler sur cette foutue eau de Braunau. Ce sont, bien entendu, ton parrain, Johannes Kremer et moi-même, ton distingué père. Nous avons eu accès à toutes les recherches précédentes, du contenu du journal original de Schenck jusqu'aux plus récentes analyses de ce liquide exaspérant. Tu trouveras le journal dans la table

arrière de mon fauteuil. La *sacoch*e arrière, la *sacoch*e arrière. Sors-le. »

Axel sortit le journal, un vieux livre de cuir, taché et élimé sur les bords et retenu par un fermoir en cuivre.

« C'est le volume qui couvre les années entre 1886 et 1901. C'est très ennuyeux à lire, certes, pour l'essentiel. Mais voilà, il est à toi. Personne ne sait que je l'ai conservé toutes ces années. Garde-le, à présent. Garde-le.

— Je le garderai », assura Axel. Il remarqua qu'une nuance hystérique, qu'il trouvait déplaisante, se glissait dans la voix de son père.

« C'est moi, pas Kremer, qui ai découvert le secret de l'eau de Braunau. Nous avons travaillé ensemble, c'était mon supérieur, évidemment, mais c'est moi qui ai réussi à isoler et à synthétiser le composant spermicide actif. Ce que nous identifierions aujourd'hui comme une mutation génétique accidentelle – cette science en était alors à ses balbutiements, bien entendu – s'était produite naturellement dans la matière organique qui existait dans la citerne. L'effet sur le corps masculin se produisait à un niveau si profond du génome humain qu'il n'y avait rien de surprenant à ce que les générations précédentes de médecins n'aient pas réussi à en comprendre le mécanisme. Je n'ai moi-même pu en appréhender la pleine signification que plus tard, beaucoup plus tard. Mais j'ai réussi à synthétiser l'agent, voilà l'important. Ce fut un travail génial, génial ! En avance de plusieurs années sur son époque ! »

Axel considéra son père, la lumière vive qui brillait dans ses yeux humides et les mains qui se tordaient dans son giron ; les os des phalanges jouaient sous la peau et chaque jointure, chaque renflement jaunis de leurs articulations étaient visibles.

« Le Führer était ravi. Aux anges ! Je l'avais déjà rencontré, évidemment. Il était venu en personne inaugurer l'Institut d'Études médicales avancées de l'université de Münster et avait prononcé un de ses grands discours sur la science et la nature. Mais ce n'était qu'une poignée de mains dans une longue file. Cette fois-ci... Oh, cette fois-ci ! On nous a fourni une voiture, les longues DW2 noires, tu te souviens d'elles ? On nous a conduits à Berlin, à la chancellerie du Reich même, et là, nous avons passé quatre heures en tête à tête avec le Führer, le Reichsminister Himmler et le Reichsminister Heydrich. Tous les trois, Kremer et moi. Tu imagines ? Ensuite, dîner, avec bal et musique. Une journée incroyable ! Tu te rappelles peut-être m'avoir vu y aller ? J'ai rapporté des cadeaux et une photographie dédiée au Führer. »

Axel se rappelait.

À Axel Bauer. *Deviens en grandissant un homme aussi brillant que ton père !* – Rudolf Gloder

Il l'avait encore quelque part. Dans une malle à Cambridge, supposait-il. Axel se souvint aussi d'être resté perché sur le dossier du canapé, le visage collé contre la vitre du petit salon, à attendre le retour de son père. Il se souvenait de la grosse voiture noire tournant dans leur rue, un drapeau à l'avant sur chaque aile. D'autres enfants, de l'autre côté de la rue, s'arrêtaient pour regarder, se souvenait-il, lâchaient leurs ballons ou se dressaient sur leurs bicyclettes pour observer. Il se souvenait du chauffeur avançant d'un pas énergique pour aller ouvrir la portière à papa. Il se souvenait des sourires, des embrassades, du bonheur qui avait imprégné toute la maison pendant des semaines, jusqu'à ce qu'ils déménagent définitivement de Münster.

« Le Führer avait une grande entreprise à nous confier, Axi. Il voulait que Kremer et moi synthétisions à grande échelle cette eau de Braunau. Il voulait que nous établissions une modeste usine de fabrication, dans un endroit discret. Nous avons choisi une petite bourgade retirée de Pologne, du nom d'Auschwitz. L'eau de Braunau serait produite dans le plus grand secret, bien entendu, et avec un soin surhumain. Chaque bouteille serait numérotée, cachetée à la cire et comptabilisée. On les emploierait à la plus grande tâche qui nous attendait, maintenant que la Russie avait été vaincue et absorbée par le Reich, et que l'Europe était stable et libérée du bolchevisme. On utiliserait l'eau de Braunau, selon les mots du Führer, *pour nettoyer le Reich, comme Hercule avait nettoyé les écuries d'Augias. Toute l'ordure d'Europe sera emportée par les flots.* Pour ma part dans cette action historique, on m'a décerné une baronnie en 1949. Voilà de quoi tu hérites, Axel. Voilà le titre que tu possèderas bientôt. Freiherr Bauer, le destructeur de toute une race d'hommes. Puisse Dieu me pardonner, mon fils, puisse Dieu nous pardonner à tous. Puisse le Christ Jésus avoir pitié de moi. »

Dix minutes plus tard, Axel pressa le bouton rouge sur l'accoudoir droit du fauteuil et franchit d'un pas calme le trou dans la haie. Il vit une silhouette en blanc accourir à travers la pelouse.

« Y a-t-il un problème, monsieur ?

— Mon père... Je n'arrive pas à trouver son poulx. Je crois qu'il est mort. »

Histoire officielle

Parler dans son sommeil

« Bauer est mort dans une maison de retraite de Berlin, en juillet 1989, dit Brown. Kremer, l'associé principal de leur petite entreprise de manufacture, avait passé l'arme à gauche quinze ans plus tôt, personne ne sait exactement où. À présent, vous voulez peut-être savoir comment nous avons découvert tout ça. "Mince, les gars, vous avez de fichtrement bons agents à votre service", vous vous dites. Désolé, mais ce n'est pas du tout le cas. Nous savons tout cela grâce au fils du professeur Bauer, Axel, qui est devenu notre ami. Sans lui, on ne saurait que dalle. »

Je trempai le dernier des biscuits aux pépites de chocolat dans le café froid. Mon père regardait ses mains, croisées sagement sur la table devant lui. Hubbard avait les yeux clos. Personne ne me regardait, mais je continuais de maintenir un visage que j'espérais innocent de toute trace du fracas qui me torturait intérieurement.

« Et voilà qui nous amène plus ou moins au terme de l'histoire, dit Brown en se tournant vers la fenêtre et en regardant à travers les épais rideaux de velours le ciel qui s'éclairait. Axel a décidé de s'arrêter devant les portes du consulat américain à Venise, en Italie, il y a deux ans, et de tirer la sonnette. Il était en ville pour participer à un Congrès européen de physique, comme représentant de Cam... comme représentant de l'institution pour laquelle il travaillait à l'époque, peu importe laquelle... et il nous a demandé l'autorisation de passer dans notre camp. Il se trouve qu'il travaillait dans un domaine d'un intérêt considérable pour la communauté scientifique d'ici, ce qui fait qu'il aurait valu pour nous son poids en or quels qu'aient été ses antécédents. Mais voyez-vous, sa raison pour vouloir changer de côté, c'était la culpabilité. Il ne supportait pas d'avoir découvert qu'il était le fils de l'homme qui a effacé les Juifs du territoire européen. Et donc, après qu'on l'a sorti clandestinement d'Italie et récupéré sur le sol des États-Unis, il nous a recraché toute

l'histoire entre de grands hoquets de chagrin et des hurlements de rage anti-Reich. Il nous a montré le journal du premier médecin autrichien, et toute la documentation que son père avait réussi à conserver. Assez pour nous convaincre que tout était vrai, toute cette affreuse histoire, de A à Z. »

Mon père redressa son dos et leva les yeux vers le plafond. « Mais pourquoi n'a-t-on pas révélé cette affaire ? Pourquoi n'a-t-on pas immédiatement informé le monde ? J'imagine que sa valeur, rien qu'en propagande, devrait...

— Devrait quoi, colonel ? C'est de l'histoire ancienne. C'est terminé. Ce qui est fait est fait. Dur ? Soit, mais le fait demeure. Tous les responsables, à notre connaissance, sont morts. L'Europe a changé. Nos relations avec l'Europe ont changé. Que se passerait-il, si nous informions le monde ? Tous les Juifs d'Amérique et du Canada prendraient les armes, assurément. Tous les gauchistes et les intellectuels prendraient le train en marche pour hurler vengeance. Et ensuite, quoi ? L'Apocalypse ? Ça, ou une désescalade bien embarrassante. Qui y gagne, dans un cas ou dans l'autre ? C'est de l'histoire ancienne. Simplement de l'histoire ancienne. Autant s'indigner pour le Trou Noir de Calcutta ou les procès en sorcellerie de Salem. »

Mon père hocha brièvement la tête. Il essayait de bien prendre la chose, mais je vis ses épaules se voûter un petit peu et une expression lasse entrer dans ses yeux. Trop d'orgueil, supposai-je, pour le laisser exprimer son indignation face aux engrenages de la *realpolitik*, rien qu'une résignation lasse : *Soit, c'est votre monde, je m'en remets à vous et à votre génération.*

« Bien, conclut Brown. On en arrive donc à la partie curieuse de cette petite histoire. Moi, j'ai lu le journal du médecin autrichien, Horst Schenck. Mais Mr Hubbard, ici présent, ne l'a pas lu, n'est-ce pas, Tom ? »

Hubbard secoua la tête.

« Le directeur de mon agence l'a lu. Axel Bauer, qui travaille désormais pour nous sous un faux nom avec un cœur plein de vengeance contre toutes choses européennes, nous l'a apporté, donc vous pouvez être bigrement sûrs qu'il l'a lu. Nous avons laissé le président des États-Unis jeter un coup d'œil à un résumé proprement dactylographié... Damnation, c'était la moindre des politesses. Le vice-président, bon, lui, n'a même pas senti l'odeur de ce satané machin. Pareil pour le Secrétaire d'état. Pour autant que je sache, il n'y a que douze personnes dans tout le pays qui ont entendu parler du journal de Horst Schenck. Donc, ce que nous avons besoin que vous nous

disiez, Mikey, c'est comment il se fait, dans une conversation avec votre ami Mr Steve Burns, hier après-midi, comment il se fait que vous ayez attaché tant d'importance à ce même petit patelin de Braunau-am-Inn où toute l'histoire commence et comment il se fait que vous ayez cité les noms de Pözl et de Hitler, précisément ceux du premier couple à avoir consulté le docteur Schenck en 1889 ? Et Auschwitz, où Bauer et Kremer se sont retrouvés en 1942. Comment se fait-il que vous sachiez ça ? Nous avons le droit de savoir, je crois. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Tous les yeux étaient tournés vers moi.

Quel mal pouvaient-ils me faire ? Mon pire crime, à leurs yeux, se résumait à être tombé sur des informations sensibles. Ils ne me prenaient pas sérieusement pour un clone du véritable Michael, introduit à Princeton pour espionner le gouvernement des États-Unis. Ils ne pouvaient pas y croire. Impensable. Jamais ils ne devineraient, même en y passant un million de millions d'années, la vérité vraie, encore plus impensable. Cette abominable vérité qui ne surgissait que maintenant, comme un dragon au-dessus du marigot d'émotions en moi. Cette abominable vérité : c'était moi, Michael Young, qui avait contaminé les eaux de Braunau. Moi, Michael Young, le génocide. Ils croiraient plus aisément que j'étais un androïde venu d'une autre galaxie, ou un chamane aux pouvoirs paranormaux à qui le journal de Horst Schenck était apparu en rêve. Tout serait pour eux plus facile à croire que la vérité.

Ce n'était pas ce que je pouvais raconter à Hubbard ou à Brown qui me brûlait, toutefois, mais bien ce qu'ils m'avaient déjà dit. Ce qu'ils m'avaient dit de Leo, d'Axel, peu importe le nom qu'il pouvait maintenant porter.

Ce que nous avions accompli – et accompli, je le voyais à présent, plus par désir de soulager Leo de son misérable héritage de culpabilité que par altruisme ou grande décision humanitaire – ce que nous avions accompli n'avait pas desserré les tentacules de l'histoire qui l'étranglaient si impitoyablement dans le monde précédent. Non, ces tentacules se nouaient désormais autour de sa gorge avec plus d'énergie qu'avant : ils avaient étranglé et tué tout un peuple, le monde entier.

Et moi ? Putain de vague hors-norme pour Keanu Young, surfeur ès histoire, perché sur la crête du temps passé. Filant dans le tube, dans les grosses déferlantes de la marée et du temps. Pourquoi avais-je accepté d'aider Leo ? Par arrogance ? Par désir de me sentir important ? Non, c'était plus simple que ça, décidai-je. Par stupidité. La stupidité, tout simplement. Ou peut-être, au mieux, la gentille

petite sœur de la stupidité, l'innocence. Ou même la lâcheté. Le monde où je vivais m'effrayait trop, alors pourquoi ne pas en créer un autre ?

« Nous attendons, Mikey. » Hubbard tapotait doucement avec un crayon contre la table.

Je pris une profonde inspiration.

C'était un pari, mais je m'étais plus ou moins habitué aux principes de l'histoire, désormais, et je commençais à pouvoir la déchiffrer.

J'avais une quasi-certitude sur la situation.

« Hé bien, vous savez, déclarai-je, j'y réfléchissais, et je crois que j'ai dû le rencontrer. »

Les yeux amicaux de Brown se posèrent sur moi. « Rencontrer qui, cowboy ?

— Le type dont vous parliez. Pas rencontrer, exactement. Je l'ai vu. »

Avec impatience, mon père claqua de la paume de la main contre la table.

« Quel "type", Michael ? Sois cohérent.

— Cet Axel Baum, ou je ne sais plus quoi.

— Bauer ? Axel Bauer ? Vous pensez avoir rencontré Axel Bauer ? » Hubbard ne pouvait contenir l'emballement dans sa voix.

« Bon, ce n'était peut-être pas lui, dis-je en y réfléchissant avec soin. Mais c'est la seule explication qui me vienne à l'idée.

— Quand l'avez-vous rencontré ?

— Où ? »

Deux questions simultanées de Hubbard et de Brown. Je déglutis en silence. Tout mon pari se jouait ici. Je choisis le regard de Hubbard, le plus aisé à soutenir.

« Quand ? Je ne sais plus vraiment. Il y a deux ou trois semaines. Dans un train, un régional du New Jersey. Je me suis rendu à New York. Un type occupait le siège en face de moi. Je veux dire, ce n'était peut-être pas lui. Je veux dire, votre gars, pour ce que j'en sais, il se trouve sur la Côte Ouest... »

Aussi ignoble que puisse être ce geste, je passai à un cheveu d'exécuter un *Ouais !* à la Macaulay Culkin, la totale avec coup de piston de l'avant-bras et poing serré. Parce que je vis très clairement, à l'expression, à l'absence d'expression dans les yeux de Hubbard, que j'avais tapé en plein dans le mille. On avait relocalisé Leo ici. À Princeton.

J'aurais très bien pu le voir dans un train régional de la compagnie des Transports du New Jersey. Ça n'outrepassait pas les

limites du possible.

« Vous êtes en train de dire que vous avez parlé avec Axel Bauer dans un train entre Princeton et New York ?

— Non, pas du tout. Nous n'avons pas échangé le moindre mot, si je me souviens bien. Il a dormi pendant tout le trajet. Simplement, il... euh, il parlait. »

Les sourcils de Brown montèrent subitement.

« Et je sais, ça paraît dingue, dis-je, mais ça m'a fasciné. Je n'avais encore jamais entendu personne parler dans son sommeil. Je veux dire, vraiment parler. Il n'y avait que lui et moi, personne d'autre à proximité, alors je me suis mis à noter tout ça, vous voyez ? J'ai trouvé ça plutôt cool.

— Cool ? Je ne comprends pas ?

— Oh, pardon, c'est un peu un nouveau mot d'argot. J'ai trouvé ça chouette. J'ai pensé que j'en aurais peut-être l'utilité. Puisque ma matière principale est la philosophie, tout ça ? Alors, j'ai noté une partie de ses mots. »

Je sentais que Hubbard avait envie de jeter un regard vers Brown et que Brown lui intimait par la volonté de ne pas se retourner, de ne pas manifester de signes de faiblesse ou d'hésitation.

« Enfin bref, une fois de retour à l'école, ce soir-là, dans ma résidence universitaire, j'ai commencé à jouer avec certains des mots que j'avais écrits. Il y en avait un tas. Martyr, par exemple, mais c'était peut-être un nom de femme, Marthe. Il a dit Münster ; vous savez, comme le fromage. Nazi. Hitler. Mais je suis presque sûr que c'était Adolf, pas ce que vous avez dit, Alois ? Je me souviens d'Adolf, mais bon, c'est difficile à dire, je veux dire, le type dormait, hein ? On était dans un train en marche. Et puis y a eu Perltsl. J'ai compris ça comme ça. Braunau-am-Inn, il n'arrêtait pas de le répéter. *Que s'est-il passé à Braunau-am-Inn en Haute-Autriche ?* C'est pour ça, je pense, que je l'ai compris comme un nom de lieu. Il le répétait sans arrêt. Un autre mot ressemblait à Schickelgruber, il m'a semblé, mais de toute évidence, ça ne vous dit rien, alors j'ai peut-être mal compris. Et il a dit l'autre nom que vous avez mentionné. Kremer ? Mais il le disait en entier. Johannes Paul Kremer, j'en suis pratiquement sûr. Et Auschwitz. Et un autre, aussi, ça ressemblait à Dachau, mais ça n'a l'air de rien vous dire non plus. Donc, j'ai commencé à noter ces noms et à essayer de bâtir une histoire autour d'eux. Je veux dire, visiblement, le type était allemand. Et vieux. Sauf qu'il citait certains mots anglais. Je veux dire du véritable anglais d'Angleterre. L'Université de Cambridge. Le Collège St-Matthew. Hawthorne Tree Court. Porter's Lodge. King's Parade. Ce genre de choses. Ça ne me disait que dalle, mais j'ai essayé

de construire une histoire autour de lui, c'était peut-être un réfugié du temps des Nazis ? Et ça m'a vraiment travaillé, je me suis baladé pendant des jours, en réfléchissant très fort à ce vieux type. Quelque chose dans ses yeux, il avait dans les yeux quelque chose qui filait la chair de poule. Vraiment, ça m'a fichu un coup. Je me suis dit que je pourrais peut-être écrire une histoire sur lui, un film, pourquoi pas ? Vous savez comment on peut se mettre une idée fixe en tête. J'ai décidé que c'était un Nazi allemand parti vivre en Angleterre, mais il avait un secret coupable. J'ai commencé à me documenter sur les endroits où il pouvait aller, sur ce qu'il pouvait faire. Vous savez, je me suis renseigné sur Cambridge, en Angleterre, à la bibliothèque, tout ça. Et puis, la nuit dernière, je me suis soûlé avec les copains. Je me cogne le crâne contre un mur et j'ai la tête qui devient toute drôle. Le lendemain je me balade partout à moitié plongé dans ce monde imaginaire. J'oublie les trucs les plus élémentaires, le *Discours de Gettysburg*, je veux dire, franchement, vous imaginez, un peu ? Mais en même temps, je me souvenais assez clairement de toutes ces histoires bizarres, comme si c'était plus réel que le monde réel, et mon accent vire au délire. »

Je secouai la tête, abasourdi par tout ça, comme si je continuais de m'éveiller.

Mon père se pencha en avant et me saisit le bras. « Pour l'amour du Ciel, Michael. Combien de fois faudra-t-il que je te dise de parler correctement ? Pourquoi toujours dire *truc*, *filer*, *cool*, *les types* ? Tu étudies à Princeton, tu ne peux donc pas arriver à prononcer une phrase cohérente en bon anglais ?

— Mon gamin fait pareil, commenta Hubbard. Et il est à Harvard.

— Il est à Harvard et il sait *parler* ? lui dis-je sur un ton incrédule. Vous devez en être très fier, monsieur. »

La tension dans la pièce se dissipa un peu, je le sentis.

Leo avait fui St-Matthew à Cambridge pour Venise. Venise pour Washington. En ce moment, il se trouvait ici, à Princeton. J'en avais la conviction, autant que je pouvais en avoir une sur quoi que ce soit.

Il se pouvait très bien, sûrement, qu'il ait pris le train pour New York au cours du mois écoulé ? Mon amnésie couvrirait toutes les failles de mon histoire. Hubbard et Brown auraient du mal à démontrer que j'avais tout inventé. Ils pouvaient le soupçonner, mais quel danger est-ce que je posais, à quiconque ou à quoi que ce soit ?

— Qu'est-ce qui vous amenait à New York, Mikey ? » demanda Hubbard.

Je haussai les épaules. « Que voulez-vous que ce soit ? Les Yankees.

— Vous êtes un supporter des Yankees ?

— Vous devriez voir sa chambre, glissa mon père. Il a des draps rayés noir et blanc.

— Ah ouais ? Moi, je suis fan des Dodgers de Brooklyn.

— Il en faut », répondis-je.

Brown prit la parole pour la première fois. « L'homme du train. Vous dites que ses yeux vous ont impressionné.

— Ils m'ont filé la chair de poule, oui.

— Il semble curieux, continua Brown, que les yeux d'un homme en train de dormir aient un tel effet.

— Il s'est réveillé en arrivant à New York », dis-je, tandis que ma mémoire s'évertuait à se rappeler un détail que Steve avait mentionné plus tôt. Pas Grand Central, non, la gare ne s'appelait pas comme ça. C'était bien la *peine*... Oh ! Ça y est. « Quand nous nous sommes arrêtés à Penn Station, il s'est levé, et j'ai vu ses yeux. Et vous savez, en plus de ce, disons, ce monologue qu'il avait sorti...

— Il ne portait pas de lunettes, alors ? » Brown paraissait surpris.

« Non, dis-je avec conviction. Quoique, à la réflexion... » Je fermai les paupières comme si j'essayais de me représenter la scène. « À la réflexion, il avait une paire de lunettes dans la poche poitrine de son veston. Ouais, j'en suis presque sûr.

— Et de quelle couleur étaient ces yeux remarquables ?

— Le bleu le plus lumineux que vous ayez jamais vu. Ils faisaient un peu plus jeune que son teint, si vous voyez ce que je veux dire. Un bleu de cobalt vraiment perçant.

— Et avait-il une barbe blanche ou grise ? »

La barbe ! Double crotte...

Voilà qui posait problème. Il portait la barbe à Cambridge quand je le connaissais, mais c'était dans une autre vie. Il s'appelait alors Leo Zuckermann, et vivait sous l'identité que lui avait laissée son père. C'était une identité juive et Leo l'avait interprétée à fond. Mais portait-il la barbe, à présent ? Très peu des gens plus âgés que j'avais vus à Princeton portaient la barbe. Il allait chercher à se fondre autant que possible dans la masse, certainement. Par contre, s'il était rasé de près en Allemagne, peut-être s'était-il laissé pousser la barbe comme élément de sa nouvelle identité aux États-Unis. Épineux problème.

« La question est simple, mon ami, répéta Brown. Avait-il une barbe grise ou blanche ?

— Ah, oui, assez simple, c'est sûr, dis-je en fronçant les sourcils avec perplexité. Mais voyez-vous, j'essaie de comprendre si vous me tendez un piège parce que vous pensez que je mens, ou si le type dont nous parlons portait vraiment la barbe quand vous l'avez connu, et s'il

y a juste maldonne. Parce que le type dont je parle, il était rasé. Il avait des cheveux plutôt gris argent, poivre et sel, je crois qu'on appelle ça. Dégarni à peu près jusque là.

— Et si nous vous montrions des clichés de quelques personnes, vous seriez capable de le reconnaître parmi elles ?

— À coup sûr », affirmai-je, toute mon assurance retrouvée. « Ce n'était pas un visage que j'oublierai de sitôt. »

Pour la première fois, Brown s'assit à la table. « Bon, fiston, fit-il, je vous avais entendu parler de Braunau, je n'avais pas la moindre idée de ce que vous alliez raconter. Le professeur Simon Taylor, comme vous l'avez sans doute deviné, il nous a parlé de vous. Il a dit qu'il y avait peut-être là du louche, qui pouvait mériter notre attention. Nous avons pris la liberté de passer et de vous suivre en ville hier après-midi. Quand je vous ai entendu parler des Hitler, de Braunau-am-Inn et du reste, tranquille, en plein air, comme ça, je dois le dire : j'ai failli sauter hors de mon falzar. Ça semblait incroyable qu'un jeune étudiant puisse connaître ces noms en demeurant réglo. Mais je suppose que votre explication est la seule solution sensée. Vous avez écouté un vieil homme parler dans son sommeil. J'aurais sans doute dû y penser moi-même. Comme disait Sherlock Holmes, lorsqu'on a éliminé l'impossible, alors ce qu'il reste, aussi invraisemblable que ce soit, doit tout bêtement être la vérité. »

À son tour, Hubbard se leva. Il écarta les rideaux et la blanche lumière crue de l'aube emplît la pièce, me blessant les yeux. Mon père se remit debout lui aussi, mal assuré.

« Donc, nous pouvons ramener notre fils à la maison, à présent ?

— Vous pouvez faire de lui tout ce qu'il vous chante, mon colonel. Je regrette seulement de vous avoir fait perdre tant de temps. Mais vous avez entendu l'histoire que j'ai dû raconter, il valait mieux vérifier.

— Je comprends.

— Et vous, Mikey, vous comprenez, n'est-ce pas, le serment que vous avez prêté ? »

Je hochai la tête tout en me levant à mon tour et en m'étirant. Mes cuisses se couvraient de chair de poule dans l'air frisquet. Je n'arrivais pas à croire que je portais toujours le fichu short en coton que j'avais enfilé la veille au matin.

Une idée soudaine me frappa. « Et Steve ? demandai-je. Qu'avez-vous fait de lui ?

— Ce qu'on en a fait ? Nous n'en avons rien fait, Mikey. Il a regagné depuis des heures sa résidence universitaire sur le campus.

— Vous vous trompez complètement sur son compte, vous savez,

fis-je. Cette histoire d'homosexualité dont vous le soupçonnez. Je ne sais pas d'où vous sortez ça, mais ce n'est pas vrai. Pas vrai du tout. »

Les yeux de Brown s'écarquillèrent légèrement. « Non ? Hé bien, merci de cette information, Mikey. » Il hocha lentement la tête en me regardant, et je sentis un nouveau frisson me parcourir quand il se tourna vers mon père. « Vous comptez rentrer directement chez vous, mon colonel ? Nous avons réservé une chambre au *Peacock Inn*, sur Bayard Lane, un bon établissement, très confortable, ce sera peut-être plus pratique. »

Je me retournai rapidement vers mon père. « C'est une bien meilleure idée, Papa, monsieur... » Oh, merde, comment est-ce que je dois l'appeler ? « ...allons prendre le petit-déjeuner là-bas. Ça vaudra beaucoup mieux que de reprendre la route du Connecticut. »

Oh non, pas question que je quitte Princeton. Pas avant d'avoir retrouvé Bauer. Zuckermann. Quel que soit son nom actuel. Où qu'il puisse être en ce moment.

Histoire secrète

Une vie solitaire

« Hé bien, voilà ce que j'appelle un établissement agréable », jugea ma mère, debout dans l'entrée étroite du *Peacock Inn* – l'auberge du Paon ! –, le plancher grinçant sous ses pieds.

— On dirait un hôtel anglais », renchérit mon père avec un hochement de tête décisif d'approbation.

Un hôtel anglais, pensai-je. Ben tiens.

Des marches peintes en blanc nous avaient conduits à une véranda, du genre de celles où les petites vieilles s'assoient en tricotant dans leur rocking-chair tandis que leurs petits-enfants dissimulent leur collection de cartes de base-ball au fond de caches secrètes dans l'espace vide au-dessous. À l'intérieur, ni plastique ni verre fumé, pas de moquette en nylon, de mobilier pseudo hindou en osier, de tissu gris ou de stencils futiles sur les murs, de faux chintz vert pâle, de collections de gravures assorties encadrées en bois de frêne, de hurlement d'imprimante d'ordinateur derrière le comptoir de la réception, pas de grille en plastique blanc verrouillée sur un bar fermé, pas de staccato de vieilles cacahuètes gobées par un tuyau d'aspirateur qui mugissait au loin dans une salle de conférence, ni de remugle rémanent de la soirée cubaine de la veille ni d'atmosphère mélancolique d'échec financier géré par un personnel minimal en pantalon polyester – en fait, il régnait ici une agréable pénombre, on s'y sentait chez soi et, d'une façon ni forcée ni prétentieuse, dans un style de pittoresque rural, élégant et chic.

« Quand es-tu descendu dans un hôtel anglais pour la dernière fois ? » demandai-je à mon père. Il émit un grognement neutre et nous poursuivîmes pour entrer dans la salle à manger. Peut-être, sous l'hégémonie nazie, tous les hôtels étaient-ils encore des palaces à la Agatha Christie ou de pimpantes pensions de famille à la Margaret Lockwood. Mais j'en doutais, quand même.

Ici, le petit-déjeuner était bon. Pas de sirop d'érable à laisser

pleuvoir sur le bacon ni de célèbres pancakes, mais d'énormes muffins duveteux, des viennoiseries lustrées, des pichets de jus d'orange, d'énormes tasses en porcelaine pour le café et une grande assiette de fruits. Dans un hôtel anglais, on aurait appelé ça un plateau de fruits frais, mais ici, la femme qui nous servait et qui donnait l'impression d'être la propriétaire, nous dit en la déposant sur notre table : « ...et voici une assiette de fruits pour vous. » J'aimais bien.

Je mordis dans un des muffins et une grosse myrtille dont je n'avais pas soupçonné l'existence explosa de tout son jus sur ma langue.

« Gn, dis-je. Je ne me doutais pas que j'avais aussi faim.

— Tu as raison, mon chéri. Régale-toi », dit ma mère en fendant un raisin en deux et en l'introduisant dans sa bouche entre le pouce et l'index. D'une certaine façon, elle semblait porter des gants.

« Le jeune homme qui nous a conduits ici », dit mon père en attaquant une de ces pâtisseries sur laquelle trône une moitié d'abricot, tournée vers le bas de façon à évoquer un jaune d'œuf, « revient dans six heures. Nous devrions pouvoir bien nous reposer avant de rentrer à la maison.

— À ce propos, fis-je. Je crois que je vais rester. »

Ma mère laissa choir son couteau dans l'assiette et tourna des yeux inquiets vers moi. « Mon chéri !

— Non, c'est vrai, lui dis-je. J'ai la mémoire qui revient de plus en plus. J'ai... tu sais, du travail. C'est la période des révisions.

— Mais tu es toujours souffrant. Tu devrais te reposer. Ta mémoire reviendra aussi bien à la maison qu'ici. Mieux. Pense comme Bella sera contente de te revoir. Tu pourrais visiter avec elle tous tes endroits préférés. »

Bella ? Voilà autre chose.

« Je lui écrirai, dis-je en tapotant la main de ma mère. Elle comprendra. »

Ma mère me lâcha la main comme si elle avait été piquée, et poussa un petit couinement. « Chéri ! Tu vois bien, tu n'es pas complètement rétabli.

— C'est vrai, maman. Je vais bien. Je t'assure.

— Tu as encore la tête un peu dérangée. Écrire à un chien – ça n'a rien de normal, mon chéri, et tu le sais. »

Oups.

« Je plaisantais, maman, c'est tout. Je te taquinais.

— Oh. » Un peu rassurée, ma mère retrouva son calme. « Hé bien, ce n'est pas malin. »

Nous parlions sur ce ton curieusement bas que les familles

emploient dans les restaurants, comme si un mot sur deux était cancer. L'effort m'épuisait.

« Écoute », déclarai-je d'une voix normale qui ressembla à un hurlement, après tous les échanges précédents. « Il faut que je reste ici. Le semestre n'a plus que quelques semaines. »

Mon père leva les yeux de son journal. « Ça ne manque pas de bon sens, Mary.

— Ce n'est pas comme si j'avais la fièvre, ou je ne sais quoi. Si j'oublie des choses, Steve me rafraîchira la mémoire. »

Mon père se rembrunit. « Qui est ce Steve Burns ? demanda-t-il. Je ne me souviens pas que tu l'aies déjà mentionné.

— Bah, si c'est pas Steve, ce sera Scott, Ronnie ou Todd... n'importe qui.

— Todd Williams est un jeune homme très bien, décréta ma mère. Tu te souviens de sa sœur, Emily ? Tu sortais danser avec elle, quand les Williams vivaient à Bridgeport.

— Oui. Bien sûr. Des gens sympa. Scott veillera sur moi.

— Bon, à toi de voir, évidemment », jugea mon père. Il se pencha en avant et baissa la voix. « Tels que je connais les gens du gouvernement, ils vont continuer de s'intéresser à toi.

— Tu veux dire qu'ils ne m'ont pas cru ?

— Ne dis pas de bêtises. Je dis simplement, fiston, qu'ils vont vérifier les faits. En détail. Ils sont extrêmement minutieux. Une fois qu'un dossier est ouvert, il le reste. Donc, n'oublie pas de ne parler de tout ceci à personne, et d'éviter les ennuis. »

J'opinaï. « Quelqu'un veut le dernier muffin ? »

Je rentrai en traversant le campus, en me sentant pour la première fois totalement seul à Princeton. Je ne savais pas où vivait Steve, où se trouvait sa résidence, quels lieux il fréquentait ni comment je pourrais me débrouiller pour le savoir. L'idée me vint que les événements de la nuit dernière avaient pu tellement effrayer Steve qu'il s'efforcerait désormais de garder ses distances avec moi. Manifestement, je devrais me débrouiller tout seul pour accomplir ce qu'il fallait.

J'avais accompagné d'un salut joyeux le départ de mes parents du *Peacock Inn* et dans ma poche crissaient cinq cents dollars en beaux billets tout neufs.

« Vous comprenez, je ne me souviens pas du code que je dois taper pour récupérer de l'argent dans les murs, avais-je expliqué à mon père. Il m'est totalement sorti de la tête. »

Il avait craché au bassinet avec une facilité déconcertante. Étions-

nous riches ? Ce ne serait peut-être pas si mal de vivre dans cette Amérique de *Peacock Inns*, de pères fortunés et de chiens appelés Bella.

Mais il y avait quelque chose... une atmosphère ambiante qui ne me plaisait pas. En partie, ça venait de ce qu'ils avaient dit sur Steve, en partie de ce que j'avais la sensation, quasiment depuis le début, qu'il manquait quelque chose ici. Pas seulement le fait que le rock'n'roll paraissait avoir oublié de passer ici. Les choses étaient *chouettes* et *épatantes*, il n'y avait pas de *mecs*, et rien n'était *cool*. Il y avait beaucoup de *Mince*, de *flûte* et de *saperlipopette*, ce qui ne cadrerait pas avec ce que je connaissais des États-Unis par le cinéma. Mais après tout, on s'exprimait peut-être ainsi, dans les grandes universités. Mais autre chose clochait.

J'entendis un bruit de moteur derrière moi et m'écartai pour laisser passer un tracteur de pelouse. Le chauffeur, un homme d'un certain âge, me remercia d'un salut et descendit pour charger une longueur de tuyau sur sa remorque.

« Salut, Mikey ! » Une main s'abattit sur mon épaule.

« Oh, salut ! » répondis-je. C'était Scott. À moins que ce ne soit Todd. Voire Ronnie. Un des trois.

« Comment va le rosbif ?

— Bah, ça va. Je me sens bien. Tout commence à me revenir. Retour à ma bonne vieille identité américaine.

— Ah ouais ? Tu continues à parler comme le roi d'Angleterre.

— Ouais, je sais. » Je soupirai. « Mais la mémoire me revient. Le doc Ballinger a dit que ça prendrait quelques jours.

— Donc, on va pas te voir sur le tertre ?

— Pardon ? Oh, le *tertre* ! Non, je crois qu'il ne faut pas compter sur le base-ball pour le moment. » Je frissonnai à cette perspective. « C'est moche, je sais, mais que veux-tu ?

— Mince, Mikey. T'as vraiment mal choisi ton moment... hé, attention ! » Scott, ou Todd, enfin, peu importe, s'écarta d'un bond tandis que le tracteur de pelouse nous dépassait en tousotant. Je n'avais pas l'impression qu'il ait risqué d'être renversé, mais cela ne l'empêchait pas d'être furieux. « Hé là, toi ! » lança-t-il.

Le chauffeur arrêta le tracteur et jeta à Todd/Scott/Ronnie un coup d'œil craintif par-dessus son épaule. « Moi, monsieur ?

— Oui, toi, le boy ! Pourquoi tu ne regardes pas où tu vas, bon sang ?

— Pardon, monsieur. J'ai cru qu'il y avait largement la place.

— Hé bien, la prochaine fois, ouvre bien tes yeux de nègre, le boy, compris ?

— Oui, monsieur. Pardon, monsieur. »

J'observai, pulvérisé par le choc. D'un seul coup, je savais ce qui manquait à ces lieux, et je me sentis sot et coupable de ne pas l'avoir remarqué tout de suite.

Tous les étudiants que j'avais vus étaient blancs. Tous, sans exception. Blancs comme une honte.

Le tracteur s'en fut.

« Moricauds ! » Scott/Ronnie/Todd cracha sur l'allée. « Ils ont aucun respect.

— Tu es complètement...

— Hein, quoi ?

— Complètement digne de respect, dis-je, tu es très digne de respect.

— Oh, bien sûr. » Il hocha la tête. « Bien sûr, j'en suis digne. Bon, alors, Mikey, qu'est-ce que tu fabriques, aujourd'hui ?

— Oh, j'ai du travail à rattraper », répondis-je, la gorge sèche. « On se verra plus tard, peut-être.

— Sûrement. À plus tard, mon pote.

— Oh, au fait », lançai-je après lui, sachant désormais que j'avais besoin de retrouver Steve, un besoin sérieux, que cela plaise ou non à Steve. « J'ai totalement oublié où se trouvait la résidence universitaire de Steve.

— Burns ? Il est à Dickinson.

— Dickinson, c'est ça. Bien sûr.

— Mais fais gaffe à lui, Mikey. Tu connais les rumeurs. » Scott/Todd/Ronnie laissa pendre sa main à son poignet et rejeta sa tête en arrière dans la pose d'un lys courbé.

« Oh, c'est des conneries, tout ça, répondis-je. Il sort avec Jo-Beth. Tu sais, la serveuse de chez PJ ?

— C'est vrai ? Punaise, elle est gironde. *See you later*, vieille branche, vieille canaille. »

Il en fallait beaucoup pour que je n'aime pas quelqu'un. Mais Ronnie/Todd/Scott, décidai-je, était un vrai connard.

Mais qui sait. Qui sait, me dis-je en suivant les trois itinéraires différents qu'on m'indiqua jusqu'à Dickinson Hall, si ce n'était pas moi, le connard. Si l'Amérique n'avait pas dû affronter l'Europe tant d'années durant, peut-être Todd/Ronnie/Scott serait-il quelqu'un d'autre. C'était moi qui lui avais fait ça.

Qu'est-ce que je racontais ? C'étaient les gènes, les gènes, rien d'autre. Je veux dire, prenez le père de Leo, Dietrich Bauer. Un salopard qui va à Auschwitz pour aider à éliminer les Juifs dans un monde, et un salopard qui va à Auschwitz pour aider à éliminer les

Juifs dans un autre. Et son fils, un type bien dans les deux mondes, un peu enclin à prendre la culpabilité sur sa personne, tout de même.

Cependant, c'était de la prédétermination, quel que soit l'angle sous lequel on abordait ça. La volonté de l'histoire ou celle de l'ADN. Que devenait la volonté de l'homme ? Peut-être trouverais-je des notes de philosophie dans ma chambre à Henry Hall qui m'aideraient à négocier ce labyrinthe particulier. Pour l'instant, Dickinson se trouvait devant moi.

Un étudiant rouquin étreignant une pile de livres venait d'en émerger.

« Burns ? Au fond du couloir, porte 105. Là-bas, sur la gauche.

— Ouah, muchas gracias, mec.

— Hein ?

— Rien, rien, juste une expression de gratitude venue d'une autre époque.

— Ah. D'accord. De rien. »

Steve ouvrit la porte en se frottant des yeux pleins de sommeil.

« Hé bien ? dis-je. Tu ne m'invites pas à entrer ?

— Bon Dieu ! dit-il en s'effaçant pour me laisser passer. J'espérais avoir rêvé tout ça. »

Les murs de Steve étaient tapissés de posters. Un portrait de Duke Ellington – donc, lui, il avait survécu aux courants contraires de l'histoire, pensai-je avec satisfaction, c'était déjà quelque chose – et des tas d'images de filles. Le genre Pamela Anderson, grandes, mamelues, blondes avec des yeux froids et mi-clos et assez de blush pour repeindre la Maison-Blanche en rouge brique.

« Hum ? dis-je en les inspectant. La dame proteste trop, me semble-t-il.

— Écoute, Mike, dit Steve en serrant la ceinture de sa robe de chambre, réglons une chose tout de suite. Arrête ce genre de trucs, tu veux ? J'ai déjà assez d'ennuis comme ça.

— Des ennuis ? Comment ça, des ennuis ? »

Il secoua la tête.

« Qu'est-ce qu'on t'a raconté, la nuit dernière ?

— Rien. » Il alla en traînant des pieds vers une machine à café. « Ils n'ont rien dit. Ils se sont contentés de sous-entendus. Ils avaient entendu dire que j'avais des “problèmes psychologiques” et des “amitiés singulières”. C'était leur façon de me mettre en garde à titre amical, je suppose.

— Je regrette, dis-je. Je suis vraiment désolé, je ne voulais pas t'entraîner dans tout ce bazar. Je n'avais aucune idée... aucune idée que l'Amérique était ainsi.

— Hé bien, si. Le monde est comme ça. Tu prends un café ?

— Merci. Tu sais, d'où je viens, on a quelque chose qui s'appelle le politiquement correct.

— Nous aussi.

— Non, mais ça signifie qu'on a des problèmes si on ne donne pas les mêmes droits aux femmes, aux handicapés, et aux gens de toutes sortes d'origines ethniques, les Noirs, les Asiatiques, les Hispaniques, les Indiens d'Amérique, tout ça et, bien sûr, les gays. C'est-à-dire, les lesbiennes et... tu sais, les pédales, ou je ne sais pas comment vous dites, ici. Si on te soupçonne d'être insultant, raciste ou même légèrement condescendant vis-à-vis de n'importe lequel de ces groupes, tu peux être renvoyé de ton travail, poursuivi en justice... tu es un paria.

— Tu plaisantes, là ?

— Non, non. C'est vrai. Les homosexuels s'appellent des gays et ils organisent des défilés et des marches de la Fierté gay, des fêtes de Mardi Gras, et dans les villes, des rues et des quartiers entiers sont dédiés à des boutiques gays, des bars gays, des restaurants gays, des banques gays, des compagnies d'assurance gays, de tout ce qui est gay. Seulement, c'est un peu plus compliqué que ça, parce qu'ils ont recommencé à employer le mot *pédé*, tout comme les Noirs se traitent de *nègres*... Ça s'appelle une reconquête, un truc comme ça. À Hawaï, les gays ont même le droit de se marier. Il y a un mouvement de contre-attaque des gens de droite, évidemment. Les gauchistes trouvent qu'il y a encore beaucoup de discrimination, les bigots trouvent qu'on est allé trop loin et que le politiquement correct est une contamination anti-Américaine.

— Tu es un ange tombé du ciel, c'est ça ? Tu me parles du paradis, là.

— Le paradis, non. » Je songeai à la criminalité et au SIDA, à la haine raciale et au terrorisme, aux crises de folie sur les routes et aux fusillades tirées d'une voiture en marche, aux milices, aux intégristes et aux marées noires, aux bébés accros au crack et à tout le bazar. « Je te parle simplement du monde que je connais. Ce n'est pas le paradis, crois-moi.

— Écoute, Mikey, je te prépare un café, et ensuite, il vaudrait mieux que tu le boives et que tu t'en ailles. J'ai du travail. Je vis ici, dans cette Amérique réelle. Celle qui existe. Je termine la fac, je me trouve une femme et un emploi et je vis ma vie, OK ? C'est comme ça que ça marche.

— C'est ce que tu veux ?

— La question n'est pas là, Mike, c'est comme ça.

— Est-ce que tu veux dire que tout le monde vit comme ça ? Des familles nucléaires classiques ?

— Oh, bien sûr, y a les excentriques, les gauchistes, les communistes, les vicieux dans les ghettos qui vivent comme des porcs. Tu crois que c'est ça que je veux pour moi ?

— Steve ? Est-ce que tu crois que tu peux me faire confiance ? »

Il me regarda avec des yeux qui luttèrent pour retenir des larmes. « Te faire confiance ? Bon Dieu, je te connais même pas.

— Non, mais tu me connaissais, avant. Quand j'étais américain et qu'on était amis, je suis toujours la personne que tu connaissais à ce moment-là.

— Mais je ne te connaissais pas, à l'époque, Mikey. Je te connaissais à peine. Plutôt, c'est à peine si toi, tu me connaissais.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Nous étions amis. »

Steve secoua la tête. « J'ai menti, pour ça. On n'a jamais été amis. L'autre nuit, à l'A&B, c'était la première fois que je passais du temps avec toi. Je t'avais vu sur le campus. Je te suivais partout sans que tu t'en aperçoives. Je déteste le base-ball, mais chaque fois que tu lançais, j'étais là, je regardais. L'autre nuit, je t'ai entendu dire à quelqu'un que tu allais à la Clio suivre le débat, alors j'y suis allé aussi. J'étais assis derrière toi. Et ensuite, toi et Todd et Scott et tes lourdauds de copains, comme vous vous ennuyiez, vous êtes partis à l'A&B, et j'ai suivi. J'étais assis tout près pendant que vous vous soûliez et je me suis retrouvé mêlé au groupe. »

La machine à café chuintait et glougloutait, si bien que j'y allai et que je versai deux tasses. La machine était une Krups, je remarquai. Certaines choses ne changeaient pas.

« Et là, tu es devenu bizarre, dit Steve. Tes copains se sont affolés et je suis resté seul pour te reconduire dans ta chambre et m'assurer que tu allais bien. Lorsque je suis revenu le lendemain matin, je crois que je savais qu'il t'était arrivé quelque chose. À cause de tes yeux. Il y avait une différence dans ton regard. »

Il alla à un bureau, ouvrit un tiroir et en sortit une chemise. Il me la tendit et s'assit dans un fauteuil, avec son café.

« Tu vois, je connais assez bien ton visage, dit-il pendant que je parcourais les photographies. Si quelqu'un pouvait déceler une différence chez toi, ce serait moi. »

Il y en avait des centaines. Moi en train de traverser le campus tout seul. Moi en train de rire en compagnie de Todd, Scott et Ronnie. Moi en tenue de base-ball, en train de lancer, de manier la batte, de donner des coups de poing dans le vide, de me pencher en avant, les poings sur les hanches, de fusiller du regard le batteur. Moi en

manteau d'hiver, les épaules voûtées contre la neige. Moi en train de ramer sur un lac. Moi en train de bronzer. Moi en train de lire sur la pelouse. Moi avec mon bras sur les épaules d'une fille. Moi en train d'embrasser une fille. Moi en très gros plan, regardant droit devant, juste hors champ, comme si je savais qu'on m'observait. Je refermai le dossier.

« Ouah, je dis.

— Donc, maintenant, tu vois.

— Steve, je suis tellement désolé.

— Désolé ? De quoi es-tu désolé ?

— Tu as dû être tellement malheureux. Si seul. »

Il baissa les yeux vers son café. « Oui, je vais devoir m'habituer à ma propre compagnie, non ? Pour le restant de ma vie. Qu'est-ce que ça change ?

— Si ça peut compenser, fis-je, je crois, d'après le peu que j'en ai vu, que Scott, Todd et Ronnie sont de gros connards. »

Steve sourit. « Ça, c'est bien vrai.

— Et je n'arrive pas à croire, je ne peux pas, avec ce que je sais de moi, que j'aie pu être très heureux ici.

— Non ? C'est ce que je pensais de toi. Je me disais qu'il te manquait quelque chose. Bien sûr, j'espérais que... » Sa voix s'éteignit.

Je bus mon café, avec en tête un mélange de commisération, de vanité et de planifications sérieuses.

« Et l'Angleterre ? me demanda Steve. Tu étais heureux, là-bas, dans ton autre monde ?

— Je ne sais pas. Je crois, oui. Je suppose... Je suppose que, comme toi, je faisais un peu la gueule à l'idée de trouver un emploi, de me marier et m'installer, d'acheter une maison, tout ça. J'avais perdu de vue l'essentiel.

— Et tu vois l'essentiel, à présent ?

— L'essentiel, c'est que rien n'est essentiel. C'est ça, l'essentiel.

— Super. L'étudiant en philosophie a parlé. »

Je m'assis sur le bureau. « Tu t'attendais à quoi ? C'est moi qui t'ai fourré dans ce pétrin, tu t'attendais à ce que j'aie des réponses ?

— Donc, la vie continue, hein ? Et ton monde de fêtes de Mardi Gras et d'égalité des droits, et de mariages à Hawaï ? Je tape deux fois mes chaussons couleur rubis, je fais un vœu de toutes mes forces et je me retrouve là-bas, c'est ça ? Où peut-être que je trouve un lieu mystique où je peux passer la main à travers un mur pour entrer, comme dans ton univers parallèle ? Ou peut-être que tu vas me dire que c'est mon destin de me battre pour un monde meilleur d'amour fraternel, et que je vais devenir un chef rebelle, le fondateur d'une

nouvelle Amérique qui conduira ses enfants vers la Terre Promise. Et ensuite, tu disparaîtras dans un nuage de fumée ? C'est ça, le plan ?

— Non, Steve, dis-je. Ce n'est pas ça, le plan. Écoute-moi, et je vais te le dire, le plan. »

J'ai parlé. Il a écouté. Et le plan a été établi.

Histoire du cinéma

L'arnaque

FONDU SUR SCÈNE 1 :

DICKINSON HALL, CAMPUS DE PRINCETON - EXTÉRIEUR APRÈS-MIDI

Nous faisons un PANO en hauteur depuis le rez-de-chaussée et parcourons l'extérieur de Dickinson Hall, avançant vers la fenêtre du premier étage.

SCÈNE 2 :

CHAMBRE DE STEVE, DICKINSON HALL - INTÉRIEUR APRÈS-MIDI

STEVE tient une petite carte plastifiée et donne des instructions précises à MICHAEL, qui écoute avec attention.

STEVE

Bon, voilà la carte de bibliothèque. Tu te souviens comment nous avons retiré les livres, la dernière fois ? C'est le même principe. Ici, ton numéro d'étudiant. Apprends-le par cœur, OK ? Chaque étudiant connaît le sien par cœur, ça paraîtrait un peu bizarre si tu devais tout le temps consulter la carte.

MICHAEL opine. STEVE lui tend un sac à provisions.

STEVE

(qui poursuit)

Et tu es sûr de savoir comment les carts fonctionnent ? Exactement comme je t'ai montré. C'est vraiment tout simple.

MICHAEL

Exactement comme tu m'as montré.

STEVE

Et voici le plan du campus. Tu connais l'emplacement de la plupart des points de repère, à présent. Cette chambre. Ta chambre à Henry. Bon...

(devenant grave)

Je sais que ça peut paraître dingue, mais dorénavant, quand nous nous rencontrerons, on ne parle plus de ça, sauf chez PJ ou à l'A&B. Les types qu'on a rencontrés hier au soir...

MICHAEL

(choqué)

Tu crois qu'ils pourraient installer des mouchards dans nos chambres ?

STEVE

(encore plus choqué)

Hé, on n'est peut-être pas dans la nation idéale, mais ce n'est pas l'Europe nazie. On n'encourage pas la délation, ici.

MICHAEL

Non, pas ce genre de mouchards ! Des micros, pour écouter ! Tu sais, avec des fils.

STEVE

Ah, d'accord. Ouais, je dis que la possibilité existe, c'est tout.

MICHAEL

Big Brother se porte bien.

STEVE

Hein, quoi ?

MICHAEL

Big Brother. Comme dans la phrase *Big Brother* vous regarde. C'est tiré d'un roman de George Orwell qui n'a jamais été écrit.

STEVE

George Orwell ? Tu parles du même ?

STEVE est allé à son bureau et a commencé à ramasser des papiers et un appareil photo.

MICHAEL

Tu as entendu parler de lui ?

STEVE

Tu rigoles ? Chaque gamin en Amérique est forcé de se taper *Tombent les ténèbres*.

MICHAEL

Tombent les ténèbres ? Quand est-ce qu'il a écrit ça ?

STEVE

(rangeant l'appareil photo dans un sac en nylon bleu)

Oh, à la fin des années trente, je crois. C'est un peu le chef-d'œuvre du monde libre. Orwell a été fusillé au cours de la rébellion britannique de 39. J'en ai un exemplaire quelque part, je te le prêterai.

MICHAEL

Merci. Et je te parlerai de 1984 et de *La ferme des animaux*. Ça va te scier.

STEVE

(content de la formule)

Me scier ? C'est une sacrée expression.

STEVE introduit sous sa chemise et dans sa manche une longueur de câble sortie du sac en nylon. Le câble se termine par un petit appareil qui se niche dans sa main gauche. Nous voyons sur cet appareil de minuscules boutons de commande et une rangée de petits voyants rouges.

MICHAEL suit la procédure avec surprise, totalement incapable de comprendre. STEVE, d'un mouvement de la tête, indique le sac.

STEVE

Jette un coup d'œil dans le sac.

MICHAEL s'accroupit.

UN AUTRE ANGLE : du POINT DE VUE de la caméra à l'intérieur du sac, nous voyons le visage de MICHAEL suspendu au-dessus de nous en GROS PLAN, qui regarde avec curiosité.

RETOUR sur la main de STEVE, qui manipule avec dextérité l'appareil de contrôle : le voyant rouge s'allume.

RETOUR au GROS PLAN sur le visage perplexe de Michael, qui passe à un ZOOM PLUS LARGE en un PLAN MOYEN. Le contraste change et puis...

Subitement, l'image SE FIGE.

RETOUR sur STEVE qui sourit d'un air triomphal.

STEVE

Encore un pour ma collection de Michael Young.

MICHAEL est impressionné par le dispositif.

MICHAEL

Sale petit soursnois...

STEVE

Ouais, ben, c'est un des avantages d'être une triste tapette solitaire, je suppose. On apprend l'espionnage.

Il lui adresse un clin d'œil guilleret en soulevant le sac et tient la porte ouverte pour que MICHAEL sorte le premier.

Plan fixe sur le visage encore souriant de STEVE au passage de MICHAEL. Les yeux de STEVE suivent MICHAEL qui sort de la pièce, puis le sourire disparaît.

Il est remplacé par une expression de faim et de désespoir.

FONDU SUR SCÈNE 3 :

BIBLIOTHÈQUE FIRESTONE, PRINCETON - EXTÉRIEUR APRÈS-MIDI
MUSIQUE :

Panoramique sur la bibliothèque Firestone, qui descend à partir de l'énorme tour.

SCÈNE 4 :

BIBLIOTHÈQUE FIRESTONE, PRINCETON - INTÉRIEUR APRÈS-MIDI
À l'intérieur de la bibliothèque, MICHAEL transporte une pile de livres dans un couloir. Il arrive à une porte où l'on lit :

SALLE DE FLASHAGE

MICHAEL entre. Il y a quelqu'un d'autre, un UNIVERSITAIRE D'UN CERTAIN ÂGE, penché sur une machine, dont une douzaine d'exemplaires occupe la pièce.

MICHAEL
(sur un ton engageant)

Salut !

L'UNIVERSITAIRE lui jette un regard noir par-dessus son épaule avant de revenir à son travail.

MICHAEL hausse les épaules et se dirige vers la machine la plus éloignée de L'UNIVERSITAIRE revêche.

SCÈNE 5 :

BÂTIMENT DE MECANIQUE QUANTIQUE, PRINCETON, MÊME MOMENT -
EXTÉRIEUR JOUR

La MUSIQUE continue.

STEVE est assis, appuyé contre un grand châtaignier, son sac en nylon bleu posé par terre à côté de lui.

Sur les genoux de STEVE, un carnet de dessin, vers lequel nous AVANÇONS.

Un dessin très compétent de la statue en bronze du *Triomphe de la Science* qui se dresse devant le bâtiment de Mécanique quantique.

STEVE donne l'impression de dessiner : levant et baissant les yeux entre la statue et le carnet sur ses genoux.

Série de PLANS sur :

Le VISAGE de STEVE, qui semble regarder en direction de la statue...

Le POINT DE VUE de STEVE : des PROFESSEURS et des ETUDIANTS qui entrent et sortent du bâtiment...

Le POUCE GAUCHE de STEVE : en train de manipuler le petit appareil de contrôle...

LE SAC EN NYLON BLEU et le petit trou sur son côté, par lequel nous pouvons tout juste discerner le reflet à la surface d'un objectif.

BIBLIOTHÈQUE FIRESTONE, SALLE DE FLASHAGE - INTÉRIEUR,
MÊME HEURE

La MUSIQUE continue :

MICHAEL se tient devant la machine de flashage et la regarde, la trouvant assez impressionnante. Elle ressemble à un scanner, mais la disposition et la conception des contrôles lui sont terriblement étrangères.

Il ouvre le premier livre de sa pile. Nous en voyons le titre. *Gloder : les jeunes années* par Charles B Flood. Un autocollant orange fluo dans le coin supérieur droit de la jaquette annonce : TEXTE FLASHABLE.

MICHAEL ouvre le livre et le feuillette à peu près jusqu'au milieu du volume, en lisant en diagonale des pavés de texte. Il retourne ensuite l'ouvrage et examine le dos, le scrutant de haut en bas, et il tâte avec le pouce. Il est surpris de ne rien sentir.

Puis, il place le livre, LE DOS VERS LE BAS, dans une petite gouttière sur la machine, où il est fermement agrippé. La machine produit un *bip* discret quand le livre s'insère dans la rainure.

Un affichage sur le panneau avant lui demande de *taper le matricule d'étudiant*.

MICHAEL obéit.

L'affichage annonce : *Bienvenue, Michael D Young*.

MICHAEL sourit.

L'affichage change pour afficher : *Nbre de pages ? 1=TOUTES, 2=SÉLECTION*.

MICHAEL tape 2.

L'affichage demande *Sélection ?*

MICHAEL tape 1-140.

L'affichage demande : *Insérer cart*.

MICHAEL sort de son sac une petite cart noire et la glisse

dans une fente sous l'écran d'affichage principal.

La machine produit un léger vrombissement et l'affichage annonce : *Flashage en cours, veuillez patienter.*

MICHAEL regarde les livres suivants dans sa pile : parmi eux, nous notons *Gloder : l'aristocrate* par A L Parlange, *Le prince Rudolf ?* par Mouton et Grover et *Les Kampfpapieren de Gloder : nouvelle traduction* annotée par A C Spearman. Tous portent le même autocollant orange fluo qui annonce TEXTE FLASHABLE.

La machine émet un bip, la cart est éjectée, MICHAEL regarde l'écran, qui annonce *Flashage terminé : retirez la cart.* MICHAEL s'exécute.

L'écran affiche : *Les données flashées s'effaceront le 29/06/96.* MICHAEL griffonne *Gloder : jeunes années* sur l'étiquette de la cart et prépare le livre suivant pour le flashage.

SCÈNE 7 :

BÂTIMENT DE MECANIQUE QUANTIQUE - EXTÉRIEUR, MÊME HEURE
La MUSIQUE continue :

STEVE est toujours assis sereinement sous le châtaignier, apparemment en train de dessiner.

Nous voyons le sac en nylon.

Nous voyons la main gauche de STEVE.

Gros plan sur l'objectif dans le sac.

La MUSIQUE monte vers un paroxysme.

Maintenant, un montage de PLANS animés qui se figent en CLICHÉS de gens qui entrent et qui sortent du bâtiment :

UN COUPLE DE FEMMES QUI RIENT, EN SE TENANT PAR LES ÉPAULES.

UN ÉTUDIANT AUX ALLURES DE GEEK QUI REDRESSE SES LUNETTES.

UN HOMME PLUS ÂGÉ, POSÉ, AVEC DES LUNETTES DE SOLEIL.

UN VIEUX PROFESSEUR EXCENTRIQUE AVEC LES CHEVEUX EN BATAILLE.

QUATRE JEUNES ÉTUDIANTS, EN TRAIN DE MANGER DES GLACES.

UN HOMME D'UN CERTAIN ÂGE, DE PROFIL, QUI DISCUTE AVEC UNE FEMME.

UN AUTRE ÉTUDIANT AUX ALLURES DE GEEK, QUI ÉVOQUE UN LAPIN TIMIDE.

SOUDAIN...

Un énorme POUCE humain entre dans le champ et retire la dernière PHOTO pour révéler derrière elle la précédente : L'HOMME D'UN CERTAIN ÂGE, DE PROFIL, QUI DISCUTE AVEC UNE FEMME.

MICHAEL

(hors champ)

(dans un chuchotement enthousiaste)

C'est lui !

SCÈNE 8 :

CHEZ P.J., NASSAU STREET - INTÉRIEUR SOIR

MICHAEL et STEVE sont assis chez PJ, à leur table près de la vitrine. Le tas de clichés s'étale devant MICHAEL. Il en dégage un.

MICHAEL

(suite)

La barbe a disparu, Dieu merci - mais c'est bien lui.

STEVE prend les photos et les range dans une chemise. Il regarde autour de lui.

Il y a peu de monde dans l'établissement. À la table la plus proche d'eux, deux étudiants, homme et femme, se tiennent les mains et ne leur accordent manifestement aucune attention. La situation paraît sans danger.

STEVE

Parfait. Demain, j'irai trouver où il habite. Et comment ça se passe, à la bibliothèque ?

MICHAEL

Terminé. Fastoche.

STEVE

Pardon ?

MICHAEL

C'est super. Ridiculement simple.

STEVE

Bien sûr. Mais le problème suivant, c'est qu'il faut que je te montre comment utiliser les Paps. Donc, nous irons dans ta chambre et je t'apprendrai. Mais souviens-toi... Pas un mot de tout ceci.

JO-BETH la serveuse approche.

STEVE

Salut, Jo-Beth.

JO-BETH

Garde tes *Salut, Jo-Beth* ! pour toi, sale fouine.

STEVE (surpris)

Heu, pardon ?

JO-BETH

Alors, comme ça, on sort ensemble, hein ? Hé bien, première nouvelle. C'est une blague de mauvais goût, c'est ça ?

MICHAEL

(ravalant sa salive)

Aïe, heu...

STEVE

De quoi tu parles ?

Jo-BETH

T'as un sacré toupet, quand même, Steve Burns : aller raconter à Ronnie Cain qu'on sort ensemble, toi et moi !

STEVE

Quoi ?

MICHAEL

Oh, non... C'est de ma faute... Vois-tu...

JO-BETH et STEVE se retournent vers lui, surpris.

MICHAEL

(suite)

(un peu embarrassé)

Vois-tu, j'ai dit à Ronnie que Steve t'*admirait*, Jo-Beth. Tu sais, qu'il essayait de trouver le courage de te demander de sortir avec lui, un de ces jours. Je suppose qu'il a tout compris de travers...

JO-BETH

(rougissant avec un sourire)

Ah bon ? Mais, pourquoi ne pas me le dire, Steve ?

(le tapant par taquinerie avec un menu)

Franchement, les gars... on vous dit intelligents, mais vous ne connaissez pas grand-chose aux femmes...

STEVE s'efforce de sourire. Son rougissement semble confirmer son adoration.

JO-BETH

Mais bien sûr, que je veux sortir avec toi, Steve. Tu es mignon.

MICHAEL

(donnant un coup de coude guilleret à Steve)

Là ! Tu vois ! Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Jo-BETH

Bon...

STEVE

Heu...

Jo-BETH

Il y a un film qui passe au *Prytania*...

GROS PLAN sur l'expression désorientée de STEVE.

SCÈNE 9 :

CAMPUS DE PRINCETON - EXTÉRIEUR NUIT

MICHAEL et STEVE se dirigent vers HENRY HALL.

STEVE

Bon Dieu, Mikey...

MICHAEL

Pardon. C'est juste à cause de Ronnie. Il était lourd, tu vois. Il me faisait sur toi des allusions lamentables, bien macho... alors, je... alors, j'ai...

STEVE

Alors, tu lui as raconté que je sortais avec Jo-Beth.

MICHAEL

En tout cas, ça lui a bien cloué le bec, à ce crétin...

STEVE

Mais qu'est-ce que je vais faire, bon Dieu ? Je dois aller au cinéma avec elle vendredi soir.

MICHAEL

Allez, fais pas le dégonflé. Tu sais aller au cinéma.

STEVE

Oui, mais si elle passe le bras sur mes épaules ? Et si on est supposés aller ailleurs ensuite et...

MICHAEL

Tu ne vas pas vomir parce qu'elle te passe le bras sur les épaules, si ? Allez ! Elle est sympa, comme fille.

STEVE

Mais tu ne comprends rien ? Tu ne comprends vraiment rien. Ce ne serait pas bien, vis-à-vis d'elle. Ce ne serait pas bien.

MICHAEL

Bon, bon. Je vais te dire. J'irai, moi. Je lui raconterai que tu es malade. Je lui apporterai un mot de ta part, et j'irai à ta place.

STEVE

(sur un ton lamentable)

C'est ça. Et ensuite, vous irez tous les deux vous envoyer en l'air dans ta chambre, c'est ça ?

MICHAEL

Je n'en sais rien. Peut-être, oui. Bon Dieu, excuse-moi ! Je croyais te rendre service.

STEVE

Oui, ben, la prochaine fois que tu veux me rendre service, demande-moi d'abord, d'accord ?

MICHAEL

C'est l'affaire d'une semaine, à peu près. Quelques jours, même, si Leo travaille sur ce que je suppose. Nous y voilà.

Il lève les yeux vers la façade pseudo-gothique couverte de lierre de Henry Hall.

CHAMBRE DE MICHAEL, HENRY HALL - INTÉRIEUR NUIT
MICHAEL et STEVE sont assis devant un ordinateur.

STEVE appuie sur l'écran.

Tous deux parlent sur un ton qui sonne plutôt faux, pour le bénéfice de dispositifs d'écoute qui pourraient se trouver dans la pièce.

STEVE

Mince, Mikey, c'est quand même bizarre que tu n'arrives toujours pas à te rappeler comment on se sert du système.

MICHAEL

Je sais. Tout me revient peu à peu. Mais merci, c'est sympa de m'aider comme ça.

Ils se sourient comme des écoliers dissipés devant la rigueur ridicule de leurs propos.

STEVE

Pas de problème. On regarde tes dossiers de travail ?

L'écran porte des icônes permanentes, sur les bords : la zone centrale se compose de pages.

STEVE appuie sur une icône et un certain nombre de dossiers de couleur beige apparaissent, avec des titres sur leurs étiquettes.

MICHAEL

Alors, c'est quoi ? Ça se passe comme sur Internet, non ?

STEVE

Pardon ?

MICHAEL

Cet ordinateur est relié à d'autres ordinateurs en réseau ?

STEVE

Exact. Ce n'est pas un ordinateur, Mikey. C'est un Pap.

MICHAEL

Euh... un Pap ?

STEVE

Un Poste d'accès personnel. Les ordinateurs se trouvent à l'autre bout du campus. On accède à ses documents par le Pap.

MICHAEL

Ah oui. Pap. Pigé. Bien sûr. Mais comment je tape pour entrer du texte ?

STEVE

Pourquoi est-ce que tu veux faire ça ?

MICHAEL

Ben, je travaille dessus, non ? Tu sais, du traitement de texte, le courrier, les devoirs, ce genre de trucs ?

STEVE

Tu lui parles, c'est tout.

MICHAEL

Oh, c'est vrai. Je lui parle. Il connaît ma voix ?

STEVE

Bien sûr, qu'il connaît ta voix.

MICHAEL

Alors pourquoi il n'est pas en train de rédiger ce que nous sommes en train de dire ?

STEVE éclate de rire et flanque une tape enjouée sur l'épaule de MICHAEL.

STEVE

Tu presses le glyphe parole, idiot.

Nous voyons l'écran, à présent. Il y a une icône dans le coin supérieur gauche, c'est l'icône de parole, qu'on appelle un Glyphe parole.

STEVE

(suite)

Bon, quand tu touches le glyphe parole, il s'éclaire, tu vois ? Et tout ce que tu dis est soit un ordre soit du texte à taper. Ensuite, tu le presses à nouveau, pour éteindre et tu peux parler sans qu'il note tout ce que tu dis. Bon, je vois que tu as des documents de travail, ici. Tu as des notes sur Hegel, hein ? Donc, tu appuies sur le glyphe parole et tu dis *ouvrir notes sur Hegel* ou *ouvre-moi les notes sur Hegel*, tout

ce que tu veux dans ce genre. S'il y a plus d'un choix, il affichera les options et tu toucheras celle que tu veux, c'est tout simple.

MICHAEL
(inquiet)

Mais, et la voix bizarre avec laquelle je parle en ce moment ? Cet accent anglais ?

STEVE
Ça ne devrait pas poser de problème.

MICHAEL se penche en avant et touche le glyphe parole, qui s'allume.

MICHAEL
(s'adressant à l'écran : très fort, en articulant)
Va chercher mes notes sur Hegel.
Rien ne se passe. STEVE appuie sur le glyphe parole pour l'éteindre.

STEVE
Holà, holà, pas besoin de hurler. Parle normalement, ça suffit.

MICHAEL touche le glyphe parole. Celui-ci se rallume.

MICHAEL
(voix ordinaire)
Va chercher mes notes sur Hegel.

Une sorte de fenêtre s'ouvre sur un côté et la représentation d'un dossier apparaît instantanément, à très haute résolution avec HEGEL : NOTES écrit sur le devant et une liste de titres différents sur un côté. *Biographie, Dialectique, Hegel et Nietzsche*, et ainsi de suite.

MICHAEL
Ouah, qu'est-ce que c'est cool !

STEVE
Bien, maintenant, touche ça...

MICHAEL touche l'écran à l'endroit marqué *Dialectique*. Une page à très haute résolution de texte net et anticrénelé s'ouvre avec élégance. C'est une liste de notes sur Hegel et la dialectique.

STEVE

Bon, donc si tu as besoin de changer quoi que ce soit, il te suffit de le toucher. Ensuite, tu touches le glyphe parole et tu dis ce que tu veux dire. Tu peux pas te tromper.

MICHAEL regarde toute une zone de texte, qui dit :

TEXTE

La première déduction tire les idées de Non-être et de Devenir de celle d'Être. Nous commençons par la notion d'Être, puisqu'il ne peut y avoir d'idée plus générale que celle-ci. En s'appliquant à l'entière existence de ce qui existe, l'Être paraît doté d'une grande abondance de sens. Et cependant, en n'opérant aucune distinction, l'idée d'Être révèle sa vacuité, se changeant en son opposé, le Non-être. Mais alors, le passage du Non-être à l'Être est ce que nous entendons par Devenir. De cette façon, nous avons dérivé les trois premières des 272 catégories de Hegel.

MICHAEL

Ce sont mes notes, ça ?

STEVE

Bien sûr.

MICHAEL

Ouah. Je suis un génie !

MICHAEL se penche en avant et touche la première phrase : *La première déduction tire les idées de Non-être et de Devenir de celle d'Être.* Ensuite, il touche le glyphe parole et parle.

MICHAEL

C'est sans doute le truc totalement le plus cool que j'aie jamais vu.

Instantanément, le texte dit à présent : *C'est sans doute le truc totalement le plus cool que j'aie jamais vu.*

MICHAEL

Ouah ! Mortel. Complètement mortel.

Le texte dit à présent : *C'est sans doute le truc totalement le plus cool que j'aie jamais vu. Ouah ! Mortel. Complètement mortel.*

STEVE rit et touche l'écran.

STEVE

Tu as oublié d'éteindre le glyphe parole.

MICHAEL

Comment fait-il pour savoir la ponctuation ?

STEVE

Il ne tombe pas toujours juste. Mais il reconnaît les inflexions, les pauses et ce genre de choses.

(se souvenant qu'on les écoute peut-être)

Tu es sûr que tu ne te souviens de rien ?

MICHAEL

Oh. Ouais. Bien sûr. Ça me revient. Tout me revient. J'avais simplement oublié combien c'est cool. Chouette. Tu sais, vraiment chouette. Mais ça, c'est quoi...

Il montre du doigt un panneau où s'inscrit *pléonasme* ?

STEVE

Il t'interroge sur l'expression *totalement le plus cool*, parce que c'est un pléonasme.

MICHAEL

(secouant la tête avec émerveillement)

Ouah !

STEVE

C'est sûr.

MICHAEL

D'accord. Bon. Imaginons que j'ai retiré un livre à la bibliothèque et que je l'ai téléchargé sur un des ces machins...

STEVE

Que tu l'as flashé sur une cart, tu veux dire ?

MICHAEL

Voilà. Flashé sur une cart.

STEVE prend en silence les carts dans le sac de MICHAEL. Elles portent les titres griffonnés de la main de MICHAEL, *Gloder : les jeunes années* et ainsi de suite.

STEVE

Voilà ce que tu fais : tu introduis la cart...

Il enfonce la cart dans la fente de cart sous l'écran.

STEVE

(suite)

Un glyphe apparaît à l'écran.

En effet, nous en voyons la confirmation sur l'écran. L'icône représentative a la forme d'une cart.

STEVE
(suite)

...tu touches le glyphe et... abracadabra !

Le glyphe s'ouvre avec un effet de zoom et des pages du livre *Gloder : les jeunes années* apparaissent à l'écran, parfaitement reproduites.

STEVE
(suite)

Pour faire défiler les pages, tu touches les flèches, ici, tu vois ? Ou tu emploies le glyphe parole pour aller à la page que tu veux.

MICHAEL

Et je peux utiliser ce texte, le déplacer, l'incorporer dans mes propres notes ?

STEVE

Bien sûr. Les données sur la cart s'effaceront au bout de deux semaines. Et toute donnée que tu emploies dans un devoir est immédiatement identifiée par une note en bas de page et un copyright et placée dans une bibliographie à la fin. Pour éviter la triche, tu comprends, les violations de copyright, ce genre de choses ?

MICHAEL

Et où se trouve tout mon travail ? Je veux dire, où est-ce qu'il existe vraiment, physiquement ?

STEVE

Alors là, j'en sais rien. Quelque part dans le labo d'informatique, je suppose.

MICHAEL

Mais suppose que j'écrive des lettres chez moi, des trucs personnels, un journal, ce genre de choses ?

STEVE

Si tu touches le glyphe privé, ici, personne d'autre que toi ne peut le lire.

MICHAEL

Super. Donc, maintenant, je peux reprendre mon travail. Je peux rédiger des essais, mes devoirs et... comment je les imprime ?

STEVE

Tu les flashes simplement sur une cart et tu les apportes dans une salle d'impression quelque part. Il y en a une dans chaque bâtiment de la faculté, chaque immeuble de résidence universitaire. C'est tout simple.

MICHAEL

C'est tellement cool. Je savais bien que Windows 95 était une merde totale, mais...

STEVE

Euh, pardon ?

MICHAEL

Rien, rien. Depuis combien de temps est-ce que ça existe ? Enfin, j'ai oublié, apparemment...

STEVE

Ça ? Oh, c'est vieux. C'est la copie d'un système européen des années soixante-dix. Mais tu devrais voir ce qui se prépare. Il y a ici un transfuge allemand, un type du nom de Krause, Kai Krause. Les trucs qu'il a imaginés te flanqueraient le vertige. J'ai vu une démo en labo d'informatique, un jour.

(regarde l'écran)

Bon, si jamais tu as besoin d'envoyer un message, voilà comment tu fais.

STEVE touche un glyphe messagerie sur le côté de l'écran. Les pages de texte sur l'écran s'évanouissent proprement sur elles-mêmes et un nouvel écran se révèle derrière. Une batterie de glyphes superbement conçus.

STEVE

Touche le glyphe parole et dis ton nom.

MICHAEL

(en touchant le glyphe parole)

Michael Young.

Sur l'écran apparaissent deux *Michael Young*.

STEVE appuie sur le glyphe parole pour l'éteindre.

STEVE

Oh oh, tu as un homonyme. Te voilà, toi, *Young, Michael D.* L'autre est simplement *Young, Michael*, sans initiale. En plus, c'est un première année. Tu vois ? Il y a son année de classe,

à côté de son nom.

STEVE touche le nom YOUNG, MICHAEL D... un petit panneau apparaît.

MICHAEL

C'est moi ! 303, Henry Hall ! Qu'est-ce que c'est, toutes ces icônes ?

STEVE

Des glyphes, ce sont des glyphes, Mikey. Tu touches celui-ci pour ouvrir un panneau d'info, celui-là pour passer un appel vocal, cet autre pour laisser un message sur le Pap de quelqu'un d'autre.

MICHAEL

Comme un courriel ? Un courrier électronique, ce genre de chose ?

STEVE

Un courrier flash. Tu peux choisir entre flasher un message vocal ou un message de texte. Voilà comment tu passes un appel téléphonique.

MICHAEL se penche en avant et touche le glyphe du téléphone. Instantanément, un téléphone sur le bureau à côté de l'écran se met à sonner.

MICHAEL

Bon Dieu !

STEVE

Félicitations, tu viens de t'appeler. De la même façon, tu peux m'appeler, ou appeler n'importe qui sur le campus. Un dialogue en direct de personne à personne, ou, si tu touches ce glyphe, laisser un message texte.

MICHAEL prend le téléphone et l'inspecte. Il ne ressemble pas tout à fait aux téléphones qu'il a déjà vus. Celui-ci est sans fil, mais différent de la plupart des téléphones mobiles. Plutôt un mélange de téléphone et de bipper.

Steve touche à nouveau le glyphe téléphone et la sonnerie s'arrête.

STEVE

C'est ton comPad mobile. Maintenant, je vais te montrer comment laisser un courrier flash.

STEVE touche le glyphe courrier flash. Une fenêtre s'ouvre à l'écran.

STEVE

Laisse-toi un message.

STEVE pose le compad et presse le glyphe parole. Il se tourne vers MICHAEL et lui fait signe de parler.

MICHAEL

(s'adressant au moniteur)

Salut, Mikey, ça va ? Content de te voir, l'autre nuit. Tu as envie d'aller voir le match des Yankees, la semaine prochaine ? À plus, bisous, Mikey.

STEVE appuie à nouveau sur le glyphe parole pour le désactiver. Ensuite, il presse le glyphe courrier flash et la fenêtre disparaît.

L'ordinateur émet un bip amical et vibrant, et une fenêtre clignote à l'écran. *Courrier flash en attente...* Michael touche le glyphe courrier flash et une fenêtre s'ouvre : on y lit COURRIER FLASH DE MICHAEL YOUNG EN ATTENTE POUR MICHAEL YOUNG. La propre voix de Michael sort à la perfection des haut-parleurs de chaque côté de l'écran.

HAUT-PARLEURS

Salut, Mikey, ça va ? Content de te voir, l'autre nuit. Tu as envie d'aller voir le match des Yankees, la semaine prochaine ? À plus, bisous, Mikey.

MICHAEL

(frappé d'admiration)

Hyper géant !

STEVE

(haussant les épaules)

Et voilà. La leçon est terminée.

Ils continuent à discuter au bénéfice de possibles appareils d'écoute dissimulés.

MICHAEL

(se levant et s'étirant)

Bon sang, Steve. Je ne sais pas comment te remercier.

STEVE

(se remettant lui aussi debout)

Oh, ne me remercie pas. Ça veut dire que tu n'as plus

d'excuses pour ne pas te remettre au travail.

Ils se font face. STEVE regarde MICHAEL dans les yeux.

MICHAEL

(gêné)

Bon...

STEVE

(légèrement embarrassé lui aussi)

Bien. Bon, je crois que je ferais mieux de...

MICHAEL, se surprenant lui-même, attire en silence STEVE vers lui. Il lui met une main sur la joue.

STEVE fixe MICHAEL, incapable de réagir. Le contact de la main de MICHAEL contre sa joue lui fait l'effet d'une décharge électrique.

MICHAEL

(dans un murmure, à peine audible)

Je le pense, vraiment... Merci.

Il se penche en avant et embrasse STEVE sur les lèvres.

STEVE passe les bras autour du cou de MICHAEL et le serre étroitement.

MICHAEL met brusquement un terme au baiser et s'écarte. Il se rend à la porte, l'ouvre et lance, d'une voix claire.

MICHAEL,

Hé bien, bonne nuit, Steve.

STEVE

(déçu, blessé)

Ouais, bien sûr. Bonne nuit.

Aussitôt, MICHAEL claque la porte, avant que STEVE ait eu la possibilité de sortir. MICHAEL met un doigt sur ses lèvres.

STEVE comprend soudain. Il sourit d'un soulagement radieux, un amour et une joie purs dans les yeux.

Ils s'étreignent.

BÂTIMENT DE MECANIQUE QUANTIQUE - EXTÉRIEUR, FIN D'APRÈS-MIDI

STEVE se trouve de nouveau près du châtaignier, sa bicyclette appuyée contre l'arbre. Il lit. Il lève les yeux vers l'entrée du bâtiment. Rien. Il bâille et lève les yeux vers le ciel, satisfait et rêveur.

Il tend la main vers son sac en nylon et en sort un comPad, semblable à celui que nous avons vu dans la chambre de MICHAEL : une combinaison de téléphone et de bipper.

STEVE sourit tout seul en pressant les touches.

SCÈNE 12 :

LA CHAMBRE DE MICHAEL - INTÉRIEUR, MÊME HEURE

MICHAEL est au Pap, touchant les glyphes à l'écran avec beaucoup de rapidité et d'assurance, désormais.

Des panneaux apparaissent et réapparaissent sur l'écran, filant, se croisant et se mélangeant. Nous apercevons de grandes portions de texte sélectionnées et déplacées. Le nom *Gloder* apparaît fréquemment.

Soudain, sur l'écran, surgit un panneau, accompagné d'un *BIP VIBRANT : Courrier Flash en attente...*

Surpris, MICHAEL touche l'écran. Une fenêtre s'ouvre : *Courrier flash de S Burns, 105 Dickinson Hall.*

MICHAEL lit le texte.

MESSAGE

Tu es tellement cool... XXX

MICHAEL sourit tout seul et ferme la fenêtre. Il touche d'autres zones de l'écran.

SCÈNE 13 :

BÂTIMENT DE MECANIQUE QUANTIQUE - EXTÉRIEUR, MÊME HEURE

STEVE se remet subitement debout et regarde l'entrée du bâtiment de Physique quantique.

Nous voyons, de son POINT DE VUE, LEO, nous allons continuer à l'appeler ainsi, émerger du bâtiment, mallette à la main.

STEVE se rue sur son vélo, jette le livre dans le sac en nylon et charge le sac sur son épaule.

UN AUTRE ANGLE :

LEO marche vers le parking. En arrière-plan, nous voyons STEVE pédaler tranquillement en décrivant des cercles derrière lui.

LEO se dirige vers une voiture, une petite décapotable bleu marine, et laisse choir sa mallette sur le siège du passager.

SCÈNE 14 :

LEO quittant le parking en voiture et STEVE qui pédale furieusement à sa suite.

SCÈNE 15 :

STEVE, penché sur son guidon, concentré sur la voiture devant lui.

Soudain, nous entendons un BIIP-BIIP-BIIP sortir du sac en nylon qu'il porte en bandoulière.

SCÈNE 16 :

NASSAU STREET, PRINCETON - EXTÉRIEUR, MÊME HEURE

LEO est dans la file qui se dirige vers l'ouest, attendant à un feu rouge, en tapotant le volant. Deux voitures derrière lui, négligemment appuyé à un parcmètre, se trouve STEVE.

Gardant un œil sur la voiture de LEO, STEVE sort son compad et appuie sur une touche. Nous lisons le texte sur l'écran.

MESSAGE

Toi aussi, tu es hypra cool, d'enfer, comme mec... XXX

STEVE affiche un large sourire de grenouille arboricole. Puis il lève les yeux précipitamment. Le feu est passé au vert et la file redémarre.

Le comPad toujours en main, STEVE se lance derrière les voitures.

Par chance, c'est l'heure de pointe, à Princeton. Il y a une file de voitures suffisante sur la route pour permettre à STEVE de garder LEO en vue.

LEO continue vers l'ouest en suivant Nassau, puis tourne à gauche. STEVE le suit.

SCÈNE 17 :

CHAMBRE DE MICHAEL, HENRY HALL - INTÉRIEUR, MÊME HEURE

MICHAEL travaille toujours intensément. Un message arrive : *Cart pleine !*

MICHAEL éjecte la cart et la remplace par une autre.

Tandis qu'il étiquette la cart pleine, un nouveau BIP VIBRANT sort du terminal. *Courrier flash en attente !*

MICHAEL touche l'écran et lit le texte :

MESSAGE

Bingo : gibier localisé...

XXX

PS : c'est bien, "d'enfer" ?

MICHAEL, avec un sourire, touche l'écran.

SCÈNE 18 :

MERCER STREET, PRINCETON - EXTÉRIEUR, MÊME HEURE

STEVE a appuyé son vélo contre un arbre et se tient devant une maison.

Nous voyons la décapotable bleue garée là, et le numéro sur la porte : 22.

Un bruit de biiip.

STEVE sort son communicateur.

MESSAGE

Beau travail ! J'ai des impressions à faire. A&B, 19h ?

PS : on fait pas mieux que "d'enfer". XXX

STEVE presse un bouton du comPad et remonte sur son vélo, heureux.

SCÈNE 19 :

HENRY HALL, PRINCETON - INTÉRIEUR, UN PEU PLUS TARD

MICHAEL sort de sa chambre, un sac à la main. Il ferme la porte et remonte le couloir.

Il descend les marches cinq par cinq jusqu'à ce qu'il arrive à l'entrée. Il va vers une porte marquée *Salle d'impression* et entre.

SCÈNE 20 :

SALLE D'IMPRESSION, HENRY HALL - INTÉRIEUR, MÊME HEURE

MICHAEL, seul dans la pièce, s'approche d'une grosse imprimante et appuie sur un bouton du panneau avant. Le message s'affiche : *Matricule d'étudiant ?*

MICHAEL tape son numéro. Un message s'inscrit : *Bonjour, Michael D Young. Veuillez insérer la cart...*

MICHAEL sort quelques carts de son sac, les trie et insère la première. Un nouveau message s'affiche : *Nbre d'exemplaires ?*

MICHAEL tape 1. Nouveau message : *Méthode de reliure ? 1= FEUILLES LIBRES 2= FEUILLES PERFORÉES 3= RELIURE PLASTIQUE.*

MICHAEL réfléchit un instant. Il regarde autour de lui et voit, sur une étagère au-dessus de l'imprimante, un petit plateau d'étiquettes pour documents avec de la ficelle verte. Il tape 2 sur le panneau de contrôle.

Le message affiche : *Impression en cours. Veuillez patienter.* Un ronronnement monte de la machine, et le bruit des feuilles qui sont prises, aspirées et passées dans des rouleaux.

MICHAEL va vers une chaise et sort un livre de son sac. Nous voyons le titre : *Tombent les ténèbres* par George Orwell. Il commence à lire.

MUSIQUE

FONDU SUR SCÈNE 20 :

HENRY HALL, SALLE D'IMPRESSION - SÉRIE DE FONDUS - INTÉRIEUR

Une série de plans :

Le panneau de contrôle de l'imprimante éjecte une cart et l'affichage s'allume : *Cart suivante.*

MICHAEL se lève d'un bond de sa lecture, trouve la cart suivante et l'insère dans la machine.

Il regagne son siège.

Le panneau de contrôle éjecte la cart suivante.

MICHAEL met la suivante en place : FONDU sur la cart suivante qui s'éjecte. Images en double et triple exposition de MICHAEL qui se lève, s'assoit, change les carts, de carts qui s'éjectent.

La machine pousse un bip.

GROS PLAN sur l'affichage.

ARRET DE LA MUSIQUE :

L'affichage annonce : *224 pages. Vous avez été débité de \$25,00. Merci, Michael D Young.*

MICHAEL reste planté là, en regardant la machine d'un air ahuri. Où sont les tirages ?

Il contourne la machine. Il y a une poignée en plastique moulé à l'arrière.

Michael tire la poignée avec précaution.

Posée proprement, bien carrée, une perforation alignée avec précision au coin supérieur gauche de chaque page, se trouve une pile épaisse de papier imprimé.

Sur la page supérieure, on lit :

De Bayreuth à Munich Les racines du pouvoir par Michael D Young

Dessous figure le portrait sépia fin de siècle d'un très jeune Rudolf Gloder.

MICHAEL contemple le manuscrit avec amour et, dans un souffle, se dit doucement...

MICHAEL

Das Meisterwerk !

SCÈNE 21 :

ALCHEMIST & BARRISTER, PRINCETON - EXTÉRIEUR, PLUS TARD

MICHAEL et STEVE sirotent des bières à un coin de la terrasse, à la table la plus proche de la rue. Les tables de part et d'autre sont inoccupées. MICHAEL inspecte les autres tables.

STEVE

Hé, arrête d'être aussi paranoïaque. Ça te donne l'air suspect.

MICHAEL

22, Mercer Street. Tu es sûr ?

STEVE

Bien sûr que je suis sûr. Je t'indiquerai sur le plan. Très facile à trouver. Comment s'est passée l'impression ?

MICHAEL soulève son sac du sol et l'ouvre par le haut. STEVE jette un coup d'œil à l'intérieur.

STEVE

(suite)

Bon Dieu, mais ça fait combien de pages ?

MICHAEL

Ça se répète en boucle. Il ne verra que les vingt ou trente premières pages. J'y veillerai.

STEVE

C'est toi le chef.

Ils boivent leur bière un moment. Soudain MICHAEL sursaute.

MICHAEL

Hé ! On est vendredi, aujourd'hui. Jo-Beth !

STEVE hoche la tête d'un air lugubre.

STEVE

Je sais. J'y ai réfléchi, et c'est bon.

MICHAEL

Tu y as réfléchi et c'est bon ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

STEVE

Je vais y aller. Y a pas de problème.

MICHAEL

Tu vas sortir avec elle ?

STEVE

Ouais, ouais. J'y vais.

MICHAEL

Mais si elle... tu sais... si elle t'approche de façon plus personnelle ?

STEVE

Je me débrouillerai.

MICHAEL réfléchit un instant.

MICHAEL

Dis donc, c'est à mon tour d'être jaloux, maintenant.

STEVE est touché.

STEVE

Allez. Tu dis ça juste pour me faire plaisir.

MICHAEL

Ah ouais ?

STEVE hésite. Doit-il le croire ou pas ?

STEVE

Une autre bière. J'en ai besoin. Pour me donner du courage.

MICHAEL

Hé, elle va pas te mordre, tu sais. Ça va peut-être même te plaire. C'est une fille sympa. Il y a pire.

STEVE

(se mettant debout)

Ouais.

SCÈNE 22 :

NASSAU STREET - EXTÉRIEUR NUIT

STEVE avance lentement sur le trottoir, habillé à présent d'un veston et d'une cravate. Il arrive chez PJ, la Maison des Pancakes. Il regarde par la vitrine. Il ne voit pas grand-chose. Il déglutit deux fois, rectifie sa cravate et entre.

CHEZ PJ - INTÉRIEUR NUIT

JO-BETH raccroche son uniforme de serveuse. Elle se retourne en entendant la porte.

STEVE
(timidement)

Salut, Jo-Beth.

JO-BETH
(embarrassée)

Oh. Steve. Salut ! Euh, écoute... J'ai essayé de te joindre, mais...

STEVE
Il y a un problème ?

UN HOMME se lève de son siège et se retourne. C'est RONNIE.

RONNIE.
C'est moi, le problème...

STEVE
(le dévisageant avec surprise)
Ronnie ?

RONNIE
(haussant les épaules avec arrogance)
Désolé, vieux. Mais, comme on dit : à l'amour comme à la guerre, tous les coups sont permis. Tu vois ce que je veux dire ?

STEVE
Oh... tu veux dire que toi et...? Oh, je vois.

JO-BETH
Steve, je suis vraiment désolée. Franchement. C'est simplement que Ronnie et moi, nous...

STEVE
(levant la main)
Hé ! Non, non. Vraiment. Ça va. Je comprends. Totalelement. Je comprends parfaitement. C'est sincère. Crois-moi.

RONNIE vient vers lui avec un large sourire.

RONNIE

Hé, serre m'en cinq, Burns. Tu encaisses comme un homme.

STEVE serre la main de RONNIE. Un geste d'hommes, des vrais.

STEVE

Bien sûr. Pas de problème. Je... À un de ces jours. Amusez-vous bien, d'accord ? Bon film ou... vous savez... ce que vous voulez...

STEVE sort à reculons, en essayant désespérément de paraître à la fois amèrement déçu et généreux dans la défaite, alors qu'intérieurement, il jubile, délivré.

SCÈNE 24 :

L'APPARTEMENT DE MICHAEL, SA CHAMBRE, HENRY HALL - INTÉRIEUR NUIT

Couché dans son lit, MICHAEL lit *Tombent les ténèbres*. Il entend sa porte s'ouvrir, et s'assied, en alerte.

La porte de la chambre s'ouvre et STEVE est là.

MICHAEL paraît surpris de le voir et consulte sa montre. Il n'est que vingt-deux heures.

MICHAEL articule sans bruit les mots : « Comment était le film ? »

STEVE secoue la tête lentement et entreprend de se débarrasser de ses chaussures d'un coup de pied.

Il articule en silence le mot *Ronnie*.

MICHAEL allume la radio à côté de son lit et monte le son. Une musique *country & western* emplit la pièce.

MICHAEL

(couvert par la musique)

Tu as dit *Ronnie* ?

STEVE

Il a pas traîné, je dois dire.

MICHAEL

Alors, tu as été plaqué ? Largué. Abandonné. Je n'aurais

jamais cru que Jo-Beth manquait autant de goût.

STEVE sourit du compliment, s'assoit sur le lit et ébouriffe les cheveux de MICHAEL.

STEVE

(savourant le mot)

Tu es vraiment cool...

Il tend le bras et éteint la radio.

SCÈNE 25 :

MERCER STREET, PRINCETON - EXTÉRIEUR, DEBUT DE MATINÉE

PANORAMIQUE ARRIÈRE sur le numéro 22 devant lequel est toujours garée la voiture bleue de LEO.

VUE en plongée sur la rue, belle dans la lumière du matin. Chants d'oiseaux, le soleil qui mouchette le trottoir, un matin d'été idyllique.

MICHAEL, adossé à un arbre, sur sa bicyclette, tient son sac dans ses mains et vérifie les pages de son manuscrit à l'intérieur.

Une vingtaine de pages du début sont libres, le reste est fermement arrimé.

Il entend un bruit et lève les yeux vers la rue et le numéro 22.

Une porte s'ouvre. LEO émerge, une mallette sous le bras.

MICHAEL se raidit, arrange son sac en bandoulière et se courbe sur le guidon, prêt à partir.

LEO démarre sa voiture et allume la radio.

Flots de MUSIQUE. La *Symphonie héroïque*, de Beethoven.

Chantonnant tout seul, LEO jette un coup d'œil rapide dans le rétroviseur et recule lentement pour sortir de l'allée.

SCÈNE 26 :

SOUS UN AUTRE ANGLE : couché sur le guidon, collé à la ligne d'arbres, MICHAEL pédale furieusement vers nous.

UN AUTRE ANGLE : le coffre de la voiture qui émerge lentement de l'allée.

UN AUTRE ANGLE : LEO fredonnant avec entrain en accompagnant Beethoven.

UN AUTRE ANGLE : PLAN PLUS LARGE et PLUS HAUT, le vélo de MICHAEL qui se précipite sur l'arrière de la voiture qui sort.

UN AUTRE ANGLE : LEO en train de chanter avec énergie, à présent : il accélère en faisant reculer la voiture et...

BOUM ! PATATRAS !

La roue avant de MICHAEL PERCUTE le métal bleu de la voiture de LEO.

Des FEUILLES DE PAPIER volent.

LEO écrase les freins, horrifié. Des feuilles volettent autour de sa tête et voltigent dans la voiture elle-même.

LEO coupe le moteur, la MUSIQUE se tait.

LEO

(jaillissant de la voiture)

Oh, mon Dieu. Mon Dieu !

MICHAEL est étendu sur le macadam dans une pose artistique, le plus gros de son manuscrit toujours logé en sécurité dans son sac.

LEO contourne la voiture et s'accroupit avec inquiétude. Il a un fort accent germanique, sans nulle trace d'accent américain.

LEO

Vous allez bien ? Oh, mon Dieu, faites que vous alliez bien ! Je ne vous ai pas vu. Je ne vous ai pas vu du tout. Pardon, pardon.

MICHAEL

(en se remettant debout)

Ouah - tout va bien, monsieur. Rien de cassé. Pfouu !

Il s'époussette.

LEO

Vous êtes sûr ? Vous n'êtes pas blessé ?

MICHAEL

Je crois que j'aurais dû regarder où j'allais. C'est de ma faute. J'étais du mauvais côté de la rue... oh, bon Dieu, mon devoir !

MICHAEL considère avec horreur les feuilles de papier dispersées autour de lui et à l'intérieur de la voiture.

LEO

Je les ramasse pour vous. Je les ramasse, pas de problème. S'il vous plaît, restez où vous êtes.

MICHAEL regarde à l'intérieur de son sac.

MICHAEL

La plus grosse partie est encore là. Bon sang, j'ai cru que j'étais mal barré.

LEO bondit en collectant les feuilles à l'intérieur de sa voiture et sur le trottoir.

LEO

Tenez. Elles n'ont rien. Elles...

Il s'interrompt. Il a vu la page de titre. MICHAEL le regarde innocemment.

MICHAEL

Elles sont toutes là, monsieur ? Je crois qu'il me manque...
(il inspecte sa sacoche)
...les pages 1 à 24.

LEO parcourt les pages en comptant. MICHAEL scrute avec attention son expression.

LEO

(intrigué, mais vigilant)
Toutes là. Vous êtes étudiant en histoire ?

MICHAEL

Moi ? Oh, non, monsieur. En philosophie.

LEO

En philosophie ? Mais le titre de votre travail, c'est...

MICHAEL

Oh, oui ! Vous voyez, j'écris un essai sur le Mal.

LEO

Le Mal ? Un essai sur le Mal ?

MICHAEL

Ouais ouais. Pour mon cours d'éthique. Je me suis documenté sur les premières années de Rudolf Gloder. Tous les détails de son enfance. Elle n'est pas très étudiée. Vous seriez surpris de ce que j'ai découvert. Des trucs sur sa mère, sa naissance. Tout. J'ai une théorie sur... Oh, excusez-moi, monsieur. Je vous embête.

LEO

Non, non. Pas du tout. M'embêter ? Non.

MICHAEL tend la main.

MICHAEL

Si je peux les récupérer, monsieur ?

LEO

(la tête ailleurs)

Pardon ?

MICHAEL

Les pages ?

LEO

Oh, oui. Bien sûr. Tenez. Excusez-moi.

(tend les pages à MICHAEL, qui les range dans le sac)

C'est simplement que ça paraît tellement injuste. Un garçon comme vous, ici... dans ce pays. En Amérique.

MICHAEL

Monsieur ?

LEO

Que vous vous préoccupiez d'un tel sujet. Que pouvez-vous savoir du Mal ?

MICHAEL

Oh, je crois qu'on en connaît tous un peu sur le Mal, monsieur. Je veux dire, il suffit d'ouvrir le journal, vous ne croyez pas ? Le crime. Des enfants assassinés. La corruption.

Et au cours de l'histoire. Les bombes sur Moscou et Leningrad.
L'ELJ. Les...

LEO

Euh, pardon ? L'Elgi ? Qu'est-ce que c'est, cet Elgi ?

MICHAEL

E-L-J, monsieur. L'État-Libre juif ?

LEO

Ah, bien sûr. ELJ. Je comprends. Que savez-vous de cet ELJ ?

MICHAEL

(haussant les épaules)

Ben, pas plus que n'importe qui, je suppose. Il y a des rumeurs. Mais vous savez...

LEO

(opinant)

Oui. Toujours il y a des rumeurs.

MICHAEL

Bon, je suis désolé pour l'accident, monsieur... Je crois qu'il vaudrait mieux que j'y aille...

MICHAEL considère avec abattement la roue avant de son vélo, qui est tordue, le pneu à plat, les rayons cassés.

LEO

Y aller ? Grand Dieu, qu'est-ce que vous dites ? Vous devez entrer et vous nettoyer. Je vais faire réparer votre bicyclette.

MICHAEL

Oh... ce n'est pas nécessaire, monsieur...

LEO

Non, non, j'insiste. S'il vous plaît. Et après, je vous donne un... quel est le mot ? Où vous voulez aller.

MICHAEL

Lift.

LEO

(surpris)

Lift pour déposer ? C'est l'expression anglaise, non ?

Oups...

MICHAEL
(précipitamment)

Nous employons parfois *lift*. Ou *ride*.

LEO

Ah, oui, *Ride*. C'est le mot que je cherchais. Beaucoup plus américain. Je vous propose un *ride* jusqu'en ville, partenaire. D'abord, vous vous nettoyez, s'il vous plaît.

MICHAEL ramasse son vélo et l'appuie contre la haie. Ils marchent ensemble, MICHAEL boitant bravement, et remontent l'allée jusqu'à la porte d'entrée de la maison.

SCÈNE 27 :

UN AUTRE ANGLE :

LEO et MICHAEL, à travers une TRÈS LONGUE FOCAL qui tremble légèrement, entrent dans la maison et la porte se ferme.

UN AUTRE ANGLE :

STEVE, perché dans un arbre, regarde par son appareil photo auquel est fixé un gros téléobjectif.

Il le pose et s'assoit sur la branche de l'arbre, balançant sa jambe sous lui. Tout semble se dérouler selon le plan.

Un détail capte son attention. Il se redresse et applique l'appareil photo contre son œil.

UN AUTRE ANGLE :

DU POINT DE VUE DE L'OBJECTIF DE L'APPAREIL PHOTO DE STEVE :

Nous remontons la file de voitures garées sur Mercer Street.

Nous remontons, nous arrêtons brusquement et revenons le long de la file de voitures jusqu'à un coupé bordeaux qui nous fait face. La vitre sur la portière du coupé est baissée et un coude qui dépasse est visible. Le bras se déplie et sort complètement pour laisser tomber sur l'asphalte la cendre d'une cigarette.

Trop de lumière se reflète sur le pare-brise pour discerner le visage de l'homme assis derrière le volant.

UN AUTRE ANGLE :

STEVE fouille dans son sac en nylon bleu et manque de dégringoler de l'arbre dans sa précipitation.

Il se redresse et extrait de son sac une petite boîte argentée qu'il ouvre. Il en sort un cercle de verre qu'il élève dans la lumière pour regarder au travers.

Il nettoie le cercle avec un carré de soie sorti de la boîte. Il ferme celle-ci et la range dans son sac et, un bras passé par précaution autour d'une branche, il fixe avec précaution le cercle de verre au bout de son téléobjectif. À présent, il porte de nouveau l'appareil photo à son œil.

NOUVEL ANGLE :

DU POINT DE VUE DE L'APPAREIL PHOTO DE STEVE :

Nous remontons une fois de plus la file de voitures. Cette fois-ci, le filtre polarisant nous permet de voir à travers l'éclat des reflets sur les pare-brise. Nous nous arrêtons au coupé bordeaux.

STEVE
(hors champ)

Oh, merde...

STEVE connaît bien l'homme derrière le volant. C'est HUBBARD.

RETOUR SUR STEVE qui lâche son appareil photo, lequel pend au bout de sa lanière contre sa poitrine. Il ouvre de nouveau le sac en nylon en cherchant furieusement son compad.

SCÈNE 28 :

CHEZ LEO, MERCER STREET - INTÉRIEUR, MÊME MOMENT

MICHAEL se trouve dans la cuisine, une jambe posée sur la table. LEO se détourne de l'évier, un morceau de coton imbibé d'eau à la main. Il tapote le genou écorché de MICHAEL.

MICHAEL fait une légère grimace.

LEO
(inquiet)

Vous avez mal ?

MICHAEL

Non, non. Tout va bien. Ça pique un peu, c'est tout. Je me sens comme le gamin dans *Le messenger*.

LEO

Comment ?

MICHAEL

C'est un film. Un gamin se coupe au genou en glissant sur une meule de foin et Alan Bates le tapote exactement comme ceci.

LEO

Ce film, je ne l'ai jamais vu.

MICHAEL

Non. Non, je suppose. Excusez-moi, j'aurais dû me présenter. Je m'appelle Michael Young.

LEO

Enchanté, Michael Young. Je m'appelle Franklin. Chester Franklin.

MICHAEL

(retenant un éclat de rire)

Vraiment ? Hé bien, enchanté, Mr Franklin.

Il tend la main.

LEO

(la lui serrant)

Vous trouvez ce nom amusant.

MICHAEL

(précipitamment)

Non ! Je vous en prie, pardonnez-moi. C'est juste que... Bon, vous comprenez...

LEO va à la corbeille et laisse choir le morceau de coton.

LEO

Vous avez raison. Bien sûr, ce n'est pas mon vrai nom.

MICHAEL

Non, mais ça va. Ça ne me regarde pas, Mr Franklin. Ou devrais-je dire, Dr Franklin ?

LEO

Professeur Franklin. Mais, je vous en prie, appelez-moi Chester.

MICHAEL

C'est d'accord, Chester. Les gens m'appellent Mikey.

LEO

Alors, dites-moi... euh... Mikey. Je trouve cet essai que vous écrivez très...

Un bip-bip-bip bruyant interrompt les commentaires de LEO.

MICHAEL

Oh, oh, mon comPad. Ça ne vous dérange pas ?

LEO

Je vous en prie...

Le sac de MICHAEL se trouve à côté de lui sur la table de la cuisine. Tournant le dos à LEO, il sort son comPad et regarde l'écran. Il ferme les yeux une brève seconde, son cerveau fonctionnant à toute vitesse.

Il se retourne vers LEO.

MICHAEL

(d'une voix forte)

Mince, c'est sympa de votre part de me nettoyer comme ça, Chester.

En parlant, il va vers un bloc de papier jaune et prend un stylo placé à côté. Il commence à écrire avec une hâte frénétique, le stylo courant sur la page.

MICHAEL

(suite - d'une voix forte tout en écrivant)

Je suis vraiment maladroit, vous savez. C'est la troisième fois que je tombe de vélo, cette semaine.

LEO

Je suis sûr que vous n'y êtes pour rien...

MICHAEL

(lui coupant la parole)

Mes amis me disent que je devrais me mettre au tricycle. Vous savez, avec trois roues ? Ce serait peut-être plus sûr. Vous avez une belle maison, Chester. Une petite rue tranquille. Je vis en résidence universitaire. Vous êtes fan de base-ball, Chester ?

LEO

(plutôt interloqué par tout ceci)

Hé bien, je...

MICHAEL

Le base-ball, c'est ma vie. Je mange base-ball, je bois base-ball, je dors base-ball. Vous devriez essayer d'aller voir un match. C'est à ça que jouent les anges au Paradis. Je suppose que vous aimez le football ? On n'y joue pas beaucoup par ici. Le football américain, vous avez déjà vu ? Le basket, peut-être. Je ne suis pas tout à fait assez grand pour le basket. Il faut avoir une sacrée taille pour atteindre le panier, vous savez ? Moi, j'ai juste une taille moyenne, il me semble, j'aurais toujours aimé être plus grand. Enfin, on n'a pas toujours ce qu'on voudrait, pas vrai ?

Durant ce flot de paroles, MICHAEL a arraché au bloc la page du dessus pour la tendre à LEO. Il la tient devant ses yeux, une expression pressante sur le visage. Décontenancé, LEO cherche ses lunettes et lit.

De son POINT DE VUE, nous voyons nous aussi le message. Il est écrit en grosses majuscules.

MESSAGE

Faites-moi confiance. On nous observe. Je sais que vous êtes Axel Bauer. Je suis un ami. Je peux vous aider. Je sais pour votre père et Kremer, Braunau et Auschwitz. Vous devez me faire confiance. Je peux vous aider.

La crainte arrondit les yeux de LEO. Abasourdi, il dévisage MICHAEL.

MICHAEL tient un doigt sur ses lèvres.

MICHAEL

(à voix haute)

Houlà ! C'est l'heure, ça ? Bon sang, faut que j'y aille. Vous avez dit que vous pouviez me déposer ?

LEO reste cloué sur place, tremblant légèrement.

MICHAEL hoche la tête avec vigueur. LEO émerge en

sursautant de son état de transe.

LEO

Hein ? Vous déposer ? Bien sûr. Certainement.

MICHAEL

(d'une voix forte et nonchalante)

Je crois qu'on devrait pouvoir charger mon vieux vélo à l'arrière, si ça ne vous dérange pas d'avoir un peu de boue sur les coussins ?

LEO secoue la tête, puis comprend qu'il est censé répondre au bénéfice d'éventuels dispositifs d'écoute.

LEO

(encore plus fort)

NON ! PAS DE PROBLÈME ! LA BOUE, C'EST TRÈS BIEN.

MICHAEL fait une petite grimace et secoue la tête en souriant. Il prend par l'épaule LEO, totalement perdu et ébranlé, et le guide au long du couloir. Une idée lui vient soudain.

Il regagne précipitamment la cuisine, à l'endroit où se trouve le bloc de papier à lettres jaune. Il arrache la feuille du dessus, puis la suivante. Et puis, merde. Il en arrache une trentaine d'un coup et les emporte toutes avec lui.

MICHAEL

(en rejoignant Leo dans le couloir)

Bon, très bien, à cheval. Bon, ce n'est sans doute pas la métaphore la plus heureuse, mais vous voyez ce que je veux dire, hein ?

LEO

(encore trop fort)

OUI. JE VOIS CE QUE VOUS VOULEZ DIRE. À CHEVAL ! HA HA ! TRÈS AMUSANT.

Ils vont à la porte d'entrée.

SCÈNE 29 :

MERCER STREET - EXTÉRIEUR, MÊME HEURE

Plan LARGE sur LEO et MICHAEL, chargeant le vélo sur la banquette arrière et s'installant à l'avant de la voiture.

UN AUTRE ANGLE :

STEVE observe depuis son arbre.

La voiture sort en reculant de l'allée. LEO doit freiner de toutes ses forces, tandis qu'une autre bicyclette passe à pleine allure.

SCÈNE 30 :

INTÉRIEUR DE LA VOITURE.

LEO

Mon Dieu. Non ! Pas deux fois !

MICHAEL

(regardant par-dessus son épaule)

C'est bon. La voie est libre, maintenant.

SCÈNE 31 :

POINT DE VUE DE L'APPAREIL PHOTO DE STEVE.

La décapotable bleue de LEO recule, redresse et s'en va.

Nous REMONTONS vers le coupé bordeaux, un mégot de cigarette est jeté par la portière, la voiture déboîte et suit la décapotable bleue de Leo.

SCÈNE 32 :

STEVE, baissant l'appareil photo, une expression inquiète sur le visage.

SCÈNE 33 :

LES RUES DE PRINCETON - EXTÉRIEUR MATIN

La voiture de LEO émerge sur Nassau.

VOITURE DE LEO - INTÉRIEUR, MÊME HEURE
LEO, l'air paniqué, conduit mal.

MICHAEL

Si vous pouvez simplement me déposer sur University Place, ce sera parfait.

LEO

S'il vous plaît, dites-moi ce que...

MICHAEL l'arrête en lui posant une main sur le bras. LEO le regarde. MICHAEL indique le tableau de bord de la voiture et montre du doigt ses oreilles. LEO comprend le message. La voiture elle-même pourrait contenir des micros.

MICHAEL a une idée. Il allume l'autoradio, fort.

MUSIQUE : le prélude de l'acte III de *Lohengrin* rugit, les trompettes éclatent.

MICHAEL

(criant par-dessus la musique)

Désolé, Axel. Mais on ne peut jamais être trop prudent.

LEO

Qui êtes-vous ? Comment connaissez-vous mon nom ? Mon Dieu ! Je sais ! Vous êtes celui qui... C'est vous !

MICHAEL fronce les sourcils, perplexe.

MICHAEL

De quoi parlez-vous ?

LEO

(suite)

C'est vous, l'étudiant dans le train, oui ? Ils m'ont dit que j'ai parlé dans mon sommeil. Ils m'ont donné des médicaments pour empêcher que ça arrive encore.

Vous êtes l'étudiant qui m'a entendu parler dans le train.

MICHAEL

Oh. Bien sûr. Écoutez, pour ça, je regrette, Axel. C'est simplement ce que je leur ai raconté. Mais ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais pris le train avec vous. Je suis certain que

vous ne parlez pas en dormant. J'ai dû inventer une histoire pour expliquer tout ce que je savais sur vous, voyez-vous. C'est tout ce qui m'est venu à l'esprit, sur le moment.

LEO

(terrifié)

Vous êtes *anglais* ! Vous avez l'accent anglais ! Pour qui travaillez-vous ? J'arrête la voiture tout de suite.

La voiture fait un écart. Les freins crissent. Des coups de klaxon s'élèvent par-derrière.

MICHAEL

(en redressant désespérément le volant)

Non ! Par pitié, continuez à conduire ! On nous suit, c'est pratiquement certain.

LEO

Nous suivre ? Nous suivre ? Mais qui ?

MICHAEL

Vous connaissez Hubbard et Brown ?

LEO

Je les connais, oui.

MICHAEL

Hubbard surveille votre maison.

LEO

Mais Hubbard est mon ami ! Vous. Vous travaillez pour l'Europe. Vous êtes un Nazi !

MICHAEL

(s'évertuant pour se faire entendre par-dessus la musique)

Non ! Je vous en prie, croyez-moi. Je ne suis pas un Nazi. Écoutez. Je sais des choses. Des choses que vous devez savoir. Si je ne me trompe pas, vous essayez de mettre au point une machine.

LEO

Une machine ? Quelle machine ?

MICHAEL

Pour créer une singularité quantique artificielle. Afin de créer une fenêtre sur le passé. La culpabilité de votre père vous obsède. L'usine qu'il a construite à Auschwitz pour fabriquer en masse l'eau de Braunau. Vous avez peut-être l'intention de renvoyer quelque chose dans le passé. Quelque

chose pour détruire l'usine, peut-être. Peut-être pour empêcher la naissance de Rudolf Gloder. Mais je sais ce qu'il faut que vous fassiez vraiment. Je connais la réponse.

(regardant autour de lui)

Rangez-vous ici, devant le marché.

La voiture vient de déboucher sur University Place.

Le prélude de l'acte III de *Lohengrin*, pendant ce temps, a enchaîné sur la Marche nuptiale qui suit.

LEO arrête la voiture dans un couinement de freins devant le Wawa Minimart. À côté se trouve une boutique de vélos appelée CYCLORAMA.

MICHAEL

(suite)

Je connais le secret de l'eau de Braunau. Je connais son origine première. Je sais qui l'a introduite dans l'alimentation en eau à Braunau il y a plus d'un siècle. Croyez-moi. Je le sais.

LEO le regarde fixement.

UNE VOIX

Hé !

LEO manque de faire un bond sur son siège. UN PASSANT regarde dans la voiture et crie par-dessus la musique.

PASSANT

Bon, félicitations pour le mariage, les gars. Et si vous baissiez un peu la musique, maintenant ?

MICHAEL lui fait signe de la main pour le chasser.

MICHAEL

(en criant dans l'oreille de Leo)

Le lac. West Windsor. Ce soir. Huit heures. Je vous en prie. Je suis un ami. Croyez-moi. Quoi que vous fassiez, assurez-vous qu'on ne vous suit pas. Un ami à moi surveillera vos arrières. Il sera habillé en rouge.

Le PASSANT introduit la main dans la voiture et baisse d'autorité le volume.

PASSANT

Connards !

Le PASSANT se redresse et puis, conformément à sa description, passe.

MICHAEL

(criant après lui)

Désolé, vieux.

(à Leo, avec une normalité feinte)

Bon, merci de m'avoir déposé, Chester. Ravi de vous avoir rencontré. J'espère que tout ira bien. Vous devriez vraiment aller voir un match de base-ball, un de ces quatre.

MICHAEL descend de la voiture, récupère son vélo sur la banquette arrière et se tourne vers Cyclorama.

LEO, assis, regarde devant lui sans rien voir.

MICHAEL

(en l'appelant)

Bon, ben, au revoir, Chester. Je suppose que vous devez y aller, à présent ?

LEO se tourne pour regarder MICHAEL une fois de plus, le doute et l'angoisse dans les yeux.

MICHAEL articule en silence les mots FAITES-MOI CONFIANCE, lui adresse un salut d'adieu de la main, et entre dans la boutique.

À l'arrière-plan, nous voyons l'avant du COUPÉ BORDEAUX, garé au coin de la rue. Il ne suit pas la voiture de LEO. Il demeure sur place tandis que MICHAEL entre dans la boutique.

FONDU AU NOIR

Faire l'histoire

Les rats

J'aurais préféré qu'on soit en hiver. L'hiver, m'avait dit Steve, le froid devenait âpre. Jusqu'à moins vingt degrés, parfois. Il y aurait eu de la neige et de la glace partout et cela aurait rendu le trajet en vélo jusqu'à Windsor difficile, pénible et dangereux. Mais au moins, il aurait fait noir. Un noir bienfaisant, merveilleux. En pédalant, j'aurais pu voir des phares derrière moi et ce luxe aurait compensé bien des inconforts physiques.

Ceci dit, pensai-je encore une fois en tournant pour quitter la route et me dissimuler pour la quatrième fois avec mon vélo derrière un arbre, peut-être Hubbard et Brown disposent-ils de tout un équipement de vision infrarouge et n'y a-t-il aucune différence, noir ou pas.

Je patientai quinze minutes derrière l'arbre avant de pousser de nouveau le vélo sur la route et de reprendre mon chemin vers le sud.

West Windsor ne se trouvait qu'à un kilomètre et demi de Princeton, à peu près, mais Steve et moi avions pensé que je devrais compter quatre heures pour le trajet. Pour garantir la sécurité.

Je me penchai pour négocier un virage et vis enfin ce que je cherchais : un tournant sur la gauche vers le lac.

Quelque part sur une autre route, espérais-je avec ferveur, Leo entreprenait le même genre de voyage prudent, avec Steve à bonne distance derrière lui.

À moins que Leo ne soit assis à la table en érable ciré, sous le Discours de Gettysburg dans son cadre, en train de discuter avec Hubbard et Brown de sa drôle de matinée avec le mystérieux Anglais qui avait les mêmes empreintes digitales que Michael D Young, mais savait des choses que n'aurait pas dû connaître Michael D Young.

Si tel était le cas, cela voulait dire qu'ils avaient également dû attraper Steve, parce que mon comPad n'avait plus sonné depuis trois heures. Pas d'alertes, pas de changement de plan.

Je m'apercevais maintenant, bien trop tard, qu'il aurait été beaucoup plus commode de demander à Steve de me biper toutes les heures à l'heure ronde quoiqu'il arrive, juste pour que je sache que tout se passait bien. Je me maudis de ne pas y avoir pensé. Le silence du comPad ne me renseignait sur rien du tout. J'envisageai de l'appeler, rien que pour me tranquilliser, puis choisis de n'en rien faire ; quand on décide d'un plan, on doit s'y tenir. Peut-être se trouvait-il à un endroit où un bip soudain attirerait l'attention sur lui à un moment catastrophique. Je ne comprenais pas assez la technologie de ces comPads pour savoir si l'on pouvait éteindre les bippers, ou localiser leurs appels. Peut-être, compris-je, était-ce pour cette raison que Steve n'avait pas suggéré de communiquer régulièrement entre nous, d'ailleurs, parce que quelqu'un à l'écoute pourrait repérer nos positions. Pour ce que j'en savais, Hubbard et Brown pourraient nous situer grâce à une fourgonnette de pistage à la minute où nous emploierions nos comPads.

Je me demandai si Leo saurait faire face à ce genre de situation. Il avait réussi à s'éclipser de sa conférence à Venise pour atteindre le consulat américain. Cela sous-entendait un certain cran.

J'avais pensé à l'avertir de la présence de Steve. « Un ami à moi surveillera vos arrières. Il sera habillé en rouge. » Une fois que Leo arriverait au lac, Steve se manifesterait pour le guider jusqu'à moi. Tel était le plan.

Mais en supposant que Hubbard ou un de ses hommes, par une horrible coïncidence, porte lui aussi du rouge ?

Supposer, supposer, toujours supposer. N'importe quoi pouvait se passer. Inutile de m'en préoccuper. Mon rôle se bornait à exécuter ma partie du plan et à espérer que tout irait bien.

La sueur qui me couvrait attirait les moustiques et les moucheron qui infestaient par bandes les abords du lac, comme des voyous postés au coin d'une rue. J'avais désormais mis pied à terre et je poussais mon vélo le long d'un sentier étroit qui longeait le lac sur la rive nord. De l'autre côté de l'eau, j'entendais la circulation sur l'Autoroute Un, deux kilomètres au sud, et au centre du lac un huit de pointe filait à une vitesse incroyable, les aboiements du barreur me parvenant nettement sur la surface que rien ne troublait.

Un brusque mouvement dans les fourrés sur ma gauche me cloua sur place. Je restai immobile, mon cœur se mettant à palpiter dans ma poitrine comme un oiseau pris au piège.

Soudain, un rat, gros comme une loutre, sa fourrure trempée par striures, bondit sur le sentier devant moi, manquant de se cogner à ma roue avant toute neuve de chez Cyclorama. Je poussai aussitôt un cri

involontaire d'horreur et de peur, et le rat complètement paniqué dérapa et fila comme une voiture de rallye qui aurait perdu le contrôle, manifestement beaucoup plus terrifié que moi. Il effectua deux tonneaux, se remit sur pattes et replongea dans les taillis, des feuilles, des brindilles et des cailloux collés à son dos comme des totems à la robe de mariée d'une épouse mexicaine.

« Des rats, déclarai-je avec la voix d'Indiana Jones. Je déteste les rats. »

J'en vis et j'en entendis d'autres en me pressant vers le point de rendez-vous.

Mais ce n'étaient peut-être pas des rats. Des marmottes, voire des spermophiles ? Ceci dit, je ne savais vraiment pas à quoi ça correspondait. Je ne connaissais ces mots qu'à travers les films de Bill Murray, *Un jour sans fin* et *Caddyshack*. La marmotte et le spermophile étaient-ils un seul animal ? Il existait encore une autre espèce de rongeur américain, non ? Le ragondin. Et si c'était des ragondins ? Ou même des opossums ?

Peu importe. J'avais ces petits fumiers en horreur et je progressai avec le plus de bruit possible, simplement pour les avertir de ma présence.

Au bout de vingt minutes supplémentaires, j'arrivai enfin à un point où le sentier bifurquait. Sur la droite, il serpentait selon une boucle qui suivait la berge du lac ; sur la gauche, il entraînait dans le territoire des rats, des spermophiles, des ragondins, des opossums et des marmottes. En me claquant la nuque comme un véritable explorateur de la jungle, j'empruntai la branche de gauche.

Au bout de deux cents mètres, après avoir lutté pour traverser un rideau de verdure, je vis apparaître une clairière. Je repérai un grand bouleau argenté et à côté, l'énorme souche d'arbre couverte de lichen dont Steve m'avait parlé. C'est sur elle que je m'assis, fumant avec industrie pour tenir moustiques et moucheron à distance.

Il flottait dans le coin une puanteur épouvantable, bien plus grave que les relents croupis de marécages caractéristiques des berges. Je sentis mon cœur remonter dans ma gorge. Quand je dis *cœur*, comprenez *déjeuner*. La fumée de cigarette n'aidait en rien, ni pour chasser les insectes ni pour couvrir l'abominable remugle. Je me remis debout, au bord de l'asphyxie. Lorsque je m'éloignai, la situation commença à s'améliorer. L'odeur paraissait localisée.

Sortant un mouchoir que je me plaquai sur le nez et la bouche, je me rapprochai de la souche où continuait de tourner un entonnoir de moucheron. Je jetai un coup d'œil par-dessus la souche et vomis sur-le-champ.

Dans les hautes herbes nichait un couple de rats morts, serrés ensemble, les yeux clos comme des enfants qui dorment, la fourrure grouillant de petits asticots blancs qui se tortillaient, pas plus gros que des virgules. La soupe de vomis qui les accompagnait désormais, supposai-je en m'essuyant la bouche, constituerait un nouveau mets de choix pour la vie des bestioles malveillantes qui semblaient propriétaires de cette région des bois.

Je m'adossai à l'arbre le plus éloigné de la souche que je pus trouver, et je méditai sur l'ignominie de la Nature.

Des cloques rouges et brûlantes avaient commencé à éclore sur ma nuque et mes mains. Ce n'étaient pas des piqûres d'insectes, mais plutôt un genre de réaction allergique. Enfant, je souffrais d'une forme bénigne de rhume des foins. Je croyais avoir dépassé ce problème, mais ici dehors, la riche densité de vie lacustre, de pollens, de lichens, de rats, de bestioles, d'herbes, de semences et de spores, semblait exhaler un nuage toxique d'allergènes contre lesquels ma peau et mes poumons se rebellaient. Je sentis ma poitrine se serrer, réduisant mon souffle à un chuintement, et mes yeux, je le savais, gonflaient comme des guimauves.

J'allumai une autre cigarette. Impossible d'inhaler, à cause de l'asthme, mais la stérilité synthétique de son poison lisse et urbain me reconfortait. Je regrettais de ne pas avoir apporté un tapis. Ni en laine ni en coton, rien de naturel ou d'organique, juste une sale carpeppe vulgaire en nylon ou en polyester. Elle aurait constitué un radeau de civilisation au sein de ces Sargasses grouillantes.

Nerveux, je devenais nerveux, visiblement. Je consultai ma montre.

L'heure approchait, elle était très proche. Dans cinq minutes à peu près, j'allais savoir si Leo avait eu confiance. Je saurais si... OH, PUTAIN, J'AI LES JAMBES QUI BRÛLENT !

Qu'est-ce que j'avais fait ? Mis le feu à cet arbre à la con avec ma putain de cigarette ?

Je me flanquai des claques sur les jambes en hurlant de douleur.

Il n'y avait ni flammes ni panache de fumée. Le temps que mes yeux se soient assez éclaircis de leurs larmes pour me permettre de voir, il apparut clairement que ce n'était pas du feu qui me brûlait les jambes.

Seulement des fourmis.

Des centaines de ces saloperies. Des milliers. Au-dessous du genou, on aurait dit que je portais des chaussettes longues en fourmis, au maillage particulièrement serré.

Je tentai avec frénésie de m'en débarrasser, hurlant et donnant

des coups de pieds, gigotant comme un taureau pris de folie.

Le contact d'une main humaine sur mon épaule tandis que je m'éloignais de l'arbre en dansant, faillit me faire totalement perdre la raison.

Poussant un cri prodigieux, je flanquai un coup de poing en arrière, par-dessus mon épaule. Il ne rencontra que le vide, ce qui, tous comptes faits, valait mieux.

« Mikey, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Le simple son de la voix douce et posée de Steve contribua à me calmer.

« Des fourmis », dis-je avec un couinement, en tournant et en lui tombant dans les bras. « Les fourmis, les rats, les moustiques. Tout. Oh, Steve, pourquoi as-tu choisi cet endroit, bordel ? »

Il me repoussa avec douceur. Par-dessus son épaule, je vis le visage affolé de Leo qui me considérait avec alarme.

« Des fourmis de feu, dit Steve en essayant de retenir l'amusement dans sa voix. Désolé, j'aurais dû te mettre en garde, je vois ça.

— Des fourmis de feu ? dis-je. Elles sont venimeuses ?

— Elles piquent un peu, c'est tout. Viens, assieds-toi. Je vais t'enlever ce qu'il reste.

— *Un peu ? Elles piquent un peu ?* »

Steve débarrassa mes tibias du reste de fourmis. « En fait, elles sont futées, les bestioles. Leur technique consiste à te grimper sur la jambe, mais sans rien faire dans un premier temps. Elles attendent le signal de leur chef, et là, elles piquent toutes d'un coup, en un front uni. Tu vois, si la première te piquait dès son arrivée sur place, tu la sentirais et tu chasserais le reste avant que les autres aient eu une chance de se régaler aussi. Vraiment futé. Faut reconnaître ça à l'évolution. J'ai apporté du matériel. On dirait que tu as également rencontré du lierre vénéneux.

— Du lierre vénéneux ?

— Oui », dit-il en commençant à étaler du gel froid sur mes jambes, mon cou et mes bras. « Une saleté, non ?

— Désolé », dis-je à Leo, tandis que celui-ci s'approchait avec nervosité, en clignant des yeux comme un hibou. « Vous devez me prendre pour un hystérique. Simplement, je n'ai pas l'habitude de la campagne américaine. Je voyais plutôt ça comme dans *Rebecca du Ruisseau Ensoleillé*^[17]. Je n'imaginais pas que ça s'approchait davantage du cœur des ténèbres de la forêt tropicale amazonienne. Au temps pour moi. »

Leo regarda autour de lui avec inquiétude, comme s'il s'interrogeait lui aussi sur les horreurs tapies dans ces bois. La

remarque suivante de Steve n'aida guère.

« Espérons qu'il n'y a pas de tiques dans le coin.

— Des tiques ? m'exclamai-je devant cette nouvelle horreur en train de poindre. C'est quoi, encore, les tiques ?

— Tu ne veux pas le savoir, vieux. Fais-moi confiance là-dessus.

— Oh, bon Dieu », dis-je en gémissant.

Steve reboucha le tube de lotion en revissant le couvercle et me claqua avec bonhomie la cuisse comme un infirmier sans façons.

« Bon. Ça va mieux ? »

Le gel m'avait quelque peu apaisé, mais j'avais encore l'impression de brûler.

« Un peu. » Inutile de me plaindre. Trop de choses à faire. Je me remis péniblement debout. « L'important, c'est que vous soyez ici.

— Bien sûr, que nous sommes ici, fit Steve.

— Et on ne vous a pas suivis ? »

Leo secoua énergiquement la tête. « Pas suivis, assura-t-il.

— Ça s'est très bien passé », pépia Steve qui, avec sa chemise et son short rouge vif, évoquait un apprenti de Méphistophélès en vacances au bord de la mer.

« Et maintenant, peut-être, dit Leo, vous avez l'amabilité de me dire ce que tout ceci signifie ? Qui vous êtes. Pourquoi vous arrangez cette rencontre. Comment il se fait que vous savez tellement de choses sur moi ?

— Je vais tout vous expliquer, monsieur, dis-je. Promis. Mais d'abord, il faut que je sache quelque chose sur vous. Sur votre travail. Il faut que je vous demande de confirmer une supposition. »

Il y avait un détail de mon plan que je n'avais pas réglé. Je comptais sur Leo pour avoir une idée, je crois. Sans doute aurait-ce été le cas. Ce fut toutefois avec un plaisir énorme, alors que la nuit tombait et que nous allions nous séparer pour rentrer chacun de son côté à Princeton, que je poussai un cri sous le coup de l'inspiration qui me frappait de son baiser troublant.

« Oh, merde, encore des fourmis de feu ? s'inquiéta Steve.

— Non, répondis-je. Pas des fourmis. Je viens d'avoir une idée. Je suppose qu'aucun de vous n'a un récipient quelconque ?

— Comme ça ? » Steve leva son sac en nylon bleu.

« Ben, je ne voudrais pas l'abîmer. Quelque chose d'un peu plus petit suffirait. Un sac à commissions, plutôt. Un sac en plastique, peut-être. Ou une boîte.

— J'ai beaucoup de sacs et de boîtes à la maison, proposa Leo.

— Malheureusement, ça n'ira pas. J'ai besoin de quelque chose

tout de suite, ici.

— Pourquoi ça ?

— Hé, lança Steve qui fourrageait dans son sac en nylon. Et ça ? »

Il tendait une boîte argentée qui avait la moitié de la taille d'une boîte à chaussures.

— C'est parfait, lui assurai-je. C'est quoi, ce truc ?

— J'y range mes objectifs et mes filtres. »

Il ouvrit le couvercle pour me montrer.

« Hum », dis-je, moins convaincu. « L'espace intérieur est divisé.

— Les cloisons s'enlèvent, assura Steve. Tu vois ? »

Steve retira les objectifs et les filtres, avant de sortir les parois.

« Formidable. Absolument formidable. Mieux qu'un sac. Avec un peu de chance, elle devrait être pratiquement étanche. Bon, Steve, dis-je en lui posant ma main sur l'épaule. À ton avis, tu as l'estomac bien accroché ? »

Il plissa le front, perplexe. « Je crois, oui. Assez bien. Pourquoi ?

— Parfait, lui répondis-je. Derrière cette souche d'arbre, là-bas, tu vas trouver deux rats morts. Mais je te préviens, ils grouillent de vers et ils puent horriblement. »

Cinq heures plus tard, Steve et moi nous retrouvâmes devant la statue du Triomphe de la Science, pour attendre Leo.

« Il vient, non ? Je veux dire, il va venir ?

— Il a dit qu'il viendrait. Il viendra, assura Steve.

— Pourquoi es-tu si calme ? Comment fais-tu pour rester si calme, bordel ? Je ne suis pas calme, moi, je trépigne comme un pois sauteur. Mais toi... tu as gardé le contrôle toute la journée. Comment ça se fait ? Comment fais-tu pour rester calme ? Je ne le suis pas, moi. Pas du tout.

— J'aurais jamais deviné, fit Steve avec un sourire.

— Je veux dire, on court peut-être à la catastrophe. Tout pourrait recommencer. Je pourrais me réveiller au milieu d'une cellule de punition irakienne ou dans un goulag sibérien. Bon Dieu, mon destin sera peut-être de recommencer tout ça le restant de ma vie, comme le Hollandais volant ou Scott Bakula dans *Code Quantum*. Sans même l'avantage discutable d'avoir Dean Stockwell à mes côtés.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que tu racontes, me dit Steve, mais confiance, vieux. Le monde dans lequel tu t'éveilleras ne pourra pas être pire que celui-ci.

— Ah non ? répliquai-je. Je ne suis pas absolument convaincu que ce monde-ci est tellement pire que le mien.

— Si, d'après ce que tu m'as raconté.

— Oui, mais je ne t'ai pas parlé de Microsoft, de Rupert Murdoch, des intégristes et des gamins accros au crack et armés d'Uzi. Je ne t'ai pas parlé des tickets à gratter de la Loterie, de la maladie de la vache folle et du talk-show de Larry King. On devrait peut-être tout laisser tomber.

— Tu as juste le trac, voilà tout. Tu m'as parlé du politiquement correct et des quartiers gays en ville, du rock and roll, des films de Clinton Eastwood et des jeunes qui ne sont pas obligés d'appeler leur père *monsieur*, qui disent *nique ta mère* et *sans déc', mec* et qui s'enfoncent à l'ecstasy dans les boîtes de danse. Je veux connaître ça, je veux être cool.

— C'est *défoncer* et pas *enfoncer*, en fait.

— Peu importe. Je veux porter des vêtements bizarres et me laisser pousser les cheveux sans recevoir une amende du collège ni devoir m'engueuler avec mes parents. Pour faire tout ça ici, il faut vivre dans un ghetto, et la police vient t'arrêter et te harasser.

— Et c'est *harceler*. *Harceler*, pas *harasser*. Et j'ai l'impression que je t'ai donné une fausse idée de mon monde. Je veux dire, ce n'est pas non plus la fête tous les jours, tu sais. L'ecstasy est illégale et les gens n'emploient pas l'expression *nique ta mère* devant leurs parents. Enfin, pas les Blancs de classe moyenne, en tout cas.

— Ah ouais ? Bon, donne-moi l'occasion de me faire une idée, d'accord ? Laisse-moi la possibilité d'employer ces mots et de vivre cette vie, d'accord ? Au départ, c'est toi qui m'as privé de ce droit.

— Hum, dis-je avec scepticisme. Je me demande simplement si...

— D'ailleurs, m'interrompt-il, on ne parle que du présent. Tu oublies l'histoire. Tu crois que nous pouvons oublier ça ?

— Ça va, ça va ! coupai-je. Je sais. Je suis en train de paniquer. Mais si quelque chose tournait mal ?

— Quelque chose a déjà mal tourné, non ? Nous allons tout remettre en ordre.

— Mais cette fois-ci, je pourrais me réveiller sans me souvenir de rien.

— Et alors ? Quelle différence ? Tu n'en sauras rien.

— Mais toi ? Imagine que tu te retrouves, avec ton ancienne conscience, dans un autre pays, avec un accent incongru, sans rien comprendre, comme moi ? Les gens vont te prendre pour un dingue. Bon Dieu, imagine, si c'est un pays dont tu ne parles même pas la langue ?

— C'est un risque que je vais devoir courir.

— Non, dis-je en le prenant par le bras. Bon sang, je suis content d'y avoir pensé. Ce que tu dois faire, c'est ne pas te trouver dans la

pièce. Nulle part près de l'événement quand il se produira. De cette façon, ce qui m'est arrivé ne t'arrivera pas.

— Merde, Mikey ! Ne dis pas ça ! On fait tout ça ensemble.

— Pas question, Steve. Tu dois...

— Pourquoi vous faites tellement de bruit ! » Leo sortit du noir comme une apparition, parlant dans un chuintement furieux. « Vous voulez que tout le monde à Princeton sache que nous sommes ici ?

— Mikey dit que je ne peux pas entrer avec vous », protesta Steve, geignant comme un enfant à qui on refuse une friandise. « Dites-lui que si. »

J'expliquai à Leo mon raisonnement.

Il y réfléchit avec soin avant de répondre. « Je crois que Mikey a raison, dit-il enfin. Si vous êtes pris dans l'horizon des événements et que vous conservez cette identité, cela peut rendre votre vie très difficile par la suite. Nous ne pouvons pas courir ce risque.

— Mais.

— Non. Je crois qu'il vaut mieux que vous nous aidiez en partant seul, décida Leo. Vous nous avez déjà beaucoup rendu service. »

Il fallut dix minutes de discussions et de protestations pour convaincre Steve.

« Je regrette vraiment, dis-je tandis qu'il me tendait la boîte à objectifs argentée. Mais tu vois...

— Ouais, ouais, dit-il. Je vois. »

Je tendis la main. « Ne fais pas la tête, lui dis-je. Après tout, ça ne marchera peut-être pas. Si ça se trouve, dans deux heures, nous allons découvrir que ça ne pourra jamais marcher dans ce monde. Je suis peut-être coincé ici pour toujours. »

Il prit la main que je lui tendais. « Possible, dit-il. Mais plus probablement, je ne te reverrai plus jamais et...

— Et quoi ?

— Tu as été gentil avec moi, Mikey. Je sais, ce n'était que cela, de la gentillesse. Mais tu m'as rendu plus heureux durant deux jours que je ne l'avais jamais été. De toute ma vie. Peut-être plus heureux que je ne le serai jamais, dans aucun monde.

— Comment ça, c'est tout ce que c'était ? Ce n'était pas de la gentillesse. Je t'aime bien, Steve. Tu dois bien le savoir.

— Ouais, tu m'aimes bien. Mais, en Angleterre, tu auras une petite amie.

— Ça m'étonnerait. Je n'en ai jamais eu qu'une et elle m'a plaqué. Mais ici, quand tout sera rentré dans l'ordre, tu auras un copain. Des dizaines. Des centaines. Autant que tu pourras en vouloir. Plus même. Mignon comme tu es, faudra que tu les tiennes à

distance...

— Oui, mais ce ne sera pas toi, si ?

— Messieurs, s'il vous plaît, intervint Leo qui avait écouté tout cela avec une impatience croissante. Il fait presque jour. On risque de nous voir. »

Steve me serra étroitement dans ses bras et disparut dans l'ombre.

« Il est très attaché à moi, expliquai-je à Leo.

— Mes lunettes, je n'en ai besoin que pour la lecture, répondit-il de façon un peu mystérieuse. Vous avez les rats ?

— Ouai », dis-je en lui montrant la boîte.

Tandis qu'il tapait son code de sécurité sur le panneau à côté de la porte d'entrée, mes pensées revinrent à cette nuit, devant le New Cavendish Building, où j'avais filé sur mon vélo le rejoindre sous les étoiles de Cambridge, la poche remplie de petites pilules orange.

Il me guida en silence jusqu'aux ascenseurs dont le bourdonnement hoquetant paraissait résonner avec une force calamiteuse dans le silence de mort. Au deuxième étage, je le suivis dans un dédale de couloirs, jusqu'à ce que nous parvenions à une porte devant laquelle il s'arrêta.

« Comment diable avez-vous pu imaginer un nom comme Chester Franklin ? chuchotai-je en indiquant la plaque à son nom sur la porte.

— L'idée venait de Hubbard », répondit-il tandis que la porte s'ouvrait avec un claquement.

Il faisait noir comme dans une cave, à l'intérieur. Je restai figé, sans oser bouger, en l'écoutant manipuler les stores. Enfin, il pressa un interrupteur et je pus regarder autour de moi.

Il m'indiqua un tabouret, tel un dompteur d'otaries. « Asseyez-vous, dit-il. S'il vous plaît, ne dites rien pour ne pas me faire perdre ma concentration. »

Je restai assis à l'observer dans un silence docile.

Il y avait un Tim, ou une machine assez semblable au Tim que j'avais connu. Mais il avait une coque blanche, avec une nuance de bleu œuf de canard. Cela pouvait venir d'un jeu des lumières au plafond, cependant, dont l'éclat semblait tout nimer d'une légère aura bleutée.

Pas de souris sur la machine, mais à la place, un joystick planté sur le côté, comme une sucette. L'écran était plus grand et il n'y avait aucun vestige de clavier. Au lieu de câbles Centronix et de mètres de spaghettis, des tuyaux en plastique transparent émergeaient à l'arrière, comme des tubes d'intraveineuse.

Une horrible pensée me frappa soudain et me dessécha la bouche.

Et si les Nazis avaient aboli le méridien de Greenwich ?

Leo ne m'avait pas demandé les coordonnées de Braunau, lorsque nous avons discuté dans les bois.

Sa première idée quatre ans plus tôt, comme je l'avais deviné, connaissant mon Leo, avait été de faire quelque chose pour détruire l'usine de son père à Auschwitz. Ensuite, il avait compris que cela pourrait ne pas suffire, et avait envisagé d'assassiner Rudolf Gloder. Il ne savait comment procéder, mais bien qu'opposé au meurtre par nature, il avait songé à expédier une bombe dans un des premiers congrès nazis. Il avait estimé que ce projet comportait trop d'impondérables, aussi chercha-t-il ensuite à transférer de l'eau de Braunau à Bayreuth pour empêcher Gloder de naître. Il trouvait l'ironie parfaite. Mais, problème, l'eau de Braunau n'existait plus. Du moins, si elle existait quelque part, il ne savait pas où et n'osait pas poser la question. Puis il apprit par un collègue universitaire à Cambridge qu'on travaillait à Princeton, en Amérique, sur la possibilité de produits contraceptifs. L'« éthique » proscrivait ce genre de recherches en Europe, une hypocrisie pleine d'ironie dont Leo n'avait jamais pu partager avec quiconque l'humour macabre. Et donc, toujours avec la même logique et la même détermination, Leo avait décidé de passer aux États-Unis. Il n'avait pas changé, aucun doute. Le même fardeau écrasant d'une culpabilité reçue en héritage, la même conviction fanatique qu'il pouvait et devait expier la culpabilité de son père.

Il avait néanmoins eu du mal, après son installation à Princeton, à poursuivre sa quête personnelle. Ici, les autorités gouvernementales croyaient qu'il travaillait à une arme quantique qui donnerait à l'Amérique une chance de remporter un dernier avantage décisif sur l'Europe. Dans un tel contexte, rien ne justifiait qu'il posât des questions sur les contraceptifs. Il s'attendait à trouver aux États-Unis une liberté de recherches refusée aux savants européens. Il s'était lourdement trompé. Si possible, la sécurité ici était plus intense qu'à Cambridge.

Et j'étais apparu. Maintenant, lui et moi nous préparions à créer un monde meilleur en assurant la vie et la prospérité d'Adolf Hitler.

L'idée des rats l'avait fait rire. Steve aussi avait ri. C'était tellement ridicule.

« Mais c'est logique, avais-je protesté. Que diriez-vous si vous tiriez de l'eau à la pompe un matin et qu'elle soit pleine de vers et de bouts de charogne, avec une odeur d'égout ? On viderait toute la citerne pour la désinfecter. Ça semble évident. »

Aucun d'eux n'avait pu trouver de meilleure suggestion et les rats avaient donc filé dans la boîte de Steve, leurs carcasses putréfiées

tombant pratiquement en pièces quand Steve, suffoqué, les avait ramassées entre deux bouts de carton.

Leo avait retiré les cartons des mains de Steve pour terminer la besogne. De nous tous, c'était lui qui avait l'estomac le plus solide.

Je le regardais travailler, à présent : ses yeux bleus résolus parcourant sa création, ses longs doigts manipulant les interrupteurs, tout son corps fébrile tremblant presque sous la concentration intense de ses gestes.

Il parut sentir mon regard, car il leva les yeux vers moi.

« Ça se passe bien, chuchota-t-il.

— Pour Braunau, dis-je. Vous allez avoir besoin des coordonnées. J'ai peur que...

— Vous croyez que je ne les connais pas ?

— Quarante-sept degrés, treize minutes vingt-huit secondes nord, dix degrés, cinquante-deux minutes, trente-et-une secondes est. »

Il opina. « Vous avez une bonne mémoire. Vous voyez. Nous regardons là-bas, en ce moment.

— Je me souviens d'autre chose, dis-je. Vous m'avez un jour dit que dans cette vie, on était soit un rat, soit une souris. Les rats font du bien ou du mal en changeant les choses, et les souris, du bien ou du mal en ne faisant rien. »

Ses yeux se portèrent sur l'étui à objectifs argenté. « Tout à fait approprié, dit-il. Maintenant, si vous êtes prêt. Il est temps. »

Les tubes qui portaient du dos de la machine s'illuminèrent de pulsations de lumière rouge. L'écran tourbillonnait et éclatait de couleur.

« C'est ça ? demandai-je. Braunau ?

— 1^{er} juin. Quatre heures du matin.

— Les couleurs ne sont plus les mêmes que la dernière fois.

— Elles ne signifient rien », répondit-il, de ce ton légèrement dédaigneux qu'emploient les savants avec les néophytes ignorants. « La représentation peut prendre toutes les couleurs que vous décidez de leur assigner.

— Et les lumières rouges dans les tubes, là ?

— Des données », dit-il, une note de surprise et d'inquiétude dans la voix. « Ce sont des données. Ce n'est pas ainsi que ça s'est passé avant ?

— Pratiquement pareil, lui dis-je pour le rassurer. Les fils qui sortent derrière sont différents, c'est tout.

— À quoi ressemblaient-ils ?

— Hé bien, ils n'étaient pas transparents, c'est tout. Les données circulaient dans des fils de cuivre.

— Des fils de cuivre ? » Il parut stupéfait. « Comme les anciens téléphones ? Mais c'est primitif.

— Ça a marché, non ? » dis-je, en me lançant de façon assez illogique à la défense de mon monde.

Il se retourna vers l'écran. « Est-ce que ça peut être si simple ? demanda-t-il. J'appuie simplement là et l'usine de mon père à Auschwitz n'a jamais existé ? » Son doigt caressait un petit bouton noir sous l'écran.

Je n'avais pas raconté à Leo que dans notre monde précédent son père avait aussi été à Auschwitz. J'ai pensé qu'il pourrait être déstabilisé s'il savait que, quoi qu'il fasse à l'histoire, le destin de son père semblait être de superviser une destruction bestiale des juifs.

Il se détourna de l'écran et tira de sa poche deux masques blancs. Il en attacha un sur son visage, passant les attaches sur ses oreilles, et me tendit l'autre. Je l'enfilai et de grandes vagues de menthol m'emplirent les narines et les poumons, me faisant venir les larmes aux yeux. Je vis qu'il pleurait aussi. Il refoula ses larmes et montra du doigt l'étui à objectifs.

Je défis le couvercle de la boîte, l'ouvris, déglutis avec énergie et regardai à l'intérieur.

Un énorme insecte battant des ailes, traînant ses pattes, s'envola et me cogna dans l'œil.

Je laissai retomber le couvercle en poussant un cri épouvanté.

« Silence ! chuinta Leo. Ce n'est pas un loup. »

Il me tendit deux morceaux de carton en fronçant les sourcils.

Je soulevai de nouveau le couvercle, écartant la tête de façon à esquiver d'autres bestioles volantes.

Il ne semblait plus y en avoir, là-dedans. Quelques puces peut-être, mais rien d'aussi substantiel que cette première bestiole horrible. Non, la plupart des créatures qui restaient dans cette boîte de Pandore étaient du genre visqueux. Elles s'étaient affairées au cours de ces dernières heures : se reproduisant et s'activant. Toute la boîte grouillait et vibrait de vie. Tout cela était trop visqueux et disloqué pour qu'on le soulève entre deux bouts de carton.

« Je crois... » dis-je, d'une voix que le masque rendait grave et étouffée. « Je crois qu'il vaut mieux que je la verse, pas vous ? »

Il regarda dans la boîte, hocha la tête en silence et me montra du doigt ce qui ressemblait à un grand bénitier. Je supposai que les fragments de rat putréfié devaient aller dans la partie supérieure, le bol ou le bassin. Partant du dessous, des tubes palpitant de données menaient au dos de la machine.

Leo me fit signe d'en finir ; je retins mon souffle et je vidai le

contenu de la boîte dans le bassin.

Même à travers un masque imbibé de menthol, je pouvais sentir la force de la puanteur. Détournant les yeux, je tapai le bord de la boîte contre la margelle du bol et j'entendis le glissement gluant de la chair en décomposition se déversant sur le plastique du bassin du bénitier. Je jetai un coup d'œil rapide à la boîte et constatai qu'il en restait encore, collé dans les coins.

« Vous pourriez me passer quelque chose, pour racler le reste avec ? » demandai-je à Leo.

Il se leva, regarda rapidement autour de lui et prit une tasse à café sur une table dans un coin de la pièce.

Il me la donna et m'observa tandis que je grattais les bords et les coins.

« Tiens, tiens, tiens. Mais qu'est-ce que c'est, tout ce satané fourbi ? »

Je levai les yeux, horrifié. La tasse à café et l'étui à objectifs me tombèrent des mains et percutèrent le sol avec fracas.

Brown et Hubbard se tenaient sur le pas de la porte. Chacun avait une arme à la main.

« Bon, vous n'allez bouger ni l'un ni l'autre, annonça Brown en entrant dans la pièce. Je veux voir... putain de bon Dieu ! »

Ses mains volèrent vers sa bouche et il recula, suffoqué. Je vis du vomi suinter entre ses doigts.

L'odeur avait atteint Hubbard et je le vis tirer de sa poche un mouchoir. Je jetai un coup d'œil à Leo et le vis fixer le bouton noir au-dessous de l'écran, à dix mètres de nous. Les volutes de couleur continuaient à se dérouler sur l'écran. Tout était paré.

J'avancai d'un petit pas vers la gauche en direction de la machine.

« Oh, non, pas question, dit Hubbard en tendant le mouchoir à Brown. Pas un pas. » Il leva à hauteur de son épaule la main qui serrait l'arme, et la pointa droit sur ma tête.

Brown s'essuya la bouche et, plaquant toujours le mouchoir contre ses lèvres, nous foudroya d'un regard furibond rempli de méfiance. J'eus l'impression, je ne sais pas pourquoi, qu'il s'irritait davantage de son accès de grossièreté peu caractéristique que du fait d'avoir vomi. J'avais senti à notre première rencontre qu'il attachait beaucoup de prix à son image de cow-boy à la voix douce. Sans doute ses subordonnés le vénéraient-ils comme un superbe excentrique à la Gary Cooper. Jamais Gary Cooper n'avait dit « Putain de bon Dieu ! » Du moins, pas dans les films que j'avais vus.

« Je ne sais pas, dit-il à travers le mouchoir, sur quelles

perversions de malades nous sommes tombés ici, mais je vous jure que j'ai l'intention de le découvrir. Restez bien en place où vous êtes, compris ? Ne prononcez pas un mot. Vous hochez la tête ou vous la secouez, rien d'autre. Compris ? »

Leo et moi hochâmes la tête à l'unisson.

« C'est bien. Maintenant. Vous avez d'autres masques comme ça dans cette pièce ? »

Leo hocha la tête.

« Où sont-ils ? »

Leo indiqua sa poche du doigt.

« Bon, très bien. Vous mettez la main dans la poche, gentiment, tout doux, et vous allez me les lancer, d'accord ? »

Leo secoua la tête et leva un doigt.

« Ça veut dire quoi, ça ? Vous voulez dire que vous n'avez qu'un de ces machins ? »

Leo hocha la tête. Il avait pensé, compris-je, à en prendre un pour Steve, s'attendant à ce qu'il se trouve avec nous à l'heure de notre triomphe.

« Flûte. Bon, tant pis. Jetez-moi ce masque, alors. »

Leo obtempéra. Hubbard l'attrapa au vol et le passa à Brown, qui lui tendit en échange le mouchoir couvert de vomi.

Hubbard considéra un moment cette offrande, avant de la balancer dans le couloir derrière lui.

Brown ajusta le masque sur son visage et entra complètement dans la pièce, le revolver à hauteur de la hanche.

« Assurez-vous de couvrir ces gars », dit-il par-dessus son épaule à Hubbard. Hubbard hocha vaguement la tête et s'appuya au chambranle de la porte. L'odeur commençait à l'affecter et il n'avait pas de mouchoir.

Son mouvement de côté révéla, accroupi derrière lui dans l'ombre de la porte d'en face, Steve.

Je déglutis sans oser regarder pour voir si Leo l'avait vu, lui aussi. Brown avançait lentement vers nous, ses yeux parcourant la salle d'un air soupçonneux.

Il était désormais assez près pour voir le bol de rats, d'asticots, de vermine et autres horreurs grouillantes.

« Sacré tonnerre ! s'exclama-t-il. Et qu'est-ce se passe ici exactement, bon sang de bois ? »

Je coulai un autre coup d'œil vers Hubbard, qui regardait Brown en essayant de ne pas respirer. Je laissai mes yeux dériver lentement vers Steve. Il me fixait, blême et effrayé. Je déglutis à nouveau et je parlai, aussi fort et clair que possible à travers le masque.

« C'est juste une expérience, dis-je.

— Hein ? Quoi ? demanda Brown. Une expérience ? Et de quel genre d'expérience ignoble, réprouvée de Dieu et païenne, il pourrait bien s'agir, mon gars ? Vas-y, réponds.

— Il suffit d'appuyer sur le bouton noir. Là, juste au-dessous de l'écran. Le bouton noir. Vous allez comprendre.

— Oh non, fiston. Ici, personne ne va appuyer sur des boutons tant que je n'aurai pas reçu d'explication. »

Je jetai un nouveau coup d'œil vers Steve et je le vis se redresser. Il allait avoir besoin d'une diversion simplement pour commencer.

« Des explications ? beuglai-je. Des explications ? Les voilà, vos explications... Là ! » Je tendis un doigt de façon théâtrale vers l'autre bout de la salle.

Lamentable, oui. Je veux dire, c'est vraiment le plus vieux truc du manuel. Mais c'est pas un mauvais manuel, et on aurait corrigé les rééditions, à force, s'il ne fonctionnait pas de temps en temps.

Je ne vais pas dire qu'il a fonctionné, cette fois-ci. Pas totalement. Brown regarda dans cette direction une fraction de seconde, mais ça n'alla pas plus loin. Durant cette même fraction de seconde, Steve, Dieu le bénisse, bondit par la porte, écartant Hubbard d'une bourrade, et se lança presque de tout son long vers l'écran.

Au même instant, Brown se retourna et fit feu.

J'entendis Leo pousser un gémissement et j'entendis le corps de Hubbard bousculer une étagère de livres alors qu'il essayait de recouvrer son équilibre après l'assaut de Steve. Je vis du sang et de l'os exploser de la nuque de Steve et éclabousser le mur. Je vis un filet de fumée bleue sortir du museau de l'arme de Brown. Et je vis Brown, Dieu pourrisse son âme, porter la gueule du revolver à ses lèvres pour se préparer à souffler la fumée comme la sale crapule de pistolero qu'il était. Le masque l'en empêchait, bien sûr, si bien que le bruit qui aurait dû accompagner le geste, le petit son de flûte triomphal, manqua.

Et, lecteur, je vis ceci. Je vis la main de Steve s'agiter à tâtons en quête du petit bouton noir sous l'écran et le pousser fermement avec la puissance de dix hommes, et je jure, et je le jurerai jusqu'au jour de ma mort, tandis que je me jetais en avant pour attraper son corps, un sourire – un sourire radieux à moi destiné, et à moi seul – passa sur son visage tandis qu'il retombait en arrière pour mourir dans mes bras.

Épilogue

L'horizon des événements

« Décidément, la créature n'apprendra jamais, non ?

— Exactement comme la semaine dernière.

— La prochaine fois, ce sera bière sans alcool ou rien.

— Hé bien, retiens-le, Jamie.

— Moi ? Pourquoi devrais-je le retenir ? Il est couvert de beurk.

— Ne dis pas *beurk*, mon chou. C'est très puéril.

— Où est passée la fille avec laquelle il est venu, la semaine dernière ? Pourquoi ne vient-elle pas aider ?

— Oh, tu ne sais pas ?

— Savoir quoi ?

— Elle l'a plaqué.

— *Que se passe-t-il ?*

— Oyez, oyez !

— Elle bouge et se meut, et semble ressentir, le souffle de la vie sous sa quille.

— De la poésie, Eddie ?

— Et pourquoi pas ?

— Bon, qu'est-ce qu'on va faire de la créature ?

— Hum. Aucun taxi ne va vouloir accepter ce genre de saletés, non ?

— *Où suis-je ?*

— Tu es au Caire, P'tit Chiot.

— À la cour de Cléopâtre.

— Tu es mon esclave personnel.

— *Oh, non, ce n'est pas possible. Pas au Caire.*

— Bon, à Paris, alors. Dans le boudoir de Madame de Pompadour.

— *Double Eddie ?*

— Ouai, P'tit chiot, qu'y a-t-il, mon chou ?

— *C'est toi ?*

— C'est moi.

— *Dis-moi quelque chose.*

— Tout ce que tu voudras, trésor. Tout ce que tu voudras.

— *Est-ce que tu es gay ?*

— Oh, bon Dieu, il a vraiment perdu la boule, ce coup-ci.

— Mais ferme-la, Jamie. Oui, P'tit Chiot. Gay comme la vie, c'est gentil de me poser la question.

— *Dieu merci...*

— Eddie, je te jure. Si tu essaies de profiter de lui dans l'état où il se trouve...

— Chut. Regarde-le, totalement lessivé. Il est tombé dans les pommes, pauvre agneau.

— Oh, crotte. Bon, il vaudrait mieux que j'essaie de le ramener chez lui, je suppose.

— On va y aller *tous les deux*, puisque tu me le demandes si gentiment.

— Tu es en train de dire que tu ne me fais pas confiance ?

— Non, mais je peux, si tu insistes. »

« Bonjour, Bill.

— Bonjour, Mr Young.

— Cette lettre dans ma boîte aux lettres. Elle est adressée au professeur Zuckermann.

— Donnez-la-moi, monsieur. Je veillerai à la lui remettre.

— Non, laissez. Je dois passer le voir, de toutes façons. Je vais lui apporter le reste de son courrier, par la même occasion.

— Très bien, monsieur.

— Oui, n'est-ce pas ? Tout est très bien. »

Je traversai la pelouse en me disant que je me battais les flancs à coups redoublés de voir Bill me brailler de dégager de la pelouse.

Une fenêtre s'ouvrit à la volée au premier étage, et deux voix en sortirent pour flotter vers le bas.

« Hé bien !

— Il y a des gens tout guillerets, ce matin.

— Quand on prend en compte dans quel état ils étaient hier.

— Salut, les gars, dis-je en saluant. Super soirée, hier soir.

— Comme s'il se rappelait quoi que ce soit.

— Est-ce qu'un de vous deux m'a ramené chez moi et m'a mis au lit ?

— Tous les deux, oui.

— Merci. Désolé de m'être totalement défoncé. Je vous verrai plus tard. »

Je grimpai l'escalier quatre à quatre jusqu'aux appartements de Leo et tapai avec entrain à la porte.

« Entrez ! »

Il se tenait au-dessus de sa table d'échecs et fixait sa position en

se tirant la barbe. Les yeux bleus clignèrent sous l'effet d'une légère surprise en me voyant entrer.

« Professeur Zuckermann !

— Oui.

— Heu, je m'appelle Young, Michael Young. Nous sommes voisins.

— Le docteur Barmby a déménagé ?

— Non, juste voisins de niche de courrier. Young, Zuckermann.

Adjacence alphabétique ?

— Oh oui, je vois. Bien sûr.

— Votre trop-plein se retrouve fourré dans la mienne, aussi, j'ai pensé que j'allais...

— Mon cher jeune ami, comme c'est aimable. Je fais preuve d'une triste négligence pour nettoyer ma boîte aux lettres, j'en ai bien peur.

— Oh, pas de problèmes. Pas de problèmes du tout. »

Il me prit des mains la pile de courrier. Je laissai mes yeux parcourir brièvement la pièce, notant le portable, la littérature sur l'Holocauste, le pot de chocolat près de l'échiquier.

« Vous me faites l'effet d'un buveur de café, dit-il. En voulez-vous une tasse ?

— C'est très aimable, dis-je, mais il faut que je file. Hum... » Je baissai les yeux vers l'échiquier. « Vous êtes blanc ou noir ?

— Noir, dit-il.

— Alors, vous perdez.

— Je suis lamentable aux échecs. Mes amis me taquinent là-dessus.

— Oh, ce n'est pas grave. Je suis nul en physique.

— Vous connaissez ma discipline ? » Il parut surpris.

« J'ai dit ça au hasard.

— Et quelle est votre matière ? »

Je souris. « Je sais, j'ai l'air trop jeune, mais en fait, je termine tout juste une thèse. En histoire.

— En histoire ? Vraiment ? Quelle période ?

— Oh, aucune en particulier. »

Il me jeta un rapide coup d'œil, comme s'il me soupçonnait de lui jouer une farce d'étudiant.

« Vous allez me trouver très impertinent, dis-je, mais puis-je vous donner un petit conseil ? Il y a une chose que vous ne devez absolument pas faire.

— Quoi ? » demanda Leo en levant ses sourcils, médusé. « Que ne dois-je absolument pas faire ? »

Je regardai ces yeux bleus... non, me dis-je. Pas face à face. Pas encore une fois. Peut-être une lettre, un de ces jours, bientôt. Une lettre anonyme.

« Prendre ce pion, dis-je en indiquant la table du doigt. Vous allez vous enfermer tout droit dans une fourchette du cavalier et vous perdrez à l'échange. Enfin, bref, désolé de vous avoir dérangé. À un de ces jours, peut-être. »

Je remontai la ruelle pisseuse en poussant mon vélo vers King's Parade. J'avais remarqué après mon réveil que la réserve de nourriture s'épuisait, dans la cuisine.

« Oh oui, encore autre chose, répondis-je à la vendeuse dans la petite épicerie en face de Corpus Christi. Vous n'auriez pas du sirop d'érable, par hasard ?

— Deuxième étagère, mon petit. Juste au-dessus de la sauce Branston.

— Excellent ! fis-je. Ça se marie très bien avec le bacon, vous savez. »

Je me dis que j'allais peut-être essayer le magasin de disques, aussi. Le dernier album d'Oily-Moily ne devait plus tarder à sortir.

« Oily-Moily ? Jamais entendu parler d'eux.

— Ne dites pas de bêtises, répondis-je. J'ai déjà acheté leurs albums ici. Oily-Moily. Vous savez bien, Peter Braun, Jeff Webb. Non, allez, c'est un des plus grands groupes du monde.

— Pete Brown, vous dites ? J'ai du James Brown, si vous voulez.

— Pas O-W... A-U ! Braun. Ça s'écrit comme la marque de rasoirs électriques.

— Jamais entendu parler de lui. »

Je quittai la boutique furieux. Je n'y remettrais plus les pieds tant qu'ils n'engageraient pas du personnel équipé d'un cerveau, là-dedans.

Mais, pendant que je traversais la rue, un souvenir me revint à l'esprit. Un portrait dans *Q Magazine*, lu quelque part, je ne savais plus quand.

Le père de Peter Braun est né en Autriche, patrie de Mozart et de Schubert. Peut-être est-ce pour cette raison que certains critiques de musique classique ont cédé à l'exagération face à ses chansons, passant pour des couillons absolus en comparant certains morceaux d'*Open Wide* au *Voyage d'hiver* de Schubert.

Un des patients du docteur Schenck s'appelait Braun.

Ne me dites pas, ne me dites pas que j'aurais pu empêcher la formation d'Oily-Moily. Ce serait trop cruel.

Mais ça n'avait aucun sens. Ça avait marché. Tout avait marché.

J'étais revenu à notre point de départ. Personne n'avait bu l'eau. Hitler était né. J'avais vu les livres sur les étagères de Leo. Double Eddie avait réintégré sa place.

Un type à l'air branché, avec une de ces petites barbiches que j'avais une fois tenté de laisser pousser, venait vers moi.

« Excusez-moi, lui demandai-je.

— Ouais ?

— Qu'est-ce que vous pensez d'Oily-Moily ?

— Oily-Moily ?

— Oui. Qu'est-ce que vous pensez d'eux ?

— Désolé, vieux... » Il secoua la tête et poursuivit sa route.

J'essayai quelques fois de plus, mais sans grand espoir.

Fini, Oily-Moily. Annihilés.

Je revins à St-Matthew, toute l'allégresse de mon pas évanouie.

Aux portes, je me cognai contre le docteur Fraser-Stuart.

« Ah-ha ! s'écria-t-il. C'est notre jeune Young. Hé bien, hé bien, hé bien. Comment progresse cette thèse ?

— La thèse ?

— Peste soit de mon chapeau, l'enfer de mes socquettes et le diable emporte ma culotte, ne me sortez pas cet air innocent, mon garçon. Vous m'avez promis vos révisions pour aujourd'hui.

— Oh, c'est vrai. Ouais, exact. Tout à fait. Elle est chez moi, à Newnham. J'allais juste la tirer à l'imprimante.

— La tirer à l'imprimante ? Est-ce que tout le pays bascule dans le sabir américain ? Très bien, alors. Allez et tirez-la à l'imprimante. Je l'attends cet après-midi. Dépouillée de ses sottises sensationnalistes, je vous prie. »

De retour chez moi à Newnham, après une quête perdue d'avance pour les CD et les cassettes d'Oily-Moily, je m'assis et me préparai un petit-déjeuner avec du bacon grillé, des pancakes écossais pas très célèbres, des œufs au plat (cuits des deux côtés) noyés sous toute une pinte de sirop d'érable du Vermont.

Poussant un rot de contentement après cet heureux mariage de saveurs, je me rendis dans mon bureau et j'allumai l'ordinateur.

Das Meisterwerk était là. Avec des corrections. Toutes proprement effectuées. Je commençai à le lire et j'abandonnai, croulant sous le poids de l'ennui au bout du deuxième paragraphe. Une idée me vint soudain, et je passai sur mon butineur.

Une fois établie la liaison ppp, je tapai <http://www.princeton.edu> et fouillai la page d'accueil à la recherche d'un annuaire des étudiants. Je tombai sur quelque chose qui s'appelait *spigot* et je trouvai la page

<http://www.princeton.edu/~spigot/pguide/students.html>.

J'essayai d'y localiser Burns et, à part une peu stimulante liste de livres de bibliothèque portant sur le poète écossais Robert Burns, je n'aboutis à rien.

Jane n'y figurait pas non plus, mais après tout, elle ne devait pas encore être installée. Je coupai la liaison et réfléchis un moment, me sentant subitement plutôt seul et vide.

Au-dessus de moi, je vis la rangée de livres que j'avais employés pour ma thèse. D'interminables études sur le Nazisme, des revues universitaires sur l'Autriche-Hongrie au XIX^e siècle, une épaisse édition de *Mein Kampf*, toute hérissée de Post-It. La photographie d'Adolf Hitler en couverture de la biographie par Alan Bullock me toisait.

Je soutins son regard.

« En un certain sens, Mein joli Führer, je t'ai laissé vivre, lui dis-je. Qu'est-ce que ça fait de moi ? Et en un certain sens, à cause de toi, Rudolf Gloder n'a jamais accédé au premier plan. Qu'est-ce que tu lui as fait ? A-t-il péri durant la Nuit des Longs Couteaux ? Est-ce qu'il a assisté avec toi à cette réunion du misérable petit Parti des travailleurs allemands dans l'arrière-salle de la brasserie munichoise ? Allait-il prendre la parole quand tu t'es levé, en lui coupant l'herbe sous les pieds ? Est-ce qu'il est parti discrètement, ses ambitions brisées ? Mais peut-être ne l'as-tu même jamais rencontré. Ah, si, vous étiez dans le même régiment pendant la Grande Guerre, je me trompe ? Et si tu l'avais fait tuer d'une façon ou d'une autre ? Ça se peut bien, oui. Mais si tu savais, si tu avais la moindre idée du dégoût avec lequel on prononce ton nom sur tout le globe, qu'éprouverais-tu ? Est-ce que ça te ferait rire ? Ou protester ? Est-ce qu'en Enfer, on te diffuse des émissions de télé pour te montrer comment l'histoire t'a vaincu ? Es-tu forcé de regarder des films et de lire des livres où toutes tes idées et toute ta gloire sont exposées comme les conneries vulgaires et immondes qu'elles étaient ? Ou est-ce que tu attends, tu attends qu'un autre comme toi remonte, comme une vomissure ? J'en ai marre de toi. Marre de Gloder qui n'a jamais existé. Marre de vous tous. Marre de l'histoire. Ça craint, l'histoire. Ça craint. »

Je claquai le livre, couverture vers le bas, et je décrochai le téléphone.

« Le numéro des renseignements internationaux, s'il vous plaît ? »

À franchement parler, Jane ne parut pas terriblement emballée de recevoir de mes nouvelles. D'un autre côté, elle ne sembla pas non plus trop furieuse. Tout juste vaguement lassée et vaguement amusée, comme d'habitude.

« L'idée ne te viendrait évidemment pas qu'il est six heures du matin par ici, n'est-ce pas ?

— Oh, mince. Désolé, chouquette. J'ai complètement oublié. Tu veux que je rappelle plus tard ?

— Oh, maintenant que je suis réveillée, autant te parler. Je suppose que tu as extorqué le numéro à Donald, c'est ça ?

— Non, non. Donald a été ferme. Il aurait donné sa vie pour te protéger. Tu le sais. J'ai trouvé tout seul.

— Oh. Nous sommes un rusé petit chiot, à ce que je vois.

— Alors, tu t'amuses ?

— C'est pour ça que tu m'appelles, pour me demander ça ?

— Tu me manques, c'est tout. Je me sens seul.

— Oh, P'tit Chiot, je t'en prie, ne me joue pas la comédie. Pas au téléphone.

— Désolé. Non, en fait, j'ai appelé pour te demander si tu pouvais me rendre un service.

— C'est pour de l'argent ?

— De l'argent ? Non, bien sûr que non, que ce n'est pas pour de l'argent ! Quand t'ai-je *jamais* demandé de l'argent ?

— Par ordre chronologique ou par ordre de magnitude ?

— Ça va, ça va, ça va. Non, je voulais que tu me retrouves un étudiant de deuxième année.

— Tu veux que je fasse quoi ?

— Il s'appelle Steve Burns. Je croyais le trouver à Dickinson House, mais il n'est pas répertorié sur la page web. Il prend assez régulièrement son déjeuner chez PJ, le restaurant de *pancakes* sur Nassau, et il va parfois boire un Sam Adams à l'A&B.

— P'tit Chiot, tu n'es pas en train de me raconter que tu connais Princeton ? Je croyais qu'en allant en Autriche, l'an dernier, tu mettais pour la première fois les pieds dans un endroit plus excitant qu'Inverness.

— Bah, je connais des trucs, répondis-je d'un ton négligent. Tu serais stupéfaite de ce que je sais. Oh, et si par hasard tu passes toi-même chez PJ, tu peux laisser un message à Jo-Beth. Elle est serveuse là-bas. Tu devrais lui dire que Ronnie Cain en pince pour elle, mais qu'elle a intérêt à faire gaffe. Il a des morpions. Des morpions et une toute petite queue. Dis-lui bien tout ça.

— P'tit Chiot, tu as bu ?

— Moi ? Boire ?

— C'était le Dimanche du Suicide[18], hier, non ? Ne me dis pas que tu es allé à la soirée au *Seraph*.

— J'ai peut-être été jeter un coup d'œil, si...

— Et boire un verre de punch à la vodka, et ensuite vomir sur toute la pelouse, exactement comme la semaine dernière. Remets-toi tout de suite au lit, P'tit Chiot. Au fait, tu as enfin terminé ta thèse ?

— Terminé », dis-je et, tandis que je parlais, ma main alla vers la souris près du clavier et je traînai le fichier du *Meisterwerk* dans la corbeille. « Tout est fini, achevé, consommé et réglé. » J'allai au menu spécial et je choisis *Vider la Corbeille*.

La Corbeille contient 1 élément. Il utilise 956K d'espace disque. Êtes-vous certain de vouloir le supprimer définitivement ?

« Oh oui, dis-je en cliquant sur OK. Consommé et réglé. Aucun doute.

— Oui, tu es ivre. Je te rappellerai un de ces jours. Souviens-toi, P'tit Chiot. Évite la vodka. »

Je raccrochai et regardai l'écran.

Hé bien. C'était réglé. Un crâne d'œuf du service informatique pourrait toujours le récupérer si je changeais d'avis.

Mais je ne pensais pas que je changerais d'avis.

Je décrochai de nouveau le téléphone et composai un numéro.

« Angus Fraser-Stuart.

— Oh, bonjour, docteur Fraser-Stuart. C'est Michael Young.

— À quoi puis-je vous être utile ?

— Ma thèse...

— Vous m'avez fait les corrections ?

— Hé bien, je sais à présent que vous ne lui avez pas vraiment rendu justice.

— Pardon, monsieur ?

— Est-ce que vous l'avez toujours ?

— L'original ? Je crois bien, oui. Dans un bureau, quelque part. Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Voilà, je me disais, si ce n'est pas trop vous demander, que vous pourriez la sortir et la regarder. »

Il émit de petits bruits de bouche et laissa choir le téléphone. J'entendis des tiroirs s'ouvrir et, en fond sonore, une étrange musique de gamelan toute en *plinks*, *plonks* et *plunks*.

« Je l'ai devant moi. Quelle nouveauté suis-je sensé y déceler ? Y a-t-il des fulgurances historiques rédigées à l'encre sympathique dans la marge qui viennent seulement d'apparaître ? Quoi ?

— Je suis désolé, j'aurais dû vous demander de faire ça depuis des semaines...

— Me demander quoi, jeune Young ? Mon temps n'est pas totalement dénué de valeur.

— Si vous prenez les vingt-quatre premières pages...

— Les vingt-quatre premières pages... oui. C'est fait. Et maintenant ? Je les mets en musique ?

— Non. Ce que je vous demande de faire, c'est de les rouler très très serré, pour former un tube. Ensuite, je vous demande de prendre ce tube et de vous le carrer bien profond dans votre gros cul vaniteux et satisfait et de le laisser là une semaine. Je pense que de la sorte, vous allez l'apprécier davantage. Bon après-midi. »

Je laissai retomber le combiné sur son reposoir et pouffai pendant un moment.

Le téléphone sonna. Je le laissai sonner. J'étais occupé à l'ordinateur. En train de taper toutes les paroles d'une chanson d'Oily-Moily.

Peut-être que j'allais faire fortune dans le rock'n'roll. C'était possible. Tout était possible.

Au bout d'un quart d'heure environ, je me levai et je me promenai d'une pièce à l'autre.

J'avais toujours adoré cette petite maison. À distance commode de Grantchester Meadows et des grands prés, mais pas trop éloignée du centre de l'action, je l'avais toujours vue ainsi. Pourtant, elle paraissait désormais à des kilomètres de tout.

À moins que ce ne soit moi qui me sente à des kilomètres de tout. Qu'est-ce qui n'allait pas ? D'où venait ce néant en moi ? Qu'est-ce qui manquait ?

J'entendis le volet du courrier s'ouvrir et se refermer, et j'entendis quelque chose tomber sur le paillason. J'y allai voir de plus près.

Ce n'était que le journal local, le *Cambridge Evening News*, vis-je en baissant les yeux. Je devrais penser à résilier mon abonnement, me dis-je. Pas besoin de gaspiller de l'argent.

Je me mis à la table de la cuisine et je commençai à débarrasser la vaisselle du petit-déjeuner. Les choses se dérouleraient-elles ainsi, désormais ? Une vie passée à débarrasser la vaisselle de son propre petit-déjeuner ? Couverts pour une personne. Lave-vaisselle réglé sur *lavage économique*, bouchon sous vide pour le vin, dormir au milieu du lit.

Soudain, un petit farfadet surgit dans ma tête et se mit à danser.

Non... impossible. Je secouai la tête.

Le farfadet, sans se démonter, poursuivit sa gigue.

Écoute, me dis-je. Je ne vais même pas donner à ce démoniaque petit drôle la satisfaction d'aller voir et de vérifier. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible. Point barre.

Les talons pointus du farfadet commencèrent à me faire mal.

Oh, bon, ça va, bon sang. Je vais te montrer. Il n'y a rien. Rien.

Je gagnai le vestibule d'une démarche déterminée, furieux contre moi-même d'avoir cédé. Je me penchai, ramassai le journal et revins à la cuisine.

Ce n'est rien, dis-je. Ce ne sera absolument rien.

Je posai le journal sur la table, n'osant toujours pas vérifier. Mais j'aurais tout fait pour réduire au silence ce lutin obstiné.

UNE VICTIME D'AMNÉSIE ADMISE À ADDENBROOKE.

Je ne sais *vraiment* pas pourquoi je m'embête avec ça, me dis-je. Franchement, c'est lamentable. De toute évidence, un pauvre vieux pochard qui cherchait un lit pour la nuit. Pourquoi devrais-je même...

Un étudiant du collège St-John a été admis hier au soir à l'hôpital Addenbrooke, après avoir été découvert par la police de Cambridge en train de divaguer autour de la Place du marché dans un état de confusion aux petites heures du matin. On a découvert qu'il était parfaitement sobre, mais n'avait pas la moindre idée de son identité. Les tests anti-drogue se sont révélés négatifs. L'aspect singulier de l'affaire vient de ce que l'étudiant (dont le nom n'a pas été révélé tant que sa famille n'a pas été contactée), connu à St-John et originaire du Yorkshire, parlait avec ce qu'un observateur a qualifié d'"accent américain absolument parfait". Un porte-parole d'Addenbrooke a déclaré ce matin...

Je volai jusqu'au téléphone.

« Hôpital Addenbrooke ?

— L'étudiant ? » déclarai-je, hors d'haleine. « L'étudiant qui est entré hier soir. L'amnésique. Il faut que je lui parle.

— Vous êtes un ami ?

— Oui. Un bon ami.

— Je vous transfère...

— Pavillon Butterworth.

— L'étudiant, répétais-je. Est-ce que je peux lui parler ?

L'amnésique.

— Vous êtes un ami ?

— Oui ! faillis-je hurler. Son meilleur ami.

— Et comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ?

— Young. Est-ce que je peux lui parler ?

— Je regrette, il a quitté l'hôpital il y a quelques heures.

— Comment ?

— Et si vous êtes vraiment son meilleur ami et que vous le voyez, pourriez-vous le convaincre de revenir ? Il a besoin de soins. Vous

pouvez appeler le... »

Je n'écoutai pas le reste.

J'empoignai mes clefs et je courus vers le couloir.

C'était tellement simple. Je savais ce que je voulais.

Tellement simple. Toute la tornade furieuse de l'histoire s'effilait en une pointe unique comme un crayon infiniment aiguisé surplombant la page du présent. Une pointe tendue vers une chose si simple.

L'amour. Il n'y avait absolument rien d'autre. Toute cette rage, la fureur, la violence et le vent du tourbillon qui aspirait tant d'espoirs et disloquait tant de vies, se tendait en son centre vers le présent et vers l'amour.

Je me souvins d'une anecdote que m'avait racontée Leo, un jour. Un père et son fils prisonniers à Auschwitz, vers la fin. Ils s'étaient mis d'accord tous les deux, aussi maigres que soient les rations, de ne manger que la moitié de la nourriture qu'on leur donnait. Le reste, ils le garderaient et le cacheraient quelque part pour le moment qui approchait, ils le savaient, le moment de la marche de la mort vers l'Allemagne.

Un soir, le fils revint du travail et son père l'appela près de lui.

« Mon fils, dit-il, j'ai commis quelque chose d'affreux. La nourriture que nous conservions...

— Que lui est-il arrivé ? » demanda son fils, affolé.

« Un couple est arrivé hier. Ils avaient réussi je ne sais pas comment à dissimuler un livre de prières. Ils m'ont donné le livre de prières en échange de la nourriture. »

Et savez-vous ce que le fils a fait ? Il a serré son père contre lui et ils ont pleuré d'amour. Et cette nuit-là, qui était celle de la Pâque, tandis que le père et le fils lisaient le livre, toute la chambrée a célébré un Seder ensemble.

Je ne savais pas pourquoi cette anecdote me revenait alors que je me ruais vers le couloir. J'aurais pu me remémorer des histoires où les fils tuaient les pères pour un verre d'eau. Toutes les histoires qui comptent ne sont pas de pieuses anecdotes larmoyantes sur la bonté qui illumine les ténèbres.

C'est simplement qu'elle me rappelait cette pointe, cette simple pointe vers laquelle tend toute l'histoire, en dépit de sa violence, en dépit d'elle-même.

Le présent. L'amour. Voilà tout ce qui existait.

Dans le passé, j'avais connu de bons moments, mais cette partie était révolue. Elle était de l'histoire ancienne. Peut-être que ceci ne durerait pas, peut-être que ça ne marcherait pas. Mais c'était le futur.

Le présent. L'amour.

J'avais ouvert la porte et j'allais me ruer hors de la maison quand j'entendis le téléphone sonner.

Je restai planté là dix secondes à hésiter.

L'hôpital, sans doute. Simplement en train de me rappeler en utilisant l'affichage du correspondant. Devais-je répondre ?

Mais s'il avait trouvé mon numéro ? Ça n'avait rien de très sorcier. Ça pouvait être lui... ça pourrait être lui.

Je repartis à toute allure dans le bureau et décrochai le téléphone.

« Oui ? ahanai-je. C'est toi ?

— Ah, certainement, c'est moi, répondit Fraser-Stuart.

— Oh, allez vous faire foutre dans du chocolat ! » beuglai-je en raccrochant le téléphone de toutes mes forces, furieux.

« Dans du chocolat ? fit une voix derrière moi. Tu es vraiment bizarre, Mikey. »

Je pivotai. Il paraissait un peu pâle et fatigué. Il portait les cheveux plus longs, bien entendu, et je notai l'amorce d'une petite barbiche.

« La porte était ouverte », dit-il en matière d'excuse.

Je le regardai fixement.

« Hé bien, Mikey ? Tu ne vas pas dire quelque chose ? »

Je m'approchai de lui prudemment, de crainte qu'à tout moment il ne disparaisse, que la marée qui l'avait jeté vers moi ne revienne et le remporte.

« Alors, où ça se passe, ce Mardi-Gras ? demanda-t-il. Les librairies ? Qu'est-ce qu'on attend ? File-moi de l'ecstasy et sortons pour aller danser. »

DÉBUT

REMERCIEMENTS

Les véritables historiens sauront que Hans Mend, Ernst Schmidt, Ignaz Westenkirchner, Hugo Gutmann etc... ont tous combattu sur le front ouest durant la Grande Guerre. Seul Rudolf Gloder est une invention. Le colonel Baligand et le reste ont existé. Les détails de la vie et de la carrière du docteur SS Bauer suivent de près ceux de son mentor, le très réel docteur Johannes Paul Kremer, qui a vraiment été capturé par les Britanniques et a bel et bien tenu un journal de ses trois mois à Auschwitz dont on peut lire d'atroces extraits dans ce testament étonnant et terrifiant à la vision d'Hannah Arendt sur « la banalité du mal » : *Pour eux « c'était le bon temps »* – *La vie ordinaire des bourreaux nazis*^[19].

L'introduction de Gloder au Deutsche Arbeiterpartei correspond exactement à la visite cruciale d'Adolf Hitler le 12 septembre 1919 à la brasserie Sternecker de Munich, où il a entendu les mêmes orateurs qu'entend Gloder dans le roman et s'est levé, au même moment, pour s'adresser à la petite assemblée qui allait devenir le noyau du parti Nazi.

Une bibliographie n'aurait pas sa place ici, mais je recommande à tout le monde l'ouvrage définitif du professeur Allan Bullock, *Hitler ou les mécanismes de la tyrannie*, l'excellent *Les Bourreaux volontaires de Hitler* de Daniel Goldhagen, ainsi que *Pour eux « c'était le bon temps »*, cité plus haut.

Si j'ai commis des erreurs géographiques ou techniques en décrivant Princeton, un endroit où j'ai eu le plaisir de passer trois mois il y a deux ans, alors j'ai l'excuse quelque peu fourbe que le Princeton décrit dans *Le Faiseur d'histoire* est situé dans une réalité parallèle.

Ma gratitude va comme toujours à mon amie et éditrice, Sue Freestone chez Hutchinson, à Anthony Goff, à Lorraine Hamilton et, comme toujours, à deux Jo et un collègue.

SJF

Stephen Fry

Le baiser de l'Ancien et du Moderne

Axel Orgeret Dechaume

« Thou shalt not question Stephen Fry. »
Dan le Sac vs Scroobius Pip
Thou Shalt Always Kill

Stephen Fry est grand.

Invité en octobre 2008 sur *Never Mind The Buzzcocks*, pop quizz comique diffusé par la BBC, il s'est vu poser la question ultime par l'animateur, Simon Amstell : « Stephen, puisque vous êtes là, Dieu existe-t-il ? » (« Stephen, while you're here, does God exist ? »). Question à laquelle il répondit, avec sa nonchalance habituelle : « Non, très cher, non » (« No, darling, no. »).

En trente ans de bons et loyaux services rendus à l'humour britannique, Stephen Fry (né le 24 août 1957) est devenu l'une des icônes du paysage culturel de Sa Majesté. Acteur au théâtre puis au cinéma, écrivain, animateur de radio et de télévision, il est l'homme aux mille projets, dissertant le lundi en *podcast* de la beauté développée par Oscar Wilde dans *Salomé*, prêtant sa voix le mardi à la narration des jeux vidéo *Harry Potter*, interviewant Tony Blair le mercredi, rédigeant un manuel pratique de poésie le jeudi, créant le monde et les animaux le reste de la semaine. Fry est un excentrique, de ceux dont la Grande-Bretagne a le secret. Il conduit un *black cab* modèle 1968, où les lettres FRY ont remplacé TAXI. Il n'hésite pas à passer au vitriol l'aristocratie anglaise, raillant la consanguinité des fins de race et la nécessité d'en finir une bonne fois pour toutes avec les six cuisinières, les quatre métayers, les neuf soubrettes et les trois jardiniers du duc de Windsor, puis dîne à la table d'honneur au mariage du Prince Charles – faisant s'esclaffer ducs et barons en citant

Touche-à-tout insatiable, Stephen Fry est l'auteur de quatre romans, d'une autobiographie et de guides humoristiques concernant la musique classique et la poésie, a réalisé un film d'après Evelyn Waugh (*Bright Young Things*), écrit et joué quelques centaines de sketches télévisés, enregistré la saga *Harry Potter* en livres audio destinés aux enfants – ainsi qu'un nombre incalculable de livres allant du *Hitchhiker's Guide To The Galaxy* aux romans de Roald Dahl –, participé comme narrateur à l'élaboration du jeu vidéo avant-gardiste *Little Big Planet*, crié à qui voulait l'entendre que la rédaction du *Daily Mail* devrait être brûlée en place publique, prêté sa voix à quantité de documentaires – sur la presse de Gutenberg, ses voyages en Amérique, les animaux en danger du Brésil ou le sida –, rédigé le livret de *La Flûte enchantée* pour Kenneth Branagh, joué le rôle principal de la série policière *Kingdom...*

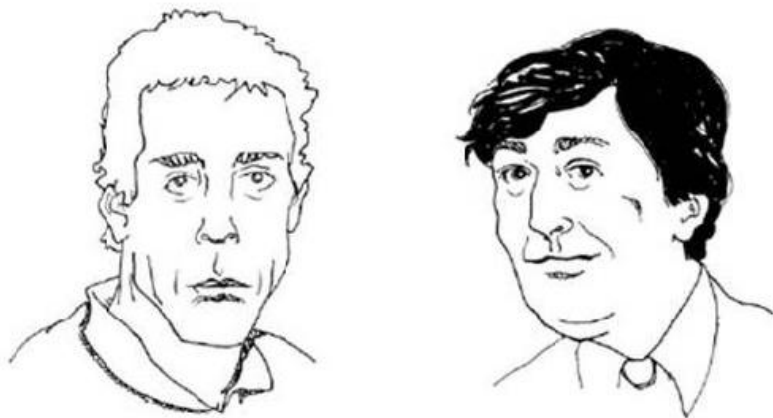
Ce qui marque de prime abord chez Fry, nez en angle droit mis à part, c'est sa voix.

La signature Fry, qui le rend immédiatement reconnaissable lorsqu'on la croise au détour d'une émission de la BBC, c'est ce timbre si particulier, cette manière de caresser chaque mot avant de lui rendre sa liberté, d'adopter un ton considéré comme *posh* tout en glosant sur le moyen le plus ergonomique de faire chauffer un lord *torrie* au micro-ondes. Cette façon de rythmer l'anglais, d'en modeler la prononciation pour en faire ressortir toute la beauté ou l'absurdité n'appartient qu'à Fry ; l'un des sketches de *A Bit of Fry & Laurie*, intitulé « The Subject Of Language », où Fry joue un philologue déjanté en est un exemple probant. On la retrouve dans ses livres, et plus particulièrement dans *Moab is My Washpot*, son autobiographie, où la sensation d'écouter Fry se substitue volontiers à celle de le lire.

Stephen Fry est un produit du système éducatif britannique traditionnel, celui des *public schools* non mixtes et de leurs devises en latin, de l'apologie du cricket et du rugby, des blasons ornés des armoiries de l'une des *houses* de l'école, des coups de canne donnés par les *prefects*, de la *sweets shop* emplie de sucreries et de la confrontation d'Horace, Virgile et Cicéron, privilégiés par les professeurs aux envolées de Byron, Milton ou de Rilke, pourtant plus aptes à toucher des adolescents rebelles et rêveurs tel le jeune Fry.

Cette atmosphère si typique, brillamment décrite par Alec Waugh^[20] dans son roman *The Loom of Youth* (1917), critiquée par

Kingsley Amis dans *Lucky Jim* (1954) et par Lindsay Anderson dans le film *If...* (1968), sert de socle fondateur au premier roman de Stephen Fry, *Mensonges, Mensonges (The Liar, 1992)*. L'auteur y décrit plusieurs années de la vie d'un jeune homme dans une *public school*. La narration à tiroirs, mêlant romans de campus et d'espionnage, manipule le lecteur avant de lui offrir une fin dévoilant un complot amoral qui donne une profondeur inattendue au récit : le Menteur est d'abord le protagoniste de l'histoire, Adrian, avant de s'avérer être l'auteur. Stephen Fry distille des éléments autobiographiques sur son expérience d'interne dans une *public school* traditionnelle – sa remarque insolente au directeur au détour d'un couloir (« Encore en retard Fry ? Tiens donc, moi aussi monsieur le directeur. » – « Late again Fry ? Really, so am I sir. »), la découverte de son homosexualité et les accès de cleptomanie qui lui vaudront une expulsion puis trois mois en prison –, et adresse un clin d'œil au professeur Trefusis[21], qui joue un rôle important dans le développement de l'intrigue. Le style Fry est bien identifiable[22], fluide et plein d'esprit, et l'auteur aborde les thèmes qui lui sont chers : la volonté d'être au centre de l'attention, d'être aimé et respecté, de parvenir à jouer avec les règles d'un système éducatif rigide, l'influence de professeurs pygmaliens et les conflits avec une autorité paternelle pesante.



Laurie et Fry (dessin de Félicité Landrivo).

Stephen Fry découvre, adolescent, l'œuvre de celui qui deviendra l'une de ses principales influences, en tant qu'écrivain mais aussi en tant qu'humoriste : P. G. Wodehouse (1881-1975). Privilégiant un style léger au service d'intrigues qui dépeignent une aristocratie de l'entre-deux guerres obsédée par le mariage (et les nombreux efforts nécessaires pour l'éviter), l'œuvre de Wodehouse dépeint des personnages de trentenaires membres de l'*upper class*, aussi sots

qu'inoffensifs, aux prises avec des oncles et tantes qui ne souhaitent qu'une chose : les voir se marier avec une fille de bonne famille qui saura leur inculquer les « valeurs » si chères aux gens nés du bon côté de la Tamise. L'œuvre la plus célèbre de Wodehouse demeure le « cycle de Jeeves ». Bertie Wooster, un jeune aristocrate, y narre les divers déboires auxquels il est confronté – entre autres la perte d'un pékinois, le vol d'un casque de policier, ou l'insistance d'une tante victorienne à lui faire épouser la fille d'un psychiatre antipathique –, dont il n'arrive à s'extirper que grâce à l'intervention de son valet Jeeves, archétype du majordome anglais, au goût impeccable et à l'érudition apparemment sans limite.

La légèreté est de mise, placée au service d'un humour redoutable qui se fonde partiellement sur l'argot désuet des membres du Drones Club[23] : un « What Oh ! » par ci, un « Jolly good, old chum » par là. Une fois encore, c'est la manière d'utiliser l'anglais qui frappe chez Wodehouse, et par conséquent chez Fry : une approche linguistique exploitant les possibilités comiques d'un anglais aristocratique désuet, aussi rigide que la fameuse « lèvres supérieure » de tout bon gentleman britannique (*stiff upper lip*). Stephen Fry et son meilleur ami Hugh « Doctor House » Laurie, rencontré à Cambridge, incarneront respectivement Jeeves et Wooster dans une excellente adaptation télévisée de vingt-trois épisodes, diffusée entre 1990 et 1993 sur ITV, *Jeeves & Wooster*. La légèreté des nouvelles de Wodehouse n'y perd rien de son panache, Fry et Laurie s'étant parfaitement approprié la verve et l'humour du « cycle de Jeeves », l'un jouant le valet spinoziste et l'autre le gentleman oisif, toujours prompt à formuler des tactiques idiotes – avec un plaisir manifeste.

La complicité unissant Stephen Fry à Hugh Laurie les pousse à effectuer leurs débuts télévisés ensemble au début des années 1980. Après quelques émissions qui ne connaîtront pas la pérennité cathodique[24], c'est avec *A Bit of Fry and Laurie* que le duo Fry/Laurie décroche un immense succès comique. Quatre saisons de *A Bit of Fry and Laurie* seront diffusées entre 1986 et 1995, soit une bonne centaine de sketches à l'humour acide ou absurde. Le duo brocarde une Grande-Bretagne narcissique des années 1980-90, obsédée par l'argent, les vieilles traditions et les questions d'immigration. *A Bit of Fry and Laurie* permet à Hugh Laurie et à Stephen Fry de régler leurs comptes avec cette Angleterre hypocrite et de bon ton, qui écrit au *Daily Mail* pour se plaindre d'avoir entendu un *fuck* à la télévision tout en s'indignant que l'Église n'occupe plus la place qui était la sienne lorsqu'ils étaient enfants. L'héritage des Monty Python est assumé,

lorsque le duo s’amuse à concocter en fin d’émission des cocktails aux noms absurdes (“a Stiff Cock”, “a Don’t Go In There Darling”, “an Illegal Immigrant”), à parodier un concours d’éloquence de jeunes conservateurs – où chaque orateur est jugé au nombre d’inepties qu’il parvient à placer dans un temps limité – ou à incarner un vieil aristocrate collectionneur de boxers souillés.

Le duo Fry/Laurie a imposé un style humoristique particulier, où le *non sense* soutient bien souvent une satire acerbe des mœurs de son temps, tout en offrant un divertissement remarquable de créativité. L’apparition de *A Bit of Fry and Laurie* dans le paysage télévisuel britannique de la fin des années 1980 s’inscrit dans l’émergence d’une nouvelle vague d’humoristes, parmi lesquels Rowan Atkinson, Ben Elton ou Richard Curtis. Stephen Fry et Hugh Laurie joueront d’ailleurs les *guest stars* dans plusieurs saisons de *Blackadder*, série comique culte outre-Manche – méconnue en France, hélas, à l’instar d’autres trésors de la télévision britannique. La génération actuelle d’humoristes anglais doit beaucoup à Fry et le lui rend bien. Ayant su tirer les leçons des frasques de Maître Fry, dans *Never Mind The Buzzcocks* (où son *buzzer* déclare « Je suis un putain de trésor national ! » – « I’m a national fucking treasure ! ») jusqu’à sa participation à un épisode d’*Extras* (où Fry humilie Rick Gervais^[25] dans les toilettes des BAFTA Awards en lui reprochant d’utiliser des boîtes à rires et des *punchlines* ridicules), cette nouvelle génération sait lui rendre hommage et parodier son personnage de vieil érudit caustique ayant réponse à toutes les questions, y compris celles que personne ne se pose.

Répondre aux questions que personne ne se pose : voilà qui pourrait d’ailleurs résumer le quizz « intello » que Stephen Fry présente depuis 2003 sur la BBC, *Q.I* (non pas pour Quotient Intellectuel, mais bien pour *Quite Interesting*). *Q.I*, que Fry co-anime avec Alan Davies (le premier en mélange de Jeeves et de Maître Capello, le second en benêt charmant), est un étonnant mélange d’érudition, d’absurdité et de bons mots où défilent des célébrités dans un flot continu de réparties. La seule comparaison possible en France avec ce type de jeux comiques serait le *Burger Quizz* qu’avait fut un temps produit Alain Chabat.



Loin de se contenter de présenter l'un des *TV shows* les plus populaires de la BBC, Fry a également su s'attirer les faveurs du public et de la critique comme écrivain et essayiste. Il signe en 1993 *L'Hippopotame* (*The Hippopotamus*), partie de campagne où un critique littéraire sur le retour mène l'enquête sur d'étranges phénomènes mêlant guérisons miraculeuses et secrets de famille. L'hippopotame en question s'appelle Ted Wallace, narrateur cynique et caustique épris de whisky et de poésie. Fry adresse un clin d'œil au roman policier *Made in Britain*, dénouant l'intrigue lors d'un dîner familial où Ted dévoile la vérité à tous les personnages de l'histoire.

En 1997, Fry achève son autobiographie de jeunesse, *Moab is My Washpot*, puis le roman dont vous tenez la traduction française, *Le Faiseur d'histoire* (*Making History*), où un voyage dans le temps plonge un jeune universitaire britannique dans des aventures troublantes : modification du cours de l'Histoire, choc des cultures, disparition d'un abominable groupe de musique (Oily Moily)...

Enfin, il publie en 2001 *L'Île du Dr Mallo* (*The Stars' Tennis Balls*), version moderne du *Comte de Monte Cristo* et roman d'apprentissage où la vengeance, si elle se mange froide, est impitoyable et sans appel. Bien plus sombre que les précédents romans de Fry, *L'Île du Dr Mallo* adopte un style plus classique et dépeint une Angleterre dominée par la fuite en avant du tout virtuel.

Les thèmes développés dans ses écrits – directement dans *Moab is My Washpot*, en filigrane dans *Le Faiseur d'histoire* et *Mensonges, mensonges* – traduisent la recherche opérée par Stephen Fry des éléments constituant son identité, qu'il s'agisse de ses origines juives ou de son homosexualité. Loin de s'autoproclamer héraut de la cause

gay au Royaume-Uni, Fry a cependant, à plusieurs reprises, su se faire le messenger de la colère et de l'incompréhension ressentie envers les positions de l'Église anglicane sur la question, sans parler des opinions exprimées par le *Daily Mail*, journal qu'il serait tentant de qualifier de poujadiste ou de vichyste s'il était français.



Peter's Friends (dessin de Félicité Landrивon).

Des projets aux dehors sans doute légers, insoucians ou prétendument humoristiques, peuvent parfois témoigner des préoccupations plus sombres qui traversent Steven Fry : c'est le cas notamment de *Peter's Friends* (1992), film écrit et réalisé par son ami Kenneth Branagh. En effet, si *Peter's Friends* peint les retrouvailles

hautes en couleurs d'un ancien groupe d'amis d'université à l'occasion des fêtes de Noël, et leur cortège de situations amusantes, il traite également de sujets plus dramatiques : la solitude, la désillusion, le deuil, l'érosion de l'amitié ; il se clôt sur l'aveu finale du personnage gay joué par Fry, révélant qu'il est atteint du Sida. C'est cette propension à ne pas affronter les sujets dramatiques de face, mais de manière détournée pour mieux en souligner l'importance, qui rend les doutes et les craintes de Stephen Fry si touchants.

Souffrant depuis son adolescence de dépression chronique, qui lui vaudra de nombreux passages à vides – dont le fameux abandon de la pièce de Simon Gray [voir encadré ci-dessous] –, Fry a élaboré le documentaire *The Secret Life Of The Manie Depressive*, qui remporta un Emmy Award. Lors d'un entretien, il utilise la pluie comme métaphore de la dépression dont il souffre de manière régulière : *« S'il pleut, la plupart des gens savent que cela ne signifie pas qu'ils doivent commencer à construire une arche, puisque le soleil reviendra demain ou après-demain. Mais s'il pleut dans votre tête, presque par définition, cela veut dire que vous vous dites que le soleil ne reviendra jamais plus. Le propre de la dépression est de vous donner l'impression que votre vie est, et sera toujours, vide de sens et inutile. »*. Les pages qu'il consacre à cette réflexion identitaire dans son autobiographie – qu'elles soient relatives à la dépression, l'homosexualité, les rapports conflictuels avec son père inventeur – font transparaître une émotion discrète mais poignante, ainsi que les conflits qui l'opposent au carcan social propre à une société britannique qu'il incarne pourtant si bien.

En février 1995, la pièce *Cell Mates* de Simon Gray (1936-2008) débute au Albery Theatre, à Londres, avec Stephen Fry et Rik Mayall à l'affiche. Quelques jours plus tard, Fry disparaît, laissant le dramaturge, les acteurs – et bientôt, le public – dans le désarroi et l'inquiétude. Un état d'anxiété qui va peu à peu se transformer en colère puis en polémique, lorsqu'il s'avère que Stephen Fry s'est réfugié aux Pays-Bas, apparemment en toute tranquillité. La presse ne tarde pas à prendre fait et cause pour Fry, accusant la difficulté de la pièce de Simon Gray d'avoir fait fuir l'acteur ! La pièce fait un échec, bien entendu, laissant l'auteur – également célèbre comme diariste – avec comme seule défense de raconter sa propre version des faits dans *Fat Chance*, journal attachant et remarquablement nuancé de ce que la brutale dépression nerveuse de Fry fit à son œuvre. Le retentissement de ces faits donne la mesure à la

Fort d'une assise importante au sein du monde culturel britannique, Stephen Fry place également sa réflexion dans le champ politique. S'il est sensible aux mythes et utopies chères aux poètes anglais, des visions mystiques de William Blake à l'Arcadie de Pete Doherty, il n'en demeure pas moins un observateur lucide de l'évolution culturelle et sociologique du Royaume-Uni. Il interviewait le 8 août 2007 Tony Blair, afin de discuter de l'état actuel de la Grande-Bretagne. En guise d'introduction, Fry déclarait : « *Certaines personnes me demandent pourquoi je ne suis pas entré en politique, ce à quoi je rétorque que j'aime avoir la faculté de dire ce que je pense. J'ai constaté que la plupart de mes amis et connaissances qui sont devenus des acteurs du monde politique, aussi charmants qu'ils puissent être en privé autour d'un repas, changent dès qu'une caméra ou un micro est placé devant eux. Ils doivent adopter une sorte de neutralité, ne peuvent pas exprimer leurs convictions propres, ni même faire une légère plaisanterie sans offenser la moitié du pays. [...] De plus, si vous restez fidèle à votre programme, vous serez considéré comme quelqu'un de têtu, alors que si vous cédez à l'opinion publique, vous serez considéré comme étant faible et à la merci des sondages. Margaret Thatcher a déclaré un jour que si elle marchait sur la Tamise, les gens diraient Peuh, elle ne sait même pas nager.* »

Soucieux de vérifier si cette règle du mutisme forcé s'appliquait à Tony Blair, il s'est entretenu avec ce dernier de l'impact de la miniaturisation du numérique et du virtuel sur les relations entre presse, gouvernement et citoyens, mais aussi de la segmentation culturelle croissante de la société britannique et de la notion d'identité britannique (*britishness*) – une identité qui serait distincte de l'identité écossaise, galloise ou encore irlandaise. L'évolution de la qualité de vie des différentes catégories sociales et le débat sur l'intégration et le multi-culturalisme ont également été abordés.

Stephen Fry s'est déclaré à de nombreuses reprises agacé par la conception moderne de l'éducation et *a fortiori* de la formation universitaire développée par Downing Street et le Parlement depuis les années 1970. Il est un fervent partisan d'un système éducatif privilégiant le développement personnel de l'élève – pour citer Montaigne : « *L'élève n'est pas un vase que l'on remplit, c'est un feu qu'on allume* » – et non les connaissances enseignées à des fins utilitaires à court terme, orientées exclusivement vers le monde de l'entreprise. Citoyen vigilant, Fry mène une réflexion socio-culturelle prônant une

vision humaniste de la société, tout en soulignant l'importance des traditions héritées de l'époque victorienne.

Clin d'œil uranien à part, la vie et les opinions de Fry peuvent être considérées comme le baiser de l'Ancien et du Moderne.

S'il participe volontiers à un projet *arty* dépoussiérant un classique de la littérature britannique – il joue le pasteur de *Tournage dans un jardin anglais* (*A Cock and Bull Story*), adaptation d'une virtuose hystérie du *Life and Opinions of Tristram Shandy* de Lawrence Sterne –, il répond présent avec le même enthousiasme pour des adaptations de classiques de la culture populaire anglo-saxonne : *V for Vendetta* d'après Alan Moore, *The Hitchhiker's Guide To The Galaxy* d'après Douglas Adams, *Harry Potter* d'après J. K. Rowling, etc. Il apparaît en policier incompétent dans *Gosford Park* (Robert Altman, 2001), vignette réussie d'une *upper class* anglaise désœuvrée et cynique, puis il accepte un rôle régulier dans la très américaine série *Bones*.

Héritier d'une tradition humoristique riche et typiquement *british*, de P. G. Wodehouse à John Cleese, il a su passer le flambeau d'un humour acerbe et imaginaire à la nouvelle garde. Spécialiste de l'œuvre d'Oscar Wilde, amateur éclairé du courant décadentiste anglais (Swinburne, Rossetti, Thompson), passionné de musique classique, il n'en demeure pas moins un rhéteur redoutable utilisant le *podcast* comme tribune, rédige une colonne dédiée aux nouvelles technologies dans *The Guardian* et voue une admiration quasi-religieuse à Jonathan Ive, le concepteur de l'iPod.

Et à ceux qui lui reprochent d'en savoir trop, il rétorque :

« Les gens me reprochent parfois de savoir beaucoup de choses. "Stephen" disent-ils, la voix pleine de reproches, "tu sais beaucoup de choses". Cela revient exactement au même que de dire qu'elle possède beaucoup de sable à une personne qui a juste quelques grains de sables collés dans la paume de sa main. Si l'on prend en compte la vaste quantité de sable présente dans ce monde, une telle personne ne possède de toute évidence pas beaucoup de sable. Nous ne possédons pas de sable. Nous sommes tous ignorants. Il existe des plages, des déserts et des dunes de connaissance dont nous ne soupçonnons même pas l'existence, sans parler d'y avoir jamais mis les pieds. Les personnes dont nous devons nous méfier sont celles qui pensent connaître ce qu'il faut savoir. »

- [1] Société socialiste britannique (*N.d.T.*).
- [2] Master of Arts, diplôme britannique d'études universitaires (*N.d.T.*).
- [3] Négationniste britannique (*N.d.T.*).
- [4] Une période qui suit les derniers examens, que les élèves de Cambridge fêtent en se laissant aller. (*N.d.T.*).
- [5] Citation du poème « The Old Vicarage, Grantchester » (« Le vieux presbytère, Grantchester »), de Rupert Brooke (*N.d.T.*).
- [6] Refuge pour sans-logis (*N.d.T.*).
- [7] Le grade de Major allemand correspond au grade français de commandant (*N.d.T.*).
- [8] Le mot signifie *ivre* en anglais, *furieux* en américain (*N.d.T.*).
- [9] « Messire, que ces mortels sont sots ! » – *Le Songe d'une nuit d'été* – (*N.d.T.*).
- [10] En anglais, *gift* signifie cadeau ; en allemand, *poison*. (*N.d.T.*).
- [11] Les différences de vocabulaire entre anglais et américain vont souvent intervenir dans les dialogues. Nous avons pris le parti dans la traduction de limiter au maximum l'intrusion du langage original, ne citant les mots que lorsque la nécessité s'en fait sentir (*N.d.T.*).
- [12] *Belcher* pourrait se traduire par *roteur* (*N.d.T.*).
- [13] En français, La Belle meunière, cycle de lieder de Schubert d'après des poèmes de Müller, un nom qui signifie... meunier en allemand. (*N.d.T.*).
- [14] Refrain de la chanson officielle de la Coupe européenne de football 1996, qui se tenait en Grande-Bretagne.
- [15] La moyenne générale des notes d'un élève, qui permet son évaluation dans le système éducatif américain (*N.d.T.*).
- [16] Allez vous faire voir, alors ! (*N.d.T.*).
- [17] Classique américain de la littérature pour enfants, de Kate Wiggin (1903) (*N.d.T.*).
- [18] Le dimanche qui suit la fin du trimestre des examens, à Cambridge, occasion de nombreuses beuveries. (*N.d.T.*).
- [19] Par Ernst Klee, Willy Dresser & Volker Riess, Éditions Plon, 2003. (*N.d.T.*).
- [20] Evelyn Waugh, son frère cadet, explorera le même univers dans son roman partiellement autobiographique *Grandeur et décadence* (*Decline and Fall*, 1928), quelques années plus tard.
- [21] Personnage récurrent de vieux professeur oxfordien aussi désuet qu'érudit, apparu dans de nombreuses interventions Fry-esques à la radio et immortalisé dans le recueil *Paperweight* (1992).
- [22] Comme le soulignera un critique du *Sunday Times* : « Voilà un premier roman plutôt brillant, le genre de livre que nous espérions et même, de manière dangereuse pour l'auteur, que nous attendions de Stephen Fry ».
- [23] Club pour jeunes gentlemen, dont on trouve de nombreux récits dans le *Drones Omnibus*. Chacun rivalise de stupidité et/ou de naïveté pour se démêler de situations aussi improbables que cocasses.
- [24] *The Cellar Tapes*, *There's Nothing to Worry About !*, *Alfresco* et *The Crystal Tube*.
- [25] Acteur-scénariste à l'origine de la brillante série *The Office*, dans laquelle il joue un chef de bureau minable et tyrannique.